FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XI
39
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

110
5
20

B Russ.
XI
39-42

DU GÉNIE

DES

PEUPLES ANCIENS.

DE L'IMPRIMERIE DE HARDY,
rue de la Harpe, ancien Collége d'Harcourt.

64 3528

DU GÉNIE
DES PEUPLES ANCIENS,

OU

TABLEAU HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE

DU DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT HUMAIN CHEZ LES PEUPLES ANCIENS, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS CONNUS JUSQU'AU COMMENCEMENT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Par Mme V. DE C********

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis de celle du Pont de Lodi, nº 9.

M. DCCCVIII.

DESSEIN

DE L'OUVRAGE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Je me propose d'étudier les caractères des écrits de l'antiquité, relativement aux époques de leur composition, et à l'état des nations dont respectivement ils ont été l'ouvrage.

Les discussions chronologiques n'entreront point dans mon sujet. Etrangère aux connaissances qu'elles supposent, n'ayant d'ailleurs à m'occuper que des monumens qui nous restent, j'adopterai les résultats qui sont généralement admis.

Je diviserai mon travail par époques, depuis les premiers temps connus, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne; je tracerai la suite des événemens, et l'examen des ouvrages écrits succèdera, en chaque

période, au tableau historique que j'aurai esquissé. Nous verrons les nations briller l'une après l'autre dans le cercle intéressant des opérations de l'esprit humain ; nous verrons constamment la science et les talens se développer sur les pas de la puissance ; mais avant que de nous engager dans cette intéressante carrière, il est nécessaire de fixer quelques idées fondamentales.

Un souvenir vague, mais répandu partout, a placé les vertus et le bonheur sur la terre au moment de la création, et l'âge d'or a fait la base des traditions de tous les âges. L'état de nature, si l'on entend celui où l'homme, par sa nature, dut au commencement se trouver, n'a jamais ressemblé à l'espèce d'existence à laquelle l'abstraction peut fictivement le réduire. Comment pourrait-on expliquer que l'homme eût été jeté sur la surface du monde dans une situation entièrement opposée à celle que demandent les nobles facultés dont le Créateur a enrichi son apanage? Le premier

pas social n'eût sans doute jamais été fait, si la puissance qui créa l'abeille avec l'essaim n'avait pas réuni la famille avec l'homme, et n'avait développé ses accens et son cœur en découvrant le jour à ses yeux. Il faut admettre incontestablement un état de lumières primitif. Et je n'entends pas ici parler d'arts et de sciences; tous ces biens appartiennent à l'héritage de l'homme; je parle des notions intelligentes et pures, raisonnables et vertueuses, sans lesquelles ce roi de la terre n'eût pu accomplir ses destins. Plus nous remontons dans l'histoire, et plus nous découvrons de lumières et de droiture parmi les hommes. L'Orient, dans ses institutions ainsi que dans ses traditions, nous montre, dès le principe, les rapports immédiats et constans de l'homme et de la Divinité. La sagesse, dès le commencement, y fait le but des méditations et des lois; toutes les vertus sociales s'y pratiquent sans étude, à l'ombre des palmiers ou à l'abri des pavillons. Le sentiment natif de sa dignité naturelle et de ses divines relations,

a placé l'homme, dès le commencement, au rang qui lui fut assigné entre toutes les créatures.

On reconnaîtra, si l'on veut y songer, que, même dans les forêts du nouveau Continent, tant sur les points les plus reculés du globe, que dans les lieux enfin où l'homme semble égaré, toutes les notions de vertu sont un attribut de l'existence; toutes les apparences sociales, des souvenirs; et que les nuances d'abrutissement ou de corruption qu'on remarque, ont des causes accidentelles que les événemens ou les situations ne manqueront jamais d'expliquer.

Je ne fais point ici une question de l'unité de l'espèce humaine; mon cœur et ma raison avouent entre les hommes une alliance de famille que rien ne peut briser; je vois pour tous une même fin, je vois pour tous une même espérance. Partis du même point, selon les traditions, c'est par tribus qu'au commencement ils se sont répandus et multipliés sur la terre : cet ordre fraternel s'est retrouvé par-tout; il se perpétue dans

l'Orient, le reste du monde en garde les vestiges, et l'histoire démontre une origine commune, par le mode positif de la première population.

Quelques différences de couleur, quelques variétés de conformation, ne permettront jamais à l'homme de méconnaître son semblable; tous deux ils parviendront bientôt à se comprendre, au moyen du langage, dont tous deux ont la faculté. Quelques traits distinguent les races, mais le sceau de l'humanité s'y retrouve toujours empreint.

Divers auteurs ont accordé l'initiative de la science aux tribus noires du Midi : l'Ethiopie, selon eux, a devancé l'Egypte, et les débris d'Axum ont une date antérieure aux monumens de Thèbes elle-même. La trace du savoir s'est tout à fait perdue chez les nations colorées de l'Afrique, mais elles conservent dans les mœurs une douceur digne des premiers âges; on retrouve parmi elles cette gaieté sociale que le chasseur d'Amérique ne peut même concevoir.

L'intrépide voyageur (1) qui vient tout récemment d'en visiter seul quelques-unes, a rencontré au milieu d'elles une hospitalité touchante, et le sentiment exquis de la pitié. L'homme blanc malheureux a trouvé un asile sous l'abri d'une famille noire; les femmes, en filant le coton, ont plaint, dans leurs chansons naïves, le sort de l'homme blanc malheureux. Ce sont les Maures qu'on redoute en Afrique, et le Maure corrompu est aussi loin de l'homme policé, que le sauvage des bois est loin du patriarche.

Ce n'est pas au reste le lieu de donner à mon sentiment les développemens qu'il pourrait mériter; mais j'ai cru devoir l'énoncer, pour prévenir toute méprise.

---

(1) Mungo-Park.

DU GÉNIE
DES
PEUPLES ANCIENS.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les premiers temps connus jusqu'au quinzième siècle environ avant l'ère chrétienne, ou jusqu'aux temps de Moïse et de Cécrops.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des premiers temps connus, jusqu'au vingtième siècle environ avant l'ère chrétienne, ou des temps antérieurs à celui d'Abraham.

Une époque fondamentale sert de borne pour nous aux plus hautes antiquités; le globe tout entier, les traditions les moins douteuses, témoignent le bouleversement occasionné par le déluge. Le sentiment de Platon, qui n'accordait pas deux mille ans aux

souvenirs des hommes et aux inventions dont l'ordre social a besoin ; les observations chaldéennes, d'après les monumens que les savans ont recueillis; les livres des Chinois et leurs époques constatées; les chroniques d'Abyssinie, tout se réunit pour fixer à peu près au même temps les premières dates de l'histoire ; et les livres hébreux, qui ont passé jusqu'à présent pour les plus anciens de ceux qui restent, concordent, sous ce rapport, avec toutes les autorités.

On a placé le déluge dix-sept siècles environ après la création : je ne me propose pas d'examiner ce calcul; il me suffit de penser qu'aucun monument antérieur au déluge ne subsiste. Les vestiges de subversion que peut encore offrir la terre, couvrent le passé au lieu de l'éclaircir. La Fable ne perce un nuage impénétrable que pour nous présenter les crimes de Lycaon et le courroux de Jupiter. Une pareille tradition, placée bien tard dans les annales du monde, doit se rapporter sans doute aux seules antiquités de la Grèce, c'est-à-dire, à des temps infiniment postérieurs.

La Genèse donne peu de détails sur ces temps qui furent longs, et qui ne sont à notre égard que comme une ombre impossible à saisir. Elle nous présente néanmoins, après le récit de la création, l'image terrible du meurtre d'Abel. Elle nous donne l'idée de la dispersion des familles, par le récit de la fuite de Caïn. Elle indique une race de géans; mais il s'en faut beaucoup qu'elle réponde sur tous les points à notre avide curiosité. Moïse ne pouvait

dire que ce qu'il avait appris, et le nuage ténébreux qui engloutit profondément cette longue période de l'antiquité, demeure lui seul comme un monument du déluge.

La vie pastorale ou nomade est, selon toutes les traditions et selon toutes les apparences, la première qu'aient menée les hommes. Une immense partie de l'Afrique, une immense partie de l'Asie, n'ont pas cessé d'être habitées par des tribus innombrables de pasteurs. Cette existence est l'instinct de la nature : elle n'exclut aucune vertu ; elle trempe les ames sans les rendre farouches; elle a des douceurs sans mollesse, et l'abondance qu'elle fait goûter ne s'achète point par des travaux capables d'énerver.

Ce n'est sûrement pas de nos cités, ce n'est pas d'après les jouissances de nos arts et de notre industrie, qu'on peut apprécier le bonheur pastoral. A cette époque reculée, dont nous révérons la hauteur, la terre était comme en silence; l'indépendance et la sagesse élevaient ses nobles habitans. Le sceau de cette indépendance caractérise encore les tribus pastorales : les graves et simples vertus que pratiquèrent jadis les patriarches ont laissé leur empreinte puissante sur les mœurs que ces tribus ont conservées ; et si les progrès en tout genre des nations fixées, qui les avoisinent et les repoussent, ont enlevé quelque chose à leur première douceur, elles n'ont pu du moins les changer.

La culture parmi les pasteurs ne fut jamais qu'ex-

cessivement précaire; long-temps elle ne fut qu'annuelle, et même elle se fit en commun, car la fureur de la propriété ne s'échauffe qu'au moment où la masse des propriétés ne suffit plus aux besoins de ceux qui la partagent. Les peuples consacrés au soin de leurs troupeaux ne cultivent même aujourd'hui que pour suffire à leurs besoins, et les richesses pour eux se tirent d'une autre source.

Le long empire des circonstances est ordinairement remplacé par l'empire des préjugés qui sont nés sous leur influence. L'agriculture n'obtint jamais une considération réelle chez les peuples de l'antiquité; elle fut en Grèce, en Sicile, et presque par toute la terre, abandonnée aux travaux des esclaves, et les Romains furent les premiers que leur pauvreté conduisit à l'honorer en s'y livrant eux-mêmes.

Les notions de propriété territoriale furent toujours en Orient comme étrangères aux individus de toute classe; elles n'ont fait aucun progrès; et de nos jours, comme au temps de Joseph, les laboureurs, dans toute l'Egypte, ne tiennent que pour une année les terres fécondes qu'ils cultivent. La féodalité a couvert toute l'Europe, les esprits y sont encore pleins des impressions qu'elle a données. Il fut de son essence de conférer les biens à titre de bénéfice, et pour un temps marqué, et c'est chez les nations celtiques, appelées barbares par les Grecs, que des opinions formées d'après leurs usages constans, d'après leurs antiques souvenirs, produisirent ce système hardi en apparence, et si simple pour elles dans la réalité.

Le commerce est en lui-même une relation si naturelle, qu'elle dut naître, dès le commencement, avec l'abondance et le besoin. Le savant Smith regarde cette faculté d'échanger, cette industrie innée dans l'homme, comme un des caractères distinctifs de notre espèce, et le fondement des sociétés.

Le commerce entre les tribus ne put connaître de limites à une époque où, de proche en proche, les familles pouvaient toujours communiquer, sans rencontrer presque jamais aucun obstacle politique. Les pasteurs en furent les agens. Les rivages de Saba, l'Egypte, l'Arabie, les Indes, se transmirent leurs productions, et c'était en effet entre des pays riches que de pareilles relations devaient d'abord s'établir. Le commerce de ces contrées ne consista jamais qu'en marchandises de luxe, et quarante siècles écoulés n'en ont changé ni l'objet, ni la forme. Les soies et les cotons, les épiceries de l'Inde, s'échangèrent, dans tous les temps, contre les gommes, les parfums, les baumes de l'Arabie et de Saba, enfin contre cet or natif que l'Africain ramasse dans le sable des ruisseaux. De tout temps le chameau, le navire du désert, fit correspondre aux distances les plus longues ces opulens maîtres du monde, que de vastes mers de sable eussent isolés sans lui; et le chameau, organisé pour le climat et le sol qu'il habite, atteste assez que la terre n'a point changé depuis l'époque la plus lointaine de nos plus antiques souvenirs.

La vente des hommes remonte à la plus haute antiquité: Abraham avait des esclaves; Joseph, arrière-

petit-fils d'Abraham, fut vendu et mené en Egypte par des caravanes d'Ismaélites.

Mais l'esclavage, qui semblerait si opposé, par sa nature, aux mœurs et à la liberté des peuples simples et pasteurs, l'esclavage est moins accablant, moins avilissant parmi eux, que quand il s'associe au luxe et aux agrémens raffinés d'une vie plus éloignée de la nature.

Nous voyons dans la Genèse qu'Eliézer, esclave d'Abraham, possédait toute sa confiance, et qu'il vivait comme lui-même. Envoyé en Chaldée, près de Nachor, frère d'Abraham, il trouva la jeune Rebecca qui puisait de l'eau à la fontaine, et qui ne dédaigna pas d'en puiser davantage pour le service d'un inconnu et pour celui de ses chameaux.

La communauté des travaux établit des rapports étroits entre les sentimens et les cœurs. L'esclavage doit cesser avec les mœurs agrestes, qui lui prêtent quelque douceur; et quand à Rome les plus grands citoyens cessèrent de conduire la charrue de leurs mains, les affranchis pullulèrent autour d'eux.

L'Orient, constant dans ses pratiques, ouvre encore un bazar où l'espèce humaine se marchande; mais les femmes vendues deviennent des sultanes, et les hommes sont appelés à devenir des grands.

L'ordre de la nature, sans le secours d'aucune institution, fit au commencement le gouvernement des hommes. Les tribus reconnaissaient leur chef dans leur ancien et dans leur père. Les esclaves, soumis

par le droit du plus fort, reconnaissaient leur maître et devaient lui obéir. Le gouvernement des familles servit de modèle et de type aux différens gouvernemens, qui se façonnèrent par degrés. L'Egypte a confié aux antiques traditions la mémoire de ses rois pasteurs. Les monarques, chez les Indous, ont toujours conservé le titre respecté de rajah ou de père. Mais quand des intérêts communs et de particulières circonstances eurent successivement formé de nouvelles combinaisons sociales, il s'établit au moins des conventions tacites et de sages maximes; des préceptes moraux furent les lois des nations naissantes. Nemrod, selon la Genèse, bâtit une ville qui devint Babylone. Assur, à qui les traditions attribuent également la fondation de Ninive, a passé, comme Nemrod, pour le fondateur d'un empire, quand les empires ont pu être connus. Tous deux avaient vécu bien avant Abraham. Thèbes aux cent portes, Axum et d'autres villes, étaient, à ce qu'il paraît, des cités imposantes avant l'époque où ce patriarche fameux vint établir ses tentes en Chanaan, et visiter l'Egypte même. Les lois révérées de ce pays sont les plus anciennes de celles dont la tradition nous demeure; et ce que nous nommons la vertu en fut le principal objet. Tout est grave, tout est solennel dans ces antiques institutions : l'ame, en s'y appliquant, se relève comme dans un air plus pur; elle se livre, comme celle des sages, au seul amour de la justice. Pratiquer le juste, éviter l'injuste, rendre justice, tel était le devoir des rois. Les règles qu'on leur imposait tendaient toutes à leur imprimer la

dignité, le calme, et l'extrême régularité que demandaient leurs nobles fonctions.

Le peuple était appelé à l'étude de la sagesse et à l'accomplissement des lois; c'est-à-dire, à la méditation des maximes désintéressées de la sagesse, et à l'observation des règles salutaires dont elle faisait un devoir.

Les systèmes religieux se formèrent peu à peu; c'est-à-dire que les idées natives que l'homme avait reçues de la Divinité s'altérèrent successivement, et que les objets de la nature, les signes dont il revêtit ses pensées, le langage même dont il dut se servir, lui firent enfin prendre le change. On ne peut suivre à présent que dans leurs résultats les opinions multipliées qui s'enchaînèrent dans les esprits depuis les premiers âges du monde, et les conséquences diverses qu'un même principe y fit germer.

L'idée fondamentale de la Divinité fut accompagnée, dès le principe, de celle des intelligences dont l'espace doit être rempli. La croyance qui, dans tous les âges, y fut formellement attachée, eut la force d'une tradition. Par-tout on l'a trouvée, par-tout on la retrouve; il n'est point de formes sous lesquelles l'imagination ne l'ait en tout lieu reproduite; et dans toute l'antiquité le polythéisme en fut la conséquence. Les pasteurs ne furent point exempts de cette erreur qui multiplia les dieux : adonnés dès le principe à la contemplation, ils firent de chaque signe céleste le siége d'une intelligence ou même d'une divinité; l'armée des cieux attira leurs hommages. Ils saluèrent

l'astre des nuits, comme on le voit au Livre de Job. Le sabéisme enfin eut de si faciles rapports avec les notions familières aux tribus nomades, qu'Abraham, au récit de l'historien Josephe, se vit le seul dans la Chaldée à proclamer le Dieu unique et créateur.

Cette erreur, dont l'origine avait sûrement quelque grandeur, eut en elle-même de l'innocence, et c'était à l'homme corrompu qu'il était sans doute réservé de faire des divinités barbares. L'Orient a conservé pendant une suite de siècles l'adoration de l'astre brillant dont les révolutions mesurent les années. Cet ange de lumière qui conduit le char du soleil, est encore, dans les idées des Guèbres, un des esprits les plus puissans auprès d'Oromaze ou Ormusd, principe du bien, dérivé de Dieu même. Disciples de Zoroastre, ils rendent constamment un culte au feu sacré, dont ils font le symbole du feu immatériel à qui tout doit la vie; et la religion mystérieuse de Vesta fut, chez les nations fixées, un vestige de sabéisme imaginé par les pasteurs.

Mais tandis que d'heureux pasteurs rattachaient soigneusement leurs notions idéales aux phénomènes imposans de la nature, les sages de l'Inde méditaient en eux-mêmes de subtiles combinaisons entre la théorie des intelligences aériennes et les images que se formaient leurs pensées. La religion des Indous, à proprement parler, ne fut dans son principe qu'une simple allégorie, ne fut qu'une simple expression. Abymés en eux-mêmes, ils ne cédèrent point à l'égarement où la vue de la nature avait plongé tant de tribus; mais ils

en perdirent la lumière, et leurs créations fantastiques, dont les signes symboliques doublèrent ensuite l'obscurité, devinrent aussi vaines que ténébreuses.

La théorie créée par les sages d'Égypte ne nous est pas connue comme celle des Indous; et aucun livre écrit à une date quelconque dans l'enceinte auguste de ses temples, n'a jamais, je pense, été ni connu, ni cité. Tout porte à croire néanmoins que l'Egypte appliqua matériellement aux signes l'idée même de leur objet. On a dit qu'elle avait divinisé de bonne heure jusqu'aux productions de la terre : le bœuf Apis et d'autres animaux furent révérés dans ses temples comme de vraies divinités, et peut-être c'est en Egypte que commença l'idolâtrie vulgaire. On ne peut offrir que de faibles conjectures sur des effets bizarres imparfaitement connus. Quelques souvenirs vagues se mêlèrent toujours aux systèmes religieux que formèrent les anciens : Isis et Osiris, dont on trouve la figure dans tous les monumens qui restent de l'Egypte, ont passé pour des dieux autant que pour des mortels. Plutarque ne les a considérés que comme des personnages purement allégoriques; mais Diodore de Sicile en a fait Cérès et Bacchus. Des traditions différentes les ont marqués tous deux comme les bienfaiteurs et les rois de leur pays. On leur a attribué l'enseignement de la culture, et sur-tout celui de la sagesse. La fable grecque faisait d'Isis une nymphe de l'Arcadie, qui, métamorphosée en vache et poursuivie par une mouche cruelle, avait repris sa forme aux bords du Nil, et s'y était fait adorer. La figure de la vache est réunie

par-tout à la figure d'Isis dans les sculptures de l'Egypte; mais peut-être la fiction des Grecs fut tirée de l'emblème égyptien. Au reste, dans le chaos des opinions qui se composèrent de toutes parts, la morale éternelle maintint ses vérités comme un fanal que rien ne put éteindre; et les antiques initiations, dont l'idée nous imprime encore la vénération et le respect, n'eurent pas d'autre objet que de ramener les esprits à un petit nombre de vérités natives.

Ces grands secrets constamment révélés, n'ont été jamais divulgués; mais l'assentiment général en a constaté la nature. Ces voûtes où maintenant l'Arabe se réfugie, ont été autrefois des sanctuaires augustes, où le courageux initié trouvait la vérité dépouillée de ses voiles. Eleusis dans la Grèce eut aussi des mystères; son enceinte fut ouverte avec moins d'appareil. Les Grecs en quelque sorte y parvinrent tour à tour, et ce fut long-temps comme un foyer unique, auquel chacun allait allumer son flambeau.

Ce serait sans doute un problème difficile, que de découvrir les raisons qui firent envelopper de ténèbres épaisses les primitives clartés auxquelles tous les hommes avaient droit, si l'on pouvait supposer en effet que les erreurs des hommes eussent jamais été le résultat prévu d'une combinaison déterminée. Le système de mensonge qu'on prête si souvent aux auteurs mal connus des institutions dont on sait mal la source, m'a toujours paru plus facile à énoncer qu'à concevoir; ce sont, nous l'avons dit, ce sont les jugemens faux qui causent les

erreurs des hommes, et le mystère fut établi quand les emblèmes eurent amené des méprises.

Les siècles reculés n'ont offert aucune trace d'un sacerdoce séparé des fonctions les plus élevées de la société ou de l'état; et si long-temps la théocratie même paraît avoir dominé les nations, c'est que les chefs des tribus, c'est que les chefs des familles furent long-temps les seuls intermédiaires que les familles et les tribus connussent entre elles et le Très-Haut. Les peuples fixés eurent des temples, pour avoir un centre commun, et composer encore une famille; les prêtres y tinrent lieu des nobles patriarches, qui, sous leurs tentes, offraient à l'Éternel les prières de leurs enfans. Premiers magistrats de l'état, les prêtres de l'Egypte eurent toujours le droit d'enseigner aux rois leurs devoirs: leurs études amassèrent la science profonde que les Grecs allèrent recueillir. Sagesse, science, vertu, bonheur, furent dans le monde, pendant long-temps, autant d'idées dans un rapport parfait.

La notion consolante et sublime de l'immortalité de l'ame fut une des glorieuses vérités dont les hommes, aux premiers âges, reçurent du ciel le trésor. La théorie en fut exposée tard, mais la croyance n'en fut jamais nouvelle: on en reconnaît la trace dans toutes les opinions que l'antiquité adopta; et peut-être il est à observer que jamais une erreur ne devint dominante sans qu'une vérité quelconque ne s'y trouvât enveloppée. L'Egypte avait gardé cette belle espérance; la fable du phénix en fut l'allégorie. On voit encore le scarabée sur les portes de ses tombeaux; et le scarabée,

qui le premier reparaît sur la terre, après l'inondation, fut toujours en ce pays l'emblème du renouvellement de la vie. Mais sans recourir aux symboles, nous savons que le système de la métempsycose a, de temps immémorial, été connu dans l'Inde, et ce fut des sages de l'Egypte que Pythagore le retint.

L'astronomie fut le premier plaisir dont la pensée goûta la plénitude. Le beau ciel de l'Asie, les paisibles loisirs de la vie pastorale, tout invita les hommes à s'y livrer, et peut-être aussi que son antique attrait atteste les relations intimes et primitives de l'homme et de la Divinité.

L'astronomie peut se considérer comme une science naturelle, et ses progrès, par cette raison, ne dûrent outre-passer long-temps ni les premières observations, ni les premières applications que le besoin en avait faites. Les études et le savoir eurent, à peu près aux mêmes époques, une précieuse conformité. Les observations chaldéennes inscrites sur la brique, et réunies à Babylone, remontaient à 2134 ans avant l'ère chrétienne. On regarde comme certain qu'une éclipse fut calculée, ou tout au moins fut observée à la Chine 2155 ans avant la même ère environ. On sait que les brames ont une antique méthode pour calculer aisément les éclipses, mais ils ne peuvent la démontrer, ils n'en possèdent plus que la simple pratique. Bélus, Atlas et Uranus, dont les noms se confondent avec ceux des dieux mêmes, ont été sur la terre, selon quelques auteurs, des astronomes contemplatifs; et si les traditions qui concernent ces personnages ont pour nous tant d'obscurité, c'est

que les temps où l'on comprit l'intérêt de les recueillir étaient déjà bien loin du temps de leur existence. La mythologie grecque d'ailleurs a comme étouffé toutes les autres. Les graces de ses fables, ou de son histoire embellie, ont voilé le ciel même, et les constellations ont retenu les noms de ses héros.

Mais les études astronomiques touchent aux idées religieuses, et les hommes se plurent à supposer des liaisons étroites entre le cours des corps célestes et celui de leurs propres destinées. Bérose, historien de Chaldée, a dit qu'Abraham, un homme juste entre les Chaldéens ses frères, avait été savant dans la connaissance des astres et dans celle de leur influence. L'Orient entier reçut des pasteurs les notions premières de cette astrologie qui, depuis, réduite en système, passa à Rome au temps des empereurs, et, sur les pas des Sarrazins, se répandit ensuite dans toute l'Europe. Les divinations de tout genre puisent leur origine à cette époque lointaine. Cette hardiesse de l'homme pour s'élancer dans l'avenir, pour rapporter tout à lui-même, fut unie, dès le commencement, à la conscience de sa faiblesse; et quand son cœur s'épouvantait, sa pensée devint téméraire.

C'est un spectacle intéressant que de considérer la surface de la terre à quarante siècles de nous. Antique berceau du genre humain, l'Asie, parcourue en tous sens par des tribus indépendantes, garde à l'histoire des traditions vivantes, mais ne lui fournit presque aucun fait. On y retrouve dans les enfans d'Abraham le même genre de vie que leur transmit leur père.

Le fils d'Agar, les fils de Cétura, ont d'innombrables descendans parmi les pasteurs d'Arabie; et tandis que la race de Jacob se multiplie, dispersée sur la terre, la race d'Ésaü, révère sous les tentes la mémoire de son premier chef.

En vain, à une époque tardive, le Sarrazin fit des conquêtes; les provinces soumises au nom de Mahomet redevinrent bientôt des empires; et sur les bords de la mer Rouge, l'Arabe est demeuré ce qu'il était, quand Isaac disputait dans le désert un puits aux bergers de Gérar.

La Chine est une vaste contrée qui fut tout à fait inconnue aux peuples de l'antiquité: les monumens épars de ses premiers souvenirs se rapportent d'ailleurs d'une manière étroite avec ceux des autres nations. Elle fut peuplée par le Midi, et Fohi vint de l'Occident pour y renouveler des lumières presque éteintes. La Chine proprement dite n'eut, pendant une suite de siècles, qu'une étendue excessivement bornée. Le célèbre Yao-Xun, ou Chun, et Yu, son glorieux successeur, mirent leurs soins à la tirer des eaux. L'astronomie y fut, comme par toute la terre, l'occupation des principaux de la société ou de l'état. Nous avons fait mention de l'éclipse fameuse dont la date répond à peu près aux plus anciennes observations tirées de Babylone au temps d'Alexandre le Grand; nous aurons occasion de revenir plus tard, et sur la science de la Chine, et sur son antique sagesse, dont la source jaillit au sein de la création.

Les nations fixées, qui se composèrent par degrés,

établirent des villes au centre de l'Asie, dans l'Inde et dans l'Egypte, avec laquelle, sous ce rapport, je dois confondre l'Ethiopie; mais ces réunions furent long-temps circonscrites. L'Inde fut divisée, presque jusqu'à nos jours, en une foule de sociétés ou de royaumes peu étendus. Les débris de ses monumens attestent néanmoins son antique grandeur. La dignité naturelle des Indous, la douceur qui sur-tout distingue leur caractère, le courage natif qu'ils développent au besoin, tout annonce dans ce peuple une élévation première. Calme dans ses revers comme dans son opulence, et supérieur à ceux dont la force l'a terrassé, il rêve encore cette haute sagesse qui fit jadis la gloire de l'homme, et n'a pas encore démêlé les honteuses agitations dont il se trouve la victime.

L'Egypte, comme les Indes, séparée en royaumes, eut différentes dynasties, et le fameux Hermès le Trismégiste, fut un des rois de la dynastie thébaine.

Menès, Mœris, Osymandris, ont immortalisé leurs noms. Le grand nom de Sésostris aussi, et le souvenir de ses conquêtes, errent sur l'abyme des âges, mais l'on ne peut fixer les dates, ni les événemens de ces règnes fameux; et le temps, qui ensevelit en planant au-dessus d'elles la base même des pyramides, a comblé le lac de Mœris, a effacé la science d'Osymandris. Quel que soit néanmoins le silence qui les entoure, la Haute-Egypte, avec ses grands débris, défie tous les calculs, défie tous les systèmes; et quand naguère une armée de Français découvrit les ruines de Thèbes, une admiration spontanée

produisit dans les rangs un battement de mains général.

L'histoire de ces temps reculés ne se trouve plus que dans ces monumens, qu'il nous est défendu, comme à de faibles enfans, de prétendre imiter jamais. Muets devant nous, ils nous laissent méditer ; et le sphinx séculaire de la grande pyramide garde pour toujours ses secrets. Donnons cependant un moment à la contemplation de ces édifices immenses : la sagesse résidait sous leurs voûtes solitaires, et leurs murailles portent gravée l'expression ignorée maintenant des événemens de la terre ou des mouvemens du ciel.

Le premier effort d'architecture fut, à ce qu'il paraît, de creuser les rochers qui présentaient des abris naturels. Les montagnes de Nubie sont encore les demeures des descendans de Chus, arrière-petit-fils de Noé, qui, selon la tradition admise dans l'Abyssinie, vint dès le principe les habiter. Les cavernes de la Salcette, dans l'Inde, celles qui entourent Thèbes, en Egypte, sont décorées de travaux gigantesques qu'on doit rapporter au même temps. Mais de plus hardies conceptions déterminèrent bientôt les entreprises des hommes, et la Genèse a gardé la mémoire de la tour de Babel, que les enfans de Seth voulurent élever jusqu'au ciel. Il est permis de conjecturer que l'inclinaison des montagnes et de leurs différens côtés servit de modèle aux premiers édifices, et la forme pyramidale est de la plus haute antiquité.

En Egypte, dans les carrières, on voit encore les vestiges des travaux qui servirent, il y a si long-temps,

à détacher des blocs énormes. On a trouvé dans les montagnes qui s'approchent de la mer Rouge des obélisques commencés. On a vu dans la Thébaïde des pierres à demi préparées, que, pendant le cours de ses inondations, le Nil eût transportées, au moyen d'un radeau. L'immensité des matériaux a pu préparer en ce pays l'immensité des constructions. Celles qu'on admire encore offrent moins de symétrie et de régularité que de richesses dans leur partie et de grandeur dans leur ensemble. Il se trouve à Karnack des montagnes façonnées sur des proportions colossales. Cent colonnes décorent le temple, et le diamètre de quelques-unes a, dit-on, jusqu'à onze pieds. Le temple d'Apollinopolis la Grande offre une longue suite de portes pyramidales, de cours ornées de galeries, de portiques construits de rochers tout entiers. Le voyageur croit faire un songe en parcourant des avenues de sphinx longues de plus d'une demi-lieue.

Quatre bourgades occupent la place où Thèbes régna autrefois. Karnack, Luxor et deux autres villages, sont riches des débris de la grande Diospolis. Ses monumens s'appuient aux deux chaînes de l'Egypte, et ses tombeaux occupent les vallées de l'ouest, jusque bien avant dans le désert.

Le vallon où se trouvait la sépulture des rois est entouré de rochers entre lesquels sont creusés les tombeaux. C'était aux portes de ces tombeaux que les rois, à leur mort, subissaient un jugement plein de solennité, et leur dépouille mortelle n'était admise dans cet asile sacré qu'après le triomphe de leur mémoire.

Les sarcophages qu'on voit encore sont de granit, et d'une seule pièce; les galeries où l'on pénètre sont lambrissées de stuc peint et sculpté. Les salles sont par-tout revêtues et décorées avec magnificence.

Les ruines de Thèbes sont entourées de grottes et de galeries immenses, et peut-être ces souterrains furent-ils d'abord habités. C'est pour servir aux sépultures qu'ils furent disposés dans la suite. On y trouve maintenant des restes de momies, et le soin que des peuples graves donnèrent à la conservation des corps privés de la vie, semble annoncer l'antique pressentiment de la résurrection future. Les cavernes de Thèbes sont un vrai labyrinthe: les galeries, les salles, se succèdent de tous côtés; deux puits profonds atteignent deux étages souterrains, et l'on remonte du dernier par une rampe assez facile.

La sculpture est par-tout d'accord avec l'architecture. L'Egypte, en toutes choses, voulut de grands effets; et, selon l'expression d'un voyageur habile (1), ses statues sont monumentales. La simplicité de leur pose, la nullité de leur expression, ont, à son jugement, quelque chose de grave et de grand qui impose: d'énormes proportions demandent moins de mouvement; et à de prodigieuses distances, des figures aussi massives conservent toujours quelques formes.

La sculpture, dans toute l'Egypte, n'exprime rien par sentiment. Les bas-reliefs nombreux qui couvrent

(1) M. Denon.

ses murailles sont quelquefois chargés de peintures encore fraîches; mais ces peintures n'y sont qu'un ornement de plus.

Les figures symboliques ont, dans tous ces ouvrages, un caractère tout à fait immuable. Nous lisons dans Platon que la loi de l'Egypte avait formellement interdit le moindre essai d'innovation dans la disposition et le contour des figures; mais les ornemens accessoires sont d'une exécution que l'artiste moderne admire. Les chapiteaux par-tout sont d'une merveilleuse variété. Les dix-huit colonnes du temple qui subsiste à Latopolis ont autant de couronnemens divers : les plantes, les roseaux, le lotus, le palmier, y sont enlacés et groupés avec un talent enchanteur.

On ne comprend pas de nos jours comment de tels travaux ont pu s'exécuter avec des instrumens que l'on suppose imparfaits; mais, sans doute, le temps, une patience à l'épreuve, suppléaient, chez un peuple sage, aux ressources qu'il n'avait pas, et les générations se consumaient à l'achèvement d'un même ouvrage. L'égalité de perfection qu'on remarque dans ceux de l'Egypte, donne moins en effet l'idée de l'habileté de quelques hommes, que d'une réunion d'efforts et d'une persévérance plus longue qu'une vie. Les professions furent héréditaires dans l'Egypte comme dans l'Inde; car les premières sociétés factices eurent besoin d'un ordre de convention qui remplaçât l'ordre de famille sous lequel prospéraient les tribus.

Les tableaux sculptés de l'Egypte offrent de l'intérêt sous différens rapports. Quelques-uns retracent

des triomphes, des sacrifices ou des cérémonies. L'histoire peut y trouver d'utiles confirmations; les arts y trouvent des témoignages. Les voyageurs ont remarqué dans les grottes de la Thébaïde plusieurs peintures qui représentent un vieillard tenant entre ses mains une harpe fort grande, et presque toute semblable aux nôtres. On saisit avec empressement les titres si anciens d'une mélodie organisée. Job dit, dans les mémoires antiques révérés encore sous son nom : « Ma harpe ne rend plus que des accens de deuil, et ma flûte des sons plaintifs. » Les instrumens de musique n'ont été étrangers à aucune nation. La musique en elle-même est un art naturel, une expression de sentiment susceptible de toutes les nuances.

L'antiquité la plus profonde mit les chantres au rang des sages. En des siècles majestueux, où les distractions étaient presque inconnues, l'accord ou l'harmonie des paroles et des sons, la cadence de leur mesure, frappèrent de leur justesse des ames rarement émues : c'est dans le calme des pensées, c'est dans le calme de la nature qu'une agréable mélodie fait une plus profonde impression; la musique purifie l'ame; et si dans tous les temps les parfums ont brûlé sur les autels des dieux, les chants ont retenti aux voûtes de leurs temples.

Quelques auteurs ont cru, et Bruce est de ce nombre, que les figures symboliques gravées sur les murailles des temples, et sur-tout sur les obélisques, avaient indiqué autrefois les différentes observations du ciel; les obélisques mêmes ont passé à leurs yeux

pour des gnomons immenses. Le savant Ecossais a interprété sous ce rapport une partie des fables de l'Egypte, et c'est dans son intéressant ouvrage qu'il faut aller chercher ses curieuses suppositions. L'astronomie fut regardée par les anciens comme une science presque sacrée. Diodore a rapporté que le zodiaque avec ses signes avait été marqué sur la tombe d'Osimandyas, et les décorations du temple de Tyntira viennent de présenter le firmament entier aux regards des Français étonnés et ravis.

On ne saurait, je pense, déterminer l'époque où les signes incrustés sur la pierre durable servirent enfin de type à l'écriture. L'hyéroglyphe est un caractère qui doit exprimer, non un mot, non une syllabe, non une lettre, mais une pensée toute entière. L'écriture chinoise n'est encore aujourd'hui qu'une composition de ce caractère.

L'hyéroglyphe, au reste, est en lui-même le fruit d'une ingénieuse conception : il réunit quelques parties de figures dont les différentes idées entrent dans la pensée qu'il s'agit de peindre aux regards; l'écriture simplifiée en dériva lentement. Celle de la Chine porte l'empreinte bien prononcée de sa première et difficile ébauche, et les écritures orientales tiennent toutes généralement de leur origine compliquée : par l'artifice de leurs traits, ces écritures sont de vrais dessins.

Les Indous gravèrent de bonne heure les lettres qu'ils se composèrent sur les feuilles de leurs palmiers; les Egyptiens de bonne heure employèrent le papyrus; et, depuis cette époque, sans doute, l'hyéroglyphe fut hors d'usage.

Les savans ne décident point si le Livre de Job fut l'ouvrage de Moïse, ou si Moïse ne fit que le produire aux Hébreux. Autorisée par cette incertitude, je place le Livre de Job avant les Livres de Moïse. Job, de la terre de Hus, pasteur dans l'Idumée, le cinquième dans la filiation du riche patriarche Abraham, vécut plusieurs générations avant le législateur d'Israël. Le livre qui porte son nom est un monument précieux de l'antique philosophie, et l'on conçoit en le lisant comment la Bibliothèque d'Egypte pouvait porter cette belle inscription : *Le trésor des remèdes de l'ame.*

CHAPITRE II.

Du Livre de Job.

Je considère avec respect l'un des livres les plus anciens, et j'étudie avec vénération les maximes consacrées il y a près de quatre mille ans. Il est beau de s'assurer que la pure morale et la religion n'ont point d'âge. On se croit de niveau, d'ailleurs, avec les siècles, quand on voit briller sur sa tête le char de sept étoiles, cet astre du matin que Job admirait aux mêmes places. Les palmes, les vignes, les pampres qui se développaient autour de lui, n'ont pas cessé de renaître tous les ans ; la rosée bienfaisante les rafraîchit encore ; l'âne sauvage est encore libre, le rhinocéros encore indompté ; les secrets de la nature sont encore inconnus ;

et l'abondance pour un Iduméen est encore en brebis, en bœufs et en chameaux.

Job raconte sa propre histoire: car l'homme se plaît dans tous les temps à renouveler son existence par la magie des souvenirs, et à s'offrir en leçon lui-même pour l'instruction de ses enfans. Les mémoires particuliers d'un patriarche d'Arabie tiennent le premier rang dans les archives du monde.

« Il y avait un homme dans la terre de Hus, qui s'appelait Job; il était simple et droit, il craignait Dieu et fuyait le mal.

« Job avait sept fils et trois filles.

« Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses; il avait de plus un grand nombre de domestiques; il était grand, et il était illustre.

« Ses enfans allaient les uns chez les autres, et ils se traitaient chacun à leur tour. Ils envoyaient prier leurs trois sœurs de venir manger et boire avec eux.

« Et lorsque le cercle des jours de festin était achevé, Job envoyait chez ses enfans et il les purifiait, puis, se levant de grand matin, il offrait des holocaustes pour chacun d'eux; car il disait : Peut-être que mes enfans auront commis quelque péché, et qu'ils auront offensé Dieu dans leur cœur. C'est ainsi que Job se conduisait tous les jours. »

On ne doit faire aucun commentaire sur un début si naïf, si clair, et qui présente une peinture si exacte des mœurs d'une famille heureuse.

Vient ensuite l'allégorie. Les enfans de Dieu sont

réunis en sa présence, et Satan se trouve au milieu d'eux; il a parcouru toute la terre, et le Seigneur lui dit : « N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit, qui craint Dieu et qui fuit le mal? »

Satan répond : « Est-ce en vain que Job craint Dieu? » Et Dieu permet aussitôt à Satan d'éprouver Job son serviteur; mais sans toucher à sa personne.

L'épreuve commence. Les Sabéens, les Chaldéens fondent sur les troupeaux, sur les esclaves de Job; ils les taillent en pièces ou les enlèvent à leur profit.

Un vent impétueux élevé du désert ébranle la maison où se trouvaient réunis les enfans de Job, et ils périssent.

Job déchire ses vêtemens, rase sa tête, se jette à terre, adore Dieu, et s'écrie : « Le Seigneur m'a tout ôté, il est arrivé ce qui lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni. »

Les enfans de Dieu se présentent devant lui, et Satan se trouve avec eux. Le Seigneur lui dit : « N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit, qui craint Dieu, qui fuit le mal et qui se conserve encore dans l'innocence? Tu m'as porté cependant à agir contre lui pour l'affliger sans qu'il l'ait mérité. »

« L'homme, répond Satan, abandonne toutes choses, pourvu qu'il conserve la vie. »

Dieu livre Job même à Satan, et ne lui commande que d'épargner ses jours. Job est frappé d'une plaie

épouvantable; sa femme le voit et dit : « Quoi, vous demeurez encore dans votre simplicité? »

Job lui répond : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? »

La plus touchante résignation est exprimée dans ce livre avec les seules idées qu'un pasteur d'Idumée pût réunir à cette époque; elle est prescrite au sage avec de longs raisonnemens dans les ouvrages philosophiques les plus fameux. Nous verrons leurs auteurs définir les biens et les maux, définir le juste et l'injuste, et arriver par la démonstration au résultat que donnent la droite raison, la connaissance de soi-même et peut-être un cœur pur.

Eliphaz, Baldad et Sophar, vinrent comme amis de Job le visiter dans son malheur, et lui porter quelques consolations; mais, effrayés de son état et le reconnaissant à peine, ils poussèrent un grand cri, jetèrent de la poussière sur leur tête, et restèrent assis à terre pendant sept jours et sept nuits près de lui, et sans proférer un seul mot, parce qu'ils voyaient sa douleur.

Plus il y a de simplicité dans les mœurs, et plus il se trouve d'énergie dans l'expression des sentimens; mais rien alors n'en presse l'épanchement.

C'est Job qui rompt le silence par une expression de douleur, en maudissant l'instant de sa naissance; car s'il fût mort dans le sein de sa mère, si aucune femme ne l'eût porté sur ses genoux et ne l'eût nourri de son lait, il dormirait maintenant dans le silence; il se reposerait dans son sommeil.

« Les cris que je fais, dit Job, sont comme le débordement des grandes eaux. N'avais-je pas conservé la retenue et la patience? n'avais-je pas gardé le silence? ne m'étais-je pas tenu dans le repos? La colère est tombée sur moi. »

Je ne suivrai pas les discours que les trois amis font à Job; ils s'efforcent de lui prouver qu'il doit être coupable, puisque Dieu l'afflige et que Dieu est juste; et ils l'engagent à prier le Seigneur et à lui demander miséricorde.

Job répond tour à tour. Il proteste de son innocence; il ose appeler Dieu lui-même à l'examen de sa vie; il s'interrompt par les plaintes douloureuses qu'il ne peut plus retenir; il accuse ses amis de venir aggraver ses maux, en prétendant lui enseigner des vérités qu'il n'ignore pas.

Un quatrième qui, plus jeune que les autres, s'était tenu dans le silence et tête baissée pendant leurs longs discours, Eliu, prend la parole: il s'irrite contre Job qui persiste à se croire juste, et contre ses amis qui n'avaient rien trouvé de raisonnable à lui répondre, et se contentaient de le condamner.

Le Seigneur parle enfin lui-même; il demande à Job de quel droit il l'interroge et il le juge. Il fait l'énumération de plusieurs des secrets de la nature, dont chaque jour nous voyons les effets sans en deviner les causes; et il demande d'où provient cette audacieuse présomption qui veut juger de ses décrets.

Mais le Seigneur reproche aux amis de Job d'avoir calomnié son malheur, et de n'avoir point parlé dans

la droiture. Il leur commande d'offrir un holocauste pendant lequel Job, qu'ils ont offensé, se chargera d'intercéder pour eux.

L'holocauste est offert, et le Seigneur pardonne; il rend à Job son serviteur le double de ce qu'il possédait, et Job eut de nouveau sept garçons et trois filles.

La forme du Livre de Job est presque toute dramatique. Cette forme s'est retrouvée dans les écrits les plus anciens; nous en verrons d'autres exemples, et les écrits des philosophes de la Grèce sont presque tous en dialogues. Les anciens avaient peu de livres, c'était en conversant que se formaient leurs opinions, et le tour dramatique était sans doute celui qui se rapprochait le plus de la formation de leurs idées.

La marche des idées est lente dans le Livre de Job; les mêmes pensées s'y répètent souvent, et les termes ne varient pas quand la pensée reste la même. C'est une suite des mœurs antiques : leur uniformité ne demandait point ces disparates qui nous plaisent, et ne présentait rien qui pût y disposer. La rapidité des entretiens, la somme des aperçus qu'on y puise sont toujours en raison de la multitude d'objets que nos regards ont l'habitude d'effleurer. Les habitans de nos campagnes n'enchaînent qu'avec lenteur leurs solides conceptions. Les vieillards, renfermés dans le cercle étroit des souvenirs appesantissent leurs discours; mais leur prolixité fait le plaisir de l'enfance. Cet âge aime à poursuivre une idée sans efforts, à se la rendre familière, à en jouir en un mot : il revient comme avec orgueil sur la combinaison qu'il a saisie; et la nature,

par un admirable rapport, a su prêter un attrait indicible aux douces relations des grands-pères et de leurs arrières-petits-fils.

Les conversations chez les Grecs étaient presque autant de plaidoyers. Les dialogues de Lucien et les lettres de Pline nous apprennent qu'à Rome, de leur temps, on proposait aussi quelque sujet à table, et que chacun le traitait à son tour, comme dans une assemblée délibérante.

L'imprimerie, le progrès des arts, la dissémination des richesses, le mouvement des professions, leur mélange, ont proscrit pour jamais la gloire des sophistes; et si les entretiens ont perdu de leur solidité, ils ont sûrement acquis plus de grace et d'agrément.

Le Livre de Job nous offre entre plusieurs leçons une importante leçon de morale. Il nous défend d'inculper le malheur et pourtant d'accuser la justice de Dieu. Si les maux de cette vie, en effet, ne tombaient que sur le coupable, toute vertu serait bannie de la terre : il n'y aurait plus de conscience et sans doute plus de pitié. Les larmes d'un infortuné ne seraient qu'une expiation.

« Où étiez-vous, dit le Seigneur, quand je jetais les fondemens de la terre? Sur quoi ses bases sont-elles affermies? et qui en a posé la pierre angulaire? Qui a mis des digues à la mer pour la tenir enfermée quand elle se débordait? Je lui ai dit, vous irez jusque là et vous ne passerez pas plus loin, et vous briserez là l'orgueil de vos flots.

« Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde,

avez donné les ordres à l'étoile du matin, et qui avez montré à l'aurore le lieu où elle doit naître ?

« Avez-vous bien considéré toute l'étendue de la terre ?

« Où habite la lumière, et quel est le lieu des ténèbres ?

« Par quelle voie descend la lumière, et comment la chaleur se répand-elle sur la terre ?

« Qui est le père de la pluie ?

« Qui a produit les gouttes de la rosée ?

« Qui a mis la sagesse dans le cœur de l'homme ?

« Qui a donné au coq l'intelligence ? »

Plus le ton de l'ouvrage est simple, plus son éloquence est sublime. De vives images le plus souvent y sont l'expression des plus hautes pensées. Quelques versets peuvent manquer de clarté ; mais les traductions, les copies, ont pu altérer des passages. Les allusions aussi échappent avec le temps, et les auteurs les plus anciens offrent tous des difficultés.

Je voudrais citer tout entier le morceau admirable où Job expose la vie qu'il avait menée pendant le temps heureux où la place d'honneur lui était réservée aux portes, où les jeunes gens se retiraient, où les vieillards se levaient à son approche, où tous l'écoutaient en silence.

« J'ai été l'œil de l'aveugle, dit-il. J'ai été le pied du boiteux. J'étais le père des pauvres.

« Ai-je mangé seul mon pain, et l'orphelin ne l'a-t-il pas partagé ?

« Ai-je négligé celui qui n'avait point d'habit et le pauvre qui était sans vêtemens?

« Les membres de son corps ne m'ont-ils pas béni quand ils ont été réchauffés par les toisons de mes brebis?

« La compassion a cru avec moi dès mon enfance, elle est sortie avec moi du sein de ma mère.

« Me suis-je réjoui de la ruine de celui qui me haïssait? Ai-je été satisfait de ce qu'il était tombé dans quelque mal?

« L'étranger, par ma faute, n'est point demeuré dehors. Ma porte a été ouverte au voyageur.

« Si la terre que je possède crie contre moi, si j'ai affligé le cœur de ceux qui l'ont cultivée, qu'elle produise pour moi des ronces et des épines! »

Job est sublime en parlant de la sagesse.

« Mais où trouvera-t-on la sagesse? Quel est le lieu de l'intelligence?

« L'homme n'en connaît point le prix; elle ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices.

« L'abyme dit, elle n'est point en moi, et la mer, elle n'est point avec moi. Elle ne se donne point pour l'or le plus pur. Elle ne s'achète point au poids de l'argent.

« On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises de l'Inde, dont les couleurs sont les plus vives, ni avec la sardonique ou le saphir le plus précieux.

« Ce qu'il y a de grand et de relevé ne sera pas

seulement nommé auprès d'elle; mais la sagesse a une secrète origine d'où elle le tire.

« D'où vient donc la sagesse? et où se trouve l'intelligence?

« C'est Dieu qui connaît quelle est sa voie, c'est lui qui connaît le lieu qu'elle habite.

« Car il voit le monde d'une extrémité à l'autre, et il considère tout ce qui se passe sous le ciel.

« C'est lui qui a donné du poids aux vents; c'est lui qui a pesé et mesuré l'eau.

« Lorsqu'il prescrivait une loi aux pluies, lorsqu'il marquait un chemin aux foudres et aux tempêtes, il l'a vue, il l'a découverte, et il en a sondé la profondeur.

« Et il a dit à l'homme : La sagesse est de craindre le Seigneur, et l'intelligence est de se retirer du mal. »

Ce morceau peut donner une idée du style du Livre de Job, et de sa simple élévation.

« L'homme, né de la femme, dit Job dans un autre endroit, l'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères.

« Il naît comme une fleur, qui n'est pas plutôt éclose qu'elle est foulée aux pieds. Il fuit comme l'ombre, et ne demeure jamais dans un même état. »

Je m'arrête, et m'interdis de plus longues citations; mais j'engage ceux qui ne l'ont point encore fait, à lire, à méditer ces paroles profondes que Job désirait tant voir écrites dans un livre, ou gravées sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou fixées sur la pierre avec le ciseau.

Les anciens exprimaient sans ménagement le cri de leur cœur.

La franchise de leurs leçons, leur longueur même, fruit d'un long et uniforme loisir, tout dispose notre ame à s'agrandir en s'en pénétrant; et l'on éprouve, quand on les étudie, cet effet imposant d'une matinée silencieuse au milieu d'un pays sauvage.

CHAPITRE III.

Du vingtième siècle environ au quinzième avant l'ère chrétienne, ou des temps d'Abraham à ceux de Moïse et de Josué, de Cécrops et de Danaüs.

Joseph, arrière petit-fils d'Abraham, fut vendu par ses frères jaloux à des marchands ismaélites. Il devint esclave en Egypte; et, calomnié près de son maître, il y fut jeté dans les fers. Mais, au fond de sa prison même, il sut interpréter un songe; et, en mettant à part l'ordre des graces divines, ce fut cette interprétation qui occasionna sa fortune.

L'antiquité a constamment cherché la divination dans les songes, et le sentiment vague d'un merveilleux indéfini a toujours pénétré les plus hauts caractères. Celui qui ne croit pas, ne conçoit pas la crédulité; mais celui qui croit, ne conçoit pas l'incrédule. Le plus sage, parmi les anciens, cherchait l'avertissement du ciel dans les illusions d'un songe; le plus sage, parmi les modernes, croit deviner l'inspiration de la gloire

dans les rêves de ses passions. A toutes les époques, au reste, il a régné dans le monde un équilibre moral surprenant. Une part de notre espèce n'éprouve guère de besoins, que l'autre ne puisse y satisfaire. Quand les esprits s'inquiètent de songes, il se crée aussitôt un art consolateur, et l'on a vu des devins, des aruspices et des interprètes des dieux, qui sûrement ne furent pas des fourbes.

Joseph fut appelé pour expliquer un songe que le Pharaon avait eu; il porta la lumière sur ses obscurités, et joignit aux éclaircissemens des conseils remplis de sagesse. Le Pharaon, frappé de leur importance, lui remit une autorité sans bornes, et l'esclave de Putiphar passa de la prison à l'empire.

Les mœurs, en Orient, sont permanentes comme l'état de ses déserts, et l'on trouve dans son histoire des exemples multipliés de ces étranges vicissitudes. L'antiquité a regardé long-temps l'esclavage comme un malheur et non comme une flétrissure. Les suites funestes de la guerre privaient de leur liberté les individus, les princes même. Le sort qu'un peuple entier partage n'avilit point ceux qui l'éprouvent, et de grandes infortunes ont aussi leur noblesse.

La famille de Joseph vint se fixer près de lui. Il l'établit dans la terre de Gessen, couverte de riches pâturages, et les enfans de Jacob s'y multiplièrent sans mesure.

Leur nombre, après une longue suite d'années, effraya les Egyptiens. Israël, redouté, fut traité en esclave; on l'accabla des plus rudes travaux; et quel-

ques auteurs ont pensé que les fameuses pyramides avaient été élevées par ses mains.

Un édifice comparable à ceux que l'Egypte a bâtis supposerait, de nos jours, l'engloutissement de plusieurs trésors. Mais, dans un temps où le commerce avait peu de ramifications; dans un temps où il ne portait que sur un petit nombre d'objets riches, l'état, qui recueillait d'énormes subsistances, pouvait suffire à d'énormes travaux. La dépense des pyramides fut calculée, au rapport des anciens, en quantités de grains et de légumes; et les Hébreux, dans le désert, en regrettèrent plus d'une fois l'abondance.

L'ordre d'étouffer au berceau les enfans mâles des Hébreux, fut envers eux le dernier des excès d'une politique insensée. Mais il ne put avoir d'exécution; et la providence a voulu que la seule pitié du faible éludât quelquefois la fureur du puissant.

Moïse fut sauvé des eaux par la propre fille du monarque. Il fut élevé dans les sciences des Egyptiens. Josephe l'historien nous apprend qu'il combattit de bonne heure avec gloire; et que le Pharaon, son aïeul adoptif, voulut en faire son successeur. La jalousie suscita à Moïse des ennemis et des rivaux. Il se rapprocha des Hébreux; mais, accueilli de ses frères avec peu de faveur, il se retira dans le désert. La retraite est utile à ceux qui doivent agir un jour. L'ame, en s'y recueillant, s'épure et se fortifie. Moïse, après quelques années, reparut avec éclat: il osa demander lui-même au Pharaon de laisser aller les Hébreux, qui devaient offrir un sacrifice; car les

Hébreux, aux termes de Moïse, ne pouvaient immoler en présence du peuple d'Egypte les animaux qu'il adorait.

Je renvoie au livre de Moïse pour tous les détails relatifs à la retraite des Hébreux et à l'institution de leur pâque. Cette cérémonie, renouvelée chaque année depuis l'époque de leur délivrance, n'a pas été une fois interrompue chez eux dans l'espace de trente-trois siècles.

A peine la mer fut-elle traversée, que le peuple d'Israël, voyant son salut assuré et son ennemi détruit, entonna un cantique solennel.

Marie, sœur de Moïse, fit retentir un instrument que le latin nomme *tympanum*, et le traducteur français un tambour. Les femmes sortirent après elle avec des instrumens du même genre. Marie chantait, on répétait un refrein; et peut-être Marie est-elle le premier poète du monde dont un fragment nous soit resté.

Le cantique de Marie est une espèce d'ode, c'est un hymne dicté par le sentiment vif du danger que l'on a évité, et du bienfait que l'on a reçu.

« Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. »

Ce début est expressif autant que naturel et simple, et la marche entière de l'ode semble avoir servi de modèle à toutes celles qui ont depuis acquis quelque célébrité.

Cette ode n'a point un désordre affecté, mais elle

peint vivement l'émotion qui l'improvise; elle mêle la louange de la puissance qui sauve à l'indication de ses prodiges. On ne les raconte point à ceux qui les ignorent; on les célèbre avec ceux qui en jouissent et qui viennent d'en être témoins. La confiance d'un bienfait nouveau ajoute de nouveaux transports à ceux de la reconnaissance.

La terre de Chanaan avait été promise par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et les Israélites marchaient à sa conquête.

Marie peint l'effroi de ses ennemis; elle implore l'appui du Dieu fort; elle prédit qu'on l'obtiendra, et semble rapporter pour gage le miracle frappant qui vient de s'opérer.

« Le Seigneur est ma force, dit-elle, et le sujet de mes louanges. Il est devenu mon Sauveur; c'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire; il est le Dieu de mon père, et je relèverai sa grandeur.

« Le Seigneur est comme un guerrier, et le Tout-Puissant est son nom.

« Il a jeté dans la mer le char de Pharaon, il a précipité son cortége nombreux. Les abymes ont tout recouvert; ils sont tombés au fond comme une pierre pesante.

« C'est dans l'excès même de leur gloire que vous avez brisé vos adversaires. Vous avez envoyé contre eux votre colère: ils ont été dévorés comme la paille.

« Les eaux ont été rassemblées dans la violence de vos fureurs; les vagues mobiles ont été contenues; les flots se sont amoncelés.

« L'ennemi a dit : Je les poursuivrai, et je les atteindrai; je partagerai leurs dépouilles, et je me satisferai pleinement; je tirerai mon glaive, et ma main les fera périr.

« Votre esprit a soufflé; la mer les a couverts : ils ont tous été submergés, comme le plomb, sous la violence des eaux.

« Qui des forts, Seigneur, sera semblable à vous?

« Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses charriots, avec ses cavaliers, le Seigneur les a fait engloutir par les flots, et les fils d'Israël ont passé à pied sec au milieu des eaux suspendues. »

La simplicité des comparaisons est remarquable dans tout ce cantique. Le chantre ne cherche point à exciter, mais à exprimer le sentiment universel; et la nation réunit toutes ses voix dans l'accord unanime de la joie et de l'action de graces.

C'est un beau spectacle pour l'imagination que celui d'une multitude sauvée de l'esclavage et des flots, contemplant d'une plage sablonneuse le naufrage de ses persécuteurs, et s'assemblant en chœur, avec des instrumens, pour chanter le Dieu de l'univers, son libérateur et son guide.

Israël erre et combat dans le désert. Moïse épuise son génie pour conduire et contenir ce peuple difficile. Des murmures violens sont la constante récompense de ses soins; et, s'il était de mon sujet d'étudier les passions qui agitent si souvent les sociétés nombreuses, les Livres de Moïse me fourniraient sans doute d'importantes observations.

Nourris de la manne, campés sous des tentes, et quelquefois rafraîchis à l'ombre de quelques palmiers, les Hébreux cependant atteignirent le mont Sinaï, et ce fut là qu'ils reçurent la loi.

Cette loi, je l'ose dire, est le code universel; elle contient dix commandemens, base de toute morale. Interprétés par des cœurs purs, ils tiendraient lieu de toute législation. Ils sont au-dessus des commentaires, et je les rapporte textuellement.

« Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Vous n'aurez point de dieux étrangers devant moi. Vous ne vous ferez point de sculptures ou d'images de ce qui est dans le ciel, sur la terre ou dans les eaux, pour les adorer et leur rendre un culte. Je suis le Seigneur votre Dieu, attentif et puissant, poursuivant l'iniquité des pères contre les enfans jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui m'ont haï, et faisant miséricorde jusque sur mille en faveur de ceux qui m'aiment et gardent mes commandemens.

« Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur votre Dieu. Le Seigneur ne tiendra pas pour innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur son Dieu. Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. Vous travaillerez pendant six jours, et vous ferez tous vos ouvrages; le septième est le sabbat du Seigneur votre Dieu. Vous ne ferez aucun travail pendant ce jour, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de somme, ni l'étranger qui se trouve dans votre en-

ceinte. Le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié.

« Honorez votre père et votre mère, afin de vivre long-temps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

« Vous ne tuerez point.

« Vous ne commettrez point d'adultère.

« Vous ne déroberez point.

« Vous n'élèverez point de faux témoignages contre votre prochain.

« Vous ne desirerez point la maison de votre prochain.

« Vous ne desirerez point sa femme, son serviteur, sa servante, son bœuf, son âne, ni rien qui lui appartienne. »

J'admire la simplicité divine avec laquelle ces commandemens sont exprimés. Faits pour toutes les nations, ils sont mis justement à la portée, à l'usage particulier du peuple auquel cependant ils s'adressent. C'est au captif sauvé de l'Egypte, c'est au pasteur de mœurs agrestes qu'il est recommandé de n'envier ni le bœuf, ni l'âne du prochain, en même temps qu'on lui interdit de tailler des figures pour les adorer comme des divinités en la présence du Dieu jaloux.

Les lois et les institutions particulières de Moïse sont, à beaucoup d'égards, dignes de ce préambule sublime.

Celles qui regardent le sacerdoce et les cérémonies religieuses sont précises, minutieuses même; mais

elles ne devaient point changer et devaient prévenir toute méprise.

A cette période reculée de l'histoire, les richesses étaient matérielles. Des ornemens d'or et d'argent, des étoffes richement teintes, quelques pierres de prix et le produit des troupeaux, tels étaient les trésors de presque tous les peuples, et la circulation, qui multiplie toutes les valeurs par l'action multipliée de leurs signes, était presque nulle parmi eux.

La magnificence d'appareil devait certainement y gagner, et l'ordre des cérémonies, ainsi que le détail des ornemens qui s'employaient à la célébration des fêtes chez les Hébreux, étalent à nos yeux de grandes richesses.

Leurs arts venaient de l'Egypte et n'étaient que d'imitation. Il est très-difficile d'arracher ses idées aux souvenirs qui les dirigent. La nature seule, quand on l'étudie bien, peut fournir à la nouveauté; mais l'homme, naturellement content de ce qui l'environne, se plaît à suivre un modèle tout tracé, et sans l'ennui qui le saisit enfin, il n'eût presque rien inventé.

Les fêtes religieuses, hors celles d'expiation, ont été dans leur origine des institutions de joie. C'est la routine qui les ternit et nous en fait des devoirs tristes. L'usage des libations animait dans l'antiquité les plus agréables repas. Celui de les commencer tous par un sacrifice remonte au temps où le chef de la famille immolait lui-même le taureau qui devait le nourrir avec ses hôtes. Télémaque cherchant son père, vit Ménélas sur le rivage qui immolait de nombreuses victimes,

et la chair de ces animaux fut servie peu d'heures après au festin qui lui fut offert.

Dans ces temps où les distractions de chaque jour ne donnaient point aux idées cette mobilité qui, dans nos mœurs, a constitué le plaisir, tout ce qui pouvait attacher l'ame, et sur-tout appliquer l'esprit, présentait un charme indicible; et comme le culte offert à la Divinité ramène aux plus hautes contemplations et aux sentimens les plus consolateurs, nous ne devons pas être surpris que les anciens l'associassent jusqu'au moindre détail des actions de leur vie, qu'il fût le triomphe de leur plus grande magnificence, et que les hécatombes fussent le vœu de la reconnaissance et non l'ordre du sacerdoce.

L'expiation, à son tour, est un besoin de l'homme et de la société; car l'estime raisonnable de soi-même est une des meilleures garanties qu'on puisse offrir à celle des autres; quand le mal est fait les hommes n'ont plus qu'à condamner le coupable et peut-être à le fuir. L'idée de se purifier par le repentir, par des cérémonies qui en soient le gage public et la preuve, n'a pu s'unir qu'à celle d'une divinité meilleure que les hommes, parce qu'elle est plus puissante qu'eux.

Cette pratique salutaire fut toujours en usage, et ses formes seules ont changé. C'était un homme vénérable par sa sagesse et par son rang qui devait, parmi les Grecs des premiers âges, faire l'expiation du coupable repentant, et Hercule lui-même y soumit son courage.

Moïse institua trois villes d'asile pour les cas de meurtre involontaire, afin de prévenir les premiers

effets des vengeances, et il voulut que les chemins de ces villes fussent praticables en tous temps.

Moïse marqua le pouvoir du sacerdoce. Il détermina les fonctions et le choix des juges d'Israël; mais l'empire des chefs militaires ne reconnoît de limites que dans l'utilité de son exercice. Moïse ne lutta point d'avance contre les événemens qui brisent tous les décrets, il voulut que son ouvrage en fût de lui-même indépendant, et il prévit positivement le cas où le peuple voudrait un roi.

Les lois de Moïse embrassent essentiellement toutes les parties de la morale et la pure législation; les instructions qu'il y joint sont d'une simplicité qui rehausse leur éminente sagesse.

Il veut que son peuple respecte l'étranger, et n'oublie pas qu'il a été lui-même esclave et étranger dans la terre d'Egypte.

Il veille sur l'esclave, et il prescrit en sa faveur un traitement aussi doux que l'assujettissement d'un tel état peut le comporter. Il se souvient de l'animal domestique; il ordonne qu'on le nourrisse avec abondance, et qu'on le fasse jouir du repos légitime.

Il veut que le propriétaire laisse glaner son champ par le pauvre, et souffre que le passant goûte des fruits de la terre, pourvu qu'il n'en emporte rien. Il prescrit jusqu'aux ménagemens auxquels la terre même peut prétendre, et il défend de déchirer son sein par deux cultures à la fois.

On ne saurait porter plus loin le détail des précautions prises pour prévenir les différens entre les frères;

car Moïse ne voit que des frères entre les citoyens, et c'est en père qu'il les conduit. Il est touchant de lire dans le texte même, avec quelle plénitude de cœur tous ces réglemens sont dictés.

Les lois de police sont écrites avec un détail surprenant. Elles devaient faire avec les lois civiles et religieuses le lien commun des Hébreux. Ce peuple sortait de l'Egypte et de l'état d'esclavage. Il se constituait en société indépendante pour la première fois, il fallait tout prévoir, il fallait tout régler ; et les lois de police chez toutes les nations renferment des dispositions qui sembleraient pour elles peu honorables, si elles étaient connues dans leurs détails.

Au reste, en ces temps encore simples, point de justice sans équité. La justice était ce qui est juste. Il fallait qu'on choisît les juges avec discernement, et qu'ils ne se détournassent ni à droite ni à gauche. La loi devait s'inculquer à la mémoire et au cœur des enfans. Elle était la propriété de tous, le dépôt en était remis à leur amour et à leur volonté. Enfin cette famille immense devait se réunir à des époques de joie, et les frères devaient alors se trouver, s'aimer et se connaître.

C'est pendant la période de cinq siècles environ qui sépare les temps d'Abraham et de Moïse, que l'histoire place en Grèce le règne du vieux Saturne.

Le nom de Saturne imprime encore une singulière vénération. Il se grandit pour nous de l'antiquité de l'olympe ; mais on ne peut fixer l'époque dont ses vertus ont consacré le souvenir.

C'est de Cécrops et de la fondation d'Athènes que

date, à proprement parler, la chronologie de la Grèce, et cette époque est la première que portent les marbres fameux gravés à Athènes vers le milieu du troisième siècle avant l'ère chrétienne, et conservés jusqu'à nos jours. L'émigration de Cécrops correspond, selon les marbres, à l'an 1582 avant notre ère. Celle de Danaüs est presque du même temps, et le phénicien Cadmus suivit immédiatement la trace des colonies égyptiennes.

Les marbres ne placent Deucalion et son déluge qu'après Cécrops et la fondation d'Athènes. Ils ne mentionnent Triptolème et ses immortelles entreprises qu'après le déluge de Deucalion; mais l'authenticité de cette chronique intéressante n'empêche pas qu'on ne puisse y soupçonner quelques erreurs.

Deucalion était fils de Prométhée, et Prométhée, enchaîné si long-temps sur les montagnes du Caucase, avait dérobé le feu céleste, et animé la célèbre Pandore. On sait que tous les maux se répandirent sur la terre lorsque Pandore ouvrit la boîte que les dieux lui avaient donnée; on sait que l'espérance demeura seule au fond. Les antiques allégories ressemblent à des traditions, et donnent le change à l'histoire.

C'est, quoi qu'il en soit, à cette période que l'on peut entrevoir la première population de la Grèce. Le mélange et la confusion des origines étrangères, obscurcissent l'histoire de ces commencemens; on dirait de ces lointains factices, où l'on entasse les images pour produire une vaine et passagère illusion. Les Grecs se sont fait des souvenirs en rapportant tout à eux-

mêmes; mais le déluge d'Ogygès n'a point de date dans leur chronologie. Le déluge de Deucalion y porte une date infiniment moderne, et quelle que soit l'époque à laquelle Triptolème ait en effet tracé le premier sillon, l'Egypte avait auparavant compté des siècles d'abondance.

Cérès fut en Grèce une déesse: Éleusis, qu'habitait Triptolème son disciple, y devint le premier de ses temples. Les plus antiques traditions ont mis un grand nombre de femmes parmi les bienfaiteurs du genre humain. Toutes les langues ont fait du féminin les vertus aussi bien que la gloire; toutes les mythologies ont eu leur Minerve et leurs Muses.

Le temps où Cécrops abandonna l'Egypte est à peu près celui de la sortie des Hébreux. Les siècles héroïques vont commencer en Grèce, et les Hébreux vont s'établir dans les pays promis à leurs pères. Les livres de Moïse fournissent jusqu'à ce temps l'unique mémorial qui reste de l'histoire du monde, et la chaîne suivie des destins de son peuple rattache, dans ses écrits, tous ceux des nations.

CHAPITRE IV.

Des Livres de Moïse.

Les cinq livres de Moïse, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, dont la réunion forme le Pentateuque, furent, selon toute apparence, rédigés dans le désert.

Ils contiennent l'histoire du monde depuis sa création; celle des Hébreux jusqu'au moment de leur introduction dans la terre promise, et enfin la loi toute entière.

DE LA GENÈSE.

La Genèse commence avec la création, mais elle n'en marque point l'époque, et c'est d'après le calcul des générations successives, qu'on a déterminé depuis et des époques et des calculs. Moïse, dans toute son histoire, n'a indiqué que des rapprochemens.

Les recherches chronologiques n'ont pas été du goût des premiers peuples à l'usage desquels on a écrit. Le passé, espace presque vide pour eux, s'alongeait ou se resserrait au gré de leur vanité naïve. Ainsi les Grecs, peuple nouveau, s'attribuèrent toutes les traditions que les nations diverses, auxquelles ils dûrent leur population et leurs lumières, avaient apportées avec elles. Ils en firent un amalgame dont on perdit les élémens, et déplacèrent comme ils voulurent les mobiles illusions de leur incertaine perspective.

Les Orientaux, avec l'orgueil qui ne craint pas de contestations, se sont proclamés de tous temps les fils aînés du genre humain, et les disputes entre leurs peuples ont quelquefois roulé sur l'ancienneté de l'origine.

C'est ainsi sans doute que l'Egypte, que Babylone, que l'Inde, que la Chine, se sont accordé des milliers de siècles d'existence. Aucun souvenir pour ces nations

ne précédait ceux qu'elles pouvaient avoir d'elles-mêmes, et leur horizon bordé de nuages se confondait aisément avec l'immensité.

Une si haute prétention, l'idée d'avoir été les premiers habitans du monde est, chez ces peuples vénérables, un monument de sa nouveauté; et les méditations de la plus antique sagesse en sont aussi le témoignage.

Les plus anciens philosophes, en effet, ont constamment voulu déterminer la théorie de la formation de l'univers, et cette étude a occupé leur vie. Plus anciens que les autres, et plus remplis des traditions qui leur étaient propres et dont ils retrouvaient autour d'eux les vestiges, les Orientaux ont traité ce sujet, si je puis dire, historiquement. Les Chaldéens eurent leur fable mystique. Les Mages de Babylone en gardèrent une à peu près du même genre. Les Egyptiens avaient de mystérieuses traditions; et qui ne voudrait voir dans la Genèse qu'une allégorie historique, y trouverait encore une source de lumières.

L'imagination, parmi ces peuples graves, eut toujours moins d'empire que les récits des anciens; et sans défiance de leur sincérité, chaque esprit songeait plus à recueillir les faits qu'à s'efforcer d'en expliquer aucun.

Quand les philosophes de la Grèce commencèrent leurs spéculations, les temps étaient déjà changés, les races étaient confondues; les traditions, moins respectées, n'assuraient plus, comme au commencement, la filiation des familles; elles ne reposaient plus sur les

cendres des premiers pères. Leur théâtre était inconnu. Les sages de la Grèce, livrés à la retraite, travaillèrent d'après leurs idées, et sur quelques observations qui, leur étant presque toutes personnelles, ne pouvaient pas être étendues. C'est enfin de là que naquirent sans doute et leurs systèmes et les substitutions que nous examinerons ailleurs. Il nous suffit ici de reconnaître à travers toute l'antiquité, le besoin d'expliquer ou de raconter le commencement de toutes choses, c'est-à-dire, le sentiment profond de leur existence assez neuve.

« Au commencement, dit Moïse dans la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre. » *Au commencement*, Moïse n'exprime point d'époque, « la terre était informe et nue, les ténèbres couvraient la face de l'abyme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

Voilà ce chaos dont l'existence paraît avoir été indubitable aux anciens, et qu'Ovide décrit en si beaux vers dans ses Métamorphoses; voilà ce chaos qui laisse aux théories savantes une latitude indéfinie.

Moïse expose avec deux mots la tradition de son peuple, et par elle celle du monde.

« Or Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite. »

Cette simple expression a réuni l'admiration des âges, et Longin lui-même l'a citée comme un modèle du sublime. Quoi de plus grand en effet que la création de la lumière? Quelle plus grande idée donner de la toute-puissance, que de présenter cette création comme l'ouvrage d'une seule parole?

L'écrivain qui ne pense point à lui-même, qui écrit le mémorial à l'usage de son peuple, et que la majesté divine pénètre, ne cherche point d'inutiles ornemens et d'inutiles préliminaires; il parle de Dieu et de ses œuvres. Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite.

Moïse rend compte ensuite des détails de la création.

Il faut des détails très-précis quand on parle à des êtres simples; aussi Moïse ne les épargne pas, et, en parlant aux Hébreux de leurs premiers parens, de leurs ancêtres, de leur famille, il leur en montre en quelque sorte les individus, il leur rend présens tous les faits.

On sent pourtant que, dans ce récit très-court, il y a beaucoup de lacunes; mais il n'était pas du sujet de l'écrivain de les remplir. Il marquait dans le passé la trace de son peuple, et jusqu'à l'origine des choses; ce rayon lumineux perçait la nuit des temps, et ne pouvait pas la faire entièrement resplendir.

La Cosmogonie de Moïse, qui nous fait assister au développement de la matière, suppose en physique des aperçus qui, ne fussent-ils pas absolument exacts, annoncent au moins des études, et portent l'empreinte curieuse de la science des Egyptiens.

L'homme est créé, son corps est pétri du limon de la terre, et si la tradition n'eût pas dicté ce passage, l'observation de notre machine, et son destin après que l'esprit de vie, le souffle de Dieu s'en efface, en eussent donné le triste secret. Les chimistes de nos jours

ne considèrent le corps de l'animal que comme un édifice terreux, cimenté par un gluten, ou par un mastic inflammable.

L'homme est placé au sein du paradis, mot religieusement consacré dans les Ecritures; mot qui, dans l'Orient encore, a gardé la signification primitive d'un beau jardin.

J'aime à entendre prononcer le mot de délices, ce symbole des jouissances indicibles, réservées à la vie future des justes. Il me semble y retrouver la filiation des vœux de tant de générations; il unit une suite de notions communes sur le bonheur; et l'employer, c'est à la fois saluer notre berceau, et nous souvenir que la félicité en avait été l'apanage.

L'homme encore isolé, se réveille dans le paradis; les délices de la nature ne peuvent ni se faner ni vieillir. Roses de tous les printemps, elles ont dans tous les temps de quoi ravir notre ame; c'est un jardin charmant dont l'aspect pénétra de joie le premier des hommes. L'imagination d'un peuple errant dans un désert ne pouvait rêver rien de plus charmant qu'un bocage, et la belle nature s'est trouvée, dès le principe, dans la plus touchante harmonie avec nos regards et notre cœur.

Moïse expose toujours les faits sans commentaire. Il parle de mémoire; il n'annonce aucun doute, et ne cherche aucune preuve; il n'en a pas besoin, c'est un aïeul qui fait à ses enfans l'histoire connue de leur famille. Dieu même dans son récit converse avec les hommes, et quand il voit que leurs pensées s'appliquent

en tout temps au mal, il se repent de les avoir faits, il en est touché de douleur jusqu'au fond du cœur. Ces expressions paternelles affaiblissent peut-être le caractère divin; mais qu'est-ce que l'homme pour le rendre ?

C'est à Bossuet qu'il appartient de démêler, et d'indiquer la marche de la providence dans les événemens qui tiennent à la religion, et qui doivent amener et accomplir l'œuvre de notre rédemption. Mon faible pinceau ne suivra pas la trace majestueuse de sa plume sacrée. Je ne toucherai point aux dogmes religieux que j'admets et que je révère; c'est uniquement l'écrit et l'écrivain que je considère dans Moïse, et dans son Pentateuque.

Ovide dans ses vers, a décrit le chaos, son développement, la création de l'homme, l'âge d'or et ceux qui l'ont suivi, enfin le déluge universel; les traditions, qui font la base de son récit, ont un rapport frappant avec celles que la Genèse a consacrées pour nous.

Ovide raconte, jour par jour, comme Moïse, l'œuvre de la création, et s'il hésite sur la formation de l'homme, s'il doute que la terre, encore pénétrée des influences célestes, ne l'ait pas conçu dans son sein, il rapporte aussitôt que Prométhée, fils de Japhet, sut pétrir l'argile à l'image des dieux, et l'animer du feu céleste.

Les deux récits, d'ailleurs, ont un caractère différent. Ovide montre dans le sien le poète qui songe à plaire; ses plus belles expressions répondent aux idées de son temps, et des allusions de tout genre en détournent le sens figuré.

Le tableau du déluge suppose dans ses vers un spectacle et des spectateurs, plus que le bouleversement aveugle de la nature. Les poissons s'embarrassent dans les branches de l'ormeau; le gazon que les chèvres délicates allaient brouter, sert maintenant de lit aux difformes baleines. Les néréides admirent sous les eaux les bois sacrés, les villes, les maisons; les dauphins remplissent les forêts, ils navigent sur leur cime, ils ébranlent les chênes les plus puissans. Le loup nage entre les brebis; les tigres, les lions, sont portés sur les eaux; l'oiseau qui cherche en vain où reposer ses ailes, tombe d'épuisement dans les flots.

Moïse, dont l'écrit devait porter d'âge en âge la mémoire des événemens qu'il rappelle, n'a recours à aucun ornement. Son récit du déluge est simple comme le reste; les cataractes du ciel s'ouvrent; le déluge se répand sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits; tout périt, hommes et animaux, les oiseaux qui volent dans l'air, et tout ce qui rampe sur la terre; et cette quadruple énumération est répétée jusqu'à deux fois.

Mais Dieu s'étant souvenu de Noé, des bêtes et des animaux qui étaient avec lui dans l'arche, fit souffler un vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer; et quand Noé fut descendu de l'arche, Dieu dit: « Voici le signe de l'alliance que j'établis pour jamais entre moi et vous, et tous les animaux vivans qui sont avec vous. « Je mettrai mon arc dans les nuées, afin qu'il soit le signe de l'alliance que je contracte avec la terre; et quand j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc paraîtra

dans les nuées. » Ce fut sans doute une idée grande et belle, que celle d'offrir aux hommes comme un gage de salut, ce phénomène majestueux ; il annonce le retour du beau temps ; son amplitude sublime décompose à nos yeux le rayon solaire, et quand il peint en hyéroglyphes célestes la miséricorde infinie, aussi bien que la toute-puissance, une vénération héréditaire se mêle à notre admiration.

L'ivresse de Noé, la malédiction de Cham et de Chanaan, étaient des événemens d'une grande importance pour les Hébreux ; ils leur assuraient cette terre promise, que depuis Abraham ils attendaient, et dont la conquête allait commencer.

Mais quelques lignes suffisent à Moïse pour annoncer la multiplication des hommes, leur dispersion, les exploits de Nemrod, l'édification de plusieurs villes ; l'Israélite n'avait besoin que de cette indication ; et Moïse peut-être manquait à cet égard de renseignemens plus étendus.

L'histoire d'Abraham, de ce père des Israélites, tient elle seule plus de place dans la Genèse que le récit entier qui la précède.

Le tableau qu'elle présente est d'un intérêt que le cœur, l'esprit et l'imagination, partagent. Plein d'images vertueuses, paisibles, consolantes, on se plaît à s'y retrouver, à s'y placer en quelque sorte, et l'on croit fuir au sein des tentes hospitalières, ce bruit importun qui, dans nos sociétés, bourdonne sans cesse autour de nous.

L'histoire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob contient toutes les bénédictions divines, et les promesses dont le peuple hébreu avait été l'heureux objet. Aussi sont-elles consignées, selon les circonstances, avec un détail infini ; mais les paroles de Dieu même sont rapportées aussi simplement que le reste. « Je suis le Dieu tout-puissant, dit le Seigneur à Abraham. Marchez devant moi et soyez parfait ; je ferai alliance avec vous, et je multiplierai votre race jusqu'à l'infini, etc. »

Le ton de l'auteur ne s'enfle point, quel que soit l'événement qu'il raconte. Le renversement de Sodome, les guerres d'Abraham, les circonstances les plus simples de son régime intérieur, tout est rappelé avec une égale précision, et sans le secours d'aucun accessoire. Les vertus simples, les vices non déguisés que comporte une vie errante et pastorale, tout est exprimé avec la même naïveté. Les mœurs sont décrites sans intention, sans surprise, sans digression, par celui qui en retrouvait l'image vivante dans ses frères, et qui parlait de ses aïeux.

Il en est, je crois, des vertus comme des plantes : elles suivent le cours de la nécessité, et croissent avec elle. Une hospitalité touchante a distingué toujours les usages antiques, et elle se retrouve généralement chez toutes les peuplades isolées, parmi lesquelles elle est si nécessaire. Moïse ne proclame point cette vertu comme un devoir ; son récit en prouve l'exercice. « Abraham, nous dit-il, ayant levé les yeux, trois hommes parurent près de lui : aussitôt qu'il les eut aperçus, il courut à la porte de sa tente au-devant d'eux, et se prosterna en

terre, et il dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grace devant vous, ne passez pas votre serviteur.

« Je vous apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds, et vous vous reposerez sous cet arbre.

« Je vous servirai un peu de pain pour réparer vos forces, et vous continuerez ensuite votre chemin. »

La liberté native qui fut le partage des patriarches, donne à toute leur histoire un coloris de jeunesse qu'aucune autre ne peut offrir. Cette indépendance naturelle respire dans l'écrit de Moïse ; il n'écarte jamais un trait de sentiment, et la vérité qui l'inspire a tout le charme de la vertu.

Je citerais en entier le message d'Eliezer auprès des parens de Rebecca, si ce morceau était plus court.

La fille de Nachor était pleine d'agrémens ; c'était une vierge parfaitement belle. Moïse a soin de le répéter, car plus les mœurs alors avaient de simplicité, et plus la beauté des femmes avait de prix. Abraham passant en Egypte avait dit à Sara : « Je sais que vous êtes belle, » et nous trouvons dans l'histoire de Jacob que Lia manquait absolument d'esprit, et que Rachel était charmante.

Rebecca consentit à suivre Eliézer ; sa nourrice l'accompagna, et ses parens lui souhaitèrent toutes les prospérités. « Vous êtes notre sœur, dirent-ils ; croissez en mille et mille générations, et que votre race se mette en possession des villes de ses ennemis. » Ce dernier souhait, qu'à peine de nos jours on adresserait aux enfans des monarques, suppose assurément,

dans ceux qui osaient le faire, le sentiment positif de leur force et celui de leur dignité.

Isaac fit entrer Rebecca dans la tente de Sara, sa mère; il la prit pour sa femme, et l'affection qu'il eut pour elle fut si tendre, qu'elle tempéra la douleur que la mort de sa mère lui causait.

L'histoire de Joseph termine le livre de la Genèse. Il faut la lire dans la Bible, et renoncer à l'embellir. Cette histoire touchante emprunte son intérêt des faits et des sentimens qu'elle exprime. Lorsque Joseph, au milieu de ses frères, s'écrie : « Je suis Joseph. Mon père vit-il encore? » lorsqu'il les embrasse tous et pleure sur chacun d'eux, il n'est point de frère, point d'ami, qui ne sente attendrir son cœur.

Les récits de la Genèse, au reste, n'ont point ce vernis que le goût moderne a répandu même sur les tableaux anciens. L'histoire de Joseph n'est pas un poème; c'est, je le répète, une histoire de famille. Les détails qu'elle contient n'ont pas toujours une égale proportion; les moindres incidens y tiennent autant de place que les circonstances décisives. Mais c'est précisément l'absence de l'art et la vérité des sentimens qui donnent à ces antiques relations une fraîcheur si précieuse. C'est un portrait d'après nature, dont la ressemblance nécessaire nous frappe, quoique l'original ne nous soit pas connu; et un portrait quelconque est bien plus sûrement l'image d'un homme que la création idéale d'une figure plus régulière.

Joseph retrouve ses frères, et le Pharaon prend

une part sensible à sa joie. Jacob, en apprenant ce que ses enfans lui racontent, se réveille comme d'un songe profond : il ne peut croire ce qu'on lui dit ; mais, ayant vu les charriots et tout ce que Joseph lui envoie, il s'écrie : « Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore ! J'irai et je le verrai avant que de mourir. »

DE L'EXODE.

L'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, paraissent avoir été écrits, à différentes époques, pendant les quarante ans que les Israélites errèrent dans le désert. Ils finissent à la mort de Moïse, et une autre main que la sienne a terminé le Deutéronome.

Ils contiennent le récit de la sortie d'Egypte, les événemens des quarante années du désert, et le détail de la loi. Moïse y parle de lui-même à la troisième personne, et il omet tout ce qui ne concerne pas son peuple.

Il gardait les troupeaux de Jethro, son beau-père, lorsque Dieu même lui apparut, et lui commanda de faire sortir d'Egypte les enfans d'Israël.

Moïse, dans son récit, ne se prévaut point d'une hardiesse supérieure à celle de ses frères. Il résista à Dieu ; il osa faire des représentations, et ne céda qu'à la vue d'une suite de prodiges. « J'irai, dit-il enfin, j'irai aux enfans d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de nos pères m'a envoyé vers vous. Mais, s'ils

me disent : Quel est son nom? que répondrai je? » Le Seigneur dit à Moïse : « Je suis celui qui est, voici ce que vous direz aux enfans d'Israël. Celui qui est m'a envoyé vers vous. Le Seigneur, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Israël, le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. Allez, et assemblez les anciens d'Israël. »

Le nom d'Israël ou d'enfans d'Israël est employé souvent dans cette histoire pour indiquer le peuple hébreu. L'Orient a conservé ces termes figurés, nés en quelque sorte avec le monde, et nés de la division réelle des peuples par tribus. Il y a quelque chose de patriarchal et de touchant dans ces expressions de famille, dans ce nom de frères tant répété. Les Grecs se sont mépris sur l'origine de quelques noms, ils ont pris quelquefois un peuple pour un homme; ou bien le nom d'enfant, qui désignait un peuple, leur a donné seulement l'idée d'une famille. Peut-être leur mythologie aura gagné à cette erreur les enfans du Soleil et les fils de l'Aurore; car l'Orient encore associe les noms de fils ou de filles à ceux des régions dont il désigne les habitans.

Dieu est appelé Seigneur dans les livres hébreux. Cette qualification annonçait sa puissance et son action immédiate sur le peuple qu'il s'était choisi.

Moïse part pour sa mission. Il dit à son beau-père : « Je m'en vais retrouver mes frères en Egypte, et voir s'ils sont encore en vie. » Jethro lui dit : « Allez en paix. » Il rencontre son frère Aaron. Tous deux assemblent les anciens des enfans d'Israël; et, munis

de leur consentement, ils vont trouver le Pharaon, et lui demandent la permission d'aller sacrifier dans le désert. « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël, disent-ils ; laissez aller mon peuple afin qu'il me sacrifie dans le désert. »

Moïse n'épargne aucun détail sur l'événement de la sortie d'Egypte. Auteur de la délivrance du peuple, il en est lui-même l'historien; et le chef d'une révolution, qui de nos jours en écrirait l'histoire, peindrait comme Moïse ses inquiétudes, ses doutes, ses regrets même, et ses délibérations intérieures.

A le considérer seulement comme politique, Moïse a pris un grand parti ; c'est d'agir au nom de Dieu, c'est de faire parler Dieu en toute rencontre, c'est d'être par-tout le simple interprète de sa volonté. Toutes ses actions, son récit même, destiné pour l'avenir aux conseils de son peuple, sont dirigés d'après cette conception hardie.

Mais, destiné effectivement par Dieu à conduire hors de l'Egypte un peuple qu'il voulait rendre le dépositaire des traditions et de l'édifice religieux, Moïse, guidé pas à pas dans les voies de son éternelle volonté, devait aussi rapporter avec une simplicité modeste les merveilles dont il se trouvait l'instrument, les graces dont il était l'intermédiaire entre son peuple et Dieu lui-même.

Son récit a ce beau caractère que l'on s'efforcera toujours d'emprunter à la vérité; et tous les traits qu'il doit à l'inspiration qu'il a reçue, seraient le triomphe du génie.

Les prodiges qu'opère Moïse et ceux que répètent les sages de l'Egypte ne feront point ici l'objet de notre étude. De tout temps on a cru aux enchantemens et aux prodiges, parce que de tout temps l'on a reconnu une foule d'effets inexplicables; mais le récit de ces merveilles, dont Moïse et son frère épouvantèrent le Pharaon, n'est pas plus enflé que le reste. On y trouve seulement quelques expressions vraiment originales. Le Seigneur dit à Moïse : « Je t'ai constitué le dieu de Pharaon, et Aaron, ton frère, sera ton prophète. » Cette parole caractérise ce siècle; elle est toute empruntée de lui; car l'Egypte et les nations avaient alors pour dieux tous les objets auxquels la crainte, la reconnaissance, ou des traditions défigurées, leur avaient fait rendre un hommage.

Moïse, dans toute son histoire, ne cèle ni les murmures, ni les fautes de son peuple; mais jamais, comme historien, il ne lui adresse de reproches; et comme législateur, comme chef, il ne s'irrite qu'une fois.

C'est à travers une suite d'épreuves que Moïse conduit Israël au terme de ses espérances. Les Amalécites le rencontrent : Josué guide les guerriers, Moïse prie à leur vue, et la victoire devient complète.

La loi est proclamée sur le mont Sinaï, avec le Décalogue qui la contient; et, après qu'elle a retenti, Moïse, retiré seul vers Dieu, va recevoir les instructions qui doivent servir de lumières à son peuple. La première et la plus expresse est celle de ne point adorer de dieu étranger, et de ne faire aucune figure d'or et d'argent qui entraîne à l'idolâtrie.

Cette doctrine pure et sublime s'est perpétuée par tradition dans Israël pendant les siècles même où les sages des plus sages nations se méprenaient complètement sur ce point essentiel, ou souffraient, si l'on veut, l'universelle méprise. La pureté de cette doctrine, les soins du législateur du désert pour l'établir et pour la conserver, voilà de quoi fixer l'admiration des philosophes.

Cependant, quand le peuple eut promis d'accomplir les paroles que le Seigneur avait dites, et que Moïse se fut de nouveau retiré sur la montagne, le peuple se réunit devant Aaron, et dit : « Levez-vous, et faites nous des dieux qui soient à notre tête. Quant à Moïse, quant à cet homme qui nous a amenés de la terre d'Egypte, nous ignorons ce qui lui est arrivé. »

Il est assez notable de nos jours que le plus pressant attrait de l'idolâtrie ait été pour les anciens dans le bonheur d'avoir continuellement les dieux présens. L'esprit humain ne les créait, ne les multipliait alors, qu'afin de les rapprocher. Plus près alors de la nature, on sentait mieux l'alliance de la Divinité, et l'esprit religieux fut toujours créateur.

Le Seigneur avertit Moïse du crime que commettait le peuple. « Laisse-moi, lui dit-il; ma fureur éclatera contre eux. Je les détruirai, et c'est de toi que sortira une nation puissante. » Mais Moïse priait le Seigneur son Dieu, en disant : « Pourquoi, Seigneur, votre fureur éclaterait-elle contre votre peuple, que vous avez retiré de l'Egypte dans votre grandeur, et par la force de votre main? Non, je vous en conjure,

que les Egyptiens ne disent pas : Il les a tirés de l'Egypte pour les faire périr dans les montagnes, et les effacer de la terre. Que votre colère s'appaise! Soyez plein de pitié pour le crime de votre peuple. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Le Seigneur s'appaisa. Moïse descendit de la montagne, il brisa les tables de la loi, et dit à Aaron : « Que t'a fait ce peuple, pour conduire sur lui un si grand crime? » Moïse brisa le veau d'or qui avait été adoré; puis, appelant à lui les serviteurs de Dieu, et les armant contre leurs frères coupables, il fit un exemple terrible.

Le livre de l'Exode se termine par le détail des ouvrages nécessaires à la splendeur du nouveau culte. Ce détail est peu différent de celui que Moïse avait donné déjà en rapportant les instructions qu'il avait reçues du Seigneur; mais ces fréquentes répétitions sont dans la forme orientale, elles tiennent à l'antiquité.

DU LÉVITIQUE.

Le livre du Lévitique contient presque uniquement les instructions relatives aux cérémonies religieuses et aux devoirs qui unissent les familles. On y trouve également l'exposition entière de la belle loi du Jubilé, cette loi qui marquait un terme à l'aliénation des terres et à celle de la liberté pour les débiteurs faits esclaves.

On se plaît à revenir sur la simplicité de tant d'ordonnances salutaires. Le Seigneur parla à Moïse, et lui dit : « Parlez à l'assemblée des enfans d'Israël, et

dites-leur : Soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu. Que chacun craigne son père et sa mère. Gardez mon sabbat; je suis le Seigneur votre Dieu. Ne vous tournez point vers les idoles, ne vous faites point de dieux fragiles; je suis le Seigneur votre Dieu. Ne calomniez pas le prochain, ne l'opprimez pas par la force. Que le salaire de l'ouvrier ne reste point chez vous jusqu'au matin. Ne maudissez point le sourd, ne posez point d'embûches devant l'aveugle; mais vous craindrez le Seigneur votre Dieu : je suis le Seigneur. Vous ne ferez point ce qui est injuste; vous ne jugerez point injustement. Vous ne chercherez point la vengeance. Vous ne vous souviendrez pas de l'injure de vos concitoyens. Vous aimerez votre ami comme vous-même. »

Assurément ce code est beau; il satisfait l'esprit et il touche le cœur : le mélange même des instructions paternelles et morales avec les véritables lois, la répétition des maximes plus importantes, la clarté, la précision, la simplicité, font de ce recueil un ouvrage admirable. Moïse a donné le bel exemple d'isoler, autant que possible, le sort des individus, la législation intérieure, et même l'édifice religieux, des secousses de la politique; et le peuple hébreu se soutint en dépit des vicissitudes et des destinées de tous les peuples.

DES NOMBRES.

Le livre des Nombres commence et se termine par une espèce de dénombrement du peuple d'Israël; le

premier au commencement de son séjour dans le désert, et le second à la fin des quarante années, et l'on y trouve un long détail sur deux circonstances remarquables.

Le Seigneur avait dit à Moïse : « Envoyez des hommes qui examinent la terre de Chanaan, que je dois donner aux enfans d'Israël. » Ceux qu'on députa à cet effet coupèrent un palmier, et l'enlevèrent avec les fruits; ils ramassèrent des épis, et rapportèrent des figues : « Mais, dirent-ils, nous avons vu la postérité d'Enoch dans cette terre ; le peuple que nous avons aperçu est d'une taille énorme. Nous avons reconnu la race des géans parmi les fils d'Enoch, et, comparés à eux, nous paraissions comme des sauterelles. »

En vain Caleb et Josué s'écriaient : « Montons, et possédons cette terre, car nous pourrons la conquérir ; » le peuple pleura toute la nuit. « Que ne sommes-nous morts en Egypte, murmuraient-ils; et puissions-nous encore mourir dans cette solitude, plutôt que d'être conduits par Dieu dans cette terre, où nous tomberons sous le glaive, où nos femmes, nos enfans, vont se trouver captifs ! Ne vaut-il donc pas mieux retourner en Egypte ? » Et ils se disaient l'un à l'autre : « Donnons-nous un chef, et retournons en Egypte. » Caleb et Josué répétaient vainement : « Cette terre est excellente : si le Seigneur nous est favorable, il nous y conduira, et nous livrera un pays qui distille le lait et le miel. Ne soyez point rebelles à Dieu ; ne craignez point les habitans de cette terre, nous pouvons les dévorer comme du pain. Le Seigneur est avec

nous, ne craignez pas. » On voulut lapider Josué et Caleb. Le Seigneur enfin s'irrita. « Jusqu'à quand, dit-il à Moïse, ce peuple me manquera-t-il ? je le frapperai, et t'établirai le chef d'une nation puissante et courageuse. » Et Moïse dit au Seigneur : « Les Égyptiens, du milieu desquels vous avez tiré ce peuple; les habitans de cette terre, qui ont appris que vous, Seigneur, vous résidiez dans ce peuple, apprendront-ils que vous avez fait périr une si grande multitude, hors un seul ? Ils diront : Il ne pouvait accomplir son serment et introduire son peuple dans cette terre, il l'a fait périr dans le désert. » Le Seigneur fut inflexible : il prononça qu'aucun des murmurateurs coupables ne serait admis dans la terre promise, et l'ordre fut donné de rentrer dans le désert, et de retourner vers la mer Rouge.

Mais alors les esprits, frappés des menaces du Seigneur, étaient en des dispositions nouvelles. Les enfans d'Israël gémirent; ils montèrent sur la montagne et dirent : « Nous sommes prêts à nous élancer vers le lieu dont le Seigneur a parlé : nous avons commis une offense. Pourquoi, leur dit Moïse, transgresser l'ordre du Seigneur ? Ne montez point, le Seigneur n'est point avec vous; ne provoquez pas vos ennemis. » Mais le peuple aveugle parut sur la montagne. Moïse et l'arche ne sortirent point du camp. Amalec et Chanaan, qui habitaient la montagne, descendirent, ils tombèrent sur Israël et le poursuivirent jusqu'à Horma.

Cependant Balac, roi de Moab, considéra les victoires d'Israël sur les Amorrhéens; car Israël avait

plusieurs fois combattu dans le désert : il vit que les Moabites ne pouvaient pas lui résister. Il assembla les anciens et leur dit : « Ce peuple nous détruira tous, et tous ceux qui habitent notre territoire, comme le bœuf détruit l'herbe jusqu'à sa racine, » et il envoya vers Balaam, fils de Beor, qui habitait sur le fleuve de la terre des enfans d'Ammon, pour l'appeler et lui dire : « Un peuple est sorti de l'Egypte, il couvre la face de la terre et s'établit contre moi : venez et maudissez ce peuple. Il est plus fort que moi, et peut-être de quelque manière pourrai-je le frapper et le repousser de mon territoire. J'ai reconnu que celui que vous bénissez est béni, et que celui que vous chargez de malédictions est maudit. »

Balaam répondit aux envoyés de Moab : « Passez ici la nuit et je vous répondrai selon ce que m'aura dit le Seigneur. » Il restèrent chez Balaam, et Dieu vint et lui dit : « Que te veulent ces hommes ? » Il répondit : « Balac, fils de Séphor, roi des Moabites, me les a envoyés pour me dire : « Un peuple est sorti de l'Egypte, il couvre la face de la terre, venez et maudissez-le, afin que je puisse de quelque manière le combattre et le repousser. » Dieu dit à Balaam : « Ne va point avec eux. Ne maudis point ce peuple, parce qu'il est béni. » Balaam se levant au matin, dit aux ambassadeurs : « Retournez dans votre contrée, le Seigneur m'a défendu d'aller avec vous. » Balac fit partir de nouveau un plus grand nombre d'envoyés et de plus illustres. Arrivés auprès de Balaam, ils lui dirent : « Voici ce que dit Balac, fils de Séphor : Ne

tardez plus à me venir trouver. Je suis prêt à vous honorer. Je vous donnerai ce que vous voudrez. Venez et maudissez ce peuple. » Balaam répondit : Quand Balac me donnerait une maison pleine d'argent et d'or, je ne pourrais changer les paroles de Dieu mon Seigneur, pour dire plus ou moins. Je vous supplie de demeurer cette nuit, et je saurai ce que me répondra de nouveau le Seigneur. » Dieu vint donc vers Balaam pendant la nuit et lui dit : « Si ces hommes viennent t'appeler, lève-toi et suis-les. Ne fais toutefois que ce que je te commanderai. » Balaam se lève au matin ; son ânesse étant préparée, il partit, et Dieu fut irrité.

Nous avons tous appris dès notre enfance que pendant le chemin l'ange du Seigneur se présenta devant Balaam pour l'épouvanter, et que son ânesse même lui parla.

Un tel prodige ne parut-il que l'illusion d'une conscience oppressée par le remords, Balaam ne serait pas le seul qui en eût éprouvé l'impression. Ces effets inexplicables et nuls pour toute la nature, hors pour celui qui doit s'en ressentir, sont des moyens que Dieu s'est réservés, et dont nous ne pouvons nier la magique influence. Nous sommes préparés de manière à ce que l'illusion nous maîtrise plus qu'aucune réalité. Divinité trompeuse, elle abuse quelquefois les cœurs faux qui la poursuivent. Ange de consolation, elle pénètre au fond des cachots, et répand au sein du malheur un baume de force et d'espérance.

On éleva sept autels à la vue d'Israël. On immola sept jeunes bœufs et autant de chevreaux, et Balaam

prit la parole. « Balac, roi de Moab, m'a appelé des montagnes d'Orient. Viens, m'a-t-il dit, et maudis Jacob; approche et déteste Israël. Comment donc maudirai-je celui que Dieu n'a pas maudit? Comment détesterai-je celui que Dieu ne déteste point? Qui pourra calculer la poussière de Jacob et connaître le nombre de ceux que produira sa souche? Puissé-je mourir de la mort des hommes justes! Puissent mes derniers momens ressembler à leur dernier jour! » Balac dit à Balaam : « Que faites-vous? Je vous ai appelé pour maudire mes ennemis, et vous les bénissez! » Il le mena plus loin, éleva d'autres autels, recommença des sacrifices; mais Balaam reprit encore : « Ecoute, Balac, écoute, fils de Séphor : Dieu n'est point comme l'homme et ne profère point de mensonge. Il n'est point comme le fils de l'homme accessible au changement. Il aurait dit, et ne ferait point! il aurait parlé, et n'accomplirait point! Il n'y a point d'idole dans Jacob; le Seigneur Dieu l'accompagne. Le cri de la victoire retentit en lui. Dieu l'a tiré de l'Egypte, et sa force est semblable à celle du rhinocéros. » Balac lui dit : « Ne maudissez point, mais ne bénissez pas non plus; » et il renouvela une troisième fois sa tentative.

Mais alors l'esprit de Dieu s'emparant de Balaam, il s'écria : « Balaam, fils de Beor, a parlé..... Combien sont beaux les tabernacles de Jacob, et tes tentes, ô Israël! ce sont des vallées ombragées, des jardins bordés de fleuves et arrosés de leurs eaux, des pavillons de cèdres que dressa le Seigneur aux bords des

ruisseaux; les fontaines découlent de lui, et sa semence nage dans leur courant. »

Je me suis un peu étendue sur cette histoire intéressante, parce qu'elle tient aux mœurs du siècle et qu'elle les caractérise. L'importance prodigieuse que le roi Balac semble mettre aux bénédictions comme aux malédictions de son prophète, ne lui est pas cependant particulière. Nous en retrouvons la trace à toutes les périodes de l'histoire. Il n'est point de père qui n'ait béni ses enfans; point de peuple qui n'ait maudit ou béni ceux qui l'ont gouverné. Quand Alcibiade fut privé du commandement de l'armée de Sicile, Athènes fit prononcer sur lui les malédictions de ses prêtres et de ses prêtresses. Rome vit ses Decius se dévouer aux dieux infernaux pour lui mériter des victoires; et nous voyons plus tard encore, le tribun Ateius maudire solennellement, aux portes de la ville, l'expédition de Crassus contre les Parthes.

Le livre des Nombres se termine par le détail successif des diverses stations des Hébreux. Ils sont à la veille de leur conquête. Déjà ils distribuent les premières terres qu'ils ont acquises.

DU DEUTÉRONOME.

Aaron était mort; Moïse allait mourir; aucun des deux ne devait pénétrer dans la terre promise. C'était la punition d'un moment de défiance envers la Providence qui les avait conduits. Le Deutéronome contient donc les dernières instructions de Moïse; et

quoique lui-même peut-être il ne l'ait pas écrit, ce livre est en quelque manière le testament de ce grand législateur.

Moïse rassembla Israël, et lui rappela brièvement, mais sans omission, tout ce qui s'était passé depuis la sortie d'Égypte.

Il exprima ensuite le regret de ne pas introduire lui même son peuple dans la terre promise. « J'ai prié le Seigneur, dit-il, j'ai dit : Seigneur mon Dieu vous avez commencé à montrer à votre serviteur votre grandeur et la puissance infinie de votre main. Il n'y a point d'autre Dieu, soit au ciel, soit sur la terre, qui puisse opérer vos œuvres ou se comparer à votre grandeur. J'irai donc et je verrai cette terre excellente au-delà du Jourdain, et cette montagne superbe et le Liban; mais Dieu, irrité contre moi à cause de vous, ne m'a point exaucé. Il m'a dit : C'est assez, ne me parlez plus à ce sujet. Commandez à Josué, fortifiez-le, donnez-lui du courage; il va précéder ce peuple et lui partager la terre que vous allez voir. »

Moïse rappelle à son peuple les lois, les préceptes et les ordonnances du Seigneur. A chaque instant il s'interrompt comme un père, pour conjurer ses enfans d'accomplir les commandemens qu'ils ont reçus. « Aimez, dit-il, le Seigneur votre Dieu; observez en tous temps ses préceptes, ses réglemens, ses décisions, ses ordonnances. »

« Si vous allez à la guerre contre vos ennemis, dit-il plus loin; si vous voyez une cavalerie, des chars

plus nombreux que les vôtres, vous ne craindrez point la multitude de vos adversaires, parce que le Seigneur votre Dieu, qui vous a tirés de la terre d'Egypte, est avec vous. Aux approches du combat, le grand-prêtre se présentera devant l'armée et parlera ainsi au peuple : Ecoutez, Israël, vous livrez aujourd'hui un combat contre vos ennemis, que votre cœur ne s'épouvante point; ne craignez point; ne cédez point, ne les redoutez point; le Seigneur votre Dieu est au milieu de vous, et combattra pour vous contre vos adversaires, pour vous arracher au péril. Les chefs entendus de toute l'armée proclameront entre les divers corps : Quel est l'homme qui a bâti une maison neuve et n'en a point fait la dédicace? qu'il parte et retourne en sa maison, de peur qu'il ne meure à la guerre et qu'un autre ne la dédie. Quel est l'homme qui a planté une vigne et ne l'a point rendue assez abondante pour qu'il soit permis à tous de goûter de ses fruits? qu'il parte et retourne en sa maison, de peur qu'il ne meure à la guerre et qu'un autre n'achève son ouvrage. Quel est l'homme qui a fiancé une femme et ne l'a point épousée? qu'il parte et retourne en sa maison de crainte qu'il ne meure à la guerre et qu'un autre ne l'épouse. Quel est l'homme timide et dont le cœur est saisi de crainte? qu'il parte et retourne en sa maison, de peur qu'il n'ébranle le courage de ses frères, comme lui-même est plein de frayeur. Quand les chefs auront parlé et qu'ils se seront tus, chacun préparera ses armes pour combattre. »

Après ces instructions, après d'autres encore, dans

lesquelles on sent qu'il ne voulait rien oublier, Moïse prononça les bénédictions et les malédictions qui devaient accompagner l'accomplissement ou la transgression de la loi.

Les unes et les autres sont extrêmement détaillées, et si les circonstances qu'elles annoncent sont de nature à affecter un peuple guerrier, elles sont bien plus relatives encore à l'état d'un peuple agriculteur ou pasteur. Les troupeaux, les oliviers, les semences, les pâturages, doivent prospérer ou périr. La rosée doit combler les vœux, ou la sécheresse la plus constante ruiner toutes les espérances. Les greniers, les celliers doivent se ressentir du courroux ou de la bénédiction de Dieu. Enfin l'état futur des Juifs ingrats est décrit par avance d'une manière si frappante, qu'on peut regarder ces menaces comme des prophéties. « La loi que je vous donne aujourd'hui, dit Moïse, n'est pas au-dessus de vous, n'est pas loin de vous; elle n'est pas dans le ciel, de sorte que vous puissiez dire : Qui de nous peut monter au ciel pour la faire descendre, afin que nous la connaissions et l'accomplissions dans nos œuvres? Elle n'est pas au-delà de la mer; elle est tout près de vous, dans votre bouche, dans votre cœur, afin d'être accomplie. »

Moïse ordonna d'enfermer ses livres dans l'arche, et il enseigna aux Hébreux un cantique assez long, pour qu'il les rappelât à eux-mêmes, et attirât sur eux la miséricorde de Dieu quand il leur arriverait, ainsi qu'il le prévoit, de l'offenser encore.

Les hommes réunis ont besoin de chanter pour s'en-

tendre, en s'exprimant tous à la fois. La parole simple ne produit qu'une confusion insupportable, mais le chant, mais les chœurs ont un charme d'autant plus vif, que le concert est plus nombreux.

Le cantique de Moïse a de véritables beautés. Le chantre appelle les cieux et la terre; il leur commande d'être attentifs; il accuse l'ingratitude du peuple, et relève les bienfaits de Dieu sous les couleurs les plus touchantes. Le Seigneur voit l'offense, il s'irrite, il menace avec fierté; mais le dernier verset du cantique rappelle le peuple à l'espérance.

Le changement des interlocuteurs est très-fréquent dans ce cantique. Le chantre parle, et bientôt c'est Dieu même. Le chantre reprend tout à coup; il adresse un reproche, une réflexion au peuple, comme si le peuple était présent, comme s'il était dans la situation dont on le menace. Rien ne prépare ces transitions subites; mais le profond sentiment dont le chantre est animé dicte ces mouvemens impétueux. Le désordre apparent des idées n'est effectivement que dans l'expression, et n'a même rien d'étranger à la seule pensée dont le poète soit rempli. Voilà ce beau désordre qui devient le chef-d'œuvre de l'art quand il n'est pas l'ouvrage de la nature.

Ecoutons le cantique de Moïse, ou du moins quelques-unes de ses strophes. Nous les dépouillons de tout le charme que le rhythme poétique est dans le cas de leur prêter.

« Cieux, écoutez mes accens, et que la terre entende les paroles de ma bouche.

« Que ma sagesse se condense comme la pluie ; que mes discours coulent comme la rosée, comme les brouillards sur le gazon, comme les gouttes matinales sur la verdure.

« J'invoquerai le nom du Seigneur, rendez honneur à notre Dieu.

« Les œuvres de Dieu sont parfaites, toutes ses voies sont justes; il est équitable et droit; il est exempt de toute iniquité.

« C'est contre lui qu'ils ont péché. Est-ce là, peuple insensé, ce que tu rends au Seigneur? N'est-il pas ton père? n'es-tu pas sous sa dépendance? ne t'a-t-il pas fait et créé?

« Souviens-toi des jours anciens. Interroge ton père, il t'instruira; tes ancêtres, ils t'enseigneront. Il a trouvé son peuple dans une terre déserte, dans un lieu d'horreur, dans une solitude immense. Il l'a dirigé, enseigné, et l'a veillé comme la prunelle de son œil.

« Comme on voit l'aigle provoquer ses petits, leur apprendre à voler, et voler au-dessus d'eux, il a étendu ses ailes, il l'a pris, et il l'a porté dans ses bras.

« Le Seigneur seul était son chef. Il n'était point avec lui de dieu étranger.

« Il l'a établi sur une terre excellente pour qu'il en consommât les fruits, etc.

« Ils ont sacrifié au démon, et non à Dieu; ils ont sacrifié à des dieux qu'ils ignoraient, à des dieux nouveaux, à des dieux récens que n'avaient point adorés leurs pères.

« Tu as abandonné le Dieu qui t'avait fait; tu as oublié le Seigneur ton créateur.

« Le Seigneur l'a vu, il s'est enflammé de colère. Ses fils, ses filles l'ont provoqué, et il a dit : Je cacherai mon visage, etc.

« Le Seigneur jugera son peuple. Il prendra pitié de ses serviteurs; il verra leur faiblesse; il les verra anéantis et presque consumés.

« Et il dira : Où sont leurs dieux qui faisaient leur confiance? Voyez que je suis seul, et qu'il n'est point d'autre Dieu que moi. Je tuerai, et je ferai vivre; je frapperai, et je guérirai, et il n'est rien qui puisse échapper de ma main.

« Je lèverai ma main vers le ciel, et je dirai : Je vis dans l'éternité, etc.

« Nations, louez son peuple. Le sang de ses serviteurs sera vengé; il fera retomber sa vengeance sur leurs ennemis, et sera favorable à la terre de son peuple. »

Après avoir pourvu à tout avec une vigilance digne du premier modèle que l'histoire montre aux chefs des nations, Moïse bénit toutes les tribus, puis il monta sur la montagne; il vit la terre promise, et cessa de vivre à l'âge de cent vingt ans.

CHAPITRE V.

Du Livre de Josué.

Le Livre de Josué suit immédiatement les Livres de Moïse; il contient l'histoire des Hébreux pendant dix-sept ans environ. Josué lui-même a écrit ce morceau; mais une main étrangère l'a terminé en peu de lignes, avec le détail de sa mort.

Ce fut sous les ordres de Josué que les Israélites conquirent une grande partie de la terre promise, et qu'ils en firent le partage. Le Seigneur avait dit à Moïse, qu'elle ne serait à eux toute entière qu'après l'accroissement de leur population, afin que le pays ne devînt point un désert, dont les bêtes sauvages réussiraient à s'emparer.

Le Livre de Josué n'a pas l'onction qu'on trouve dans ceux de Moïse. Josué cite souvent l'autorité et les paroles de ce serviteur du Seigneur; mais il invoque plus rarement les conseils directs de Dieu même.

Son Livre contient le récit clair et concis des rapides exploits d'Israël dans une terre subdivisée à l'infini, entre tant de nations et de chefs. Josué ne parle de lui-même qu'avec cette modestie non feinte qui caractérise l'amour du peuple que l'on sert, et le sentiment profond et naturel des moyens que l'on possède, et des devoirs que l'on remplit; Josué ne se nomme que parce qu'il commande.

La guerre qu'il décrit fut barbare, car elle allait à

l'extermination ; mais c'est le caractère des guerres les plus antiques. Leur théâtre était circonscrit, les nations s'y livraient en masse. Chaque homme réellement combattait pour sa vie, pour sa liberté, pour la conservation de tout ce qu'il possédait. Troie, à une époque plus récente, fut détruite après qu'elle eût été conquise. Plus tard encore, Messène fut de même anéantie. Hécube fut condamnée au plus misérable esclavage par les héros qu'Homère a célébrés ; et Sparte fit précipiter le brave Aristomène dans un gouffre.

Malgré la simplicité du récit, on trouve dans le Livre de Josué des traits hardis et familiers ensemble, et dont la grandeur nous émeut. Les enfans d'Israël poursuivaient les Amorrhéens. Josué parla au Seigneur, et dit en leur présence : « Que le soleil ne s'éloigne pas de Gabaon ; que la lune demeure vers la vallée d'Azalon, et le soleil et la lune s'arrêtèrent pendant que la nation se vengeait de ses ennemis. »

Il ne faut pas toujours dans les livres anciens prendre pour autant de faits les expressions des pensées ; mais nous ne disputerons jamais un miracle à la toute-puissance du ciel, car la végétation du moindre grain passe toutes les puissances de la terre. Ce qu'il y a de sublime dans le mouvement que je cite, c'est la confiance exaltée qu'il suppose ; c'est la force surnaturelle que donne une si belle confiance à l'âme qui s'en est pénétrée. Le guerrier, en un tel moment, s'identifie à la puissance de Dieu, dont il dispose. Il sent, dans toute sa plénitude, une force devant laquelle les résistances ne sont rien.

Le Livre de Josué dût être très-précieux aux enfans d'Israël. Il était le registre et le dépôt des partages qui eurent lieu entre les tribus après la conquête, et, selon l'expression du Livre, lorsque la terre se reposa des combats. Plusieurs de ces distributions se firent au sort entre les tribus. Les mœurs avaient encore une extrême simplicité. Caleb, dit l'historien, avait reçu son partage, et il restait une ville à conquérir dans le territoire qu'on lui avait donné. Caleb promit sa fille à celui qui prendrait la ville. Othoniel, fils de Cenez, frère puîné de Caleb, attaqua la ville et la prit, et Caleb lui donna sa fille Axa pour femme. Comme ils voyageaient ensemble, l'époux d'Axa lui persuada de demander à son père un champ. « Elle soupira donc sur l'âne où elle était montée. Qu'avez-vous? dit Caleb, et elle lui répondit : Donnez-moi votre bénédiction. Vous m'avez donné au midi une terre brûlante, joignez-en une qui soit arrosée; c'est pourquoi Caleb lui donna un champ arrosé inférieurement et au-dessus. »

Josué devenu vieux, assembla le peuple, et lui recommanda l'exécution des lois de Moïse. Il retraça en peu de mots la suite des bienfaits de Dieu, et demanda au peuple, en finissant, s'il servirait les dieux que ses ancêtres avaient servis en Mésopotamie, ou bien ceux des Amorrhéens dont ils avaient conquis la terre. Le peuple lui répondit : « Loin de nous la pensée d'abandonner le Seigneur, et de servir des dieux étrangers! Le Seigneur notre Dieu nous a conduits, nous et nos pères de la terre d'Egypte, de la maison de servitude. Il a fait devant nous des prodiges; il nous a dirigés dans

tous les chemins, et parmi tous les peuples; nous servirons le Seigneur, parce qu'il est notre Dieu. » Josué prit alors une pierre, et la posa sous le chêne qui était dans le sanctuaire du Seigneur, et il dit à tout le peuple : « Voilà une pierre qui servira de témoignage, que vous avez entendu toutes les paroles que le Seigneur vous a dites, de peur que dans la suite il ne vous arrive de le nier, et de mentir au Seigneur votre Dieu. »

SECONDE ÉPOQUE.

Du quinzième siècle au dixième avant l'ère chrétienne environ, ou des temps de Josué et de Cécrops à ceux de Salomon et de l'émigration ionienne.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Grecs, et des peuples connus, excepté les Hébreux, depuis le quinzième jusqu'au dixième siècle avant l'ère chrétienne environ.

L'époque à laquelle Moïse fit sortir les Hébreux d'Egypte répond, ainsi que nous l'avons dit, à celle de la fondation d'Athènes par Cécrops. La Grèce n'était point sans doute absolument inhabitée; mais d'immenses forêts couvraient encore son territoire. Quelques peuplades dispersées erraient sur ses montagnes; quelques-unes, plus réunies, commencèrent à former des villes, et ces Lelèges, ces Pelages, en se mêlant aux colonies qui, vers ce temps, vinrent se fixer près d'eux, devinrent peu à peu Hellénistes ou Grecs.

La Grèce ne perdit jamais la division primitive des états ou des peuples qui depuis s'y rendirent célèbres : Athènes, Argos, Lacédémone et Thèbes, y dominèrent dans tous les temps. Quelques villes, telles que Sycione, n'y brillèrent jamais, en dépit de leur ancienneté. Corinthe, assise sur deux mers, ne cessa point de s'enrichir en silence. L'Arcadie conserva longtemps et ses épaisses forêts, et ses mœurs agrestes. Asile des divinités champêtres, séjour préféré par les nymphes, l'Arcadie ne rassembla ses bourgades éparses, et ne parvint à quelque puissance que dans le temps d'Epaminondas.

L'Etolie demeura plus constamment farouche, et elle fut presque étrangère aux destinées de la Grèce jusqu'au temps de la ligue Achéenne.

La Thessalie, pays si riche en pâturages, et dont les délicieux vallons sont devenus le territoire des illusions sentimentales, après avoir été le théâtre des fables; la Thessalie, qui nourrissait des chevaux et des troupeaux nombreux, fut, au commencement, l'une des provinces les plus riches de la Grèce. Ce fut en Thessalie que régna le fameux Admète, et qu'Apollon, exilé de l'Olympe, vint garder les troupeaux et chanter des chansons. Ce fut en Thessalie que régna Pélias, et que fut conçue l'expédition des Argonautes. Ce fut en Thessalie que régna Pelée, époux de la déesse Thétis, et qu'Achille enfin vit le jour. Mais à mesure que les richesses matérielles furent rivalisées par les richesses de convention et par cette industrie qui naît du concours de la société, la Thes-

salie perdit de sa splendeur; elle eut une foule de princes ou de tyrans particuliers, et ne reprit quelque importance qu'au temps des troubles de la Grèce. Un peuple rapproché de la vie pastorale est effectivement toujours propre et toujours prêt à devenir guerrier.

La Macédoine, l'Epire, furent long-temps comme isolés de la Grèce, et les villes puissantes y envoyèrent des colonies, comme elles en envoyaient en Thrace. C'est aux confins de ces différens pays que la mythologie a placé les Centaures et les Lapithes : leur terrible combat est pour jamais célèbre; mais le centaure Chiron, le précepteur d'Achille, est au nombre des premiers sages dont la Grèce s'enorgueillit; peut-être est-il encore le premier botaniste dont il reste quelque souvenir. Chiron avait appris à connaître les simples; il s'en servait pour guérir les blessures. Les plantes éclosent à tous les momens sous nos pas, leurs vertus s'offrent comme d'elles-mêmes; mais la longue imperfection, mais la constante incertitude des connaissances médicinales, caractérisent tristement la faiblesse de l'humanité.

Un nuage couvre ces âges, que les préjugés grecs, perpétués jusqu'à nous, ont fait regarder si souvent comme les premiers âges du monde civilisé; mais ce nuage prête aux événemens le vague dans lequel notre imagination se plaît toujours à les embellir; il n'empêche pas de les distinguer : telles on voit, pendant les nuits d'été, ces vapeurs légères, qui, sans la dérober, voguent sur la voûte azurée et les astres qui la décorent.

C'est aux colonies qu'elle reçut, c'est aux étrangers qu'elle admit, que la Grèce dut ses arts et ses lumières. Cadmus, selon la tradition, lui apporta son alphabet; aussi la tradition plaça les Muses en Béotie, et le séjour de Cadmus y consacra le Parnasse.

La Mémoire, chez les Grecs, fut la mère des Muses. L'usage de l'écriture ne devint habituel et commun dans la Grèce que très-long-temps après y avoir été introduit : les matériaux de l'écriture devaient eux-mêmes être assez rares parmi des sociétés naissantes; elles ne possédaient point le papyrus du Jourdain et du Nil; elles n'avaient encore ni les instrumens, ni les arts qui ne peuvent se trouver que sur un sol en culture.

Danaüs enseigna aux Grecs l'art inconnu de creuser des puits, et ce bienfait, à Argos, lui valut la couronne. Banni d'Egypte par son frère, Danaüs s'était réfugié sur une terre que Cécrops avait ouverte aux malheureux, et le titre de suppliant l'avait fait accueillir. Le respect pour les supplians paraît avoir été aussi ancien que l'idée consolante des asiles. La plupart des vertus sont une expression de l'ame; les symboles mêmes qui les font reconnaître ont par-tout d'intimes rapports; c'est une langue universelle. Une branche de verdure, quelques bandelettes blanches, font comprendre par-tout des dispositions pacifiques, et la nature, en se parant de feuillages, semble elle-même appeler la paix. Amphion, qui rebâtit les murailles de Thèbes aux sons magiques de sa lyre, avait appris la musique en Lydie. Omphale était une reine de Lydie :

cette beauté célèbre, apprivoisant le courage un peu farouche d'Hercule, soumit la force à l'ascendant des graces, et fit jouer son fuseau en de si puissantes mains. C'est l'Orient, à cette époque, c'est l'Asie qui étend sur la Grèce une influence heureuse. L'Orient avait créé les arts utiles sous les auspices de la sagesse, au sein de l'abondance primitive; la Grèce en reçut les semences, et leur donna un développement inattendu: tels ces nobles palmiers tout prêts à se charger de leurs fruits bienfaisans, il faut qu'un souffle les excite, et ce concours d'un moment cause la richesse d'une saison.

Il est très-difficile de déterminer les temps de Bacchus. Ce dieu, conquérant mortel, paraît avoir parcouru toute l'Asie, et même l'Inde; mais dès que la Grèce eut créé son Bacchus, elle trouva aisément le moyen d'étendre un empire qui devait être universel. L'histoire mal connue et défigurée de l'Asie, quelques traits obscurs de la sienne, lui fournirent un nombre de faits qu'elle sut, avec le temps, amalgamer ensemble. La riante mythologie des Grecs ne fut pas une création de premier jet; mais la plupart des vérités morales se sont modelées et réunies sous les formes gracieuses qu'elle a offertes. Si ces formes ne s'usent point, si les poètes y reviennent malgré eux, c'est que l'inspiration immortelle du sentiment a vivifié cette mythologie; c'est que le cœur y ramène toujours l'imagination qui s'y soustrait, et que le charme de ses allégories est toujours dans la vérité.

Bacchus est tout au moins le plus jeune des dieux.

l'Olympe va peu à peu cesser de s'agrandir; quelques demi-dieux, et même en petit nombre, entreront désormais dans l'enceinte céleste. Il n'est toutefois pas douteux que les bacchanales n'aient été célébrées; fêtes étranges, auxquelles on refuserait de croire si tous les témoignages de l'histoire n'en attestaient la longue existence. L'Italie n'eut point de bacchanales; l'imagination grecque n'avait point entraîné Bacchus en Italie, et seulement sur la fin de la république dépravée, on établit des lupercales, qui ressemblaient aux fêtes grecques; mais les unes étaient nées d'une simplicité grossière, et comme d'une ivresse naïve; les autres dûrent leur introduction et leurs raffinemens coupables aux excès de la corruption.

C'est environ treize cent cinquante ans avant l'ère chrétienne que la chronologie place presque à la fois la fondation de Tyr, colonie de Sidon, et celle de la ville de Troie. Troie, selon ce calcul, n'aurait joui avant sa subversion que d'un siècle et demi d'existence; mais rien n'empêche de le supposer, car les puissances, en ces temps reculés, étaient bornées à de simples territoires.

Nous sommes aux siècles des prodiges. Ce ne sont pas entièrement ceux d'une puissance surnaturelle, mais ceux des plus mâles vertus, accompagnées de la plus rare valeur. Nous sommes aux temps héroïques, et la gloire se lève brillante sur un horizon qu'elle n'avait pas encore, ou qu'elle n'avait que rarement éclairé.

Le désintéressement absolu, la généreuse résolution

de réparer par-tout les maux que le faible éprouve du fort, l'intrépide courage qui brave tous les dangers, tel est le caractère des héros de ces temps, qui nous paraissent au-dessus des proportions humaines.

Hercule est le premier fils de Jupiter; mais, soumis sur la terre au fils d'Amphitryon, Hercule n'eut de couronné que son nom, et de sceptre que sa massue. Les plus hardis travaux se comptent parmi ses exploits. Il purgea la terre d'animaux et de monstres féroces; il nettoya les étables d'Augias; et, chez Admète, roi de la Thessalie, il ramena des enfers l'incomparable Alceste; Alceste, ce modèle antique et accompli des vertus conjugales, qui s'était elle-même dévouée pour prolonger les jours de son époux. On peut bien élaguer le merveilleux de ces traditions, les franches vertus qui les soutiennent ressortent toujours pures comme l'or.

Plusieurs nations ont vanté leur Hercule; ce nom fameux s'est agrandi de tout ce que l'enthousiasme a pu lui attribuer. La ville de Tyr prit Hercule pour sa divinité tutélaire, et elle lui bâtit des temples partout où son commerce eut des établissemens; mais la race d'Hercule eut en Grèce le sort qui, dans l'antiquité, atteignit si souvent la race des grands hommes. Pélops vint de l'Asie mineure, et força les enfans orphelins du héros à se bannir de leur patrie.

Plusieurs tragédies grecques, conservées jusqu'à nous, ont pour sujet les calamités de cette famille. Celle de Pélops envahit l'héritage d'Eurysthée, dans la contrée que l'on appela depuis ce temps le Pélopo-

nèse ; et le retour tardif des Héraclides devint une époque importante dans les destinées de la Grèce.

L'histoire sombre d'Œdipe est un drame terrible où les mœurs antiques sont toutes en action. Une crédule superstition, plus forte que l'amour d'un père, condamna Œdipe à la mort au moment même de sa naissance. La pitié d'un soldat lui conserva la vie. Un berger recueillit cet enfant exposé; il le porta lui-même à Polybe, roi de Corinthe, et le remit à son épouse. Elevé comme le fils de Polybe, Œdipe découvrit son destin; il prit la fuite afin de s'y soustraire, et ne réussit qu'à hâter son accomplissement. Laïus, au détour d'un sentier, lui disputa l'honneur du pas ; Œdipe le combattit, le tua sans le connaître, et arriva à Thèbes, où le Sphynx répandait la désolation et la mort.

Le Sphynx est un vestige des allégories égyptiennes, et le seul qu'on retrouve dans toute l'histoire de la Grèce. La lutte dont Œdipe sortit si heureusement, est un point historique que les figures ont embrouillé. On reproche aux écrivains modernes la manie de tout abstraire ; l'antiquité voulait tout figurer, et l'on se perd avec elle dans un amas immense de décombres et de débris.

Quelque puéril, au reste, que puisse paraître de nos jours le talent de proposer et de deviner les énigmes, il est constant que cette espèce de jeu d'esprit fut l'un des premiers fruits des loisirs de la société. Nous apprendrons bientôt qu'Hiram, roi de Tyr, et le grand Salomon s'envoyaient réciproquement des

énigmes. L'ingénieux Esope en proposa ou même en fournit à des rois, et peut-être on peut juger, d'après les Contes arabes, que l'énigme entre pour quelque chose dans le mérite des discours des Arabes instruits. Une énigme n'est en elle-même qu'une définition bien exacte; mais la jouissance ou l'usage des choses a dû précéder de beaucoup le plaisir oisif de dire ce qu'elles sont.

Le reste de l'histoire d'Œdipe n'est pas moins caractéristique. Ses enfans, fruits de l'inceste, se détestèrent dès le berceau. L'affreux mystère se découvrit: Jocaste mourut de douleur, Œdipe se priva de la lumière. Ses enfans le repoussèrent et se disputèrent l'empire. Etéocle eut de vaillans soldats; Polynice eut de célèbres alliés: il engagea dans sa querelle sept chefs, ou rois, qu'on nomma les sept Preux. L'impie Capanée fut de ce nombre, ainsi qu'Amphiaraüs, dont la femme Eriphyle découvrit la retraite, séduite par l'appât d'un collier. Les boucliers de ces braves étaient dès-lors, si l'on en croit Eschyles, chargés de symboles et de devises.

Œdipe, banni, erra dans la misère, accompagné de la seule Antigone. Les traditions d'Athènes plaçaient son tombeau à Colonne, où Thésée à la fin lui donna un asile; et la Victoire, pour prix de ce bienfait, s'était attachée aux destinées d'Athènes.

Traité de ses enfans comme Œdipe, qui les maudit, avait été traité des siens, Sophocle, octogénaire, mit sur la scène Œdipe mourant, et les oracles imposans que la cité hospitalière avait obtenus à son sujet. C'est

pendant le cours désastreux de la guerre du Péloponèse que ce grand spectacle consola Athènes, en lui rappelant de précieux souvenirs. Quelle importance devait avoir une représentation pareille faite pour tout un peuple, sous les auspices religieux!

Antigone, rentrée dans Thèbes, fut le triste témoin du meurtre réciproque de Polynice et d'Etéocle. Vertueuse sœur autant que vertueuse fille, elle brave les menaces du cruel Cléon, son oncle, devenu son roi. Elle ensevelit Polynice malgré les plus sévères défenses. Elle périt; mais Hémon, son amant, fils du tyran lui-même, se poignarda pour ne pas lui survivre.

Qu'on ne s'étonne point de l'intérêt qu'inspirent encore ces tragiques événemens; c'est la nature qui s'y développe avec une franchise quelquefois effrayante, et le cœur frémit à ses mouvemens.

L'expédition des Argonautes est un des événemens frappans de cette haute antiquité; et ce fut dans la riche Thessalie qu'on osa concevoir le projet de cette expédition lointaine. Le vaisseau Argo fut construit. On l'équipa avec un appareil digne d'une circonstance inouie. L'ardeur de ceux qui le montèrent, le choix qui en fut fait, la mémoire qu'on en a gardée, tout assurément est remarquable, et l'on allait dans la Colchide pour conquérir la toison d'or, que gardaient les dragons de Mars.

Médée, devenue magicienne par la connaissance des plantes et de leurs vertus vénéneuses ou salutaires, céda à la plus violente passion. Elle servit

Jason en prodiguant les crimes; et le suivit dans sa patrie.

Les furies marchaient après elle. Ses prodiges, ses horreurs, ont fait l'effroi de l'antiquité. En Thessalie, elle vengea son époux; à Corinthe, elle perdit Creuse; et elle ne trouva plus d'asile et de réfuge qu'à Athènes, chez le roi Egée.

Nous touchons au temps de Thésée, et l'histoire s'unit de plus en plus aux fictions mythologiques. Thésée tient par les événemens de sa vie à la vieillesse d'Œdipe, aux souvenirs de Minos et de ses lois, aux arts enfin de Dédale et d'Icare.

Je n'ai point encore dû parler de la fameuse île de Crète et du législateur qui lui donna de si célèbres institutions. La chronologie place Minos vers 1400 ans avant l'ère chrétienne; mais je n'ose l'éloigner autant de la guerre de Troie, où parut son fils Idoménée. Thésée et le labyrinthe rapprochent aussi pour nous le temps où il vécut.

Cet interprète d'équité, et le premier sans doute qui ait offert un code à la Grèce étonnée, Minos, fut placé aux enfers, comme l'arbitre suprême et le juge des humains. La Grèce, concentrée en elle-même, régla jusqu'aux enfers comme une de ses provinces. L'entrée de cet horrible lieu fut placée par elle au Ténare. Elle en dessina tous les fleuves. Tantale, père de Pélops, les sanglantes Danaïdes, furent précipités au Tartare, avec les grands coupables de la Grèce. Cependant les mortels intrépides apprirent à pénétrer dans le séjour des ombres. Hercule en ramena Alceste; Thésée, Piri-

thoüs, y descendirent après lui, et bientôt Castor et Pollux partagèrent l'immortalité, en les habitant tour à tour.

Je ne puis entrer en de plus longs détails sur les antiques institutions de Minos. Il me semble que les vieillards y devaient jouir d'une singulière autorité. La mémoire des vieillards devient la science de leur temps, quand les lettres sont peu d'usage, et la haute considération donnée jadis à la vieillesse, put tenir en quelque chose à la disette de livres écrits. Nous voyons dans les mœurs antiques, que les hommes vivaient constamment rassemblés sur les places, sous les portiques; c'est là que s'acquérait la principale instruction, et c'est ainsi que les femmes qui ne pouvaient y venir prendre part, se trouvèrent peu à peu privées de l'influence naturelle qu'elles avaient conservée dans un état plus rapproché de la nature. Si les bibliothèques en se multipliant ont changé les relations des hommes, elles ont remis les femmes au niveau.

Les Crétois ne furent point dirigés vers le commerce. Enfermés dans leur île, la guerre, à laquelle ils paraissaient peu destinés, leur fut pourtant uniquement proposée comme un problème de courage, de force et de vertu, qu'il fallait tous les jours être prêt à résoudre. Le détachement total des jouissances de la vie, une intrépidité à toute épreuve, un amour violent de la patrie, telles devaient être les dispositions d'un Crétois. L'étude de la sagesse et de la justice devait remplir ses méditations et ses entretiens. Les exercices du corps devaient d'ailleurs employer

tout son temps. L'agriculture, parmi les élèves de Minos, était toute livrée aux esclaves, et l'homme par excellence ne devait être sur la terre qu'un héros et un sage.

La fable étrange du Minotaure est une allégorie que l'antiquité a prise pour une histoire. Ce qu'elle offre de plus constant, c'est le degré de puissance auquel les guerriers de Minos avaient porté la Crète, et le noble dévouement de Thésée. C'est la construction du fameux labyrinthe de Crète, dont on cherche encore les vestiges, et qui, sans doute, étonna plus la Grèce que les nombreuses pyramides d'Egypte n'étonnèrent jamais l'Orient.

Dédale fit ce prodige. Architecte, sculpteur, mécanicien, peut-être aéronaute, son nom est devenu la gloire de ses émules.

Les sculptures de Dédale, ne furent cependant que des ouvrages de bois. On ne fondit les métaux dans la Grèce, qu'après la subversion de Troie, et les figures de bois sous une certaine forme, y furent constamment appelées des dédales.

Mais si tout l'art des Phidias ne put point altérer la vénération de la Grèce pour ces antiques et informes figures, jadis consacrées dans les temples; si le voyageur Pausanias, au deuxième siècle de notre ère, en vit plusieurs qui ne cessaient point d'être l'objet du culte; s'il trouva à Argos un Mercure révéré qu'on attribuait à Epéus, l'artisan du cheval de Troie; il est également sûr que la Grèce n'exagéra jamais le respect que les traditions attachent aux plus vieux

monumens. L'Inde peut-être ne doit des dieux qui nous paraissent absurdes, qu'aux lois qu'elle s'est imposées de ne point changer leurs images. La ville de Thespie, en Grèce, vouée au culte de Cupidon, n'eut d'abord pour symbole qu'une pierre non taillée; mais le chef-d'œuvre de Praxitèle, le Cupidon, dont la belle Phryné avait reçu le premier hommage, fut à son tour placé sur l'autel de Thespie.

La peinture fut par-tout plus lente que la sculpture à développer ses moyens. L'Egypte certainement n'avait pas ignoré le mélange et l'usage des couleurs; et le bel art d'Arachné fut pratiqué de bonne heure dans l'Orient. Cependant la peinture fut plutôt en Egypte un ornement qu'une représentation. Les vestiges de peinture que l'on y trouve encore, couvrent des sculptures en bas-relief; et quand la Grèce s'attribue l'invention du dessin des figures, j'ignore jusqu'à quel point il est permis de la lui contester. Dibutade, fille de Corinthe, fixa sur une muraille l'ombre des traits de son amant, et ouvrit, dit-on, la première, la carrière heureusement brillante que les graces et les talens devaient si long-temps parcourir.

La naissance de Thésée fut l'ouvrage de l'amour, mais un avis des dieux le rendit légitime aux yeux du sage Pythée, roi et fondateur de Trézène, et l'aïeul du jeune Thésée.

Egée avait laissé des gages à celle qu'il avait rendu mère. Sa chaussure, son épée avaient été déposées par ses mains sous un bloc énorme de pierre, et l'enfant

ne devait s'en mettre en possession que lorsqu'il parviendrait à les en retirer.

Thésée devenu grand se rendit à Athènes, il eut sur son chemin des monstres à combattre ; mais ces monstres étaient des hommes et des géans. Procuste et Cercyon sont toutefois les derniers des géans que rappellent l'histoire et la mythologie de la Grèce. Il est curieux d'observer que les livres hébreux annoncent aussi l'extinction de la race des géans, dans les contrées de la Palestine, vers le temps qu'Israël réussit à les conquérir.

Thésée, reconnu par son père, se dévoue au salut de ses concitoyens, et quand l'instant de livrer le tribut imposé par Minos, arriva, il ne craignit point de s'embarquer. Mais ce jeune héros sut bientôt s'affranchir en affranchissant sa patrie. Les filles de Minos aidèrent son triomphe et en furent les ornemens. Egée qui ne vit point au retour des vaisseaux le drapeau blanc de la victoire, se précipita dans les flots, et la mer qui le reçut a conservé son nom.

Thésée, en mémoire de son retour, consacra une danse dont il fut l'inventeur. De jeunes garçons et de jeunes filles devaient figurer dans leurs pas tous les détours du labyrinthe, et cette danse peut-être est le premier essai dramatique que la Grèce ait vu en action.

Thésée marque une époque bien importante dans les fastes de l'histoire : il réunit les bourgades d'Athènes, il en composa une seule ville, et Athènes lui dut les bases du gouvernement populaire.

Ce bienfait qui depuis eut sur le sort d'Athènes une si décisive influence, était sans doute prématuré; les principaux des citoyens soulevèrent contre lui le peuple même, et réussirent, à quelques égards, à modifier l'ordre nouveau. Thésée était absent, captif chez les Molosses, ou, comme on le disait, descendu aux enfers. Il ne voulut point à son retour réduire par la force un peuple ingrat. Ce n'était point pour l'asservir qu'il s'était occupé de sa liberté; il se retira à Scyros, et une lâche trahison lui arracha la vie.

Cimon, plusieurs siècles après, rapporta de Scyros les ossemens de ce grand homme. Athènes lui éleva un tombeau, et au temps de Plutarque encore, ce tombeau était l'asile des opprimés et des esclaves.

Orphée, le chantre de la Thrace, vécut sans doute vers ces temps; son histoire nous offre un exemple de l'opinion accréditée sur les descentes aux enfers. Les talens divins de ce poète, les charmes de son harmonie, parurent aux Grecs transportés, dignes d'attendrir Caron même. Son amour et ses constans regrets, ont répandu le plus touchant intérêt sur son nom. Tout, je le répète, est sentiment dans ce qui nous reste de ces temps, où des sociétés peu liées n'avaient point composé un vain système d'opinions.

Le style d'Orphée avait encore des charmes, au jugement du divin Platon; la langue fixée au temps d'Homère, paraît effectivement avoir subi peu de changemens depuis les premiers âges de la Grèce. Les langues anciennes ont, ce me semble, éprouvé moins d'altération que les langues nouvellement for-

mées : elles servirent plus tard à l'écriture; et une langue ne se perd pas quand elle ne sert qu'au langage. La langue esclavonne, de nos jours, est généralement entendue chez les peuples nombreux dont la souche est la même, quelle que soit en Asie, quelle que soit en Europe leur singulière dispersion.

Il ne me paraît pas que les poésies d'Orphée aient été écrites, ou du moins qu'elles aient été conservées autrement que par tradition : nous verrons Pisistrate, nous verrons ses enfans, six ou sept siècles plus tard, obligés de réunir les fragmens des poèmes d'Homère même, que l'on chantait sous le nom de rapsodies.

Les poèmes ou chants d'Orphée devaient s'accorder à la mélodie de la lyre ou de quelque instrument aussi simple : ils roulaient tous, dit-on, sur des sujets de morale, et sur la soumission et le respect dus aux dieux. Quelles que soient nos dispositions au changement et à l'inconstance, ce qui nous plaît davantage est un ordre parfait. C'est toujours au repos final que tendent, dans nos idées, nos agitations les plus longues. Une ame tendre, d'ailleurs, ne trouve de consolations dignes d'elle que dans la sagesse et les vertus; et Orphée devint peut être un sage, pour conserver, autant que pour adoucir les plus chers de ses souvenirs.

Les chantres, après Orphée, se multiplièrent dans la Grèce, et furent auprès de tous les rois les organes de la vertu, les modérateurs des passions, et les amis, sinon les prêtres et les prophètes des dieux. Musée fut un de ceux qui se rendirent célèbres.

C'est douze siècles avant l'ère chrétienne environ que l'on place la guerre de Troie : les prestiges mythologiques ont consacré ce mémorable événement, et les fables de la Grèce sont véritablement la garantie de son histoire. Graces à ce mélange heureux, les plus riantes idées, les plus agréables images, s'offrent à la pensée avec les faits les plus terribles. Hélène dut la naissance à Jupiter lui-même, qui se changea en cygne pour tromper l'épouse de Tyndare. Pâris, pendant ce temps, repoussé par Priam, sur la foi trop sûre des Oracles, était élevé comme un berger. Amant de la charmante Œnone, il donnait le prix de la beauté entre les déesses rivales. A peine reconnu pour un frère d'Hector, on le vit à Sparte oublier tous les droits, et enlever cette fameuse Hélène que Vénus destinait à faire sa récompense.

Mais quand Hélène avait pris un époux, tous ceux qui aspiraient à ce titre glorieux avaient juré de venger l'injure que cet époux pourrait jamais souffrir. Le fils d'Atrée, le frère de Ménélas, l'époux de Clytemnestre, Agamemnon enfin, rappelle aux princes grecs leur serment solennel, et la première coalition que la politique aperçoive eut pour principe l'intérêt de la beauté.

Ajax, Ulysse, Palamède, et tant d'autres dont l'orgueil grec a conservé les noms, prirent part à cette entreprise. Nestor, roi de Pilos, marcha, malgré son âge, accompagné de ses enfans.

Les voyageurs visitent, je crois, encore un souterrain dont Nestor avait fait la retraite de ses troupeaux.

Il s'était signalé, selon le récit d'Homère, dans les guerres continuelles dont ses bœufs, dont ses chevaux avaient été le sujet et le prix, et onze de ses frères avaient péri dans ces combats. Le commerce a causé les métamorphoses du monde : en reculant les bornes des états, il a entraîné toutes les puissances particulières; il a donné au droit en ôtant à la force, et les guerres des anciens sont devenues de simples procès chez les modernes.

Au temps, quoi qu'il en soit, où les richesses n'avaient pas d'autre emploi que celui de procurer une suite nombreuse, et faisaient un roi d'un riche pasteur, les caractères se dessinent avec une mâle hardiesse : tout, au témoignage d'Homère, se décidait devant Troie par les délibérations des guerriers, et il a suffi de la colère d'Achille pour fournir toute une Iliade.

Le sacrifice d'Iphigénie est une de ces traditions qui constatent les excès où l'enthousiasme peut atteindre, et la férocité que la rudesse des mœurs peut allier aux plus franches vertus. Ces sacrifices humains, qui font aujourd'hui tant d'horreur, ont été plus communs qu'on ne voudrait le penser, et ce fut l'erreur, et non la cruauté, qui en introduisit l'usage. Le sacrifice avait été le premier besoin de la faiblesse et de la reconnaissance; bientôt on ne douta plus que le prix de la victime ne dût ajouter à l'hommage, et nous voyons qu'Abraham lui-même eût immolé son propre fils, si Dieu n'eût retenu son bras. Les rives de la Phénicie étaient arrosées du sang humain, dès le temps où Josué

pénétra dans la Palestine. Jephté, en immolant sa fille, ne fit qu'imiter les nations contre lesquelles il combattait. Carthage reçut de sa métropole les coutumes barbares que le généreux Hiéron essaya vainement d'abolir, et Rome elle-même, dans ses calamités, recourut plus d'une fois à de superstitieuses cruautés.

Iphigénie fut victime en Aulide ; la fille d'Hercule s'était offerte elle-même pour le salut de sa famille, et Alceste pour celui de son époux. Achille sacrifia douze jeunes Troyens autour du tombeau de Patrocle, et Pyrrhus immola de sa main la jeune et touchante Polixène, pour satisfaire aux mânes d'Achille. La Grèce toutefois s'effraya de bonne heure de ces actes terribles, et je ne crois pas qu'on en trouve d'autres exemples dans son histoire : le peuple ami des arts fut ramené par eux à la nature et à la vérité.

Il est intéressant de considérer dans les faits les conséquences opposées que l'homme peut tirer d'une même opinion. L'histoire des sacrifices, chez les différentes nations, démontrerait seule à quel point l'homme s'égare quand il cesse d'écouter le cri de la nature, que la bonté divine fait si hautement retentir dans son sein. L'Egypte et l'Inde, plus innocentes au moins dans leurs méprises, étendirent leur respect pour tous les animaux, l'une jusqu'à les consacrer, l'autre, jusqu'à leur rendre un culte; et Pythagore avait emprunté de ces nations les systèmes et les réglemens qu'il fit depuis connaître à la Grèce.

Mais les tribus parmi lesquelles le besoin donna d'autres lois, confondirent l'acte religieux et l'acte

nécessaire à leur conservation : le sacrifice prépara le festin, et le festin fut, à quelques égards, le complément du sacrifice; et c'est peut-être aux conséquences grossières de cet usage respectable, que les tribus devenues sauvages, dans les forêts du nouveau Monde, durent l'usage sanguinaire de dévorer les prisonniers dont elles avaient fait leurs victimes.

Troie fut prise et détruite après dix ans de siége. Les captives furent partagées; Hécube, comme toutes les autres, fut mise au sort par les vainqueurs. La pitié cependant n'était pas étrangère à des cœurs faits pour sentir le prix de la gloire; mais des guerriers, membres incohérens d'une société passagère, connaissaient plutôt le moyen d'adoucir les maux d'une captive, que celui de changer un sort qui paraissait inévitable.

Un grand événement a toujours de grandes conséquences prochaines qui ne sont pas celles que l'on avait prévues, et des conséquences éloignées dont on perd de vue le principe : la dispersion des Troyens étendit loin de leurs rivages la population et les arts qu'Ilion avait rassemblés; la Grèce prit une nouvelle existence, le secret de ses forces lui fut tout à coup révélé; mais les chefs qui avaient dirigé ses efforts, accablés sous le poids de leur immense entreprise, y succombèrent presque tous. Les désastres cruels de la race de Pélops amenèrent le retour des Héraclides dans le Péloponèse. Cet événement produisit à son tour une émigration vers l'Asie, dont Penthilus, fils d'Oreste, fut le chef : Cumes devint, après quelques

années, le centre de cette association, qui prit le nom de Colonie éolienne.

L'Asie mineure avait peuplé, ou du moins éclairé la Grèce; les révolutions de ce pays lui rendirent avec avantage la population et les lumières qu'elle avait pu autrefois lui prêter. Déjà l'expulsion des Héraclides avait fondé les colonies doriennes à Rhodes et à Halycarnasse. La suppression de la royauté dans Athènes détermina l'émigration ionienne, et l'Asie reçut des enfans trempés de cette énergie que le luxe et les jouissances n'altèrent pas toujours, mais qu'ils n'excitent jamais.

Codrus, roi de la ville d'Athènes, se dévoua, sur la foi d'un Oracle, pour procurer la victoire à son peuple; Athènes reconnaissante voulut que le titre de roi restât à jamais consacré, et ne pût être profané par des successeurs indignes de Codrus. Elle fit choix de deux magistrats qui furent nommés archontes, et qui devaient gouverner toute leur vie. Androclès et Nélée, tous deux fils de Codrus, se retirèrent volontairement, et conduisirent sur les côtes d'Asie des colonies qui devinrent célèbres.

Cette époque, à laquelle un ordre plus constant s'établit, où les sociétés, plus unies et mieux cimentées, laissent moins d'influence à l'ascendant du génie, de la force et du courage; cette époque enfin sur laquelle l'histoire commence à porter son flambeau, voit disparaître les prodiges, et les temps héroïques sont finis.

L'Asie, pendant la période que nous venons de

parcourir, place le règne fameux de Sémiramis, ses conquêtes et ses travaux. Ses conquêtes n'ont point laissé de traces que l'histoire ait pu recueillir; ses travaux ont sans doute subsisté davantage. Les jardins suspendus de Babylone ont été mis au rang des merveilles du monde, et l'orgueil jouit des témoignages que la nature elle-même rend à la force et à la puissance de l'homme.

Tyr, poursuivant avec constance les routes que le commerce frayait à ses navires, alla au bout de l'univers fonder la ville de Gadès; elle élevait près des colonnes d'Hercule un autel au Temps court et un autre au Temps long, dans l'instant où les ort abrégeait les destins de la ville de Troie. Les rapports commerciaux commençaient de toutes parts à se multiplier; Elim, au fond de la mer Rouge, devenait un centre de négoce, et la conquête qu'en fit David préparait les relations sans bornes et la renommée sans égale dont allait jouir le roi Salomon.

CHAPITRE II.

Des Hébreux, et de leurs livres historiques, depuis le quinzième jusqu'au dixième siècle avant l'ère chrétienne environ.

L'HISTOIRE des Hébreux durant la période qui s'ouvre à nos regards, a été écrite en deux parties: l'une comprend l'intervalle pendant lequel ils furent gouvernés

par des Juges; l'autre, celui pendant lequel ils furent gouvernés par les rois Saül et David.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne connaît précisément ni l'auteur du Livre des Juges, ni le temps où il a été écrit; mais on présume que ce Livre a été rédigé sous le règne des premiers rois d'Israël, et d'après les annales composées par les Juges eux-mêmes. Le temps où les tribus furent sous le gouvernement des Juges, contient l'espace de trois ou quatre siècles, et leurs guerres, durant un si long intervalle, furent des alternatives de défaites et de succès. Leurs chefs étaient les hommes qu'une valeur personnelle distinguait entre tous leurs frères, et qu'une sagesse, une prudence consommées, présentaient spécialement comme les envoyés du Seigneur.

Les enfans d'Israël n'avaient pas détruit entièrement les peuples qu'ils avaient subjugués, ils en avaient reçu plusieurs comme tributaires, et les avaient laissé habiter avec eux. De là sans doute vint cette constante disposition à l'idolâtrie, qui fit prosterner si souvent tout le peuple, ou une partie du peuple, devant les autels de Baal et des autres dieux de ces nations. L'exemple des vaincus entraînait les vainqueurs; mais alors leurs ennemis, profitant de l'oubli où ils étaient d'eux-mêmes et de leurs lois, attaquaient les Hébreux et les mettaient en servitude. Israël se repentait, il avouait son ingratitude, il reconnaissait le juste abandon de Dieu; la miséricorde divine lui suscitait un

chef vaillant et religieux, les idoles étaient brisées, le culte ancien rétabli, et le peuple bientôt délivré. C'est ainsi que dans Rome, Fabius Maximus, dictateur, appelé à réparer les désastres de la deuxième guerre punique, prit de nouveaux auspices, purifia les temples, voua le printemps sacré, institua des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles en l'honneur des divinités, et fit céder ensuite la fortune d'Annibal.

Nous allons suivre, avec le Livre même, les principaux événemens de cette histoire, et nous étudierons ainsi tout à la fois, et le caractère du récit, et les événemens qu'il présente.

« Après la mort de Josué, les enfans d'Israël consultèrent le Seigneur, et lui dirent : Qui marchera à notre tête pour combattre les Chananéens, et qui sera notre chef dans cette guerre?

« Le Seigneur répondit : Juda marchera devant vous, je lui ai livré le pays.

« Alors Juda dit à Siméon son frère : Venez m'aider à me rendre maître de la part qui m'est échue au sort, et à combattre les Chananéens, et ensuite j'irai vous aider à acquérir ce qui vous est échu. »

Tel est le début du Livre, c'est celui d'une conquête. Juda fut toujours la tribu la plus belliqueuse d'Israël ; « mais toute la race de ces premiers hommes ayant été réunie à leurs pères, il s'en éleva d'autres en leur place qui ne connaissaient point le Seigneur ni les merveilles qu'il avait faites en faveur d'Israël.

« Alors les enfans d'Israël firent le mal à la vue du Seigneur, et ils servirent Baal.

« Ils abandonnèrent le Seigneur, le Dieu de leurs pères, qui les avait tirés du pays de l'Egypte, et ils servirent les dieux étrangers, les dieux des peuples qui demeuraient autour d'eux.

« La fureur du Seigneur s'alluma donc contre Israël, et il dit : Puisque le peuple a violé l'alliance que j'avais faite avec ses pères, et qu'il a négligé avec mépris d'entendre ma voix, je n'extermirai pas non plus les nations que Josué a laissées lorsqu'il est mort. »

Ces écrits sont, comme on le voit, toujours dans la même forme à peu près. Si leur auteur prête une pensée à l'un de ceux qu'il met en scène, c'est dans sa propre bouche qu'il ne manque jamais de la placer, et il fait de la sorte intervenir Dieu même.

Israël, déjà vaincu, et délivré plus d'une fois, avait cédé aux Moabites, quand Aod, ayant poignardé Eglon, roi de Moab, dans sa demeure, sonne de la trompette sur la montagne d'Ephraïm. Les enfans d'Israël descendirent avec Aod, et il dit : Suivez-moi, car le Seigneur a livré dans nos mains les Moabites nos ennemis.

« Après Aod, Samgar, fils d'Anath, prit sa place; ce fut lui qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, et il fut aussi le défenseur et le libérateur d'Israël.»

C'est ainsi qu'en ce temps, un homme audacieux se trouvait revêtu de la confiance de ses frères. Après une action hardie, il appelait le peuple à son Dieu et à la

liberté, et les tribus les plus voisines, réunissant tout à coup leurs efforts, brisaient leurs chaînes pour quelque temps.

« Les enfans d'Israël recommencèrent à faire le mal à la face du Seigneur après la mort d'Aod. Le Seigneur les livra entre les mains de Jabin, roi des Chananéens, qui régnait dans Azor. Les enfans d'Israël, crurent au Seigneur; car Jabin, ayant neuf cents charriots armés de faux, les avait étrangement opprimés pendant vingt ans. »

L'oppression étrangère sans doute ne tombait pas tout à la fois sur le peuple entier d'Israël, et il s'écoula bien du temps avant que les tribus concentrassent leur puissance. Nous ne voyons pas distinctement à cette époque l'exercice d'un pouvoir constant et régulièrement transmis; mais les Hébreux alors étaient des pasteurs ou des cultivateurs sans commerce; l'action immédiate d'une autorité active était pour ainsi dire inutile parmi eux. Le plus sage d'un canton en était naturellement le juge ou le pacificateur, et deux femmes dans Israël exercèrent, selon le Livre, des fonctions si respectables. Contemplons avec complaisance des temps qui ne peuvent revenir; la nécessité donnait le pouvoir aux héros et aux sages, et les intervalles de servitude et d'oppression amenaient l'âge d'or sur la terre.

« Il y avait en ce temps-là une prophétesse nommée Debora, femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple. Elle s'asseyait sous un palmier qu'on avait appelé de son nom, entre Rama et Bethel, sur la mon-

tagne d'Ephraïm, et les enfans d'Israël venaient à elle pour faire juger leurs différens.

« Debora envoya vers Barac, fils d'Abinoëm, de Cadès, de Nephtali, et l'ayant fait venir, elle lui dit: Le Seigneur, le Dieu d'Israël, vous donne cet ordre: « Prenez avec vous dix mille des enfans de Nephtali et des enfans de Zabulon. Quand vous serez au torrent de Ciron, je vous amènerai Sisara, général de l'armée de Jabin, avec ses charriots et toutes ses troupes, et je vous les livrerai entre les mains. »

Barac se fit accompagner de la sage Debora elle-même : « Levez-vous, dit Debora, à la vue de l'ennemi ; car voici le jour où le Seigneur a livré Sisara dans vos mains ; c'est le Seigneur qui vous conduit. » Barac descendit de la montagne, dix mille combattans le suivirent. Le Seigneur frappa de terreur Sisara, et toute son armée. Sisara prit la fuite, et se réfugia dans une tente; mais pendant son sommeil, une femme lui arracha la vie avec un des clous de la tente.

Debora et Barac chantèrent un cantique où l'enthousiasme respire. C'est chez les nations circonscrites qu'ont été inventés les cantiques et les triomphes; l'expression instantanée d'un même sentiment peut difficilement retentir chez un grand peuple; il répétera plutôt le cri du combat, que les hymnes de la paix et les chants de la victoire. Le danger unissait les cœurs, il passe, et l'accord avec lui; mais chez les peuples moins nombreux, c'est après le péril que les ames se dilatent, et toutes les bouches à la fois expriment la même alégresse : « Vous qui vous êtes signalés parmi

les enfans d'Israël, en exposant volontairement votre vie au péril, bénissez le Seigneur. Ecoutez, rois, princes, prêtez l'oreille, c'est moi qui chanterai un cantique au Seigneur, c'est moi qui chanterai des hymnes au Seigneur le Dieu d'Israël.

« On avait cessé de voir de vaillans hommes dans Israël; il ne s'en trouvait plus; mais Debora s'est levée; il s'est élevé une mère dans Israël.

« Levez-vous, Debora; levez-vous, et dites un cantique. Levez-vous, ô Barac! ô fils d'Abinoëm! et saisissez vos prisonniers.

« Les restes du peuple ont été sauvés, c'est le Seigneur qui a combattu dans les braves.

« Il s'est servi d'Ephraïm pour exterminer Amalec. Il s'est servi encore de Benjamin contre tes peuples: ô Amalec! les princes sont descendus de Machir, et il en est venu de Zabulon pour mener l'armée au combat.

« Les chefs d'Issachar ont été avec Debora, et ont suivi les traces de Barac, qui s'est jeté dans le péril comme dans un abyme. Ruben alors était divisé contre lui-même; et les plus vaillans de cette tribu n'ont fait autre chose que contester.

« Pendant que Galaad était en repos, que Dan s'occupait à ses vaisseaux, qu'Aser demeurait sur le rivage de la mer, et se tenait dans ses ports,

« Zabulon et Nephtali se sont exposés à la mort dans le pays de Mérome. »

Ces strophes offrent assurément la preuve du peu d'ensemble qu'Israël mettait alors dans ses opérations

guerrières, et l'on se plaît à voir avec quelle franchise le blâme et la louange y sont distribués. Alexandre le Grand, envoyant à la Grèce quelques dépouilles du grand roi, fit inscrire sur les trophées, que tous les Grecs, *excepté les Lacédémoniens*, avaient concouru à cette conquête.

Le chantre fait dans le cantique hébreu le tableau de la mort du puissant Sisara, et il ajoute cette frappante image :

« Sa mère regardait par la fenêtre, et parlant de sa chambre, elle criait : Pourquoi son char ne revient-il pas encore ? Pourquoi ses chevaux tardent-ils tant ?

« Et la plus sage des femmes de Sisara lui répondit :

« Peut-être que maintenant on partage le butin, et qu'on choisit pour Sisara la plus belle d'entre les captives. On choisit entre les dépouilles, des vêtemens de diverses couleurs pour Sisara, et quelques ornemens distingués qu'il puisse porter à son cou.

« Qu'ainsi périssent, Seigneur, tous vos ennemis ! mais que ceux qui vous aiment brillent comme le soleil, lorsque ses rayons éclatent au matin ! »

Cette figure animée qui nous transporte au camp de Sisara, et qui nous peint le deuil où le plongera sa mort, par la seule expression des inquiétudes de sa mère et des espérances de son épouse, est sûrement du plus grand effet.

Acteur et témoin des victoires de Marathon et de Salamine, Eschyle a employé dans son drame des Perses un artifice du même genre pour augmenter

l'impression de la défaite de Xercès; sa mère et son épouse attendent son retour, et ne s'entretiennent que de ses triomphes.

Peut-être on trouvera que je m'étends trop longuement sur le livre que j'examine. Je le crois infiniment précieux pour l'histoire et pour la littérature, et je promets d'être moins prolixe sur les temps et sur les ouvrages plus généralement connus.

« Les enfans d'Israël firent encore le mal à la face du Seigneur, et il les livra pendant sept ans aux Madianites.

« Après que les Israélites avaient semé, les Madianites, les Amalécites et les autres peuples de l'Orient, venaient.

« Ils dressaient leurs tentes, ruinaient tous les grains en herbe, jusqu'à l'entrée de Gaza, et ne laissaient aux Israélites rien de ce qui était nécessaire à la vie, ni brebis, ni bœufs, ni ânes.

« Car ils venaient avec tous leurs troupeaux et avec leurs tentes; et comme ils étaient une multitude innombrable d'hommes et de chameaux, semblables à un nuage de sauterelles, ils remplissaient tout et gâtaient tout dans tous les lieux où ils passaient. »

Le Seigneur envoya un prophète, un homme inspiré de son esprit, pour rappeler aux Israélites qu'il les avait tirés de l'Egypte; qu'il les avait comblés de bienfaits; qu'il leur avait défendu de craindre les dieux des Amorrhéens, et qu'ils n'avaient point écouté sa voix.

Bientôt il envoya son ange pour encourager Gédéon

et l'exciter à délivrer son peuple. Gédéon était alors occupé à battre son blé dans le pressoir et à le vanner, pour se sauver ensuite des incursions des Madianites.

Gédéon hésita long-temps. Il craignit et ne se décida qu'après plusieurs signes remarquables, et il prit le temps de la nuit pour renverser un autel de Baal. Les Amalécites, les Madianites, se rassemblèrent à cette nouvelle; mais l'esprit du Seigneur remplit aussitôt Gédéon, il sonna de la trompette et assembla toute la maison d'Abiezer, afin qu'elle le suivît. Il envoya des courriers dans toute la tribu de Manassès, ainsi que dans les tribus d'Aser, de Zebulon et de Nephtali, et ceux de ces tribus vinrent au devant de lui.

Le seigneur dit à Gédéon : « Vous avez avec vous un grand peuple. Madian ne sera point livré entre les mains de tant de gens, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi et qu'il ne dise : C'est par mes propres forces que j'ai été délivré. »

Gédéon permit donc la retraite à ceux qui se sentaient le cœur timide; et dans un lieu *où il y avait des eaux*, le Seigneur avertit Gédéon de séparer ceux qui s'agenouilleraient pour boire, du petit nombre qui ne ferait que se raffraîchir en passant.

Les trois cents hommes d'élite que Gédéon avait seuls retenus, dispersèrent les Madianites. Les enfans d'Israël, de Nephtali, d'Aser, de Manassès, les poursuivirent, et Gédéon envoya des courriers sur la montagne d'Ephraïm pour dire au peuple : « Marchez au-devant

des Madianites, et saisissez-vous des eaux jusqu'à Bethborah, et de tous les passages du Jourdain. »

Les enfans d'Ephraïm, en effet, exécutèrent cet ordre, et mirent à mort deux des chefs ennemis.

Mais alors ils dirent à Gédéon : « Pourquoi nous avez-vous traités de la sorte, et ne nous avez-vous pas fait avertir lorsque vous alliez combattre les Madianites? » et ils le traitèrent avec beaucoup d'aigreur, jusqu'à en venir presque à la violence.

Gédéon répondit : « Que pouvais-je faire qui égalât ce que vous avez fait? N'est-il pas vrai qu'une grappe de raisin d'Ephraïm vaut mieux que toutes les vendanges d'Abiézer? Le Seigneur a livré entre vos mains les princes de Madian, qu'ai-je pu faire qui approchât de ce que vous avez fait? » Et leur ayant parlé de cette sorte, il appaisa leur colère lorsqu'elle était près d'éclater contre lui.

Gédéon avait eu soixante-dix enfans qui étaient sortis de lui, parce qu'il avait plusieurs femmes, et la concubine qu'il avait à Sichem avait eu de lui un fils nommé Abimélech.

Abimélech s'en alla à Sichem trouver les frères de sa mère et tous ceux de la famille du père de sa mère, et il leur parla en ces termes :

« Représentez ceci à tous les habitans de Sichem : Lequel est le meilleur pour vous ou d'être dominés par soixante-dix hommes, ou de n'avoir qu'un seul homme qui vous commande? De plus, considérez que je suis votre chair et votre sang. »

Tous les parens de sa mère ayant donc parlé de lui

en cette manière aux habitans de Sichem, ils gagnèrent leur cœur et leur affection pour Abimélech, en leur disant : C'est notre frère.

Et ils lui donnèrent soixante-dix sicles d'argent qu'ils prirent du temple de Baal-Bérith. Abimélech, avec cet argent, leva une troupe de gens misérables et vagabonds qui le suivirent.

Abimélech extermina sa famille entière, à l'exception de Joatham, son plus jeune frère, qu'on déroba à sa fureur ; et les habitans de Sichem allèrent établir roi Abimélech près du chêne qui est à Sichem.

Cependant Joatham parut sur une haute montagne, et se tenant debout il cria à haute voix et parla de cette sorte : « Ecoutez-moi, habitans de Sichem, comme vous voulez que Dieu vous écoute.

« Les arbres allèrent un jour pour s'élire un roi, et ils dirent à l'olivier : Soyez notre roi.

« L'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon suc et mon huile, dont les dieux et les hommes se servent, pour venir m'établir au-dessus des arbres?

« Les arbres dirent ensuite au figuier : Venez régner sur nous.

« Le figuier leur répondit : Puis-je abandonner la douceur de mon suc et l'excellence de mes fruits, pour me venir établir au-dessus des arbres?

« Les arbres s'adressèrent encore à la vigne et lui dirent : Venez prendre le commandement sur nous.

« La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu et des hommes, pour venir m'établir au-dessus des arbres?

« Enfin tous les arbres dirent au buisson : Venez, vous serez notre roi.

« Le buisson leur répondit : Si vous m'établissez véritablement pour votre roi, venez vous reposer sous mon ombre. Si vous ne le voulez pas, que le feu sorte du buisson et qu'il dévore les cèdres du Liban ! »

Voilà un apologue, et c'est le plus ancien qui nous ait été conservé.

« Considérez maintenant, ajouta Joatham, si vous avez fait une action juste et innocente d'établir ainsi Abimélech pour votre prince ; si vous avez bien traité Jérobaal (ou Gédéon) et sa maison ; si vous avez reconnu comme vous deviez les grands services de celui qui a combattu pour vous, et qui a exposé sa vie à tant de périls pour vous délivrer des mains des Madianites ;

« Et si vous avez dû vous élever comme vous avez fait contre la maison de mon père, en tuant sur une même pierre ses soixante-dix fils, et en établissant Abimélech, fils de sa servante, pour prince sur les habitans de Sichem, parce qu'il est votre frère ? Si donc vous avez traité comme vous deviez Jérobaal et sa maison, et que vous ne lui ayez point fait d'injustice, qu'Abimélech soit votre bonheur, et puissiez-vous être aussi le bonheur d'Abimélech !

« Mais si vous avez agi contre toute justice, que le feu sorte des habitans de Sichem et de la ville de Mello, et qu'il dévore Abimélech ! »

Après avoir dit ces paroles, il s'enfuit et s'en alla à Bera, parce qu'il craignait Abimélech son frère.

Le Seigneur envoya bientôt une esprit de haine et d'aversion entre Abimélech et les habitans de Sichem, qui commencèrent à le détester, et à imputer à Abimélech, leur frère, et aux principaux des Sichimites qui l'avaient soutenu, le crime du meurtre des soixante-dix fils de Jérobaal et l'effusion de leur sang.

Il faut voir dans la narration de quelle maniere cette dissention éclata; et si l'on trouve à ce récit un caractère très-différent du caractère de nos histoires, qui ne tracent que les mouvemens des masses, on n'y retrouvera pas sans un vif intérêt l'individu de tous les temps.

Ils lui dressèrent des embûches au haut des montagnes, et, en attendant qu'il parût, ils s'exerçaient à des brigandages, et volaient les passans; mais Abimélech en fut averti.

On combattit avec fureur, Abimélech fut victorieux. Il assiegea la ville, la prit et la rasa, et sema du sel sur la place, emblème terrible de destruction. Ceux qui habitaient dans la tour ayant appris cet événement, se réunirent dans le temple de leur dieu. C'était en ce lieu même qu'ils avaient fait alliance avec le dieu Bérith, et l'alliance avec son dieu était alors la confiance de chaque peuple. Quand Homère met en action les divinités de l'Olympe, et qu'il divise leurs intérêts, peut-être il s'élève moins par la force de son génie, qu'il n'embellit les opinions reçues et transmises de son temps; et dans toute l'antiquité les forteresses furent des temples.

Abimélech mit le feu à la tour de Sichem, mais il

perdit la vie devant une autre ville; et quand il fut mort, tous ceux d'Israël qui étaient avec lui, retournèrent chacun dans sa maison.

Israël eut ensuite quelques années de repos, et fut gouverné successivement par deux Juges.

Jaïr, de Galaad, l'un d'eux, avait trente fils qui montaient sur trente poulains d'ânesses, et qui étaient princes de trente villes au pays de Galaad.

Mais les Israélites, retournant aux idoles, furent livrés entre les mains des Philistins et des enfans d'Ammon.

Le moment du malheur était toujours celui du repentir. Ils crièrent au Seigneur; le Seigneur répondit: « Allez et invoquez les dieux que vous vous êtes choisis, et qu'ils vous délivrent eux-mêmes de l'affliction qui vous accable. »

Les Israélites ne se découragèrent point, ils brisèrent leurs idoles et adorèrent le Seigneur Dieu, et il se laissa toucher à leurs prières.

Alors les princes de Galaad se dirent les uns aux autres: « Le premier d'entre nous qui commencera à combattre contre les enfans d'Ammon sera le chef de Galaad. »

En ce temps-là il y avait un homme de Galaad nommé Jephté, homme de guerre et fort vaillant, qui était fils d'une courtisane, et qui avait pour père Galaad.

Galaad, son père, avait sa femme dont il avait eu des enfans, et ils avaient chassé Jephté de la maison, lui disant: « Vous ne pouvez pas être héritier dans la

maison de notre père, parce que vous êtes né d'une autre mère. »

Jephté s'était éloigné d'eux et évitait de les rencontrer; il demeurait au pays de Tob: des gens qui n'avaient rien et qui vivaient de brigandages s'étaient rangés autour de lui, et ils le suivaient comme leur chef.

C'est à Jephté, c'est à ce chef de bandes, que les anciens de Galaad députèrent dans le danger.

Ils lui dirent : « Venez et soyez notre prince pour combattre contre les enfans d'Ammon. »

Jephté leur répondit : « N'est-ce pas vous qui me haïssez et qui m'avez chassé de la maison de mon père? et maintenant, vous venez à moi, parce que la nécessité vous y contraint. »

Jephté après ce discours les suivit à Maspha, il fit devant le Seigneur toutes ses protestations, et le peuple l'élut pour son prince.

Il envoya ensuite des ambassadeurs au roi des enfans d'Ammon pour lui dire de sa part : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Pourquoi êtes vous venu m'attaquer? Pourquoi êtes vous venu ravager mon pays? »

Il y a quelque chose d'honorable à l'espèce humaine dans l'instinct impérieux qui force les hommes à démontrer qu'ils ont raison avant de se battre pour le soutenir.

Le roi Ammonite répondit : « C'est parce qu'Israël arrivant de l'Egypte m'a enlevé mon pays depuis les confins d'Arnon ; rendez-le moi et demeurons en paix. »

Jephté donna de nouveaux ordres, et commanda de dire au roi des Ammonites :

« Voici ce que dit Jephté : Les Israélites n'ont pris ni le pays de Moab, ni le pays des enfans d'Ammon. Ne croyez-vous pas avoir droit de posséder ce qui appartient à Chamos votre dieu ? Il est donc bien plus juste que nous possédions ce que le Seigneur notre Dieu s'est acquis par ses victoires. Ce n'est pas moi qui vous fais injure, c'est vous qui me la faites en me déclarant une guerre injuste. Que le Seigneur soit notre arbitre et qu'il décide aujourd'hui entre Israël et les enfans d'Ammon. »

Jephté remporte la victoire ; mais le vœu qu'il avait fait d'offrir en holocauste le premier objet qui viendrait au devant de lui, fut fatal à sa propre fille, et ce vœu prouve jusqu'à quel point le commerce des nations idolâtres avait altéré la morale des Hébreux.

Israël eut après Jephté quelques années de paix, sous trois Juges qui se succédèrent l'un à l'autre ; mais il commit encore le mal devant le Seigneur, et fut livré aux Philistins.

La naissance de Samson, qui devoit le venger, fut annoncée à ses parens par l'ange même du Seigneur, et l'écrivain qui retrace avec une parfaite simplicité l'apparition familière et bienfaisante de cet ange, ne dissimule à cet égard, ni la première incertitude, ni les motifs de confiance qui remplirent tour à tour l'esprit des parens de Samson. « Si le Seigneur nous voulait du mal, dirent-ils, il n'aurait point reçu de nos mains l'holocauste et le vin que nous lui avons offerts. »

Samson fut Nazaréen dès l'enfance, c'est-à-dire, dès ce temps, consacré au Seigneur. Le Nazaréen ne devait boire aucune liqueur enivrante ; il ne devait point couper ses cheveux ; mais cette consécration pouvait se limiter ; et quand le Nazaréen, après le temps fixé, coupait ses cheveux pour la première fois, il les brûlait sur le feu de l'autel.

L'offrande des cheveux est un usage qui remonte à la plus haute antiquité ; les jeunes gens, dans l'ancienne Grèce, coupaient leur chevelure enfantine sur l'autel même d'Apollon, et Thésée accomplit cette cérémonie sacrée.

On ne saurait douter du mélange qui existait à cette époque entre les Philistins et les Israélites ; les moindres circonstances nous en offrent la preuve. Samson vit une fille parmi celles des Philistins ; il revint en parler à son père et à sa mère, et il leur dit : « J'ai vu une fille entre celles des Philistins, et je vous prie de me la donner pour femme. »

Samson, dans ce dessein, revint à Thamnatha, accompagné de son père et de sa mère, et lorsqu'ils furent arrivés aux vignes qui sont près de la ville, il parut tout à coup un jeune lion furieux. Terrasser ce féroce animal fut le premier exploit de Samson. Tel fut celui d'Hercule à Némée ; et le festin des noces de Samson fut, comme celui des noces de Thétis, une occasion de discorde.

On avait donné à Samson trente jeunes hommes pour l'accompagner par honneur, il leur proposa une énigme, et leur promit trente robes s'ils la pouvaient

deviner; mais il exigea trente robes s'ils ne pouvaient y réussir.

L'Orient a conservé l'usage d'offrir des vêtemens à ceux que l'on veut honorer. La magnificence des étoffes, la richesse des habillemens, distinguent encore le goût des peuples de l'Asie; et le commerce de l'Inde, qui l'a fait naître au commencement, n'a pas cessé de le soutenir.

L'énigme de Samson est un monument de ces temps où l'esprit commençait à se créer des exercices. C'est un jeu du langage, c'est un essai d'abstraction. Samson, en allant à ses noces, avait trouvé du miel dans la gueule du lion qu'il avait tué peu de jours auparavant, et il proposa cette énigme : « La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort. »

La femme de Samson lui arracha son secret. Elle le dit aux jeunes gens qui l'avaient effrayée à force de menaces.

Samson, trahi, dit aux jeunes Philistins : « Si vous n'eussiez labouré avec ma génisse, vous n'auriez jamais trouvé ce que mon énigme voulait dire. » Dans sa fureur, il tua trente Philistins, acquitta la gageure au prix de leurs vêtemens, et retourna ensuite chez son père.

La femme qu'il avait prise, se croyant quittée pour toujours, épousa un jeune Philistin; et, quand Samson voulut revenir près d'elle, il apprit ce qui s'était passé. Sa vengeance se porta sur tous les Philistins : il mit le feu à leurs moissons, et se cacha dans une caverne.

Jamais sans doute l'anarchie n'avait été plus désastreuse et plus complète. Les Israélites, dispersés entre leurs ennemis, ne semblaient conserver aucun lien politique. Les Philistins n'avaient pas plus de frein; Le plus fort usait de ses droits. La violence et le pillage désolaient la contrée; et un athlète comme Samson exerçait l'influence qu'une force de corps comparable à la sienne procure, dans les premiers âges, aux héros de toutes les nations. On en rapporte des prodiges. Mais, à la fin, livré par Dalila, Samson fut en proie aux outrages et aux cruautés de ses ennemis. Il ne se vengea qu'en périssant : il renversa un édifice immense, et s'engloutit sous ses débris avec ses lâches persécuteurs.

Le Livre des Juges se termine par l'histoire trop connue du lévite d'Ephraïm. Cependant cette histoire n'a point de date certaine, et ne paraît même pas appartenir aux derniers temps des Juges. L'historien, au reste, raconte l'événement parce qu'il a eu lieu, et comme il a eu lieu, n'atténuant et ne changeant aucune circonstance.

« Un lévite qui demeurait au côté de la montagne d'Ephraïm, ayant pris une femme de Bethléem, qui est en Juda,

« Sa femme le quitta; et, étant retournée en Bethléem, dans la maison de son père, elle demeura chez lui pendant quatre mois.

« Son mari, voulant se réconcilier avec elle, vint la trouver pour lui témoigner de l'amitié et la ramener chez lui, ayant avec soi un serviteur et deux ânes.

Sa femme le reçut bien, et le fit entrer dans la maison de son père. Son beau-père, l'ayant appris et le voyant venir, alla au-devant de lui avec joie, et l'embrassa. Le gendre demeura dans la maison du beau-père pendant trois jours, mangeant et buvant avec lui avec beaucoup de familiarité. »

On sait de quels excès la femme du lévite fut la victime à son retour. Mais la vengeance fut éclatante et digne de l'esprit d'indépendance qui caractérisait les élans des Hébreux.

« Tous les enfans d'Israël sortirent et s'assemblèrent comme un seul homme. Jamais rien de semblable, s'écriaient-ils, n'est arrivé dans Israël depuis le jour où nos pères se sont éloignés de l'Egypte.

« Tout Israël se rendit près de la ville, comme s'il n'eût été qu'un seul homme, n'ayant tous qu'un même esprit et une même résolution, et ils envoyèrent des ambassadeurs vers la tribu de Benjamin, pour leur dire : Pourquoi une action si détestable s'est-elle commise parmi vous? »

Les Benjamites refusèrent de livrer les coupables. L'attaque commença, et la guerre fut terrible. Il ne resta de la tribu entière que six cents hommes, qui s'enfuirent dans le désert, et qui demeurèrent au rocher de Rammon pendant l'espace de quatre mois.

Les enfans d'Israël avaient fait un serment; ils avaient dit : « Nul d'entre nous ne donnera sa fille en mariage aux enfans de Benjamin. »

Mais, voyant une de leurs tribus retranchée si cruellement de leur nombre, les Israélites s'affligèrent

et versèrent des larmes. On avait tout détruit, jusqu'aux bêtes de somme. Ils firent dire à ceux qui s'étaient réfugiés au rocher de Rammon, qu'on voulait vivre en paix avec eux. On leur envoya quatre cents vierges enlevées à ceux de Sabès Galaad, qui venaient d'être punis pour n'avoir point uni leurs armes à celles d'Israël, mais ce nombre ne suffisait pas.

« Voici donc la résolution qu'ils prirent; ils dirent : Voici la fête solennelle du Seigneur qui se célèbre tous les ans à Silo.

« Puis ils donnèrent cet ordre aux enfans de Benjamin. Allez, leur dirent-ils, et cachez-vous dans les vignes.

« Et, lorsque vous verrez les filles de Silo qui viendront danser selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes; que chacun de vous en prenne une pour sa femme, et retourne au pays de Benjamin.

« Et, lorsque leurs pères et leurs frères viendront se plaindre de vous, en vous accusant de cette violence, nous leur dirons : Ayez compassion d'eux, car ils ne les ont pas prises comme des victorieux prennent des captives par le droit de la guerre.

« Les enfans de Benjamin firent ce qui leur avait été commandé; et, selon le nombre qu'ils étaient, chacun d'eux enleva une des filles qui dansaient, pour être sa femme. Et, étant ensuite retournés chez eux, ils bâtirent des villes, et ils y habitèrent. »

C'est ainsi que fut peuplée Rome; c'est ainsi que furent enlevées les filles des Sabins. Ce tableau repose

les regards après les horreurs qu'on vient de lire. Ces jeunes filles qui dansent en chœur ; ces infortunés Benjamites, qui retrouvent avec elles le repos et le bonheur ; cette agreste simplicité qui rend possible une pareille entreprise ; tout sort de la routine commune à laquelle un ordre constant soumet jusqu'aux idées. Aussi, comme le dit l'auteur : « En ce temps-là il n'y avait point de roi en Israël, et chacun faisait ce qu'il jugeait à propos. »

L'exactitude chronologique n'est pas très-observée dans le Livre des Juges ; mais c'est une preuve de plus de l'antiquité de la chronique.

L'histoire de Ruth, qui fait un livre à part dans la traduction latine de saint Jérôme, que l'on appelle *la Vulgate*, n'est point, dans le texte hébreu, séparée du Livre des Juges. Cette histoire remonte, à ce que l'on suppose, jusqu'au temps même de Débora. Le coloris en est doux : c'est une idylle charmante et digne de servir de modèle aux peintres de la simple nature et de l'innocente vie rurale : on y trouve le langage du plus vrai sentiment ; et, pour en montrer tout le charme, il faudrait pouvoir tout citer.

« Lorsque les Juges avaient l'autorité sur Israël, l'un d'eux gouvernant le peuple, il arriva une famine dans le pays, pendant laquelle un homme partit de Bethléem, qui est en Juda, et s'en alla avec sa femme et ses deux fils au pays des Moabites pour y passer quelque temps.

« Cet homme s'appelait Elimelech, et sa femme Noëmi ; l'un de ses fils s'appelait Mahalon, et l'autre

Chelion, et ils étaient d'Ephrata de Bethléem, qui est en Juda. Etant donc venus au pays des Moabites, ils y demeurèrent. Les deux fils d'Elimelech s'y marièrent, et ils y moururent comme leur père. Mais Noëmi apprit que le Seigneur avait regardé son peuple et lui avait donné de quoi manger, elle voulut retourner en son pays. Et, quittant ses belles-filles, elle leur dit : Que le Seigneur use de sa bonté envers vous comme vous en avez usé envers ceux qui sont morts, et envers moi.

« Après quelques instances et bien des larmes, Orpha, l'une d'elles, baisa sa belle-mère, et partit; mais Ruth lui dit : En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous; par-tout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu; la terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez.

« Elles partirent ensemble, et dès qu'elles furent arrivées le bruit en courut.

« On commençait à moissonner les orges. Ruth, moabite, dit à sa belle-mère : Si vous l'agréez, j'irai dans quelque champ, et je ramasserai les épis qui seront échappés aux moissonneurs, par-tout où je trouverai quelque père de famille qui me témoigne de la bonté. Noëmi lui répondit : Allez, ma fille.

« Le champ où Ruth alla glaner était celui de Booz. Il s'informa de ce qu'elle était; il la traita avec bonté, et lui dit : On m'a rapporté tout ce que vous avez fait à l'égard de votre belle-mère, après la mort de

votre mari. Que le Seigneur vous rende tout le bien que vous avez fait, et puissiez-vous recevoir une pleine récompense du Seigneur Dieu d'Israël, vers lequel vous êtes venue, et sous les ailes duquel vous avez cherché un réfuge.

« Booz dit encore à Ruth : Quand l'heure de manger sera venue, venez ici, et mangez du pain et trempez votre morceau dans le vinaigre. Et elle s'assit auprès des moissonneurs, et prit de la bouillie pour elle ; elle en mangea, elle en fut rassasiée, et elle garda le reste.

« Booz ensuite dit à ses moissonneurs : Vous jetterez exprès des épis de vos javelles, et vous en laisserez sur le champ, afin qu'elle n'ait point de honte de les recueillir, et qu'on ne la reprenne jamais de ce qu'elle aura ramassé.

« Noëmi, apprenant ces choses, se souvint que Booz était parent de son époux, elle dit à Ruth qu'il devait l'épouser, et elle l'envoya elle-même afin qu'il en fût informé. »

Les détails de cette entrevue, tels que le texte nous les donne, sont simples et naïfs comme la modeste vertu.

« Il y avait un parent plus proche que Booz; mais celui-ci, aux portes de la ville et en présence de dix des plus anciens, obtint sans aucune peine sa renonciation volontaire. Booz déclara aussitôt qu'il prenait Ruth, moabite, pour sa femme, afin de faire revivre le nom du mort dans son héritage.

« Tout le peuple qui était à la porte et les anciens

répondirent : Nous en sommes témoins. Que le Seigneur rende cette femme qui entre dans votre maison comme Rachel et Lia, qui ont établi la maison d'Israël, afin qu'elle soit un exemple de vertu dans Ephrata, et que son nom soit célèbre dans Bethléem.

« Booz prit Ruth et l'épousa, et après qu'elle fut mariée, le Seigneur lui fit la grace de concevoir et d'enfanter un fils. Et les femmes dirent à Noëmi : Béni soit le Seigneur, qui n'a point permis que votre famille fût sans successeur, et qui a voulu que votre nom se conservât dans Israël, afin que vous ayez un enfant qui console votre ame et vous nourrisse dans votre vieillesse ; car il vous est né de votre belle-fille qui vous aime, et qui vaut mieux pour vous que si vous aviez sept fils !

« Noëmi, ayant pris l'enfant, le mit dans son sein, et elle le portait et lui tenait lieu de nourrice. Les femmes ses voisines s'en réjouissaient avec elle, et disaient : Il est né un fils à Noëmi.

« On l'appela Obed. Il fut père d'Isaï, qui fut le père de David. »

SECONDE PARTIE.

Les deux premiers livres des Rois ont un supplément important dans le premier des Paralipomènes.

Le recueil des livres hébreux contient deux livres sous ce nom : il signifie en grec, *choses omises*.

On croit qu'ils furent écrits vers l'époque d'Esdras ; c'est-à-dire, au retour de la captivité de Babylone,

un peu plus de cinq siècles avant l'ère chétienne; et ils n'entreraient pas encore dans l'étude que nous nous sommes proposée, s'ils ne servaient à confirmer et en même temps à suppléer les récits des Livres des Rois.

Ces morceaux historiques sont des recueils de traditions, des extraits, des copies de mémoires plus anciens. Un grand nombre de détails, qui ont pour nous peu d'intérêt, étaient précieux pour les Hébreux. Ainsi les généalogies, les noms, les alliances, y paraissent conservés avec un soin particulier. Au contraire, les circonstances d'une importance plus générale s'y trouvent abrégées à tel point, qu'on ne pourrait quelquefois établir de liaison entre les faits sans le secours des Livres des Rois.

Les deux livres des Paralipomènes sont comme l'introduction du livre d'Esdras même. Nous aurons lieu d'y revenir sous ce rapport. Le deuxième se termine à l'édit de Cyrus, et le premier à la mort de David.

Le prophète Samuel, le prophète Nathan, le prophète Gad, d'autres encore, auteurs contemporains, avaient écrit l'histoire des actions de David. Ces mémoires originaux, souvent cités, ne se trouvent plus; mais les deux premiers livres des Rois sont presque entièrement composés de leurs fragmens; et, si l'on y voit des coupures; si quelques événemens n'y sont pas rangés à leur place, c'est que la compilation que nous conservons sous ce titre a été plus ou moins

altérée par le temps, et cette empreinte antique la rend plus respectable.

L'histoire de David, dans le livre des Rois, laisse voir chez les Hébreux l'esprit d'indépendance qu'ils avaient gardé si long-temps. Le premier livre des Paralipomènes, recueilli bien plus tard, lorsque depuis six cents ans l'on obéissait à des rois, donne du règne de David une idée plus conforme à celle que nous-mêmes nous nous formons de l'existence royale et de l'autorité qui s'y attache. L'un des livres nous peint sans art l'homme que l'on avait vu s'élever entre ses frères; et l'autre, en ajustant d'après des notions devenues familières des événemens originaux, leur ôte un peu de leur vrai caractère et de leur véritable grandeur.

Ce fut Samuel que le peuple chargea de lui choisir et de lui donner un roi.

Samuel n'était que simple lévite, mais il réunissait en sa personne toute la considération que les Hébreux attribuaient au sacerdoce, et toute celle que la nécessité les obligeait d'accorder à l'homme prudent, dont les conseils et l'autorité naturelle leur étaient souvent nécessaires.

Samuel a rapporté au commencement de son livre les circonstances de sa propre naissance, et leur teinte, étrangère aux mœurs de notre siècle, mérite de fixer nos regards.

L'ouvrage de Samuel rappelle généralement la naïveté, la candeur et le coloris inimitable, qui donnent tant de prix à la Genèse et aux écrits de Moïse.

« Il y avait un homme de Ramatha qui s'appelait Elcana, fils de Jeroham. Il avait deux femmes, dont l'une s'appelait Anne, et l'autre Phenenna : Phenenna avait des enfans, et Anne n'en avait point eu.

« Cet homme allait de sa ville à Silo, aux jours ordonnés pour adorer le Seigneur des armées, et pour lui offrir des sacrifices.

« Un jour Elcana, ayant offert son sacrifice, donna à Phenenna, sa femme, à tous ses fils et à toutes ses filles, autant de parts de la victime.

« Il n'en donna qu'une à Anne, étant tout triste, parce qu'il l'aimait; mais le Seigneur l'avait rendue stérile.

« Phenenna, qui avait de la jalousie contre elle, l'affligeait et la tourmentait excessivement, jusqu'à lui insulter de ce que le Seigneur l'avait rendue stérile elle la traitait et l'irritait ainsi tous les ans, lorsque le temps était venu de monter au temple du Seigneur, et Anne se mettait à pleurer, et ne mangeait point.

« Elcana, son mari, lui dit donc : Anne, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi ne mangez-vous point, et pourquoi votre cœur s'afflige-t-il? Ne vous suis-je pas plus que ne vous seraient dix enfans? »

Anne mangea et but ; mais elle répandit beaucoup de larmes, et alla faire sa prière au Seigneur. Ce fut avec tant d'émotion, que le grand-prêtre Héli la crut ivre; elle ne s'offensa point d'un semblable soupçon. « J'ai répandu mon ame, lui dit-elle, en la présence du Seigneur. » « Allez en paix, lui dit Héli, et que le

Dieu d'Israël vous accorde la demande que vous lui avez faite. »

Anne eut un fils, et accomplit son vœu. Elle l'amena à Silo, en la maison du Seigneur. L'enfant était encore tout petit; et Anne dit à Héli : « Je vous conjure, Seigneur, de croire, comme il est vrai que vous vivez, que je suis cette même femme que vous avez vue ici prier le Seigneur. »

L'action de graces qu'Anne rendit est un véritable cantique. « Mon cœur, dit-elle, a tressailli d'alégresse dans le Seigneur, et mon Dieu m'a comblée de gloire. Ma bouche s'est ouverte pour répondre à mes ennemis, parce que je me suis réjouie dans le salut que j'ai reçu de vous. L'arc des forts a été brisé, et les faibles ont été remplis de force. C'est le Seigneur qui fait le pauvre et qui fait le riche; c'est lui qui abaisse et qui élève. C'est au Seigneur qu'appartiennent les fondemens de la terre, et il a posé le monde sur eux. »

« Cependant l'enfant Samuel servait devant le Seigneur, vêtu d'un éphod de lin; et sa mère lui faisait une petite tunique qu'elle apportait aux jours solennels, lorsqu'elle venait avec son mari pour offrir le sacrifice ordinaire. »

Ces détails simples et touchans se trouvent mêlés dans le livre au récit des prévarications commises par les enfans d'Élie. « C'étaient des enfans de Bélial, qui ne connaissaient pas le Seigneur. » Sacrificateurs infidèles, ils éloignaient les hommes d'Israël de sacrifier au Seigneur, parce qu'ils détournaient la plus grande

part des victimes à leur profit, et que leur serviteur venait les enlever au foyer même de l'autel.

La guerre se déclara contre les Philistins, un transport religieux agita Israël; il fit venir de Silo l'arche de l'alliance, et il la plaça dans le camp. Il se flattait de forcer le secours céleste; mais la bataille fut perdue, et l'arche elle-même fut prise.

Les Philistins, possesseurs de ce trésor, le mirent avec soin dans le temple de leur Dieu; l'idole se renversa; des maux de toute espèce accablèrent leurs tribus; et les Philistins, ne doutant point que l'arche ennemie n'en fût cause, ils la renvoyèrent aux Hébreux.

Après plusieurs années, Samuel excita le peuple à se confier au Seigneur et à se délivrer du joug. Il réussit, et, après cet événement, Samuel jugea le peuple tous les jours de sa vie; mais pendant sa vieillesse, ses enfans le remplacèrent, et ne marchèrent point dans ses voies. Ils se laissèrent corrompre par l'avarice, ils reçurent des présens, et rendirent des jugemens injustes.

« Tous les anciens d'Israël s'étant donc alors assemblés, vinrent trouver Samuel à Ramatha, et ils lui dirent : Vous voilà devenu vieux et vos enfans ne marchent point dans vos voies. Etablissez donc un roi sur nous, comme en ont toutes les nations, afin qu'il nous juge. »

Samuel fut affligé de la résolution des Hébreux. Il offrit sa prière, et le Seigneur lui dit : « Ce n'est point

vous, mais c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne pas sur eux. »

L'histoire des Hébreux nous a présenté plus d'une fois l'idée de la théocratie; mais on s'abuserait étrangement si l'on regardait un tel gouvernement comme le résultat combiné des institutions politiques.

Plus on remonte dans l'histoire et plus on apperçoit d'indépendance naturelle et de liberté effective. Les plus antiques sociétés n'eurent que des lois de détails, et les principes de nos constitutions leur furent à peu près inconnus. C'est en consultant Dieu que les premiers chefs des nations ont réussi à les conduire, et qu'ils ont reçu les réponses ou les inspirations dont ils avaient besoin. Consulter Dieu c'est descendre en son cœur, c'est interroger devant Dieu ses lumières et sa conscience. C'est ainsi qu'avant le secours des sciences il suffisait au pilote intrépide de contempler la voûte céleste et de suivre un astre conducteur.

Samuel représenta au peuple à quoi il s'exposait en demandant un roi, c'est-à-dire en établissant une autorité permanente.

« Il prendra vos enfans, dit-il, il les prendra pour conduire ses charriots. Il s'en fera des gens de cheval, et il les fera courir devant son char.

« Il en fera ses officiers pour commander, les uns mille hommes, les autres, cent. Il prendra les uns pour labourer ses champs et pour recueillir ses blés, et les autres pour lui faire des armes et des charriots.

« Il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.

« Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes, dans vos plants d'oliviers, et il le donnera à ses serviteurs.

« Il vous fera payer la dime de vos blés et du revenu de vos vignes, pour avoir de quoi donner à ses eunuques et à ses officiers.

« Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et il les fera travailler pour lui.

« Il prendra aussi la dime de vos troupeaux, et vous serez ses serviteurs.

« Vous crierez alors contre votre roi que vous vous serez élu, et le Seigneur ne vous exaucera point, parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé un roi. »

J'ai cité en entier le discours de Samuel, parce qu'il peut aider à bien juger des mœurs.

Il faut suivre avec attention les détails de l'élection de Saül.

« Il y avait un homme de la tribu de Benjamin qui s'appelait Cis, il était fils d'Abiel; c'était un homme puissant et fort.

« Il avoit un fils appelé Saül, qui était parfaitement bien fait, et de tous les enfans d'Israël, il n'y en avait point de mieux fait que lui. Il était plus grand que le peuple de toute la tête.

« Cis, père de Saül, avait des ânesses qui s'étaient égarées, et il dit à son fils Saül : Prenez avec vous un de mes serviteurs et allez chercher mes ânesses. »

Saül partit et ne découvrit rien, et son serviteur l'engagea à consulter *le Voyant* ou l'homme de Dieu.

Ils montèrent le coteau, et, en approchant de la ville, ils rencontrèrent des jeunes filles qui allaient puiser de l'eau, et qui leur apprirent que le Voyant venait de se rendre dans la ville pour y offrir un sacrifice au nom du peuple qui l'attendait.

« Samuel considéra Saül, et le Seigneur lui dit : « Voilà l'homme dont je vous avais parlé; voilà celui qui règnera sur mon peuple. »

Samuel combla Saül d'égards si singuliers, qu'ils lui parurent à lui-même au-dessus de ce que méritaient et sa tribu et sa maison. Samuel lui apprit ensuite que les ânesses avaient été trouvées.

« Samuel conduisit et Saül et son serviteur dans la salle du festin qui suivait le sacrifice; il les plaça au-dessus des convives, et il dit à celui qui servait : Apportez le morceau de viande que je vous ai donné et que je vous ai commandé de réserver et de mettre à part.

« Le serviteur prit une épaule et la servit devant Saül. »

La coutume d'offrir des morceaux tout entiers et dont le volume répondît à la considération qu'inspirait le convive fut générale chez les anciens; et nous voyons dans l'Odyssée, qu'Alcinoüs fit servir à Ulysse la moitié d'un porc rôti.

« Saül, après le repas, dormit toute la nuit sur la terrasse de la maison.

« Le lendemain quand il fit jour, Samuel accompagna Saül, et l'ayant prié de faire aller son serviteur avant eux, il lui répandit une phiole d'huile sur la tête,

et lui dit : Le Seigneur vous consacre le prince de son héritage, et vous délivrerez son peuple de ses ennemis. »

Saül garda, même envers sa famille, le plus profond secret sur une telle aventure. Son oncle lui demanda : « Que vous a dit Samuel ? Saül répondit à son oncle : Il nous a appris que les ânesses avaient été retrouvées. »

Samuel cependant fit assembler le peuple à Maspha. Voici, dit-il aux enfans d'Israël, ce que dit le Seigneur le Dieu d'Israël : « C'est moi qui ai tiré Israël de l'Egypte, et qui vous ai délivrés de la main des Egyptiens et de tous les rois qui vous affligaient.

« Mais vous avez aujourd'hui rejeté votre Dieu, qui seul vous a sauvés de tous les maux et de toutes les misères qui vous accablaient. Nous ne vous écouterons point, m'avez-vous répondu ; mais établissez un roi sur nous. Maintenant donc, présentez-vous devant le Seigneur, et chacun dans le rang de sa tribu et de sa famille. »

Après ce préambule Samuel jeta le sort.

Le sort est le mode électif qui s'est présenté le premier entre les citoyens égaux. Le sort fut employé dans la plupart des républiques antiques. Rome en fit moins d'usage, parce qu'elle régla plus tard et d'une manière plus abstraite l'ordre de ses institutions. Le sort est un emblème de l'égalité primitive.

Quand le sort eut désigné Saül, Samuel prononça devant tout le peuple la loi qui établissoit un royaume.

Il l'écrivit dans un livre, et mit ce livre en dépôt devant le Seigneur.

Puis il congédia le peuple, et Saül lui-même s'en retourna. Les enfans de Bélial commencèrent à dire : Comment celui-ci pourrait-il nous sauver? Et ils le méprisèrent et ne lui firent point de présens; mais Saül fit semblant de ne les pas entendre.

Cependant la guerre éclata un mois après cet événement. Le roi des Ammonites attaqua la ville de Jabès.

Les courriers porteurs de cette nouvelle arrivèrent à Gabaa où demeurait Saül. Saül retournait de la campagne en suivant ses bœufs. La dignité royale n'avait encore rien changé à ses mœurs. « Qu'a le peuple, dit-il, pour pleurer de cette force? »

On lui rapporta aussitôt ce que les habitans de Jabès avaient envoyé dire. Dès que Saül l'eut entendu, l'esprit du Seigneur se saisit de lui, et il entra dans une très-grande colère. « Il prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux et les envoya par les courriers de Jabès dans toutes les villes d'Israël, en disant : C'est ainsi qu'on traitera les bœufs de ceux qui ne se mettront point en campagne pour suivre Saül et Samuel. »

La victoire fut rapide, et Samuel dit au peuple : « Allons à Galgala et renouvelons l'élection du roi. Tout le peuple alla à Galgala et il y reconnut Saül pour son roi en la présence du Seigneur. »

Samuel alors dit à tout Israël : « Votre roi maintenant marche devant vous. J'ai vécu parmi vous jusqu'à ce jour, me voici prêt à vous répondre.

« Déclarez donc devant le Seigneur et devant celui que son onction a consacré, si j'ai pris le bœuf ou

l'âne de personne ; si j'ai imputé à quelqu'un de faux crimes ; si j'ai opprimé par violence ; si j'ai reçu des présens de qui que ce soit, et je vous ferai connaître le peu d'attache que j'y ai en vous le rendant présentement. »

Le peuple répondit : « Vous ne nous avez point opprimés, ni par de faux crimes, ni par violence, et vous n'avez rien pris de personne. »

Samuel rappela en peu de mots les témoignages de bonté que le peuple avait reçus de Dieu, en commençant par la sortie mémorable d'Egypte. Il termina par une injonction de suivre en tout temps le Seigneur. « Et quant à moi, dit-il, que Dieu me garde de commettre jamais ce péché contre lui, que je cesse jamais de le prier pour vous ! »

Si quelque chose peut aider à connaître l'état d'Israël en ce temps, c'est une circonstance qui se trouve rapportée au commencement d'une guerre contre les Philistins, dont Saül affranchit son peuple.

« Il ne se trouvait point de forgerons dans toutes les terres d'Israël ; car les Philistins avaient pris cette précaution, pour que les Israélites ne forgeassent ni épées ni lances.

« Et tous les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser le soc de leurs charrues, leurs hoyaux et même leurs coignées.

« Et lorsque le jour du combat fut venu, hors Saül et Jonathas son fils, il ne se trouva personne de tous ceux qui les avaient suivis, qui eût une lance ou une épée. »

Ainsi, dans le temps même où Israël se donnait un roi, il était opprimé par les tribus des Philistins.

Mais Saül, ayant affermi son règne sur tout Israël, porta la guerre sur tous ses ennemis. Un gouvernement qui se concentre monte une puissance militaire et réunit les forces de la nation ; « aussitôt que Saül avait reconnu qu'un homme était vaillant et propre à la guerre, il le prenait auprès de lui. »

Cependant l'esprit de Dieu s'éloigna de Saül. Samuel répandit l'onction sur David, huitième fils d'Isaï de Bethléem. Il était petit, mais beau de visage, et plein de ce feu et de ces heureux talens que nous lui verrons développer.

La simplicité de ces histoires en fait pour nous comme autant d'apologues. Dès que l'esprit de Dieu se fut retiré de Saül, il ne fut plus capable d'être roi. Samuel prépara le choix de son successeur en répandant son huile parfumée sur David; mais il ne paraît pas que cette espèce de cérémonie eût suggéré au jeune pasteur, ni même à sa famille, la moindre idée de sa grandeur future.

En effet, le roi Saül se sentit agité par le malin esprit. Ses serviteurs cherchèrent un homme qui sût jouer de la harpe, afin de le calmer. Le jeune David excellait dans cet art. « Saül fit dire à Isaï : Envoyez-moi votre fils David, qui est avec vos troupeaux. Isaï aussitôt prit un âne, qu'il chargea de pain, d'une bouteille de vin et d'un chevreau, et il les envoya à Saül par son fils David. »

Il arriva qu'un homme qui était bâtard sortit du

camp des Philistins : il s'appelait Goliath, il était de Geth; il avait six coudées et une palme de haut. Il avait en tête un casque d'airain, et il disait : « Qu'un homme d'entre vous ose se battre contre moi, qu'il parvienne à m'ôter la vie, nous serons tous vos esclaves; mais si j'ai l'avantage sur lui, et si je le tue, vous serez nos esclaves, et vous nous serez assujettis. »

David était le plus petit de ses frères, les trois plus grands avaient suivi Saül; mais David était revenu, et s'en était allé à Bethléem pour mener paître le troupeau de son père.

Il arriva qu'Isaï dit à David son fils : « Prenez pour vos frères une mesure de farine d'orge et ces dix pains, et rendez-vous au camp. Portez aussi ces dix fromages pour leur chef. Voyez comment vos frères se portent, et avec qui ils sont. »

David arriva dans le camp; il laissa aux bagages tout ce qu'il avait apporté, et courut au lieu du combat. Les armées étaient en bataille, et Goliath renouvelait son défi.

Le roi avait promis sa fille et toutes sortes de richesses à celui qui tuerait ce Philistin. David s'indigna de l'audace que montrait cet incirconcis. « L'aîné de ses frères, qui comprit son dessein, lui dit avec colère : Pourquoi êtes-vous venu, et pourquoi avez-vous abandonné dans le désert le peu de brebis que nous possédons? je connais votre orgueil et la malignité de votre cœur; vous n'êtes venu ici que pour voir le combat. »

Cependant on dit à Saül les discours que tenait

David. Il le fit venir, et David répondit : « Que personne ne s'épouvante des menaces du Philistin, votre serviteur est prêt à le combattre. »

Saül voulut lui représenter et sa jeunesse et son inexpérience ; mais David lui répliqua : « Lorsque votre serviteur conduisait le troupeau de son père, il venait quelquefois ou un lion, ou un ours, qui emportait un bélier du milieu du troupeau :

« Et alors je courais après eux, je les battais, je leur arrachais leur proie d'entre les dents ; et lorsqu'ils se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge, je les étranglais et je les tuais. Le Seigneur, qui m'a délivré, et des griffes du lion, et de la gueule de l'ours, me délivrera encore de la main de ce Philistin. »

Saül voulut armer le jeune David de ses propres armes ; mais celui-ci, ne pouvant s'en servir, « prit le bâton qu'il portait d'habitude, choisit dans le torrent cinq pierres très-polies, et les mit dans sa panetière ; et, tenant à la main sa fronde, il marcha contre le Philistin. »

Le Philistin s'avança de son côté, et s'approcha de David, ayant devant lui son écuyer.

Goliath, frappé au front, fut renversé à terre, et David lui coupa la tête avec son épée, qu'il lui prit.

Après un tel exploit, « l'ame de Jonathas s'attacha étroitement à David, et il l'aima comme lui-même.

« David et Jonathas firent alliance ensemble ; car Jonathas l'aimait comme lui-même : il se dépouilla de la tunique dont il était revêtu, et la donna à David avec

le reste de ses vêtemens, et jusqu'à son épée, son arc et son baudrier. »

Voilà cette fraternité d'armes qui, tant de siècles après David et Jonathas, s'unit aux prodiges de la vaillance et à l'héroïsme de l'amour pour tirer l'Europe moderne de la plus sombre barbarie : tout, jusqu'à l'échange des vêtemens et des armes, fut conservé, ou plutôt imaginé de même par ceux dont la simplesse et dont la générosité avaient aussi pénétré l'ame.

Jonathas, ami de David, était lui-même un jeune héros, qui, seul avec son écuyer, avait escaladé et mis dans le désordre le camp des Philistins.

Mais Saül, que le courage et la gloire de David avaient épouvanté, n'épargna rien désormais pour lui nuire.

« Les femmes de Jérusalem et celles de toutes les villes étaient sorties au-devant de Saül, en chantant, en dansant, et témoignant leurs réjouissances avec des tambours et des tymbales. Les femmes, dans leurs danses et dans leurs chansons, se répondaient l'une à l'autre, et disaient : Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille. Et Saül se disait, entendant ces paroles, que lui reste-t-il maintenant, que d'être roi? »

David continuait cependant de jouer de la harpe en sa présence : Saül tenta de le percer de sa lance, et à la fin il l'éloigna, pour l'exposer à mille dangers. « Ainsi David menait le peuple à la guerre et le ramenait ; et tout Israël et tout Juda aimaient David, parce que c'était lui qui marchait en campagne et qui paraissait à leur tête. »

Mais, devenu de plus en plus célèbre, David fut obligé de fuir tout à fait, à cause de la colère de son roi, quoiqu'il eût pour femme une de ses filles.

La fidélité généreuse de Jonathas envers David ne se démentit pas un instant, et pourtant il ne se dissimulait point que David occuperait un jour le trône de son père. Après d'inutiles efforts pour les réconcilier tous deux, il confia à David lui-même le soin de sa maison et le sort de ses enfans, s'il arrivait qu'il dût périr dans les orages qui allaient s'élever.

Je ne puis suivre en ses détails l'histoire des troubles d'Israël; ils sont racontés dans le livre avec une précieuse naïveté, et quelquefois une telle exactitude, que la précision de quelques circonstances jette un peu de confusion sur l'ensemble des faits. Nous avons observé que les Livres des Rois étaient un recueil de fragmens.

David, avant de fuir, se fit donner par le grand-prêtre l'épée même de Goliath, que l'on gardait derrière le tabernacle, et quatre cents hommes environ, accablés de dettes et dans l'affliction, s'engagèrent à suivre ses pas; mais David ne resta sur le territoire de Moab que le temps nécessaire pour dire au roi de ce pays : « Je vous prie de permettre que mon père et ma mère demeurent avec vous jusqu'à ce que je sache ce que Dieu ordonnera de moi. » Et il retourna en Juda. Bien plus; on vint dire à David : « Voilà les Philistins qui attaquent Ceila, et qui pillent toutes les granges. » David consulta le Seigneur, et lui dit :

« Marcherai-je contre les Philistins, et parviendrai-je à les repousser ? » Le Seigneur répondit : « Allez, vous repousserez les Philistins, et vous sauverez Ceila. »

Saül ne tarda pas à tomber aux mains de David, et la générosité de David les réconcilia pour un temps; mais il s'éleva bientôt de nouveaux différens : Saül donna un autre époux à sa fille Michol, épouse de David; et David, vers le même temps, prit Abigaïl pour sa femme.

On ne peut trop s'arrêter sur le détail de ces mœurs.

Nabal, premier époux de la belle Abigaïl, avait trois mille brebis et mille chèvres : David, avec ses gens armés, s'était trouvé sur le mont Carmel, près des bergers qui gardaient ces troupeaux, et ne les avait point troublés. Il apprit que Nabal faisait tondre ses brebis dans le désert, et il lui envoya dix jeunes hommes pour le saluer civilement, et lui dire : « Que la paix soit à mes frères et à vous! J'ai su que vos pasteurs, qui étaient avec nous dans le désert, tondaient en ce moment vos brebis : nous ne leur avons jamais fait aucune peine; ils n'ont rien perdu de leur troupeau pendant tout le temps qu'ils ont été avec nous sur le Carmel; que vos serviteurs donc trouvent grace devant vous, car nous venons dans un jour de joie, et donnez à vos serviteurs, et à David, votre fils, ce qu'il vous plaira. » Nabal rejeta la demande avec mépris. David et ses quatre cents hommes allaient fondre sur la maison, quand Abigaïl, informée de ce danger, « prit deux cents pains, deux vaisseaux pleins de vin, cinq moutons tout cuits, cinq boisseaux de

farine d'orge, cent paquets de raisins secs, et deux cents cabats de figues sèches. Elle mit tout cela sur des ânes, elle monta sur le sien et fut au-devant de David, qu'elle adora dès qu'elle le vit. »

Le discours d'Abigaïl, que David trouva plein de sagesse, est rempli des expressions les plus humbles et les plus soumises; mais elle insista essentiellement pour que David s'épargnât le remords d'avoir versé le sang innocent, et de s'être vengé lui-même. David appaisé la bénit, et quand il sut la mort de Nabal, son époux, il envoya de ses gens vers Abigaïl pour lui dire : « David nous a envoyés vers vous pour vous témoigner qu'il souhaite vous épouser. »

Abigaïl aussitôt se prosterna jusqu'à terre, et elle dit : « Que votre servante soit employée à servir et à laver les pieds de vos serviteurs. » Abigaïl ensuite se leva promptement, elle monta sur un âne, et cinq filles allèrent avec elle; elle suivit les gens de David, et elle devint son épouse.

L'évocation de l'ombre de Samuel, que fit Saül la veille de sa mort, offre un tableau d'un autre genre. L'historien qui raconte le fait n'emploie aucune expression pathétique; mais il ne peint qu'avec plus d'énergie peut-être l'affreux désespoir de Saül, attaqué par les Philistins et privé du secours de David.

Saül avait chassé les magiciens et les devins de ses états, où leur nombre était prodigieux. Et en effet, quand la méditation approchait les esprits de l'entretien du Seigneur, quand les prêtres prenaient l'éphod pour interroger le Seigneur, il était naturel que par imita-

tion il se fût introduit de sombres cérémonies faites pour exalter les imaginations. Lorsqu'on ne se fie plus aux vivans, lorsqu'on ne se connaît plus soi-même, la pauvre humanité cherche à interroger les morts, et, lassée d'une raison dont elle sent la faiblesse, elle implore un appui imaginaire et un secours surnaturel.

Saül se déguisa, et, accompagné de deux hommes, il se rendit la nuit chez une femme : « Faites-moi, dit-il, voir Samuel : » il était mort depuis deux ans.

Le récit nous apprend que la femme tout à coup vit paraître Samuel. « J'ai vu, dit-elle, un Dieu qui sortait de la terre. Comment est-il fait? dit Saül. C'est, dit-elle un vieillard enveloppé d'un manteau. » Saül tout aussitôt entendit le fantôme, mais rien n'annonce précisément qu'il le vit. Samuel dit à Saül : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant venir ici? » Saül lui répondit : « Je suis dans une étrange extrémité : les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi. Il ne m'a point voulu répondre, ni par les prophètes, ni par les songes; c'est pourquoi je vous ai fait venir, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire. »

La réponse de Samuel mit le comble à l'horreur de la scène : la défaite d'Israël, la mort de Saül et celle de ses enfans étaient fixées au lendemain.

Saül tomba à terre et demeura étendu. Il n'avait point mangé de tout le jour. La magicienne vint le trouver dans le trouble où il était, et elle lui dit : « Vous voyez que votre servante vous a obéi; écoutez donc aussi maintenant votre servante, et souffrez que

je vous serve un peu de pain, afin qu'ayant mangé, vous repreniez vos forces, et que vous puissiez vous mettre en chemin. »

Saül refusa, et lui dit : « Je ne mangerai point; mais ses serviteurs et cette femme le contraignirent de manger, et s'étant enfin rendu à leurs prières, il se leva et s'assit sur le lit.

« Or cette femme avait dans sa maison un veau gras, qu'elle alla tuer aussitôt : elle prit de la farine, la pétrit, et elle en fit des pains sans levain, qu'elle servit devant Saül et ses serviteurs; et après qu'ils eurent mangé, ils s'en allèrent, et ils marchèrent toute la nuit. »

Saül, blessé à mort dans la bataille du lendemain, dit à son écuyer : « Tirez votre épée et tuez-moi, de peur que les incirconcis ne m'insultent en m'ôtant la vie. » Son écuyer ne le voulut pas faire. Saül prit son épée et se jeta dessus; et son écuyer, le voyant mort, se jeta lui-même sur son épée, et mourut auprès de lui.

David, en apprenant la mort de Saül et de Jonathas, composa une complainte, ou, si l'on veut, un chant funèbre en leur honneur. Voici ce morceau; on ne peut pas l'extraire.

« Considère, Israël, ceux qui sont morts frappés sur tes montagnes. Les héros, Israël, ont été tués sur tes montagnes : comment les braves sont-ils tombés?

« N'allez pas l'annoncer à Geth, n'allez pas l'annoncer dans les défilés d'Ascalon; les fils des Philistins

se réjouiraient, les filles des incirconcis lèveraient une tête orgueilleuse.

« Montagnes de Gelboë, que la rosée, que la pluie, ne viennent point sur vous; que vos campagnes ne portent point de fleurs. Il est tombé, le rempart des braves; Saül, leur rempart, est tombé comme s'il n'eût point été arrosé de l'huile sainte.

« La flèche de Jonathas n'a point retourné en arrière; elle s'est teinte du sang des morts et du carnage des plus vaillans. Le glaive de Saül n'a point été tiré en vain.

« Saül et Jonathas, aimables l'un à l'autre, et l'un à l'autre un juste sujet de gloire, n'ont point été séparés par la mort. L'aigle était moins rapide, et le lion moins courageux.

« Filles d'Israël, gémissez sur Saül; il vous revêtait d'écarlate, il vous tenait dans les délices, il vous couvrait d'ornemens d'or.

« Comment les braves sont-ils tombés dans le combat, et comment Jonathas a-t-il péri sur les montagnes?

« Je pleure sur toi, ô Jonathas, mon frère! toi qui faisais mon orgueil; toi que je chérissais plus qu'une femme chérie; toi que j'aimais comme une mère aime son fils unique.

« Comment les braves sont-ils tombés? comment les armes des héros ont-elles été mises en poussière? »

Nous ne sommes plus surpris de voir les guerriers d'Israël s'élever ainsi à la haute poésie : il semble même que ce qu'elle a de transports leur ait été jusqu'ici

réservé. David, simple pasteur, et bientôt le fondateur de l'empire de Judée, fut le plus habile musicien de son temps, et le poète le plus fécond. Les grands hommes de tous les âges ont toujours eu une aptitude plus ou moins universelle qui les distingue en plus d'un genre.

David jouait de la harpe avant d'avoir reçu l'onction sainte : il mérita la couronne en menant et ramenant le peuple des combats : il fut poète par son génie, et monarque par sa valeur.

Les chantres furent comblés d'honneurs aux temps héroïques de la Grèce ; mais il ne paraît pas que les plus célèbres d'entre eux aient été eux-mêmes des héros ou des princes. Les Grecs sortaient alors d'une espèce de barbarie, ils avaient besoin d'instructions, et les chantres, chez eux, furent des précepteurs de morale. En Orient, au contraire, où les notions de sagesse dataient de l'origine du monde, et semblaient attachées au sol, c'était pour célébrer leurs triomphes que les plus éminens du peuple faisaient entendre leurs accens ; et l'on trouve plus de sentimens que de maximes dans les odes qui restent des chantres de Judée.

David, dans le cantique que je viens de citer, appelle les regrets des filles d'Israël sur le guerrier qui les avait comblées à la fois d'honneurs et de richesses Cette apostrophe n'est point une figure ; le sort des femmes, à cette époque, se décidait dans les combats : une défaite les rendait captives. Aussi les voyait-on sortir au son des instrumens, et danser au devant de leurs frères vainqueurs. Leurs louanges étaient la

plus douce récompense. Hector, au milieu des combats, songe aux discours des jeunes Troyennes. Les éloges des filles de Sparte faisaient le triomphe de ses guerriers. Saül comprit que David serait roi, en entendant les filles répéter dans leurs chants : « Saül en a tué mille, mais David en a tué dix mille. »

David, à la mort de Saül, consulta le Seigneur, et lui dit : « Irai-je dans quelques-unes des villes de Juda ? » Et le Seigneur lui répondit : « Allez. »

David ne pouvait pas succéder à Saül comme s'il se fût mis en possession d'un héritage. Abner, fils de Ner, général de l'armée de Saül, prit Isboleth, fils de Saül; il le mena dans tout le camp, et l'établit roi d'Israël. La maison de Juda fut la seule qui suivit David, et il demeura à Hébron durant sept années et demie, n'étant roi que de la tribu de Juda.

La guerre commença vers ce temps, et elle fut longue et sanglante. David avançait chaque jour, et la maison de Saül s'affaiblissait de plus en plus.

Abner lui-même, enfin, mécontent d'Isboleth, fit offrir à David de se réunir à lui, et de lui concilier la faveur d'Israël. Il assembla les anciens du peuple, et il dit : « Il y a déjà long-temps que vous souhaitiez David pour votre roi; prenez-le donc maintenant, car le Seigneur a parlé à David, et a dit de lui : Je sauverai par David mon peuple d'Israël des Philistins et de tous ses ennemis. »

Les tribus vinrent en foule trouver David dans Hébron, et lui dirent : « Nous sommes vos os et votre chair. Il y a déjà long-temps; et quand Saül régnait

encore sur nous, vous meniez Israël au combat, et vous l'en rameniez. » Les anciens d'Israël vinrent aussi trouver David à Hébron; il y fit alliance avec eux devant le Seigneur, et ils le sacrèrent roi sur Israël.

Voilà bien certainement une élection, une alliance, un contrat solennels; et cette onction sainte, qui fait un sacerdoce de la plus haute des dignités, est un emblème aussi imposant qu'il est simple.

David, reconnu roi, s'établit dans la citadelle de Sion, et l'environna de murailles. Le roi de Tyr, Hiram, envoya des ambassadeurs à David, et aussi du bois de cèdre, des charpentiers et des tailleurs de pierre, afin de lui bâtir un palais; car un peuple de pasteurs et de cultivateurs guerriers, comme était le peuple d'Israël, devait avoir peu d'industrie.

David s'occupa également de faire conduire à Jérusalem l'arche d'alliance du Seigneur. Elle y fut placée sous une tente, et la joie de David éclata en transports; il immola des victimes sans nombre : les parts de ces victimes et les gâteaux de farine se distribuèrent à tout le peuple. La solennité fut complète : les trompettes retentissaient, les cris de joie se confondaient de toute part; David dansait de toute sa force, mais le Livre ne nous dit point que ce fût au son de sa propre harpe.

Cependant David se reprocha d'habiter une maison de cèdre, et de laisser l'arche de Dieu sous un tabernacle de peaux de bêtes. Il consulta le prophète Nathan.

Les Livres que nous possédons ne nous ont pas

encore donné une idée bien précise sur le sens du nom de prophète. Celui de *Voyant* toutefois en a paru le synonyme. Le prophète sans doute était un homme grave, continuellement en la présence de Dieu, soumis à ses inspirations. Le désintéressement d'un prophète égalait son indépendance, mais l'extrême considération qui fut en tous les temps attribuée à ce titre, fit naître en tous les temps aussi un nombre infini de faux prophètes. Une illusion de sagesse est si nécessaire à la satisfaction de l'esprit humain, qu'il n'est presque point de parti qui ne compte ses sages par excellence.

Nathan, consulté par David sur l'édification d'un temple, lui dit : « Faites selon votre cœur, parce que le Seigneur est avec vous. » Mais, averti ensuite par le Seigneur durant la nuit, Nathan annonça à David que l'exécution de ses projets était réservée à son fils.

David, soutenu par le Dieu des armées, affranchit Israël de la servitude et des tributs dont l'accablaient les Philistins; il conquit l'Idumée, prit Damas, s'étendit en Syrie, et, fondateur d'un véritable empire, il fut toujours victorieux.

Le surnom de Dieu des armées fut par-tout dans les premiers âges celui de la Divinité. L'état de guerre était habituel. Le doux surnom de Dieu de paix fut consacré en des siècles moins agités, et suggéré par l'Evangile.

L'histoire de Bethsabée se trouve rapportée fidellement et sans aucun palliatif, au milieu de tant de récits de guerre. C'est un drame que cette histoire où les passions du cœur humain se découvrent sans déguisement. On y

voit à quels excès une première faute peut conduire. On y voit comment un Joab, le premier de l'état après le roi, servit d'agent à une perfidie; et le caractère de Nathan ressort avec plus de majesté. « Le Seigneur, dit le texte, envoya Nathan vers David, et Nathan étant venu le trouver lui dit: Il y avait deux hommes dans une ville, dont l'un était riche et l'autre pauvre.

« Le riche avait un grand nombre de brebis et de bœufs; le pauvre n'avait rien du tout, qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie; elle avait crû au milieu de ses enfans en mangeant de son pain, en buvant de sa coupe, en dormant dans son sein, et il la chérissait comme sa fille.

« Un étranger étant venu voir le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis ni à ses bœufs pour lui faire festin, mais il prit la brebis de ce pauvre homme et la donna à son hôte.

« David entra dans une grande indignation contre cet homme; et il dit à Nathan, vive le Seigneur, celui qui a fait cette action est digne de mort; il rendra la brebis au quadruple pour en avoir usé de la sorte, et n'avoir pas épargné le pauvre. »

Alors Nathan dit à David: « Cet homme c'est vous-même. » Puis lui retraçant avec force les graces dont le Seigneur l'avait comblé, il ne craignit pas de lui faire de sa part des menaces terribles et de cruelles prédictions. David dit à Nathan: « J'ai péché contre le Seigneur. »

L'histoire tragique d'Amnon, fils de David, offre aussi un mélange affreux de férocité et de civilisation.

Les époques intermédiaires, où tout fermente et se désorganise, pour donner naissance à un ordre nouveau, sont toujours fécondes en malheurs.

Amnon prit de l'amour pour Thamar, qui était sa sœur, et dont la mère était mère d'Absalom. Un ami qu'il avait lui conseilla de se déclarer malade; et quand le roi fut venu le visiter, Amnon lui dit : « Souffrez que ma sœur Thamar vienne et qu'elle fasse devant moi deux petits gâteaux, afin que je prenne à manger de sa main. »

Cette ruse détestable amena un crime révoltant; le roi David l'apprit et s'en affligea fort; mais, selon le texte des Septante, il ne voulut point attrister Amnon, son fils, parce qu'il l'aimait, étant son premier né.

Absalom garda le silence; mais deux ans après l'événement il arriva qu'il fit tondre ses brebis, il invita chez lui tous les enfans du roi et le roi lui-même. Non, mon fils, dit le roi, ne nous priez pas de venir tous pour vous incommoder; et cependant sur ses instances David laissa aller tous ses enfans. Amnon fut poignardé au milieu du festin, et les enfans du roi, se levant de la table, montèrent chacun sur leur mule et s'enfuirent.

Absalom prit lui-même la fuite; mais, au bout de trois ans, Joab connut que le cœur du roi se rapprochait d'Absalom, et il usa d'un artifice pour obtenir enfin sa grace.

Il fit venir une femme sage, la fit revêtir de deuil, lui défendit de se parfumer, et la chargea de dire au roi : « Votre servante avait deux fils qui se sont querellés dans les champs, où il n'y avait personne qui pût les

séparer. L'un d'eux a frappé l'autre et l'a tué, et maintenant tous les parens se soulèvent contre votre servante et lui disent : Donnez-nous celui qui a tué son frère, afin que le sang de son frère, qu'il a répandu, soit vengé par sa mort ; ainsi ils veulent éteindre la seule étincelle qui me soit demeurée, et qu'il ne reste personne sur la terre qui puisse faire revivre le nom de mon mari. »

Le roi dit à cette femme : « Je donnerai un ordre, et vous serai satisfaite. »

La femme insista davantage, et quand elle eut reçu les engagemens du roi, elle lui dit : « Pourquoi refusez-vous au peuple de Dieu la grace que vous m'accordez? Pourquoi le roi se résoût-il à pécher, plutôt que de rappeler le fils qu'il a banni ? »

Le roi reconnut Joab dans la disposition de cette scène. La femme lui avoua tout. Et le roi dit à Joab : « Je vous accorde la grace que vous me demandez ; allez et faites revenir mon fils Absalom. »

Ce qui suit reprend la teinte farouche d'un siècle si désordonné. David fut deux années sans consentir à voir son fils, quoiqu'il fût à Jérusalem ; et Absalom ne pouvant obtenir que Joab vînt le visiter, fit mettre le feu à ses orges pour le contraindre à le venir trouver. Joab obtint sa grace entière ; mais déjà Absalom préparait une révolte ouverte. David sortit de Jérusalem. Ses soldats combattirent. Le roi avait recommandé qu'on épargnât la vie de son fils ; Joab le perça de son dard, et la douleur du roi changea la victoire en un deuil.

Après de nouvelles guerres, de nouveaux triomphes,

David ne songea plus qu'au choix de son successeur. Adonias, le second de ses fils, était d'une extrême beauté; Joab était dans son parti; mais le grand-prêtre, une partie de l'armée, Nathan et David lui-même, étaient tous pour Salomon.

Le troisième livre des Rois commence par le détail des intrigues dont la vieillesse du roi fut assaillie. Adonias osa se faire saluer roi dans un festin. Bethsabée, avertie par les soins de Nathan, et appuyée de son secours, vint elle-même trouver David; et celui-ci, se décidant tout à coup, ordonna que l'on fît monter le jeune Salomon sur sa mule et qu'on le proclamât roi au son de la trompette. Après avoir vu de ses yeux Salomon assis sur le trône, David entra, selon ses propres paroles, dans la voie de toute la terre, et s'endormit avec ses aïeux.

Le premier livre des Paralipomènes ajoute peu de chose sur la vie de David; mais il donne l'énumération des matériaux et des richesses qui devaient servir à la construction et à la décoration du temple. L'honneur de l'élever était réservé à Salomon. « Dieu m'a parlé, dit David, et m'a dit: Vous avez répandu beaucoup de sang, et vous vous êtes trouvé à quantité de batailles; ainsi vous ne pouvez point me bâtir un temple en mon nom, après tant de sang versé en ma présence. »

L'auteur du livre des Paralipomènes rapporte avec beaucoup de soin les traits de valeur qui illustrèrent les guerriers de ces temps. L'armée venait de s'organiser; l'émulation se faisait sentir, et la gloire dont

Ces Pseaumes sont des chants, ou des odes, fort courts; on trouve presque dans tous une invocation et un sentiment de confiance ou de reconnaissance pour Dieu. La plupart furent composés par David, dans les momens de ses épreuves, soit pendant les persécutions de Saül, soit pendant la guerre d'Absalom.

On ne s'étonnera point, si un chantre aussi distingué, si celui que, dans tout Israël, on avait choisi pour soulager un roi malade par la douceur de ses accords; si David, en un mot, a charmé ses chagrins en composant des vers, et s'il a fait servir ses inspirations poétiques à relever l'enthousiasme et le courage des compagnons de sa destinée; il est du poète de consacrer les instans, même les plus cruels, par quelques monumens de son génie, et la verve, qui s'éteindrait au milieu de toutes les jouissances, s'échauffe dans les émotions d'une ame fortement agitée.

Les Pseaumes de David sont devenus le manuel de toutes les églises chrétiennes, après avoir fait retentir le temple de Jérusalem.

Ces chants courts et naïfs expriment les sentimens dont tous les enfans des hommes sont susceptibles. La simplicité de leur expression les approprie à tous les états; ce sont des prières ardentes, suivies d'élans de confiance; et le malheur qui s'arrête sur un verset quelconque peut y recueillir un mouvement de consolation.

Voici le Pseaume 114.

« J'ai aimé, parce que le Seigneur exaucera la voix de ma prière.

« Parce qu'il a penché son oreille vers moi, et je l'invoquerai tous les jours.

« Les douleurs de la mort m'ont environnée, les périls de l'enfer m'ont rencontrée.

« J'ai trouvé la tribulation et la douleur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur.

« O Seigneur, délivrez mon ame. Le Seigneur miséricordieux et juste, notre Dieu, a de la pitié.

« Le Seigneur garde les faibles. Je me suis humiliée et il m'a délivrée.

« Retourne, mon ame, à ton repos, parce que le Seigneur t'a soulagée.

« Parce qu'il a arraché mon ame à la mort, mes yeux aux larmes, mes pieds aux précipices.

« C'est dans la région des vivans que je serai agréable au Seigneur. »

Heureux peut-être ceux qui n'auront pas appris à apprécier le bienfait de ces accens antiques ! un cœur pénétré se fait aux prophéties ; c'est le trésor et le secret du malheur.

Le Pseaume touchant que j'ai cité n'est assurément pas le seul qui mérite de l'être. Le 76e est plein, ainsi que beaucoup d'autres, de ces mouvemens qui répondent à ceux des cœurs profondément touchés. On n'y parle à Dieu même qu'avec l'expression de l'amour, et rien ne dispose mieux à la consolation que les sentimens tendres et l'effusion du cœur.

On ne reconnaît point d'art dans ces poésies; elles furent le fruit de l'inspiration, et elles ont la teinte du moment où l'ame du chantre les dicta.

La morale qu'on y trouve est pure et pleine de charmes, mais elle n'y est point en maximes. On y vante le bonheur de celui qui craint le Seigneur, qui marche dans ses voies, qui ne commet point d'injustices, qui prend pitié des pauvres. Il doit prospérer comme un arbre qui étend ses racines au bord des eaux. Son épouse est comme une jeune vigne qui tapisse de ses pampres les murs de la maison. Ses fils entourent sa table, comme de jeunes plants d'oliviers. Il verra les enfans de ses enfans, et la paix sur tout Israël. (1)

Les pécheurs se comparent à cette herbe des toits, qui se dessèche avant de pouvoir être arrachée, et dont celui qui recueille ne remplit point sa main et ne fait point de gerbes pour en charger ses épaules, tandis que les passans s'écrient : Que la bénédiction du Seigneur demeure en vous. Nous vous bénissons au nom du Seigneur. (2)

De pareilles images sont de tous les siècles, parce qu'elles sont calquées sur la simple nature; elles sont gracieuses et n'ont rien d'apprêté; elles gardent leur fraîcheur et toute leur vérité à travers les traductions sans nombre qui en ont altéré les premiers ornemens. Tels les édifices majestueux que chaque âge restaure selon ses goûts, et dont l'emploi a changé mille fois :

(1) Pseaume 127.
(2) Pseaume 128.

la grandeur de leur conception, la solidité de leur ensemble leur conserve leur caractère.

Le Pseaume 36, le Pseaume 72, le Pseaume 93, d'autres encore, sont des instructions touchantes dans lesquelles le poète suppose que le bonheur apparent des méchans peut un moment décourager le juste; mais il le ramène à s'applaudir au fond de son cœur. Il lui présente avec douceur, et en quelque sorte comme dans un entretien amical, les images les plus faites pour ranimer ses espérances, pour en étendre le terme, pour lui découvrir le néant de cette prospérité qu'il envie. Il rend à l'ame une sérénité paisible; et cette disposition porte en elle l'amour et la volonté des vertus.

C'est dans un de ces cantiques que se trouve cette sublime image : « J'ai vu l'impie exalté et élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus. Je l'ai cherché, et sa place ne s'est plus trouvée. »

Les cris de la douleur et les plaintes déchirantes ont un accent si vrai dans les Pseaumes de David, que toute ame brisée peut y trouver l'écho de sa prière. Un recueil de poésies qui doit servir à consoler, à fortifier ceux qui souffrent, mérite les hommages de tout être sensible.

Cet objet est celui de ces poèmes. David, souvent égaré et repentant; David, persécuté dans sa jeunesse par son beau-père et son roi, dont il avait sauvé le peuple; dans sa vieillesse, par un fils trop chéri; David, qui fit de grandes choses, et dont une extrême prospérité couronna les dernières années; David a con-

sacré lui-même, pour l'usage de tous les siècles, le tableau des vicissitudes de son ame, et les expressions si vives, si animées, de sa ferme confiance en Dieu.

On ne découvre aucun plan dans aucun de ces cantiques, mais seulement de l'inspiration; un heureux mélange de force et de douceur les distingue. Les tours imprévus des pensées, les images qui les rendent, donnent une vie nouvelle aux élans vrais d'une ame grande et sensible, qui n'affecte et ne déguise rien.

Toutes les images présentées dans les Pseaumes sont prises dans les grands effets de la nature, dans la patrie même du poète, et dans les mœurs champêtres de son siècle et de sa nation.

Jamais un mot n'indique dans ces Pseaumes des notions étrangères à celles d'un Israélite, et il paraît qu'à cette époque les points du monde que le commerce n'unissait pas, étaient réciproquement comme inconnus les uns aux autres. David parle des peuples dont Israël était environné; il parle des Ethiopiens avec lesquels sa nation entretenait un commerce suivi. Il connaît Tyr et ses marchands; mais, sous le nom d'*îles*, il paraît désigner le reste de la terre.

Le beau cantique *Cœli enarrant* a été imité mille fois, et n'a pas été embelli; le tableau qu'offre David tire sa grandeur du modèle qu'il a choisi, et dont il a saisi les plus grands traits. De la contemplation de la voûte céleste, le poète redescend dans son propre cœur: il veut que tous ses mouvemens aient le créateur pour témoin et pour juge, et ses derniers accens

nomment le Seigneur tout-puissant son secours et son rédempteur.

Plusieurs des Pseaumes de David sont historiques et destinés à l'instruction du peuple. Le Pseaume 118 était certainement fait pour l'usage des Israélites et de leurs chœurs. Il respire l'admiration de la loi du Seigneur, plus pure que l'or éprouvé; l'amour de cette loi sainte, de la justice et de la vertu. Il rappelle le bonheur de ceux qui la pratiquent, et le besoin que les malheureux ont quelquefois du secours d'en haut, pour n'être pas ébranlés dans les piéges des méchans. « J'ai erré comme une brebis qui s'est égarée, dit le poète; cherchez votre serviteur, car je n'ai point oublié vos commandemens. » Quelques Pseaumes sont des chants de joie, et supposent l'arrivée de l'arche sainte au lieu que David lui avait préparé, ou quelque autre fête solennelle et riante. Tous les peuples, toutes les nations, sont appelés à s'unir dans un concert de louanges et de bonheur.

Le caractère prophétique des Pseaumes est au-dessus des limites que je prescris à mon examen. Les beautés natives de ces poèmes, leur antique simplicité, leur sublime chaleur, suffisent à mon admiration, et je crois sentir en les lisant cette vénération filiale que l'ouvrage d'un aïeul fait délicieusement éprouver.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Du dixième siècle au milieu du huitième avant l'ère chrétienne environ, ou des temps de Salomon et de l'émigration ionienne à l'époque de la fondation de Rome.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hébreux et de leurs livres historiques depuis le dixième siècle jusqu'au milieu du huitième avant l'ère chrétienne environ.

L'HISTOIRE de Salomon, telle qu'elle est transcrite au troisième livre des Rois, est un recueil d'extraits dont on ne connaît point l'auteur. On lit au second livre des Paralipomènes, un second récit de ce règne imposant, c'est-à-dire un second résumé du livre même de l'histoire du roi Salomon, composée de son temps, et des mémoires du prophète Nathan, d'Ahias de Silo, et de quelques autres dont les ouvrages sont tous cités.

Ces histoires, comme celles qui précèdent, sont rédigées sans aucun plan. C'est une suite de faits et de détails; mais l'énergie que l'on remarque en certains momens solennels, dans une narration si simple, fait ressortir d'une manière frappante les sévères leçons de la vérité.

Les premiers pas de Salomon tendirent à l'affermissement de son empire; il fit périr son frère Adonias qui avait été son rival, et Joab qu'il redoutait.

Il épousa ensuite la fille du Pharaon d'Egypte, et l'on a cru que le Cantique des Cantiques avait été composé à cause d'elle. C'est après ces événemens que le Seigneur apparut en songe à Salomon, et lui dit : « Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne? »

Salomon rendit graces en rappelant les bienfaits dont le Seigneur avait comblé David son père, dont le cœur avait été droit à ses yeux. « Il se reconnut lui-même comme un enfant au milieu d'un peuple innombrable. Donnez-moi donc, dit-il à Dieu, donnez à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal. »

Salomon s'éveilla et réfléchit au songe qu'il avait eu; il fit des sacrifices et donna un festin.

Deux femmes pendant la fête se présentèrent à lui. Devenues mères en même temps et dans un même lieu, elles réclamaient à la fois toutes deux, le seul enfant qui fût resté vivant. Salomon discerna le cœur de la vraie mère; il rendit un jugement devenu immortel. Tout Israël l'apprit, et conçut pour le roi un respect singulier. Ils virent que la sagesse de Dieu était

en lui à l'effet de rendre justice. Israël et Juda étaient nombreux alors comme les sables de la mer, et tous buvaient, dit le texte, et mangeaient dans une grande joie.

Salomon avait auprès de lui deux secrétaires et un garde-notes, un général d'armée, un grand-maître de sa maison, un surintendant des tributs. Douze officiers étaient répartis sur tout Israël, à l'effet de fournir tour à tour, pendant un mois, la table et la maison du roi. Le texte nomme ces officiers avec la même exactitude que les dépositaires du sacerdoce. Il donne également le détail circonstancié des provisions nécessaires au soutien du culte nouveau. On y trouve la fleur de farine, la farine ordinaire, les bœufs gras et ceux qui seulement sortaient des pâturages; les bœufs sauvages, les béliers, le gibier, la volaille. Salomon vivait au sein de la paix, et pendant le temps de son règne, « chacun demeura sans crainte sous sa vigne ou sous son figuier. »

Dieu avait doué Salomon « d'une étendue de cœur comparable à celle des sables de la mer. » Il composa des paraboles, des cantiques, traita de tous les arbres depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille. Les animaux furent tous l'objet de son étude; « on venait de tous pays pour entendre sa sagesse, et les rois de la terre envoyaient tous vers lui. »

Hiram fournit à Salomon les bois et le cèdre nécessaires à la construction de la maison du Seigneur et des palais qu'il devait élever. On trouve dans les Paralipomènes les lettres de ces deux monarques.

« Le temple que j'ai dessein de bâtir, dit Salomon après un préambule, le temple que j'ai dessein de bâtir doit être grand, parce que notre Dieu est grand et au-dessus de tous les dieux. Qui pourra se croire capable de lui bâtir une maison digne de lui? Si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent le contenir, qui suis-je, moi, pour entreprendre de lui bâtir une maison? mais aussi ce n'est seulement que pour faire brûler de l'encens en sa présence. »

Salomon, dans sa lettre, insiste essentiellement pour qu'on lui donne un homme habile à travailler les différens métaux, et capable de diriger les ouvriers réunis par David. Il promet pour salaire à ceux qu'Hiram doit employer une immense quantité de froment, d'orge, d'huile et de vin.

Hiram répondit à la lettre de Salomon : « Le Seigneur a aimé son peuple, et c'est pour cette raison qu'il vous en a fait roi. » Puis s'occupant de seconder ses vues, il envoya au prince d'Israël l'homme intelligent et habile qu'il regardait, disait-il, comme son père. Il détaillait ses rares talens; et la considération filiale que témoignèrent les deux rois à cet architecte célèbre, est un beau titre dans l'histoire des arts.

Je ne puis décrire avec détail les édifices de Salomon; les dorures, les sculptures, les palmes, les chérubins figurés, devaient y briller de toutes parts. Deux colonnes de bronze, que Salomon surnomma des attributs de la force, furent placées à la porte du temple. La cuve ou mer d'airain fut appuyée sur douze bœufs d'airain, et les deux chérubins qu'on plaça dans l'oracle ou le sanc-

tuaire, furent faits en bois d'olivier et recouverts en lames d'or.

Rien sans doute ne dut être plus beau que l'inauguration de ce temple auguste, revêtu d'une magnificence inouie.

Cinq siècles s'étaient écoulés depuis la sortie de l'Egypte, et le peuple d'Israël devenu puissant et somptueux, dédiait au Dieu de ses pères, au protecteur immédiat de ses destins, le premier temple qui lui eût été consacré, le temple qui devait à jamais réunir Israël comme une famille.

On porta l'arche d'alliance au sanctuaire qui l'attendait. « Or, il n'y avait dans cette arche que les deux tables de pierre que Moïse y avait mises à Oreb, lorsque le Seigneur avait fait alliance avec les enfans d'Israël. »

La gloire du Seigneur remplit le temple. Salomon rappela au peuple comment le Seigneur avait choisi David son père et l'avait lui-même désigné pour bâtir une maison en son nom.

« Puis, se mettant devant l'autel du Seigneur et tenant ses mains étendues vers le ciel, il prononça cette belle prière : « Seigneur Dieu d'Israël, il n'y a point de dieu qui vous soit semblable, ni au plus haut du ciel, ni sur la terre; c'est vous qui conservez l'alliance et la miséricorde que vous avez accordée à vos serviteurs, qui marchaient devant vous de tout leur cœur. C'est vous qui avez gardé à David mon pere, votre serviteur, tout ce que vous lui avez promis. Votre

bouche l'a prononcé, et vos mains l'ont accompli comme ce jour en est une preuve.

« Conservez donc maintenant, Seigneur Dieu d'Israël, à David mon père, votre serviteur, ce que vous lui avez promis, en lui disant : Vous ne manquerez point d'héritiers que soient assis devant moi sur le trône d'Israël, pourvu néanmoins qu'ils veillent sur leurs voies, en sorte qu'ils marchent en ma présence comme vous avez marché devant moi.

« Accomplissez, Seigneur Dieu d'Israël, les paroles que vous avez dites à David mon père, votre serviteur.

« Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? Car, si les cieux et le ciel des cieux ne vous peuvent comprendre, combien moins en sera capable cette maison que j'ai bâtie.

« Mais ayez égard, ô Seigneur mon Dieu, à l'oraison de votre serviteur et à ses prières; écoutez l'hymne et l'oraison que votre serviteur vous présente aujourd'hui.

« Lorsqu'un homme aura péché contre son prochain n'ayant pas gardé le serment par lequel il s'était lié, et qu'il viendra dans votre maison et devant votre autel pour prêter le serment, vous écouterez du ciel, et vous ferez justice à l'égard de vos serviteurs; vous condamnerez le coupable en faisant retomber la perfidie sur sa tête, et vous justifierez le juste en lui rendant selon sa justice.

« Lorque votre peuple d'Israël fuira devant ses ennemis, parce qu'il pèchera contre vous, et que fai-

sant pénitence, et rendant gloire à votre nom, ils viendront vous prier et qu'ils imploreront votre miséricorde en cette maison,

« Exaucez-les du ciel, et pardonnez le péché de votre peuple d'Israël, et ramenez-les en la terre que vous avez donnée à leurs pères.

« Quand un homme de votre peuple d'Israël; quel qu'il puisse être, vous offrira ses vœux et ses prières, et que, reconnaissant la plaie de son cœur, il étendra ses mains vers vous dans cette maison, vous l'exaucerez du ciel, du lieu de votre demeure, et vous lui ferez selon que vous verrez son cœur.

« Lorsqu'un étranger, qui ne sera point de votre peuple d'Israël, viendra d'un pays fort éloigné, étant attiré par votre nom,

« Vous l'exaucerez du ciel, du firmament, où vous demeurez, et vous ferez tout ce que l'étranger vous aura prié de faire.

« Lorsque votre peuple ira à la guerre, et que marchant par le chemin par lequel vous les aurez envoyés, ils vous adresseront leurs prières, en regardant vers la ville que vous avez choisie, et vers cette maison que j'ai bâtie à votre nom,

« Vous exaucerez du ciel, leurs oraisons et leurs prières.

« Que si votre peuple pèche contre vous, parce qu'il n'y a point d'homme qui ne pèche; et qu'ils soient emmenés captifs, ou près ou loin dans une terre ennemie,

« S'ils reviennent vers vous de tout leur cœur et

de toute leur ame, dans le pays de leurs ennemis où ils auront été menés captifs, et s'ils vous prient en regardant vers la terre que vous avez donnée à leurs pères, vers la ville que vous avez choisie, et le temple que j'ai bâti à votre nom,

« Vous exaucerez du ciel, de cette demeure stable où est votre trône, leurs oraisons et leurs prières.....

« Car c'est vous qui les avez séparés pour votre héritage de tous les peuples de la terre, comme vous l'avez dit pour Moïse votre serviteur, quand vous avez tiré nos pères d'Egypte, ô Seigneur Dieu !

« Salomon ayant achevé d'offrir au Seigneur cette oraison et cette prière, se leva de devant l'autel du Seigneur; car il avait mis les deux genoux en terre, et tenait les mains tendues vers le ciel.

« Etant donc debout, il bénit toute l'assemblée d'Israël, en disant à haute voix : Béni soit le Seigneur qui a donné la paix à son peuple d'Israël....

« Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous, comme il a été avec nos pères; et qu'il incline nos cœurs vers lui, afin que nous marchions dans ses voies. »

Cette prière est pleine de majesté; mais elle n'a pas l'onction et le charme ineffable qui saisissent le cœur, dans les invocations de Moïse. Ce n'est déjà plus le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qu'on implore; c'est le Dieu de David, dont la race commence un ordre tout nouveau.

On ne trouve pas non plus dans cette prière les accens impétueux et poétiques des cantiques de Marie, de Débora, de Gédéon, qui ne pouvaient partir que

d'un camp, et qui devaient se chanter à l'unisson, sous la voûte même du ciel.

Mais si les colonnes de cèdre, si la noblesse des ornemens qui les décorent imposent aux accens même du superbe monarque plus de mesure et de gravité, le sentiment paternel qui le presse anime son invocation, et lui donne l'heureuse dignité que soutient la vérité seule. Salomon prosterné devant l'autel du Seigneur, prie pour son peuple devenu captif, comme pour son peuple triomphant. Il prie à genoux pour le moindre pécheur, pour l'étranger le moins connu; et il se relève pour bénir Israël.

Salomon construisit plusieurs palais pour sa demeure et pour celle de son épouse, et il les remplit de richesses; mais tout annonce que ce luxe inconnu parut pesant au peuple hébreu. Salomon avait désigné pour l'achèvement de ses travaux un nombre infini d'ouvriers, et s'ils n'étaient pas pris entre ceux d'Israël, ils habitaient dans leurs familles. On exerçait le peuple aux armes, on en exigeait des tributs, et le règne de Salomon, sans proportion assez exacte avec les ressources de son empire, ébranla par avance celui de Roboam son fils.

Salomon réunit cependant de grandes idées politiques au génie du luxe et des arts.

Il bâtit Baalath et Palmyre dans le désert; Palmyre que décora une splendeur si éclatante vers l'époque fameuse où l'Europe, et une partie de l'Afrique et de l'Asie ne formaient ensemble qu'un état.

Aujourd'hui le voyageur qui va chercher Palmyre,

foule à la fois au milieu des ruines, et les traces de Salomon, et les traces de Zénobie que douze siècles ont séparés.

Salomon équipa une flotte au port de Zion-Gaber, sur la mer Rouge, en Idumée. Tyr, l'unique patrone, la souveraine des mers, lui fournit des matelots et des pilotes pour ses expéditions; et le commerce rendit alors, dans la ville de Jérusalem, « l'argent aussi commun que les pierres, et les cèdres aussi nombreux que les sycomores des campagnes. »

Le nom de Salomon se répandit par toute la terre; les Orientaux prétendent qu'il la gouverna sans partage; et les Préadamites donnent le nom de Salomon aux rois du premier monde dont ils supposent l'existence. L'Inde connaît Salomon; et le beau pays de Cachemire, où les champs se couvrent de roses et les toits mêmes de tulipes, révère ses antiques souvenirs.

La reine de Saba, la reine du Midi, ayant entendu parler de la grande réputation que Salomon s'était acquise au nom du Seigneur, vint pour éprouver sa sagesse, en lui proposant des énigmes. « Et étant entrée dans Jérusalem avec une grande suite, et un riche équipage, avec des chameaux qui portaient des aromates, et une quantité infinie d'or et de pierres précieuses, elle se présenta devant le roi Salomon, et lui découvrit ce qu'elle avait dans le cœur. »

Ce voyage romanesque est le fait le mieux constaté des traditions de l'Orient et du Midi.

Le Livre des Rois, et celui des Paralipomènes en

parlent avec simplicité; mais jamais, ajoutent-ils, jamais personne n'apporta à Jérusalem autant de parfums que la reine de Saba; et l'historien Josephe a cru que le baume fameux de Jéricho avait été un de ses présens.

C'est véritablement un spectacle étrange pour nos mœurs, que celui d'une grande reine, venant d'un royaume lointain, pour juger elle-même des qualités d'un roi et des merveilles de sa magnificence.

Les anciens regardaient le bonheur comme la vraie fin de la sagesse; et comme les bienfaits des arts étaient encore peu répandus, le bonheur semblait exiger le concours de quelques richesses. Le luxe était alors le symbole du bonheur, et le bonheur supposait tout. La seule ordonnance d'un repas a pu, selon le temps, indiquer un goût sûr, et presque annoncer du génie.

La tradition des Cafres a gardé, selon Bauce, un souvenir précis de la reine de Saba; et c'est à elle que ce peuple attribue l'aqueduc, et le puits de marbre dont les ruines sont à Sofala.

La tradition abyssinienne conservée d'âge en âge, et consignée presque sans lacunes dans les Chroniques et les Annales d'Abyssinie, porte que la reine de Saba eut de Salomon un fils, qu'on appela Menileck; la postérité de Menileck et du roi Salomon son père règne dans ce moment encore sur le pays d'Abyssinie. Les rois d'Abyssinie ont ces mots pour devise: *Le lion de la race de Salomon et de la tribu de Juda a triomphé.*

La reine amena de Jérusalem une colonie dont on

retrouve aujourd'hui les descendans et les familles. Elle eut une copie de la loi; et ce monument précieux fut conservé dans une église d'Axum, jusqu'au temps où les Maures incendièrent cette église.

L'Abyssinie, devenue juive à l'exemple d'une reine illustre, adopta le christianisme vers le troisième siècle de notre ère; mais la tribu qui se prétend issue de la colonie hébraïque, les Falashas, gardèrent leur religion. Ils ont un prince particulier, presque toujours appelé Gédéon, son épouse se nomme Judith, et ces princes descendent aussi de Menileck et de Salomon.

Après cette époque brillante, le Livre des Rois représente Salomon, comme entièrement livré aux femmes étrangères, et ne songeant plus qu'à bâtir des temples pour leurs propres divinités.

Le jugement du Seigneur commença de s'accomplir dès les temps même de sa vieillesse.

Un rejeton de la race royale d'Edam sortit de l'Egypte où il avait obtenu un asile, et devint l'ennemi de Salomon. Mais l'ennemi le plus redoutable se trouva dans Jéroboam, fils d'un des serviteurs du roi, et surintendant des tributs. Ahias de Silo, prophète, selon le terme du Livre, rencontra Jéroboam dans un champ où ils étaient seuls tous les deux, et coupant son manteau en douze parts, il en donna dix à Jéroboam: « Car voici, dit le solitaire, ce qu'a dit le Seigneur, le Dieu d'Israël,.... Salomon m'a abandonné.... il n'a point marché dans mes voies pour faire ce qui était juste devant moi..... je donnerai néanmoins une tribu à son fils, afin qu'il

demeure toujours à mon serviteur David une lampe qui luise devant moi dans la ville de Jérusalem. »

Salomon essaya de faire périr Jéroboam, mais retiré en Egypte, il y demeura jusqu'au moment où Salomon se fut endormi avec ses pères.

Tout le peuple s'assembla à Sichem pour établir Roboam roi. Mais on avait envoyé vers Jéroboam en Egypte, et il se présenta avec tout le peuple d'Israël à Roboam pour lui dire :

« Votre père nous avait chargés d'un joug très-dur ; diminuez quelque chose de l'extrême dureté du gouvernement de votre père, et de ce joug très-pesant qu'il avait imposé sur nous, et nous vous servirons. »

Roboam demanda trois jours ; et, préférant durant cet intervalle, le conseil de ses jeunes flatteurs à celui des sages vieillards, il répondit : « Mon père vous a châtiés avec des verges, moi je vous châtierai avec des verges de fer ; » et le roi ne se rendit point à la volonté du peuple, parce que le Seigneur s'était détourné de lui dans sa colère..... Le peuple voyant donc que le roi n'avait pas voulu l'écouter, commença à dire : « Qu'avons-nous de commun avec David ? Quel héritage avons-nous à espérer du fils de David ? Israël, retirez-vous dans vos tentes ; vous David, pourvoyez maintenant à votre maison, » et la scission fut opérée.

Cinq ans après, sous le règne de Roboam, Sesac, roi de l'Egypte, vint à Jérusalem ; il enleva les trésors de la maison du Seigneur, il enleva les trésors du roi, il pilla tout, et il passa. Il avait avec lui, disent les Paralipomènes, douze cents charriots de guerre et

soixante mille hommes de cavalerie; le peuple qui le suivait ne pouvait se compter. Ils étaient tous Lybiens, Troglodytes, Ethiopiens. Quelques auteurs ont pris ce voyageur armé pour le célèbre Sésostris.

Les annales de Juda, durant le reste de la période que nous nous sommes proposé de parcourir, n'annoncent aucun agrandissement. Le royaume divisé est en proie aux guerres civiles, et celui d'Israël sur-tout voit une suite d'ambitieux usurper l'un sur l'autre une couronne qu'aucun droit n'avait affermi sur leurs têtes. Les Syriens de Damas et les Iduméens leur font des guerres fréquentes; Edom se révolte contre eux, elle reprend ses rois et son indépendance, et la route de richesses que Salomon avait ouverte est aussitôt fermée pour les Hébreux. Le peuple d'Israël et celui de Juda demeurent en stagnation pendant que l'univers s'étend sous les pas des nations; pendant qu'ailleurs les communications, plus fréquentes et plus variées, multiplient aussi les idées, les relations, les besoins et les arts.

Les troisième et quatrième livres des Rois, ainsi que le deuxième des Paralipomènes, nous ont conservé l'histoire suivie des deux royaumes d'Israël et de Juda; mais ce ne sont que des extraits. On attribue à Jérémie ceux qui composent les troisième et quatrième livres des Rois. Ces livres citent à chaque page les annales et l'histoire du temps; ils y renvoient pour les détails de quelques événemens succinctement indiqués; ils rappellent aussi quelques mémoires particuliers, tels que ceux de Jehu, fils d'Hanani, ceux d'Isaïe et de quelques autres.

Ces extraits ne sont généralement que des morceaux copiés sur les écrits du temps, dont le texte n'est que raccourci; et nous pouvons y retrouver, avec la mémoire des faits, le caractère littéraire propre à l'époque de leur composition.

Ces annales sans ornemens ont quelque chose de sévère : les mœurs qu'on y retrouve, semblables, à beaucoup d'égards, à celles que décrit Homère, le chantre inspiré par les dieux, semblent contracter de leur peinture une teinte plus sombre et plus terrible; peut-être aussi elles ont déjà cette empreinte de corruption qui tient au manque de développement. Les Livres des Juges nous offraient des tribus dans un état rapproché de la nature : on les suivait sur les montagnes où retentissait le cor de Gédéon, au pied de l'arbre vénérable sous lequel jugeait Débora; enfin, on les voyait surmonter de longs revers, et arriver à cette puissance que devaient consacrer les arts et les richesses de Tyr, les chants sublimes de David, et l'imposante majesté de Salomon. Maintenant on voit ce peuple se déchirer sans perspective, s'écarter des pures lumières naturelles sous un régime social imparfait, et ne point acquérir ces lumières réfléchies dont le régime social est la source, et dont sur-tout il a besoin.

Suivons cependant quelques morceaux de cette histoire, au moins singulière; transportons-nous à ces temps antérieurs de plus de neufs cent soixante-quatorze ans à notre ère, et sous le ciel brûlant de la Palestine, tout près des sables de Cédar; reportons-

nous à l'époque reculée où Jéroboam, roi d'Israël, plaçait un veau d'or à Bethel, et en mettait un autre à Dan, pour empêcher le peuple de se réunir à Juda en s'unissant à ses solennités.

Des traits pareils caractérisent et le siècle et la région. L'idolâtrie de l'Egypte et celle de la Phénicie ressortent dans l'idolâtrie que Jéroboam s'efforça d'introduire. Il n'en était point l'inventeur : il n'offrit pas aux dix tribus un culte absolument nouveau, et dont les notions leur fussent tout à fait étrangères; il n'usa même pas de contrainte, et ne fit que seconder et encourager leur penchant.

Le royaume de Juda toutefois ne paraît pas avoir adopté les veaux d'or, ni même le culte de Baal, excepté au temps d'Athalie; mais l'on voit à chaque page, qu'au mépris de l'autel unique, les hauts lieux furent par-tout consacrés, en Juda, par des sacrifices et des rites différens de ceux qu'avait prescrits la loi. Les princes de Juda les plus disposés à chercher le Seigneur de tout leur cœur; ceux dont le cœur était le plus parfait devant lui, ne purent se flatter de les détruire; ils s'occupèrent seulement d'en éloigner le peuple, et Josaphat forma dans cette vue une espèce de mission : il envoya des lévites, des prêtres, des prophètes, porter parmi le peuple la loi antique du Seigneur, et il ramena les esprits pour un temps.

Baal, en Israël, eut presque constamment et ses prêtres et ses prophètes; car il n'existait point de culte sans devins. Nous rencontrons dans cette histoire une foule de prophètes du Seigneur, sans compter ceux dont

nous aurons bientôt à étudier les écrits. Ces enfans des prophètes, comme dit l'Ecriture, pieux, exaltés, solitaires, ne paraissaient auprès des rois que comme les organes des menaces ou des instructions du ciel : ministère auguste et terrible, dont ils furent quelquefois victimes.

Elie, Elisée son disciple, furent les plus célèbres de ceux qui se bornèrent à juger et à servir le peuple; et nous verrons dans le détail de l'histoire, qu'intrépides devant les princes, ils furent toujours pleins de bonté pour les faibles qui vinrent à eux.

Retirés loin des hommes, dans un temps où les événemens n'avaient rien de complexe, ces prophètes, d'abord appelés *les Voyans*, comme nous l'avons lu de Samuel; ces prophètes, qui ne parlaient que d'inspiration, et qu'aucun intérêt ne pouvait conduire, devaient porter, dans leurs courtes apparitions, cette indépendance et cette sagacité sauvages auxquelles la profonde méditation et la connaissance parfaite des circonstances prêtent tant de sûreté et de force. La musique aidait quelquefois à soutenir leur enthousiasme : Elisée, appelé par Josaphat et Joram, fils d'Achab, qui se disposaient à attaquer les Moabites, leur dit : Faites-moi venir un joueur de harpe; et, « pendant que cet homme préludait sur sa harpe, la main du Seigneur fut sur Elisée. »

La période historique dont nous nous occupons est remplie d'une foule de prodiges : toutes les anciennes histoires en sont mêlées, et jamais un présage heureux ou malheureux n'a paru indifférent aux anciens dans

aucune de leurs entreprises. C'est un trait dans l'histoire de l'homme, que ce goût pour les merveilles, et que cette influence d'une confiance tout idéale sur les mouvemens de l'existence.

Tandis que Jéroboam, dit le texte, encensait auprès de son autel, un homme envoyé de Dieu apostropha l'autel. « Autel, autel, dit-il, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils dans la maison de David, il s'appellera Josias; il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui encensent maintenant; il brûlera sur toi les os des hommes. » L'autel se rompit à l'instant, la cendre se renversa. Le roi étendit la main pour commander qu'on arrêtât le prophète, et sa main desséchée ne put revenir à lui qu'après que le prophète eut prié le Seigneur.

Le prophète se retira; mais le Seigneur lui avait interdit de manger du pain et de boire de l'eau jusqu'à son retour en sa maison.

Il se reposait sous l'ombrage d'un thérébinthe, quand un vieux prophète vint le chercher sous prétexte d'un ordre de Dieu; et, lorsqu'après le repos il se fut remis en route, un lion parut et lui ôta la vie, sans toucher toutefois à l'âne du vieux prophète, que cet infortuné montait. Ainsi celui qui venait de faire trembler un roi au nom de la parole divine, rentra dans le néant au bord d'une solitude, pour avoir cédé à de faibles tentations.

En un siècle conduit par les inspirations, par les prophéties, par les oracles, toute circonstance devait être un miracle. L'annaliste devait exposer tous les faits

comme les résultats de quelques combinaisons surnaturelles; et le moindre événement, considéré ainsi, supposerait en tous les temps un enchaînement de prodiges.

Mais loin de moi, je le répète, loin de moi l'intention de prétendre effacer l'importance religieuse d'un livre si précieux! Je m'exalte, au contraire, avec ces solitaires forts d'une puissance intérieure et irrésistible; je me plonge dans l'antiquité qu'ils ont fait retentir, je m'enfonce dans leurs grottes profondes. Mon cœur trouve une indicible consolation à s'attacher comme eux à l'influence instantanée de la Divinité, sur ce qui nous touche; comme eux je la crois sensible à l'accent d'une franche et fervente prière; et je crois avec reconnaissance aux arrangemens merveilleux de l'incompréhensible bonté.

Le fameux Elie parut au temps d'Achab, fils d'Amri, qui avait fondé Samarie neuf cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne. Achab avait épousé Jésabel, fille du roi des Sidoniens, et il adora Baal avec elle.

Elie, après avoir courageusement commencé le ministère qu'il devait accomplir, se retira à Sarepta, et vécut chez une pauvre veuve, qui le nourrit du peu qu'elle avait. Sa faible provision ne cessa point de fournir à leur frugale subsistance. Mais cette femme perdit son fils unique. Elie cria vers le Seigneur, et dit : « Seigneur mon Dieu, affligerez-vous donc cette veuve qui me nourrit selon qu'elle le peut, jusqu'à faire mourir son fils? » Le Seigneur exauça la voix d'Elie; l'ame de l'enfant rentra en lui, et il recouvra l'existence. Elisée, disciple d'Elie, montra la même

bonté pour la Sunamite qui l'avait recueilli ; et son histoire est marquée dans le texte avec une simplicité presque digne de la Genèse.

Le protecteur, l'ami compatissant de la pauvre veuve de Sarepta, va devenir le vengeur de Naboth. « Naboth de Jezraël avait à lui, dans Jezraël, une vigne près du palais d'Achab, roi de Samarie, et Achab lui dit : Donnez-moi votre vigne afin que je puisse faire un jardin potager, parce qu'elle est proche de ma maison, et je vous en donnerai une meilleure ; ou, si vous le préférez, je vous la paierai en argent le prix qu'elle vaut. Naboth lui répondit : Dieu me garde de vous donner l'héritage de mes pères ! Achab revint donc chez lui tout en colère et plein de fureur à cause de cette parole de Naboth, qui lui avait dit : Je ne vous donnerai pas l'héritage de mes pères. Et, se jetant sur son lit, il se retourna du côté de la muraille, et ne mangea point. »

Jésabel vint le trouver ; elle apprit la cause de sa peine, et elle fit ordonner un jeûne : circonstance préparatoire à l'information des grands crimes. Deux hommes apostés déposèrent, et soutinrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre le roi. On le mena hors de la ville, et de suite il fut lapidé.

Achab s'en alla aussitôt dans la vigne de Naboth de Jezraël, pour s'en rendre maître ; mais en même temps le Seigneur adressa la parole à Elie de Thesbe, et lui dit : « Allez présentement au-devant d'Achab, roi d'Israël, qui est dans Samarie ; car le voilà qui va dans la vigne de Naboth pour s'en rendre maître. Et

vous lui parlerez en ces termes : Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez tué et ensuite vous vous êtes emparé. Et vous ajouterez : Voici ce qu'a dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront votre sang. Achab dit à Elie : En quoi donc avez-vous trouvé que je me déclarasse votre ennemi? Elie lui répondit : En ce que vous vous êtes vendu pour faire le mal aux yeux du Seigneur. »

On ne peut rien ajouter à l'énergie du texte, quand il est consacré aux expressions des prophètes. « J'ai vu, disait Michée devant Achab et devant Josaphat, j'ai vu le Seigneur assis sur son trône, et toute l'armée du ciel autour de lui, à droite et à gauche. Et le Seigneur a dit : Qui séduira Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth, en Galaad, et qu'il y périsse? L'un disait une chose et l'autre en disait une autre. Un esprit s'avança; et, se présentant devant le Seigneur, il dit : C'est moi qui séduirai Achab. Le Seigneur reprit : Et comment? Il répondit : J'irai, et je serai un esprit menteur dans la bouche de tous les prophètes. Le Seigneur dit : Vous le séduirez; allez, et faites comme vous le dites.

« Maintenant donc, le Seigneur a mis un esprit de mensonge en la bouche de tous les prophètes qui sont ici. Le Seigneur a prononcé l'arrêt. »

Cette figure est grande et hardie. On en trouve quelquefois qui tiennent aux usages. Sédécias, fils de Chanaana, l'un des prophètes consultés par Achab, s'était fait faire des cornes de fer, et disait : « Vous

battrez avec ces cornes, et vous agiterez la Syrie jusqu'à ce qu'elle soit toute détruite. »

Le roi David parle quelquefois de la corne qu'on relève droite avec orgueil. C'était un ornement que les Hébreux portaient sur le front, et qui ne pouvait se dresser qu'autant que la tête était haute. Le voyageur Bruce, qui a retrouvé en Abyssinie une foule de traditions et d'usages judaïques, a distingué celui de la corne qu'on relève avec fierté, et qu'on charge de broderies, et il a expliqué dans leur sens naturel des passages que des interprètes s'épuisaient à défigurer.

Plus les antiques histoires ont de naïveté, et plus elles donnent d'instructions. Les Livres des Hébreux nous ont gardé la trace du culte des nations qui entouraient celle d'Israël, et dont la Barbarie servit de règle au culte des Carthaginois. Le roi de Moab, vaincu par ses ennemis, prit, dit le texte, son fils aîné appelé à régner après lui, et il l'offrit en holocauste.

Ces événemens, que la rudesse des caractères dépouille de tout coloris, épouvantent l'esprit de leur puissante vérité. Il a suffi des forfaits d'Athalie, de l'enfance de Joas, de la fidélité du grand-prêtre Joad, pour fournir au génie, sur la scène tragique, les plus terribles développemens.

Je ne suivrai pas les détails d'une histoire dont le caractère principal a attiré notre attention. Des secousses continuelles ébranlèrent les deux royaumes, et sur-tout celui de Samarie; et, vers le temps qui correspond à celui de la fondation de Rome, Romélie régnait en Israël, et Azarias en Juda.

CHAPITRE II.

Des Livres de Salomon.

Nous avons observé dans l'examen de l'histoire de Salomon, que les monumens qui nous en restent étaient calqués sur les mémoires écrits de son temps. Le nombre de ces mémoires suppose un usage assez familier des lettres et de l'écriture; mais les extraits que nous en possédons laissent juger de leur simplicité.

Nous avons également observé les jeux de l'esprit humain dans le concours d'énigmes, et dans les défis métaphysiques que s'envoyaient alors les rois. A mesure que les jouissances de l'aisance, du luxe et de la paix commencèrent à se répandre, une existence idéale commençait à se créer, et il fallait se faire admirer d'un peuple qui n'avait plus besoin qu'on le sauvât.

Nous allons maintenant examiner des monumens plus importans, les ouvrages philosophiques du roi le plus célèbre de l'antiquité.

DES PROVERBES.

Les proverbes de Salomon sont des sentences plus ou moins suivies, dont le recueil, assez volumineux, fut fait sous le roi Ezéchias; c'est-à-dire environ deux cents ans après Salomon.

Ce recueil est divisé dans le texte en trois parties ; le titre est répété après les neuf premiers chapitres, et les sentences dès-lors ont un sens moins suivi, et un caractère de maximes plus marqué. Le chapitre vingt-cinq indique que les paraboles qui suivent sont du roi Salomon, comme celles qui précèdent, mais qu'elles ont été recueillies par les serviteurs d'Ezéchias, roi de Juda.

Le style de cet ouvrage annonce déjà quelques recherches : à côté d'un trait échappé du cœur, ou d'une vérité simple rendue avec une candeur parfaite, on distingue des figures, où l'effort, où le talent, où l'auteur enfin se découvre; mais cette parure a des graces naturelles. Les ornemens qui la composent sont tous à la portée de la main qui les assortit ; le goût, ou plutôt notre goût, ne se retrouve pas toujours dans leur disposition : mais Salomon travaillait de génie, et ne pouvait pas saisir encore l'ensemble et l'effet d'un morceau.

Les Proverbes de Salomon roulent sur un petit nombre de vérités.

« Il faut chérir la sagesse ; il faut en faire sa compagne et son guide ; il faut aimer ses amis, faire miséricorde à tous, fuir l'ivrognerie et le commerce adultère, et sur-tout celui auquel entraîne la séduction des femmes étrangères. »

Les préceptes paternels de l'auteur se répètent de mille manières ; les mêmes reviennent plusieurs fois et avec les mêmes expressions. Le ton en est toujours

doux et paisible, et peut-être qu'en les récitant, on ne pouvait élever inégalement la voix.

J'aime, je l'avoue, jusqu'à ces redites, jusqu'à ces longueurs qui supposent tant de loisirs. Les idées naissent une à une, le cœur jouit en les voyant éclore. Tels ces jeunes boutons qu'un tiède zéphir entr'ouvre feuille à feuille, et qui s'épanouissent peu à peu, selon les influences graduées de la saison.

Le début du livre est très-simple. « Les Paraboles de Salomon, fils de David, roi d'Israël.

« Le sage écoutera et deviendra plus sage.

« Il pénètrera la parabole et son sens, les paraboles des sages et leurs énigmes.

« La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse. Les insensés méprisent la sagesse et la doctrine.

« Ecoutez, mon fils, les instructions de votre père, et ne rejetez pas la loi de votre mère, et elles seront un ornement à votre tête et de riches colliers à votre cou.

« Mon fils, si les pécheurs vous appellent par leurs caresses, ne vous laissez point aller à eux. Ils aiment le sang, ils tendent des piéges à l'innocence; la sagesse crie vainement à la tête des assemblées du peuple: ils mangeront, dit-elle, le fruit de leurs voies, et ils seront rassasiés de leurs conseils.

« O mon fils, reprend l'auteur, n'oubliez pas ma loi, et que votre cœur garde mes préceptes.

« Car vous y trouverez la longueur des jours, la multiplication des années de votre vie, et la paix.

« Que la miséricorde et la vérité ne vous abandonnent

point ; mettez-les comme un collier autour de votre cou, et gravez-les sur les tables de votre cœur.... Ayez confiance en Dieu de toute votre ame, et ne vous appuyez point sur votre prudence. Ne soyez point sage à vos yeux, craignez Dieu, et fuyez le mal.

« La sagesse porte dans sa droite la longueur des jours ; elle porte dans sa gauche les richesses et la gloire.

« N'empêchez point de bien faire celui qui le peut ; faites bien vous-mêmes si vous le pouvez.

« Ne dites point à votre ami, allez et revenez, je vous donnerai demain, si vous pouvez lui donner aussitôt.

« Ecoutez, mes enfans, les instructions de votre père.

« Car étant moi-même fils d'un père qui m'a élevé, et d'une mère qui m'a aimé tendrement comme si j'eusse été son fils unique, il m'instruisait et me disait : Que votre cœur reçoive mes paroles, gardez mes préceptes, et vous vivrez.

« Travaillez à acquérir la sagesse, c'en est le commencement.

« Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie.

« Que votre source soit bénie ; vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse. Qu'elle vous soit une gazelle très-chère, un faon très-agréable ; que ses charmes vous enivrent en tous temps, et que son amour soit toujours votre joie. Pourquoi, mon fils, serez-vous séduit par l'étrangère, et vous reposerez-vous dans son sein ? »

Les instructions contenues dans les Proverbes, et dont le refrein paternel est si doux, ne sont pas rangées avec ordre. L'auteur s'adresse au paresseux, il le renvoie à la fourmi qui, sans chef, sans maître, sans prince, fait, dans l'été, sa provision, et amasse pendant la récolte.

Les sociétés humaines ont changé de face plusieurs fois depuis le siècle de Salomon; la société des fourmis est demeurée toujours la même.

La morale non plus ne change point.

« Il y a six choses que le Seigneur déteste, et son ame hait la septième.

« Les yeux altiers; la langue amie du mensonge; les mains qui répandent le sang innocent; le cœur qui forme de noirs desseins; les pieds légers pour courir au mal; le témoin trompeur qui assure des mensonges; celui qui sème des dissentions entre ses frères. »

Le livre des Proverbes offre une image vive et soutenue que je ne puis m'empêcher de présenter: elle tient à l'histoire, puisqu'elle porte l'empreinte et des mœurs et du siecle. L'auteur revient sur les dangers du commerce des étrangères.

« A la fenêtre de ma maison, dit-il, et regardant par les barreaux, j'aperçois des jeunes gens, et je considère un jeune homme insensé; il passe par l'angle d'une place, près de la maison de l'étrangère, et marche dans le chemin qui y conduit. Vers le soir, à la fin du jour, ou bien dans les ténèbres et l'obscurité de la nuit, je vois venir à lui cette femme parée comme une courtisane adroite à surprendre les ames; elle ne peut re-

tenir ses pieds dans sa maison. Elle tend ses piéges au dehors, dans les places, au coin des rues. Elle prend le jeune homme, elle lui donne un baiser, et, le flattant avec un air d'effronterie, elle lui dit : Je m'étais obligée à offrir des victimes pour me rendre le ciel favorable ; je me suis acquittée aujourd'hui de mes vœux. Je suis venue au-devant de vous. Je desirais vous voir et je vous ai rencontré.

« J'ai suspendu mon lit avec des cordons, et je l'ai couvert de tapis de l'Egypte, teints en diverses couleurs; je l'ai parfumé de myrrhe, d'aloës et de cinamome.

« Venez, car mon mari n'est point à la maison, il est allé faire un voyage qui sera long.

« Il a emporté avec lui un sac d'argent, il ne doit revenir en sa maison qu'à la pleine lune.

« Elle enlace le jeune homme par beaucoup de paroles, elle réussit à le séduire par les flatteries de ses lèvres.

« Il la suit comme un bœuf qu'on mène pour servir de victime, comme un agneau qui va à la mort en bondissant, comme si un oiseau s'élançait dans le filet, ne sachant pas qu'il y va de sa vie.

» Mon fils, écoutez maintenant. Que votre ame ne se laisse point entraîner dans les voies de cette femme, car elle en a blessé et renversé plusieurs, et elle a vaincu les plus forts. »

L'auteur ensuite représente la sagesse qui crie au long des chemins et au milieu des sentiers ; c'est dans

l'exhortation que l'auteur met dans sa bouche, que se trouvent ces sublimes paroles :

« Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies et dès le principe, avant qu'aucune chose fût. J'ai été établie de toute éternité, et dès le commencement avant que la terre existât.

« Les abymes n'étaient point encore, et déjà j'étais conçue. Les eaux des fontaines ne s'écoulaient point ; les montagnes ne s'étaient point arrêtées sur leur masse pesante ; j'ai été enfantée avant les collines.

« Il n'avait point fait la terre et les fleuves, il n'avait point posé les gonds du monde terrestre.

« Quand il préparait les cieux j'étais présente, et quand il imposait aux astres leurs mouvemens et leur loi ;

« Quand il consolidait la région éthérée, et balançait les réservoirs des eaux ;

« Quand il prescrivait à la mer ses limites, qu'il défendait aux flots de passer leur enceinte, et qu'il posait les fondemens de la terre,

« J'étais avec lui et je réglais toutes choses.

« Ecoutez moi donc mes enfans : Heureux ceux qui gardent mes voies ! »

Tout le paragraphe est très-beau ; les idées sont hardies ; mais elles sont pures, elles sont vraies. Le tour antique qui les exprime ne peut manquer de frapper et de plaire ; et le détail, l'énumération des objets de comparaison se rapportent toujours à la pensée unique et simple : « Dieu me possédait avant qu'aucune chose fût. »

Il est intéressant d'étudier aussi comment le plus fameux des rois de l'antiquité a prêché la plus saine morale. Si son livre manque de méthode, s'il a tout le désordre d'un discours familier, il en conserve aussi l'onction et le charme.

La seconde et la troisième partie du livre des Proverbes renferment sur-tout des maximes; et ces adages, courts et précis, offrent presque par-tout une antithèse marquée.

« L'espérance différée afflige l'ame. Le désir qui s'accomplit est un arbre de vie.

« Les lèvres menteuses sont abominables au Seigneur.

« Ceux qui agissent avec franchise lui plaisent.

« Celui qui croit au Seigneur aime la miséricorde.

« La santé du cœur est la vie de la chair.

« L'envie est la pourriture des os.

« La justice élève les nations. Le péché rend les peuples misérables.

« Les paroles graves siéent mal à l'insensé, et la langue menteuse au prince.

« Celui qui est ami, aime en tout temps; et le frère se connaît dans l'affliction.

« Le riche et le pauvre se sont rencontrés. Le Seigneur est le créateur de l'un et de l'autre.

« Ceux qui disent au méchant, vous êtes juste, seront maudits des peuples et détestés des nations.

« Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui de l'eau à boire.

« Le prince qui écoute favorablement les faux rapports, n'aura que des méchans pour ministres. »

Un petit nombre de citations ne peut donner sans doute une suffisante idée d'un recueil assez volumineux. La paresse, l'avarice, le mensonge, la dureté envers les pauvres, l'excès dans les paroles, y sont repris tour à tour; ce sont des sources de malheur et de honte; ils sont odieux devant Dieu et devant les hommes.

Ces excellentes moralités roulent essentiellement sur des vérités communes et triviales; mais cela même ajoute à l'intérêt que leur antiquité inspire. Le moraliste roi s'exprime, à trois mille ans de nous, avec une clarté, une brièveté, une simplicité parfaites; et, en destinant ses leçons à toutes les classes des hommes, il les a rendues propres à l'instruction de tous les siècles.

Le livre des Proverbes se termine par le portrait de la femme forte. « La femme forte, plus précieuse que les trésors les plus lointains. »

Ce portrait est presque historique; il prouve jusqu'à quel point, dans les mœurs de ce siècle, l'intelligence et l'activité de la femme étaient utiles à sa maison; le cœur de son mari mettait en elle sa confiance.

« Elle a cherché la laine et le lin. Elle a considéré un champ et l'a acheté. Elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Elle a ouvert sa main à l'indigence. Elle étend son bras vers le pauvre. Elle ne craint point pour sa maison le froid et la neige, ses domestiques ont un double vêtement. Elle se brode une robe magnifique.

Elle est parée de pourpre et de lin. Elle fait un voile et le vend. Elle fournit des ceintures au marchand. Son mari est illustre aux portes de la ville, et quand il vient s'asseoir entre les sénateurs de la terre. Elle est revêtue de force et de beauté. Elle rira au dernier jour. Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de la clémence est sur sa langue. Ses enfans se sont levés et l'ont proclamée très-heureuse; son mari s'est levé et a fait son éloge. La grace est trompeuse et la beauté vaine, mais on louera toujours celle qui craint le Seigneur. »

Que de réflexions provoque cette belle image! Quel charme dans ce trait qui, tout en déclarant la beauté une chose vaine, en revêt la femme forte, autant que de sagesse! Quel sentiment profond des jouissances de la vertu dans ce mot si simple, « elle rira au dernier jour. » Quelle justesse dans cette conception de l'auteur, qui doue la femme forte d'un grand courage! C'est dans la vérité, c'est dans la belle nature, que se puisent de pareils tableaux. Aucun trait de cette belle peinture ne peut supposer une copie, et les accessoires encore se sont trouvés au temps de l'écrivain.

DE L'ECCLÉSIASTE.

Le livre de l'Ecclésiaste est le second de ceux qui restent de Salomon. Le mot ecclesiaste signifie *orateur* ou *prédicateur*, celui qui rassemble et qui instruit le peuple.

Ce livre peut se considérer comme les mémoires d'un philosophe et le fruit des réflexions d'un prince désabusé des vaines grandeurs.

Il règne dans cet écrit fort court un ton d'abandon et d'épanchement qui persuade et qui intéresse tout ensemble.

Il s'y trouve de la poésie, des images, de la grandeur. Le moraliste Ecclésiaste, fils de David et roi de Jérusalem, s'exprime toujours avec dignité; l'expérience d'après laquelle il donne ses leçons, est celle qu'on acquiert dans un rang élevé; et la sagesse qu'il enseigne est heureusement ornée de tout ce que l'étude pouvait dès-lors fournir.

Le Livre de l'Ecclésiaste est un discours, mais les idées qu'il offre, quoique relatives au même objet, n'ont pas toujours un enchaînement nécessaire, et leur disposition, ou plutôt leur mélange, n'annonce ni travail, ni méthode.

Moins distraits que nous, et privés de ces bibliothèques qui occupent nos esprits, comme des tableaux mouvans, les anciens devenaient sages en réfléchissant sur eux-mêmes, sur les autres, sans préjugé, et en contemplant la nature en quelque sorte sans dessein.

Les ouvrages de Salomon, comme ceux de David et de Moïse, n'offrent point de recherches savantes. Salomon nous apprend le secret de ses connaissances: « Moi, dit-il, l'Ecclésiaste, j'ai été roi d'Israël dans Jérusalem. Mon esprit a contemplé les choses avec une grande sagesse, et j'ai beaucoup appris. J'ai appliqué mon cœur pour connaître la prudence et la doctrine, les erreurs et l'imprudence, et j'ai reconnu qu'en cela même il y avait bien de la peine et de l'affliction d'es-

prit. Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, en commençant, et tout est vanité. Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ? »

Cette expression assez belle, ***sous le soleil***, pour dire sur la terre, se trouve fréquemment dans les œuvres de Salomon.

Les écrits de cette antiquité prêtent bien plus que d'autres aux applications; ils sont nourris de textes, c'est-à-dire, de traits pleins de sens, et susceptibles de développemens.

Salomon s'écriait : « Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire, voilà une chose nouvelle, car elle a été déjà dans les siècles qui se sont passés avant nous; tout n'est que vanité. » Telle est presque par-tout la conclusion du prince, du sage désabusé; mais pourtant il comprend qu'il est bon de se réjouir, et de faire le bien pendant sa vie : « Car tout homme, dit-il, qui mange, qui boit, et qui voit le bien dans son travail, a goûté les dons de Dieu. »

« O mon fils ! dit l'auteur, ne cherchez rien de plus. On peut faire des livres sans fin, et la continuelle méditation de l'esprit afflige le corps. Craignez Dieu, et observez ses commandemens: car c'est là tout l'homme; et Dieu fera rendre compte en son jugement de toutes les fautes et de tout le bien et le mal qu'on aura fait.

« Toutes choses ont leur temps, nous dit l'Ecclésiaste, et tout passe sous le ciel après le temps prescrit. Tout ce que Dieu a fait est très-bon en son temps; il a livré le monde aux disputes des hommes, sans que

l'homme puisse reconnaître les ouvrages que Dieu a créés depuis le commencement jusqu'à la fin.

« Ne soyez pas trop juste, et ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que vous n'en deveniez stupide.

« Il est bon que vous souteniez le juste, mais ne retirez pas aussi votre main de celui qui ne l'est pas; car celui qui craint Dieu ne néglige rien.

« Que votre cœur ne se rende point attentif à toutes les paroles qui se disent, de peur que vous n'entendiez votre serviteur parler mal de vous; car vous savez en votre conscience que vous avez vous-même souvent mal parlé des autres.

« J'ai vu sous le soleil, dit ailleurs l'Ecclésiaste, j'ai vu l'impiété dans le lieu du jugement, et l'iniquité dans le lieu de la justice.

« Et j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, et ce sera alors le temps de toutes choses. »

On ne saurait guère douter que l'Ecclésiaste, en quelques passages, ne se soit proposé d'exprimer ses idées sur l'état de la vie future. Les Livres des Hébreux ne s'expliquaient pas clairement à cet égard; et, sans exclure une opinion qui fut dès le principe répandue sur la terre, Moïse ne l'avait pas expressément fixée, pour ne pas induire son peuple à déifier des mortels. Salomon ne prononce rien; mais il y a de la noblesse dans son hésitation, et sur-tout dans sa confiance.

« J'ai dit en mon cœur, s'écrie-t-il, à l'égard des enfans des hommes, Dieu les éprouve, et il fait voir

qu'ils sont semblables aux bêtes; c'est pourquoi les hommes meurent comme les bêtes..... Ils ont tous été tirés de la terre; ils retournent tous dans la terre. Qui connaît si l'ame des enfans des hommes monte en haut, et si l'ame des bêtes descend en bas? J'ai reconnu que le meilleur pour l'homme est de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage. Car qui le pourra mettre en état de connaître ce qui doit arriver après lui? Mais comme la sentence n'atteint pas le méchant, aussitôt qu'il a fait le mal, les enfans des hommes le commettent sans témoigner aucune crainte; et pourtant cette patience même avec laquelle le pécheur est souffert, m'a appris que ceux qui craignent Dieu, que ceux qui respectent sa face, doivent nécessairement être heureux. »

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

Le Cantique des Cantiques est le troisième des ouvrages de Salomon. C'est un morceau célèbre, et peut-être le plus ancien de ce genre; c'est un chant d'amour, tout rempli des images les plus riantes; c'est une véritable églogue, ou plutôt un recueil d'églogues; c'est un dialogue entre l'époux et l'épouse, interrompu de temps en temps par une espèce de chœur de bergères.

Une ardente passion respire dans les expressions de ce poème, il me semble qu'on peut y marquer quatre églogues, c'est-à-dire, quatre scènes bien distinctes et consacrées au même sentiment.

Toutes sont l'ouvrage du chantre couronné; tout y porte l'empreinte de sa grandeur naturelle et de la magnificence qui l'entoure; mais tout se confond dans l'amour, dans les desirs qu'il inspire, et dans ceux qu'il ressent.

Nous avons remarqué dans les ouvrages moraux l'unité de la morale des siècles; nous découvrons dans le plus ancien cantique d'amour, que le sentiment aussi n'a qu'un langage, et le style bucolique du poème de Salomon prouve un rapport aussi constant qu'aimable entre les impressions que procurent les ouvrages de la nature et les jouissances des cœurs délicieusement émus.

Ces entretiens, au reste, n'ont presque rien de vraiment dramatique : c'est comme un rêve, c'est comme une illusion à laquelle l'époux s'abandonne dans son ivresse; c'est un hymne de volupté, dont plusieurs traductions successives ont sans doute forcé l'expression, et enlevé cette mollesse, ce velouté, si je l'ose dire, qui en augmentaient la fraîcheur.

Quoi de plus simple et de plus charmant que ces traits : L'épouse appelle avec transport un embrassement de son bien-aimé. « Je suis noire, dit-elle, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les tabernacles de Salomon. Ne considérez pas si je suis devenue brune, le soleil a brûlé mon teint. »

L'époux survient, et il répond : « Si tu ne te connais pas, ô la plus belle des femmes, suis les traces des

troupeaux, et mène tes chevreaux près des tentes des pasteurs. » Le dialogue s'anime, le sentiment devient une extase. « Filles de Jérusalem, s'écrie l'heureux époux, je vous adjure par les chevreuils, par les cerfs des campagnes, ne troublez point, ne réveillez point mon amie, jusqu'à ce qu'elle-même ouvre les yeux.

« Voilà, reprend ailleurs l'épouse, voilà mon bien-aimé qui me parle, et qui me dit : Lève-toi, hâte toi, ô ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, viens à moi!

« Car l'hiver est déjà passé, les pluies se sont dissipées et ont cessé entièrement.

« Les fleurs paraissent sur notre terre, le temps de la taille est venu, la voix de la tourterelle s'est fait entendre.

« Le figuier a commencé de pousser ses premières figues; les vignes sont en fleur, et l'on en sent le parfum; lève-toi, ma bien-aimée, mon unique beauté, viens à moi! »

Le troisième chapitre, ou, si l'on veut, la deuxième scène, suppose le délire de l'épouse, qui toute la nuit a cherché vainement son bien-aimé dans la maison. Elle est sortie, elle a parcouru toute la ville, elle a rencontré les soldats qui la gardent. « Avez-vous vu, leur a-t-elle dit, celui que chérit mon ame? » Elle le trouve, elle ne veut plus le quitter; et l'époux conjure pour la seconde fois les filles de Jérusalem de ne point troubler le repos de sa bien-aimée.

Le quatrième chapitre, ou peut-être la troisième scène, est un chant de l'époux qui s'adresse à l'épouse, et dont

les comparaisons multipliées peuvent donner l'idée de ce style oriental, encore le même aujourd'hui. Il a de l'énergie, parce qu'il exprime un petit nombre d'idées ou de sentimens avec les figures dont les objets frappent les yeux de celui qui parle; mais il peut bien manquer de goût, parce qu'en Orient, et au temps de Salomon, l'ouvrage ou le poème créé par l'enthousiasme n'avait pas assez de juges capables, comme dit l'Ecclésiaste, de comparer deux choses pour trouver une raison.

« Que tu es belle, ô mon amie! que tu es belle! Tes yeux sont ceux des colombes, les boucles de tes cheveux sont comme les troupeaux de chèvres suspendus au mont de Galaad.

« Tes dents sont comme un troupeau de brebis qu'on a tondues, et qui remontent du lavoir.

« Tes lèvres sont comme une bandelette d'écarlate; ton parler est plein de douceur; tes joues ressemblent aux pommes de grenade....; tes seins sont comme deux petits chevreaux nés le même jour et nourris entre les lis. »

C'est l'amour réciproque et l'amour au comble des jouissances, que « le bien-aimé choisi entre mille, et dont les cheveux noirs comme le corbeau retombent comme de jeunes palmes, » que le roi Salomon, en un mot, a chanté. Cette circonstance influe nécessairement sur le ton du cantique. Tout y est exprimé comme tout y est senti. Salomon, en le composant, ne cherchait point le mérite et d'un auteur et d'un poète;

il écrivait seulement pour son heureuse amie, et pour doubler leur mutuel plaisir.

Au siècle de Salomon, quand toute fille, en sortant de l'enfance, passait nécessairement au pouvoir d'un mari; quand l'homme s'entourait de plusieurs concubines et s'unissait à plusieurs femmes, l'expression de l'amour suivait l'hymen, et ne pouvait le précéder.

Je vois, je l'avoue avec orgueil, que l'homme dont le nom s'élève avec les siècles et retentit sur toute la terre, a tracé le portrait sublime de la femme forte, et composé le Cantique des Cantiques. « L'amour, dit-il, est fort comme la mort. »

Je répète pour la millième fois que le sens littéral est le seul à ma portée dans les écritures que j'étudie. J'observe néanmoins que l'Eglise catholique a donné à la dévotion des ames tendres plusieurs des sentimens exprimés dans le Cantique. Elle a saisi ce mot touchant : « Je dors, mais mon cœur veille. » La vraie piété est un doux mouvement qui suppose une ame sensible; et l'on ne peut aimer, je crois, sans prier Dieu souvent.

DE LA SAGESSE.

Le Livre de la Sagesse est le quatrième de ceux qu'une opinion assez universelle attribue au roi Salomon. Cependant je dois observer que plusieurs pères de l'Eglise n'ont pas cru qu'il en fût l'auteur : saint Augustin est de ce nombre. Tertullien et Origène en ont jugé différemment, et je ne déciderai point entre de pareilles autorités.

Le Livre de la Sagesse n'est point compris dans le Canon des Juifs, et aucun exemplaire hébreu de ce Livre ne subsiste.

Il est écrit avec plus de suite que ceux qui le précèdent. Quelques idées abstraites sur l'autre vie y sont rendues avec une clarté, une précision, une assurance en un mot, toutes nouvelles, relativement aux écrits dont jusqu'ici nous avons fait l'étude.

Ceux qui ont trouvé ce Livre au-dessus du siècle de Salomon, l'ont attribué à quelqu'un des septante, ou du moins ont pensé qu'il datoit de leur siècle, plus de sept cents ans après Salomon.

Je me conforme, quoi qu'il en soit, à l'opinion la plus commune, en traitant ici de ce Livre. Et ce Livre, à beaucoup d'égards, porte le cachet de la profonde antiquité que généralement on lui suppose.

Il n'offre aucune trace d'une érudition appuyée sur une autre étude que sur celle de la nature, et sur les connaissances répandues en Orient, dans le temps où vivait Salomon.

Les récompenses, les peines d'une autre vie, étaient des traditions reçues même dans la Grèce au temps d'Homère, qui, selon toute apparence, vivait cent ans après le savant roi. Cette vérité est la plus saillante de celles qu'expose le Livre de la Sagesse; et la force, le mouvement et la poésie d'images qui la soutiennent, respirent dans tous les ouvrages dont Salomon paraît l'auteur.

Il se désigne lui-même assez clairement dans celui-ci. Les réflexions qu'on y trouve au sujet de l'idolâtrie

sont rattachées aux traits d'une seule histoire; celle du peuple hébreu, depuis le commencement jusqu'à la sortie de l'Égypte et au voyage dans le désert.

Le style du Livre de la Sagesse, quoique plus concis que celui des autres Livres, conserve ces comparaisons multipliées, ces détails presque superflus, même ces répétitions, si ordinaires aux plus anciens ouvrages.

Quel que soit son auteur, quelle que soit son époque, ce Livre est certainement un des plus beaux monumens philosophiques de l'antiquité; et je doute que la Grèce puisse offrir à l'Orient rien de plus pur dans la morale et de plus admirable dans les pensées.

Les ouvrages moraux les plus anciens sont en général les plus courts, et l'on en distingue toujours mieux le but et l'objet que le plan.

L'auteur ne parle plus quand il n'a plus à dire; et, s'il multiplie les comparaisons sur une même idée, ou s'il la répète, c'est seulement pour mieux l'inculquer. Le ton du précepte est le plus naturel à celui qui se propose d'enseigner, sur-tout si ce maître est revêtu d'une dignité supérieure à tous ceux qu'il veut instruire. Ce ton est celui des Livres de Salomon, quelle que soit la simplicité qui caractérise leurs débuts.

« Aimez la justice, vous qui êtes les juges de la terre. Ayez sur le Seigneur des sentimens dignes de sa bonté; cherchez-le avec un cœur simple. L'esprit de sagesse est plein de bonté. » L'auteur proscrit l'envie, la médisance et le mensonge. « La bouche qui ment, dit-il, doit tuer l'ame. Dieu n'a pas fait la mort.

Il a tout créé, afin que tout subsistât. Toutes les créatures étaient saines dans leur origine. Rien de mortel n'était en elles; et le règne des enfers n'était point sur la terre. Mais les méchans ont appelé la mort à eux par leurs œuvres et par leurs paroles; et, la croyant amie, ils ont fait alliance avec elle, et ils ont péri. »

Le sage présente l'égarement de pensées qui a fait dire aux hommes : « Nous sommes nés comme à l'aventure; après la mort nous serons comme n'ayant point été. La respiration est dans nos narines comme une fumée. Une étincelle de feu fait battre notre cœur; lorsqu'elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendres; l'esprit se dissipera comme un souffle..... Jouissons donc des biens présens....; enivrons-nous de vins exquis; arrosons-nous de parfums; ne laissons point passer la fleur de la saison; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Opprimons le juste dans sa pauvreté. Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible n'est bon à rien.....

« Ils ont ignoré les secrets de Dieu; ils n'ont point cru qu'il y eût de récompense à espérer pour les justes, et ils n'ont pas jugé de la gloire des ames saintes; car Dieu a créé l'homme indestructible, *et il l'a fait à l'image de sa ressemblance.* Mais, par l'envie du Démon, la mort est entrée dans le monde. »

L'auteur offre de suite un tableau énergique du sort des justes et des méchans. La fin de ces derniers doit être funeste; leurs femmes doivent être insensées, leurs enfans pleins de malice.

Les justes, au contraire, méprisés des méchans,

sont appelés à une gloire ineffable. « Les méchans le verront, ils s'écrieront dans le regret de leur cœur : Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité ; nous avons marché en des chemins difficiles ; nous avons ignoré la voie du Seigneur. Qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, ou comme une flèche rapide qui ne laisse dans l'air aucune trace de son passage. »

Bientôt l'auteur, s'élevant à la plus grande dignité, interpelle les rois, et commande leur attention. « Considérez, dit-il, que vous avez reçu cette puissance du Seigneur et cette force du Très-Haut. Il interrogera vos œuvres et scrutera le fond de vos pensées. Ceux qui commandent aux autres seront jugés avec une extrême rigueur. Dieu n'exceptera personne, il ne respectera la grandeur de qui que ce soit, parce qu'il a fait les grands comme les petits, et qu'il a soin de tous. »

C'est ici que l'auteur, se désignant lui-même avec une majestueuse confiance, et appelant son expérience en témoignage, ne craint pas de prononcer : « Je suis moi-même un homme mortel, et tout semblable à tous les autres.... Etant né, j'ai respiré l'air commun ; je suis tombé sur la même terre, et je me suis fait entendre d'abord en pleurant, comme tous les autres ; car il n'y a point de roi qui soit né autrement : il n'y a pour tous qu'une manière d'entrer dans la vie et une manière d'en sortir. »

L'auguste écrivain nous apprend qu'il a cherché

ardemment la sagesse, « la vapeur de la vertu de Dieu, l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant.

« Il a aimé cette sagesse, il l'a desirée dès sa jeunesse, il a tâché de l'avoir pour épouse; Dieu lui a fait la grace de parler selon les lumières de son cœur, et d'avoir des pensées dignes des dons qu'il avait reçus.

« C'est Dieu qui est le guide de la sagesse; c'est lui qui redresse les sages.

« C'est lui, reprend-il, qui m'a donné la vraie connaissance de ce qui est, qui m'a fait savoir la disposition du monde, les vertus des élémens, le commencement, la fin et le milieu des temps, les changemens que causent l'éloignement et le retour du soleil; la vicissitude des saisons, les révolutions des années, les dispositions des étoiles, la nature des animaux, les instincts des bêtes, la force des vents, les pensées des hommes, la variété des plantes, les vertus des racines. »

Dans le reste du discours, l'auteur rappelle, comme dans un hymne à la divine sagesse, les détails et la conduite de la Providence sur son peuple. Son récit n'est pas sans emphase; il semble s'efforcer d'ajouter une magie nouvelle aux prodiges qu'il fait ressortir. « Quel est celui qui vous dira, s'écrie-t-il, pourquoi avez-vous fait cela? Qui paraîtra devant vous pour prendre la défense des hommes injustes? Qui vous accusera quand vous aurez fait périr les nations que vous aurez créées? Il n'y a point d'autre Dieu que vous

qui avez soin de toutes choses, devant lequel vous ayez à faire voir qu'il n'y a rien d'injuste dans vos jugemens. »

Au milieu du récit qui termine ce morceau, l'auteur de la Sagesse place, comme sans dessein, une intéressante digression sur les trois genres d'idolâtrie qui de son temps occupaient l'Orient.

Le premier est sûrement le plus pur, c'est le Sabéisme. « Ils se sont imaginé, dit l'auteur, que le feu, le vent, l'air le plus subtil, la multitude des étoiles, l'abyme des eaux, le soleil, la lune, étaient les dieux qui gouvernaient le monde. Ils sont à excuser; car, s'ils tombent dans l'erreur, on peut dire que c'est qu'ils cherchaient Dieu, et s'efforçaient de le trouver. Mais ceux-là sont bien malheureux et n'ont que des espérances mortes, qui ont donné le nom de Dieu aux ouvrages de la main des hommes. »

C'est le second genre d'idolâtrie. L'auteur suit l'ouvrier depuis la forêt où il abat un arbre. Il détaille ses travaux, et le partage qu'il fait du bois qu'il a coupé jusqu'à ce qu'il façonne le morceau qui lui reste, et lui donne par son art une figure d'homme, ou même d'animal. Il le frotte de vermillon, il le peint de rouge; il fait une niche, il le place dans la muraille, il l'attache avec du fer : il lui fait ensuite des vœux.

L'auteur représente l'erreur, qui déifie des morts révérés ou chéris. L'adresse des sculpteurs, autant que la flatterie des hommes, achève, dit-il, d'entraîner l'ignorance. De là résulte un culte abominable, et le

sacrifice des enfans ; de là s'introduisent des veilles infames, et tout le désordre des mœurs.

Le troisième genre d'idolâtrie enfin, c'est l'adoration de ces animaux qui, comparés à d'autres animaux, se trouvent encore au-dessous d'eux, et dont la vue ne peut inspirer que l'horreur.

CHAPITRE III.

De Lockman et de Sanchoniathon.

C'est vers les temps de Salomon que la chronologie s'accorde à placer Lockman et Sanchoniathon.

DE LOCKMAN.

Lockman fut un esclave nubien, ou même un esclave noir à cheveux laineux. Les Orientaux l'ont surnommé le Sage. Un chapitre de l'Alcoran est décoré de ce nom célèbre ; et les Musulmans disent *enseigner à Lockman*, pour exprimer une chose impossible.

Lockman peut-être n'a rien écrit ; mais ses apologues, transmis d'âge en âge, n'en sont pas moins originaux à l'égard d'Ésope de Phrygie ; si toutefois l'Ésope des Grecs n'est pas le Lockman des Orientaux.

Le Brachmane Bidpaï, ou Pilpaï, a conservé, selon toute apparence, plusieurs apologues de Lockman. Il en fit ou en recueillit un nombre assez considérable à l'usage du roi Dabchelim, glorieux monarque de

l'Inde, et le successeur de Porus. Le livre de Bidpaï acquit dans l'Orient une extrême célébrité. Considéré dans l'Inde comme un des trésors de l'état, il ne fut donné à la Perse qu'au sixième siècle de notre ère; et, traduit en Persan, il l'a été depuis en arabe et en turc.

C'est à travers tous ces voiles différens que le génie de Lockman apparaît de nos jours. Pilpaï le cite à chaque page; et l'on a retrouvé quelques-unes de ses fables dans un autre recueil arabe, récemment traduit en français. Mais il est sûrement impossible de discerner exactement l'originale création de Lockman; et un grand nom survit à l'ouvrage qui le donne.

Ces apologues tendent presque tous à la confirmation de quelque sage maxime d'une grave simplicité.

La haute antiquité n'a point eu d'ouvrages plaisans. Ecrire, dans les temps reculés, était remplir une grande tâche. Tout était sérieux dans cette occupation. La joie a souri dans le monde avec la création sans doute; mais la gaieté de convention est une combinaison qui n'appartient qu'aux temps et aux contrées où l'esprit de société domine.

Les apologues attribués à Lockman s'adressent souvent à des rois; et la plus sûre barrière aux excès de leur puissance a été prise par les anciens dans leur propre moralité. C'est le caractère du prince que les sages d'Orient s'attachent à modifier. Ils insistent sans variation sur la justice et la clémence; et la modération, disent-ils, tient lieu aux rois de toutes les vertus.

DE SANCHONIATHON.

Quelques auteurs ont regardé Sanchoniathon comme bien antérieur au siècle où je le place; et quelques-uns l'ont fait contemporain de Sémiramis. Mais mon objet n'est point de me livrer aux discussions chronologiques, et je m'arrête à cet égard, presque sans examen, au parti qui me paraît le plus généralement suivi.

Sanchoniathon naquit à Béryte en Phénicie. Il écrivit l'histoire de Phénicie dans la langue punique; et ce livre, traduit en grec au temps de l'empereur Adrien, ne nous est resté que par fragmens.

Les plus anciennes nations ont toujours mis du prix à la conservation de leurs annales; mais il ne paraît pas que leurs écrivains aient jamais pris soin d'éclaircir aucune de leurs dates. Ils n'avaient pas d'époque fixe, ils n'avaient pas d'ère commune; ils comptaient par générations, et souvent ils ne comptaient point. Les plus précises de leurs supputations sont même, pour ce motif, la source des plus grandes erreurs. Ils n'adaptaient pas heureusement leurs travaux astronomiques à l'histoire, et ils se bornaient à les entasser.

On a dit que Sanchoniathon avait écrit d'après *Tot*, ou sur des *Tots*. On a pris ce mot en différentes acceptions, et peut-être la véritable a-t-elle été long-temps la seule inaperçue.

Bruce regarde le *Tot* comme l'éphéméride antique, comme l'abrégé des rapports astronomiques appliqués à un temps donné. Il a fait graver une pierre d'Axum

à laquelle il donne ce titre et attribue cette primitive destination.

L'auteur de Phénicie commence son histoire avec celle du monde; et, quel que soit l'instant où Sanchoniathon ait vécu, c'est toujours un fait remarquable. « Il n'existait, dit-il, que le souffle et l'esprit d'un air ténébreux, un chaos plein de confusion et sans clarté. »

L'antiquité a eu sa création du monde et ses fables, comme ses systèmes ont tous eu pour objet de la conter ou de la comprendre.

J'ai reçu volontiers l'opinion qui rapproche l'historien de Béryte du grand roi de Jérusalem. Tyr, à cette époque célèbre, jouissait de toute sa splendeur, et possédait, avec d'immenses richesses, le goût et le besoin des lumières et des arts.

CHAPITRE IV.

Des Grecs, depuis le dixième siècle jusqu'au milieu du huitième avant l'ère chrétienne environ.

Les temps qui ont suivi, en Grèce, les émigrations éoliennes et ioniques, nous offrent peu de monumens historiques, soit pendant la période qui s'ouvre devant nous, soit même jusqu'à la guerre des Perses.

Cette période toute entière fait une lacune dans les livres de Diodore de Sicile, et ceux d'Hérodote ne

commencent que vers le temps de sa propre naissance et des triomphes de sa patrie.

Cet intervalle toutefois est celui d'un beau développement. Je trouve un intérêt extrême à en étudier les progrès, et à suivre comme pas à pas le genre humain dans sa marche graduée. L'Europe me semble un champ immense que la culture et l'industrie couvrent successivement de demeures et d'habitans.

On ne peut déterminer avec exactitude l'époque de Phidon, roi d'Argos, ou du moins puissant à Argos; car, en remontant dans les antiquités, on ne peut donner aux mots que le sens des choses. Il paraît qu'on s'accorde à placer ce Phidon vers neuf cents ans avant l'ère chrétienne. C'est à lui qu'on rapporte l'invention ou l'introduction des poids et mesures en Grèce, et l'usage d'une monnaie battue.

Lycurgue leva bientôt son visage sévère sur l'enfance de ces contrées. Il conçoit dans tous ses détails un système d'instruction. Il applique tout son génie à régler les individus. Car, si les sociétés nombreuses n'ont de mouvemens que ceux de leurs masses, les sociétés naissantes et bornées dépendent presque entièrement de chaque membre qui les compose. L'antique législateur eut toujours pour objet de maîtriser et d'assujettir l'homme, tandis que le législateur moderne ne songe qu'à assurer sa plus parfaite indépendance, à l'abri du régime social.

On sait que Lycurgue eût été roi de Sparte par le droit de sa naissance, si la veuve du roi son frère ne se fût trouvée enceinte au moment de sa mort. On sait

avec quel désintéressement il se rendit tuteur de l'enfant couronné. Cependant ses ennemis ayant répandu des bruits injurieux sur ses vues secrètes, il s'éloigna pour les anéantir, et ses longs voyages sans doute fournirent de nouveaux alimens aux idées de lois et de réformes qu'il avait déjà entretenues.

Lycurgue visita la Crète, l'Ionie et même, à ce qu'on croit, l'Egypte. Il puisa dans tous ces pays, et particulièrement en Egypte, quelques-unes des notions qu'il s'efforça de réaliser à son retour; mais avant de rien entreprendre il se rendit à Delphes, il consulta le dieu, et reçut la promesse des plus brillans succès.

Les réglemens que médita Lycurgue ressemblent tous à ceux que le zèle religieux introduisit jadis en quelques monastères. Je ne pense pourtant pas qu'ils aient été alors aussi loin des mœurs de la Grèce, qu'ils le seraient aujourd'hui de nos mœurs.

On ne doit pas oublier que le partage d'un territoire suivait toujours, en ce temps, l'envahissement du vainqueur. Les propriétés des bannis à la suite des dissentions se partageaient toujours dans les cités, sans pitié comme sans scrupule.

L'agriculture et l'industrie rurale n'étaient pas encore florissantes. Les esclaves par-tout exerçaient les travaux des champs.

La division nouvelle des terres en Laconie put donc s'y opérer sans briser tous les nœuds de la garantie sociale. On peut en dire autant sur l'introduction de la monnaie de fer dont Lycurgue fit une loi; car la cir-

culation des monnaies en tout genre était encore peu commune dans la Grèce.

Les repas communs, si étrangers pour nous, ne devaient point déplaire aux sujets de Lycurgue. Sans livres, sans spéculations, sans industrie individuelle, sans richesses d'ostentation, aucun intérêt n'empêchait qu'ils ne se réunissent avec joie, et la conversation devait faire leur plaisir.

L'éducation publique fut une loi de Sparte, c'est-à-dire que dès le premier âge, l'enfant y fut compris dans la société, et y fut rangé dans sa classe, comme les vieillards eux-mêmes dans celle qu'ils composaient.

Lycurgue ne porta point à Sparte l'espèce de férocité qui, malgré lui peut-être, a caractérisé une partie de ses institutions. L'exposition des enfans peu robustes était pratiquée avant lui; il n'aurait pas pu l'introduire. Les traitemens barbares infligés aux enfans dans les fêtes les plus solennelles n'étaient, dans les agrestes préjugés de Sparte, que des épreuves de leur courage. C'est par d'effroyables souffrances que les chasseurs en Amérique éprouvent les chefs qu'ils se donnent, et l'honneur parmi eux consiste à braver la douleur.

Peu de lois suffisent à ceux qui parlent peu, c'était un adage de Lycurgue; et le langage concis des Spartiates a attaché au mot de laconisme l'idée d'une parfaite précision et d'une agréable finesse.

Les Spartiates d'ailleurs vivaient comme des abeilles, toujours en société; et si nous exceptons les exercices militaires, leur existence se passait dans un continuel loisir. Les entretiens de ceux qui avaient vu et qui

avaient agi, devenaient autant de cours d'instruction, et suppléaient à l'expérience des jeunes gens qui les écoutaient. A une époque où l'anarchie dominait encore dans la Grèce, ce fut une grande conception que de faire vivre les hommes ensemble sans aucune occupation, pour le seul amusement.

On dit qu'un Spartiate voyant imposer, dans Athènes, une amende pour cause d'oisiveté, voulut connaître l'homme qui l'avait encourue, et qui lui paraissait avoir seul vécu noblement.

La gravité de Lycurgue tranche comme une ombre épaisse avec les mœurs de la Grèce, dans les siècles qui suivent le sien. Cependant loin d'avoir ajouté aux sombres dispositions des Spartiates, c'est aux ressources de son génie qu'ils en ont dû l'adoucissement.

Lycurgue, selon d'anciens auteurs, consacra dans les salles des repas une petite statue du rire. Ce fut comme par tradition que les bons mots se perpétuèrent à Sparte. Les citoyens y regardaient comme un devoir de s'exciter l'un l'autre à la gaieté. Lycurgue avait mis à profit l'influence nécessaire des femmes. Les chants des jeunes filles célébraient librement les belles actions des braves. Leur gymnase, pour un Spartiate, était le théâtre de la gloire, et l'enthousiasme de leurs compagnes soutint long-temps celui des citoyens.

Lycurgue avait trouvé dans ses courses et ses voyages un poète lyrique, appelé Thalès. Il décida ce noble ami des dieux à passer à Lacédémone, pour y porter les cœurs à la vertu, et il ne douta point que d'harmonieux accens, que d'harmonieux accords ne dussent

augmenter l'impression qu'il appartient au moraliste de produire.

Lycurgue fit copier en Ionie les poèmes d'Homère, et en enrichit sa patrie. Athènes ne posséda ce précieux monument qu'environ trois siècles après, quand les enfans de Pisistrate en réunirent les fragmens.

Lycurgue associa la musique à la vaillance. Les chants, les danses des jeunes filles furent consacrés à l'enflammer et à lui rendre honneur. Aussi le fameux Therpandre a-t-il dit dans ses vers : « On voit fleurir à Sparte la valeur des jeunes gens, la musique mélodieuse et la justice, mère de l'abondance. »

Le respect pour la belle poésie, le sentiment exalté des mouvemens qu'elle inspire, étaient tels chez les Spartiates, qu'ils interdisaient aux esclaves le plaisir de chanter des vers.

Leurs combats furent toujours précédés de sacrifices où les Muses avaient une offrande. L'armée de Lacédémone marchait à l'ennemi au son des flûtes. Elle entonnait l'hymne de Castor, comme autrefois nos paladins entonnaient la chanson de Roland, et chaque soldat se couronnait de fleurs.

On attribue au génie de Lycurgue la grande idée des jeux olympiques, de ces fêtes inimitables, où tous les Grecs vivaient en frères et ne connaissaient plus qu'une innocente émulation de triomphes pacifiques et de plaisirs communs; toute espèce d'hostilité se trouvait alors suspendue, toute circulation se trouvait rétablie; et cette institution, que rien ne put altérer, devint encore la base de la chronologie de la Grèce.

Iphitus, roi d'Elide, concourut, selon les auteurs, à l'ouverture de cette vaste carrière ; Hercule lui-même avait donné aux Grecs l'idée des jeux qu'on devait y célébrer, et l'on trouve dans l'Iliade un exemple de ces jeux aux funérailles de Patrocle.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas d'Iphitus, ce n'est pas de Lycurgue que date la première olympiade; c'est d'un siécle plus tard, c'est de sept cent soixante-seize ans avant l'ère chrétienne que la Grèce compte l'olympiade de Corabus : et cette époque fameuse a gardé le nom du vainqueur qui y gagna le prix de la course.

Ce Lycurgue couronné de fleurs, tout plein de ces vers d'Homère, les mêmes qui nous ravissent encore, entouré de joueurs de flûtes, excitant les filles à la danse, les jeunes hommes à l'amour, tous à la vaillance; ce Lycurgue certes est bien grand quand il pose la borne olympique, et fait des Grecs un peuple unique, sans autre lien que celui du plaisir.

Exilé volontairement pour prévenir les agitations de sa patrie, on dit qu'il se donna la mort afin d'éterniser le serment des Spartiates, qui devaient suivre ses lois jusqu'au temps de son retour.

Ses cendres, dans la suite, furent rapportées à Sparte. La foudre consacra le monument qui les reçut, et cet honneur, ajoute Plutarque, n'a été accordé depuis qu'au tombeau d'Euripide, en Macédoine. Cette circonstance, dit-il, justifie entièrement les partisans de ce grand poète, car il est le seul qui ait partagé, après sa mort, le sort de l'homme le plus saint et le plus aimé des dieux.

Les idées religieuses de Plutarque reviennent sans cesse dans ses écrits, parce qu'elles ne sortent pas de son cœur.

C'est avec un sentiment doux que je vois rapporter à une fête la date solennelle de l'histoire.

La palme d'Olympie ne perdit jamais de sa fraîcheur. Rien jamais ne parut aux Grecs plus honorable que sa conquête. La ville dont un citoyen avait remporté ce noble prix acquérait une gloire immortelle. On venait de Sicile, on venait de Cyrène, le disputer. Les statuaires et les poètes célébraient les triomphateurs, et le bois d'Olympie peuplé de leurs statues, le fut à la fois de chefs-d'œuvres. La paix, les arts, la gloire et les plaisirs, tout consacra les olympiades.

Les dates maintenant acquièrent dans l'histoire grecque une assez grande certitude. Voilà une ère pour une nation qui n'en connaissait point encore, ou qui du moins n'en avait pas de précise et de commune à toutes les cités.

Diodore de Sicile rapporte que les anciens prêtres d'Egypte comptaient leurs époques par lunes, au lieu de les compter par années; et c'est, dit cet auteur, ce qui a donné lieu à de si étranges méprises. Les anciens, selon lui, comptèrent ensuite par saison, et donnèrent même ce nom à leurs antiques annales.

Moïse, dans ses Livres, compte par génération; mais il ne cherche point la précision dans ses calculs; quand il prend une date c'est d'un événement récent, comme de la sortie d'Egypte. Les écrivains hébreux qui ont suivi Moïse, ont aussi suivi sa méthode, et ils ne

prennent soin que d'établir la succession des événemens.

Chaque ville grecque, en tout temps, data de sa fondation ou de l'avènement de ses chefs. Athènes marquait de ses archontes; Sparte, de ses rois; Argos, de ses grandes prêtresses du temple de Junon; Rome ne connut d'époque que de sa fondation, et ensuite de ses consuls; les sociétés peu étendues se rapportent tout à elles-mêmes.

La magistrature des éphores fut établie à Sparte, sept cent soixante ans avant l'ère chrétienne, un siècle et demi environ après la domination de Lycurgue. Les éphores, dont l'autorité dut balancer celle des rois et même celle du sénat, furent toujours pris parmi le peuple. Nécessaire à la république tant qu'elle n'eut besoin que de contre-poids, leur puissance concourut à son renversement, quand l'état de la Grèce eut changé les relations de la communauté militaire de Sparte, et que son propre essor eut rompu son étroite règle. Les mœurs changent par-tout avec les progrès des arts, avec les progrès de l'industrie, et sur-tout avec ceux de la population; et les constitutions n'ont de force que par les mœurs.

CHAPITRE V.

Des Poèmes d'Homère.

Nous trouvons les grands noms d'Hésiode et d'Homère quelques années après celui de Salomon, et la composition de l'Iliade se place moins d'un siècle après la fondation du temple de Jérusalem.

L'antiquité relative d'Hésiode et d'Homère a partagé l'opinion des savans. Cependant, à trente années près, on les juge contemporains. Ils ne se sont rien prêté l'un à l'autre; et comme le nom d'Homère est celui qui sur-tout fait époque, c'est de ses poèmes immortels que nous devons d'abord nous occuper.

Homère antique, objet de trois mille ans d'admiration, a été loué, analysé, étudié sous tant de rapports, que tout, sans doute, a été dit à son sujet; et je ne me propose de joindre à mon hommage que des observations sur la liaison et le rapport des idées qu'il nous a transmises avec les mœurs et les opinions de son siècle et de son pays.

On ne sait pas bien la vie d'Homère; il paraît que né à Smyrne, des suites d'un commerce secret, il fut élevé par sa mère Critheys, qui filait des laines pour subsister. Phemius, qui professait à Smyrne la musique et même les lettres, épousa, dit-on, Critheys, et adopta son jeune fils. Homère porta long-temps le nom de Mélésigène, parce qu'il était né aux bords du fleuve Mélès.

Les villes de l'Ionie et celles de l'Eolie étaient encore toutes nouvelles. Les colonies qui s'y étaient établies depuis un siècle environ, atteignaient à peine, en ce temps, au premier degré d'opulence; mais leurs progrès devaient être rapides. Elles étaient près de la mer, et le commerce maritime est une source de prospérité.

C'est dans une de ces villes que Phemius tenait une école pour les lettres et la musique, et cette école est la première dont nous ayons quelques notions. On n'en voit point chez les Hébreux, quoique leur grand législateur leur eût prescrit de lire sans cesse le livre qu'il traça pour eux.

Les prêtres de l'Egypte, à proprement parler, ne professèrent que la sagesse. Ainsi l'Asie mineure est le premier pays peut-être où le goût des arts et le besoin de subsister aient fait de l'instruction un objet d'industrie.

Les sciences raisonnées n'existaient pas encore. Et pendant près de quatre cents ans nous n'allons voir fleurir généralement en Grèce que des poètes musiciens.

Homère succéda à l'école de Phemius; mais un maître de vaisseau, nommé Mentès lui inspira le goût des voyages. Il le prit avec lui, lui fit connaître l'Egypte, la Méditerranée, ses côtes, l'Océan même, les rivages de la Grèce, l'humble Ithaque, et il lui procura enfin les connaissances pleines d'exactitudes qui ajoutent tant de prix au charme de ses vers.

On ne peut guère douter que Mentès ne fût Phé-

nicien. Le commerce maritime du monde était alors entre les mains de ce peuple, ou du moins sous sa direction. Alors sans doute le maître d'un vaisseau en était le vrai propriétaire. Les relations en tout genre étaient lentes et aventurées. Le commerçant, monté sur son propre navire, cheminait entre les dangers vers quelque rivage lointain, où il procédait sur-le-champ à d'utiles échanges, puis, se confiant encore aux astres et aux flots, il allait parcourir des contrées différentes, et rapportait, après bien des années, un trésor d'instructions, et d'immenses richesses.

Homère a fait l'Iliade et, beaucoup plus tard, l'Odyssée. L'opinion reçue est qu'il devint aveugle; mais les érudits pensent que l'on se méprend sur ce point, et que c'est le nom d'Homère qui signifie aveugle. Homère, déjà vieux, parcourut plusieurs villes en y récitant ses Poèmes. Parvenu à Chio, il y prit une femme, il y établit sa fille, et composa, outre son Odyssée, plusieurs hymnes aux divinités. Enfin on dit que voulant se rendre à Athènes, il mourut à Io, l'une des isles Sporades, et y fut enterré sur le bord de la mer, ce qui était alors un témoignage d'honneur.

Quelques savans ont mis en question si le père des poètes avait écrit ses Poèmes, ou s'il les avait confiés à la mémoire de ses admirateurs.

Homère n'a pu être au-dessous de son siècle, et ignorer l'usage des lettres, qu'on suppose même qu'il enseigna. Mais je doute que l'écriture ait, après lui, conservé ses ouvrages; ils eussent été perdus pour nous si une fragile copie en eût été l'unique dépositaire.

Homère vécut en déclamant ses vers. Le charme musical de la poésie d'Homère enchantait l'oreille des Grecs, et l'on payait en ce temps un poète pour l'entendre, comme de nos jours encore on paierait un chanteur. Lorsque l'on pense au vieil Homère attirant autour de lui, dans les places, une foule d'auditeurs passagers, et récitant devant eux l'Odyssée ou l'Iliade, on sent l'enfance des sociétés; l'imagination nous transporte hors de nos bruyantes capitales, et, rajeunis en quelque sorte, nous concevons un genre de plaisirs vrais, qui supposent l'absence totale des plaisirs de pure convention.

On a attribué à Homère un assez grand nombre de poèmes dont il ne reste rien; celui de la Batrachiomyomachie, dont nous avons quelques fragmens, et plusieurs hymnes à différentes divinités.

L'Odyssée, ouvrage de sa vieillesse, parait avoir été composée dans sa retraite de Chio, où, tel que les chantres divins qu'il célèbre dans ce poème, il avait trouvé un asile. Inconnu, malheureux, aveugle peut-être, il était venu dans cette île, pour y poursuivre un plagiaire qui prétendait s'attribuer ses vers. Des chiens qui gardaient un troupeau faillirent lui arracher la vie. Le berger qui le secourut l'accueillit ensuite dans sa retraite, et, payé de ses soins par les plus beaux récits, il présenta Homère au maître qu'il servait, et le plaça dans sa maison.

Cette aventure exprime naïvement les mœurs agrestes de cet âge. Nous trouvons dans Homère plus de bergers que de laboureurs; et le soin des troupeaux parait plus

étendu que celui des champs et de leur culture. Œdipe, sur le mont Cythéron, dut son salut à des bergers, et nous verrons plus tard, en Italie, Romulus élevé parmi eux.

Les anciens ont compté en Grèce jusqu'à soixante-dix noms de poètes avant le nom révéré d'Homère; mais Aristote reconnaissait qu'Homère était le premier qui eût conçu judicieusement un poème de quelque étendue.

Le mot *poésie*, en grec, a pour racine le verbe *faire*. La création est effectivement le vrai caractère du Poème, et le génie sans modèle ne cède qu'à l'inspiration.

DE L'ILIADE.

Le sujet de l'Iliade est connu; c'est la colère d'Achille devant Troie. Agamemnon lui a fait enlever Briséis sa captive; Achille refuse de combattre. Patrocle prend ses armes et va au secours des Grecs repoussés par Hector. Depuis qu'Achille est en repos, Patrocle est tué. Achille venge sa mort, mais il rend le corps d'Hector aux instances du vieux Priam, et quand Achille est appaisé le Poème est fini.

Le sentiment de grandeur qui respire dans cet ouvrage, élève et confond le lecteur; on demeure frappé comme à l'entrée de ces édifices immenses, si hors de proportion avec l'homme qui les a faits.

Il n'est pas une action, pas un mouvement dans l'Iliade qui ne soit soumis à l'influence d'un dieu. Quand Achille se livre à son emportement; quand son glaive est déjà à demi hors du fourreau, et qu'il conçoit le

dessein de percer Agamemnon, c'est Minerve qui le retient. Et le roi des rois lui dit, dans la même scène : Si tu es si vaillant, d'où te vient ta vaillance? N'est-ce pas Dieu qui te l'a donnée? Cependant, entre les efforts et sous l'action de l'empirée, chaque mortel encore dessine son caractère et contraste avec ses émules. Les dieux, dans tout le Poème, semblent personnellement inférieurs aux mortels. Hector est le modèle idéal de toutes les vertus héroïques. Il s'expose pour sa patrie, il combat sous ses murs, et l'on ne peut rien considérer de plus pur et de plus touchant que ses derniers adieux à la malheureuse Andromaque.

Homère chantait devant des guerriers qui pouvaient bien être vaincus, mais dont rien ne pouvait abattre le courage. Ce sont les dieux qui, dans son poème, occasionnent toujours les défaites, et disposent aussi des succès. Lorsque Patrocle doit périr, Apollon dénoue sa cuirasse; un dieu préserve tour à tour ou abandonne les combattans. Les plus braves reconnaissent et avouent leur fortune, et n'échappent point à leur destin. Achille qui, dans Homère, n'est point invulnérable, doit périr et ne l'ignore pas, avant que Troie ait succombé. Il n'a point cette générosité chevaleresque que les mœurs n'avaient pas encore créée; mais la pitié, la bonté, la grandeur, les élémens enfin de cette vertu composée, appartiennent à la nature.

Comme il est tracé cet Achille! comme tout s'agrandit autour de lui afin de l'agrandir encore! Mobile unique du Poème, c'est dans sa tente que l'action se termine.

Homère toujours a dit la vérité. Sa mythologie est celle de son temps; les mœurs qu'il trace appartiennent à son siècle; ses images, au climat et aux régions qu'il habitait.

Il faut avoir profondément senti pour avoir inventé le vingt-quatrième chant de l'Iliade. Les alarmes d'Hécube, l'auguste libation qu'offre le vieux Priam, en partant pour aller implorer Achille et redemander le corps d'Hector; le message des dieux qui pendant le chemin le rassure et l'encourage; l'état d'Achille dans sa tente, où ses officiers l'environnent, où ses amis sont les seuls qui l'approchent; les discours de Priam, les réponses d'Achille; l'effroi qu'Achille conçoit un moment de lui-même; les consolations qu'il donne; le repas après lequel le vieillard et le héros s'admirent tous les deux; le sommeil que goûte Priam près de la tente du vainqueur, tout inspire l'admiration et peut-être l'attendrissement.

Les combats singuliers, les discours qui les précèdent, les sermens réciproques; les gages qu'en cessant de combattre se donnent entre eux de nobles adversaires, varient les scènes de carnage, où les chars volent de toutes parts. Homère ne parle point, ce me semble, d'une véritable cavalerie; mais les chevaux qu'attellent ses guerriers, savent, comme chez les Arabes, connaître et distinguer leur maître, et c'est une preuve nouvelle de la simplicité des mœurs. Les combats de l'Iliade, au reste, ne pouvaient pas paraître trop multipliés aux descendans et aux compatriotes des guerriers qui y figuraient: intéressés d'une

façon directe à leur gloire, ils étaient aussi chaque jour appelés aux mêmes dangers.

La plupart des jeunes héros, dont Homère si souvent raconte la naissance, au moment qu'il annonce leur mort, doivent l'existence à l'amour. C'était plutôt l'effet du désordre des temps que de la corruption des mœurs. La piraterie favorisée en Grèce et dans les îles par le voisinage de la mer, devait, à cette époque, étrangement influer sur le sort des familles et les événemens des naissances. La guerre et ses funestes résultats vouaient les captives de toute classe à un esclavage éternel : elles étaient bientôt forcées de s'abandonner à des vainqueurs qu'elles avaient su rendre sensibles. L'enlèvement aussi était de la part des braves une preuve de courage et d'intrépidité; il n'ôtait pas l'honneur à la beauté conquise.

Hélène, cause unique de la guerre la plus terrible, était chérie de Priam son beau-père, et du vaillant Hector, dont elle se dit la sœur. Les vieillards d'Ilion qui, de la porte de Scée, la contemplaient avec ses charmes, n'hésitaient point à prononcer sa grace. Mais les poètes grecs ne la lui ont point faite; elle a été pour eux comme un objet d'horreur.

Rien de plus beau que les fictions d'Homère. Celle des Prières, filles de Jupiter, qui suivent pas à pas l'Injure, qui repoussent le mal qu'elle a fait, et qui rendent leur père favorable à celui qui les a respectées, comme elles le conjurent de punir le cœur barbare qui les méprise; celle des cuves d'où Jupiter verse les biens et les maux entremêlés sur nos destins; celle de

la ceinture que Junon emprunte à Vénus; celle du Xanthe, qui combat contre Achille, et tant d'autres que je ne cite point, sont d'un mérite incomparable.

Toutes les comparaisons d'Homère sont riches, variées et prises dans la nature et dans les plus frappantes images. Les lions menaçans dont il fait la peinture, donnent lieu de penser que la population, encore peu étendue, laissait un vaste champ aux animaux farouches dans les belles contrées de la Grèce.

Une bonne armure, au temps d'Homère, était encore un objet rare et unique, et le fils de Junon était encore le premier des Cyclopes; cependant les vases d'or et d'argent, les figures sculptées, étaient déjà fort en usage. Homère compare une fois les chevaux d'Achille à des statues qui pleurent sur un tombeau. Les nombreux ornemens du bouclier d'Achille supposent un travail merveilleux, et si nous ne trouvons dans l'Iliade aucun vestige de peinture, nous y apprenons que les princesses de Troie brodaient avec la laine des sujets historiques. Enfin cet art, né avec nous des inflexions qu'inspire la nature, cet art dont l'heureuse magie ajoute à la poésie même, la musique, triomphe dans Homère; et Achille, au fond de sa tente, joue de la lyre pour charmer ses loisirs.

Rien n'indique dans l'Iliade ni une lecture ni un écrit; et au temps du siége de Troie, les lettres grecques ne pouvaient pas être d'un usage familier. Virgile, dans l'Enéide, s'est conformé, à cet égard, à la mesure donnée par Homère. Au reste, dès l'instant que la prévoyance sociale assure à l'homme des loisirs, les

arts lui deviennent nécessaires, même pour conserver la pureté de son cœur. L'oisiveté corrompt l'ame, comme la stagnation corrompt les eaux. Quiconque, dans notre vie civile, existe sans travail, et sans le goût, sans la jouissance des arts, est dévoré de stupidité ou d'ennui. Les arts sont consolateurs par essence; toutes leurs beautés se puisent dans la nature, et ils ramènent à elle les cœurs qu'ils savent pénétrer.

Les dieux, dans l'Iliade, sont toujours invoqués, les libations y reviennent sans cesse, et les héros multiplient les victimes; mais quand Achille immole de sa main douze jeunes captifs sur le tombeau de Patrocle, son ami, c'est une vengeance, et non un sacrifice. Achille ne tarde pas à condamner lui-même l'excès de ses fureurs, et les dieux en sont indignés.

Calchas est le devin ou *le Voyant* des Grecs : il était chargé de leur flotte, et peut-être il joignait quelque connaissance des astres aux lumières que l'enthousiasme lui permettait de répandre au nom des dieux.

Homère, certainement sans dessein, nous fait voir les mœurs de son siècle dans leur touchante simplicité : Achille prépare les mets qu'il donne à ses convives; car un repas, à cette époque, était un gage d'amitié; et l'on sait que, de nos jours, comme au temps de Moïse, le partage du pain ou de la coupe est, de la part des Arabes, une sauvegarde sacrée, et le gage d'une alliance.

Les festins, dans Homère comme dans l'Ecriture, sont toujours précédés d'un sacrifice aux dieux. Les premiers hommes croyaient peut-être qu'il fallait le

concours de la Divinité, qu'il fallait son acquiescement pour priver de la vie une créature qu'elle en avait douée. Les Brames s'abstinrent constamment de toute nourriture animale, et la supposition de la métempsycose est sans doute née parmi eux de quelque opinion antérieure.

Achille donne des jeux funèbres. Ces jeux, qu'Homère décrit, sont à peu près les mêmes dont Olympie proclama depuis la gloire.

Les jeux, les exercices, les prix qu'ils occasionnent, sont un genre de plaisirs que les premières réunions sociales ont dû nécessairement créer par-tout où le climat ne commande pas impérieusement le repos. L'Orient ne connaît guère, et n'a guère connu que les danses des jeunes filles; mais l'Occident, depuis les jeux d'Achille, a vu se perpétuer, sous mille formes diverses, les plus actifs divertissemens, et les distributions qu'on fait aux fêtes publiques en sont encore le simulacre, et rappellent à l'observateur la tradition des plus belles fêtes.

Nestor, dans l'Iliade, ne cesse de raconter, et de faire des leçons : il faut beaucoup de paroles à ceux qui ne lisent point. Nestor, dans sa jeunesse, avait perdu onze frères contre les habitans de l'Elide, qui enlevaient les troupeaux de son père. Le premier exploit de Nestor fut de vaincre les ravisseurs, et de ramener un butin immense. Le détail maintenant nous en est familier : des chevaux, des bœufs, des moutons. Ces bergers s'appelaient des rois; ils en avaient l'indépendance. Elle se prononce à cette époque dans

les moindres détails des mœurs : les gages d'hospitalité réciproque se reconnaissent, même dans les combats, et ceux qui les possèdent les renouvellent et ne se nuisent plus.

Le meurtre, à cette époque, était une chose assez commune, et n'obligeait guère qu'à la fuite. Un homme se réfugiait auprès de quelque prince après avoir tué son ennemi, et il était reçu sans éprouver de honte et sans inspirer de défiance.

Les élans d'Homère sont sublimes : il agrandit l'espace, il atteint l'empirée; mais ce n'est pas dans le calme de nos mœurs, dans la variété de nos distractions, dans les entraves de notre luxe, dans la confusion de nos populations immenses que pourrait se créer une Iliade. Il faut avoir senti, il faut avoir souffert, il faut avoir joui par la seule force de l'ame, pour concevoir avec tant d'énergie. C'est à travers les cieux illimités que le soleil s'élance comme un géant, et va parcourir sa carrière.

Les savans ont pris du plaisir à comparer plusieurs des passages d'Homère à plusieurs traits tirés des Livres des Hébreux, et ils en ont admiré les rapports. Des temps peu éloignés, des mœurs dont la simplicité et dont le luxe tout ensemble, avaient tant de conformité, devaient donner aux pensées à peu près le même coloris. Par-tout une méditation profonde, et la contemplation des objets de la nature ont fait les poètes et la poésie. L'allégorie d'elle-même s'offre aux ames ardentes, pour vivifier jusqu'à leurs sentimens.

La vérité d'ailleurs est l'inspiration des anciens : elle donne la vie à leurs conceptions, tandis que les machines

modernes, formées presque toujours sur des notions étrangères au cœur, aux opinions, aux regards même de celui qui les dispose, ne peuvent atteindre à cette réalité, et restent pauvres d'accessoires.

Les écrivains hébreux ont écrit des Hébreux, Homère des Grecs; et, parmi les modernes, l'original Shakespeare n'est jamais plus sublime que dans les scènes où son siècle ressort.

Au début de l'Iliade, Apollon, pour venger l'insulte faite à Chrysès, prêtre de son autel, descend des sommets de l'Olympe, le cœur plein de colère, avec son arc et son carquois. Il est enveloppé d'un nuage, il marche semblable à la nuit. Il s'assied loin de la flotte, il lance des traits qui fendent l'air; les Grecs deviennent la proie de ces flèches mortelles, et l'on ne voit bientôt plus que morts et que bûchers.

Au récit de l'histoire de David, quand la redoutable peste se déclare sur le peuple, Dieu a envoyé l'ange qui doit frapper Jérusalem : David lève les yeux, et voit l'ange du Seigneur entre le ciel et la terre, et le glaive tiré dans sa main. La grange d'Oreb, où David sacrifie, est le lieu même où l'ange vient s'arrêter, et ce lieu demeure consacré pour toujours.

Homère, dans ses Poèmes, comme les Hébreux dans leurs Livres, emploie souvent le tour dramatique. Les redites ne lui sont pas tout à fait étrangères: Achille raconte à Thétis la scène que le poète a déjà représentée; Hector rapporte à Hécube, sa mère, les avis qu'Hélène vient de lui détailler. L'action est par-tout rapide, la marche des discours ne l'est jamais.

Je ne me propose pas de suivre le Poème d'Homère, soit pour le comparer aux Livres des Hébreux, et augmenter par ce rapprochement la touchante vénération que ces ouvrages nous inspirent, on l'a fait; ou pour tirer de l'examen littéraire du type des poèmes les notions de poétique qui méritent d'être enseignées, cela encore a été fait : les épisodes de l'Iliade, la sublime naïveté qui les caractérise, la grandeur des conceptions qui les accompagnent, le mouvement de l'action, l'abondance des sujets, la richesse des accessoires; car Homère anime deux armées, et non pas seulement quelques hommes; il agite un Olympe, et non pas quelques dieux; ces beautés sont connues, et même la géographie d'Homère est encore aujourd'hui la première base de la science.

Les Poèmes d'Homère ont fait les délices de leur siècle et des siècles qui l'ont suivi. Des chantres parcouraient la Grèce et l'Ionie; et, sous le nom de *Rhapsodes*, récitant les morceaux qu'ils savaient de l'Iliade, ils gagnaient de quoi subsister.

Lycurgue, un peu après Homère, recueillit ses Poèmes en Asie, et il les apporta à Sparte; mais Athènes ne les eut qu'environ trois cents ans plus tard; et elle dut cette collection aux enfans de Pisistrate.

Ces rapsodies d'Homère, récitées si long-temps, ont fait le charme de toutes les cités et des hommes sans nombre, qui n'avaient point alors l'usage des livres. Leur succès atteste le goût pur qui peut s'allier avec le défaut d'instruction, quand ce défaut n'est pas le résultat de l'abâtardissement et de la misère, et que tout le siècle est de niveau.

J'aurais voulu extraire quelques morceaux de cette Iliade divine, comme j'ai fait en traitant des ouvrages antérieurs; mais cela eût été trop long. L'Iliade d'ailleurs est citée en tant de livres, qu'il me paraît tout au moins superflu d'imiter en celui-ci les antiques rhapsodes.

DE L'ODYSSÉE.

Le Poème charmant de l'Odyssée porte un tout autre caractère. L'Iliade peint de grands effets; elle peint les passions dans un développement absolu; tout, dans l'Iliade, est foule, action, magnificence; tout se réduit à un seul instant. L'Asie est le théâtre, et l'Olympe donne les acteurs.

Dans l'Odyssée, Ulysse, seul et sans secours, est un homme qui erre de rivage en rivage. Les longueurs de son exil, témoignage frappant de l'isolement des nations, laissent au poète assez de latitude pour amener, selon son gré, ses fictions et ses histoires.

Tout annonce dans l'Odyssée combien le monde était encore peu peuplé; combien les arts usuels, qui font l'aisance de la vie, étaient encore peu connus, sur-tout dans les contrées éloignées de l'Asie.

Télémaque se rendait aux assemblées d'Ithaque avec deux chiens pour toute escorte. Reçu chez Nestor à Pylos, il ne vit au-devant de sa demeure que des bancs de pierre, luisans à force de vétusté. On venait d'offrir sur le rivage un sacrifice solennel. La chair des victimes rôtissait pour être servie au festin; et Télémaque y fut assis sur les peaux fraîchement écorchées.

L'usage de la monnaie ne paraît point dans Homère. Le temps où Phidon, roi d'Argos, fit frapper la première qu'ait possédée la Grèce, est incertain, mais il est postérieur. Les richesses réelles consistaient alors en troupeaux; et, dans l'espèce de solitude où l'Odyssée nous transporte, on compterait, je crois, jusqu'aux agneaux qui les composent. Le superflu, qui seul fournit aux arts, ne se rencontrait pas encore dans la Grèce. Les richesses de luxe n'étaient que des ornemens, des meubles, des étoffes, étrangers au pays. Ils étaient généralement le fruit de quelque éclatante conquête. Nous voyons dans l'Iliade que, même dans la ville bâtie par Dardanus, les ouvrages précieux conservés par Hécube, dans un cabinet parfumé des odeurs les plus exquises, étaient tous de la main des filles de Sidon, que Pâris avait amenées à sa suite. Mais les talens se propageaient peu à peu. Ulysse, roi d'Ithaque, avait fait de ses mains le lit de la belle Pénélope, et l'avait incrusté d'écaille, d'or et d'ivoire.

Andromaque savait broder des sujets historiques sur la toile. Hélène, dans l'Odyssée, paraît chez Ménélas avec une quenouille chargée de laines superbes. Pénélope travaille au tissu délicat d'un très-beau voile, et ce voile était destiné par elle-même à ensevelir Laërte, qui vivait encore. Un soin pareil peut nous paraître un témoignage d'affection assez bizarre; mais le principe de la sensibilité s'allie toujours à toutes les formes que l'usage l'oblige à prendre.

On ne peut nier que l'Iliade, et sur-tout l'Odyssée, n'indiquent dans les mœurs de la Grèce quelques traces

de férocité. Le sacrifice d'Achille sur le bûcher de Patrocle; les vengeances d'Ulysse et même de Télémaque sur les poursuivans de Pénélope et sur les filles esclaves qui les avaient favorisés, en sont autant de preuves sanglantes.

La piraterie en usage dans ce temps entretenait cette rudesse. Ses excès avaient arrêté toute espèce de culture sur les rivages de la mer, et cependant les princes grecs n'en rougissaient pas plus que les seigneurs des châteaux fortifiés ne rougirent du pillage des chemins, dans le siècle où le régime féodal dominait sur toute l'Europe. Le danger accompagnait ces violences, et le danger est pour l'ame une sorte d'antidote qui empêche une action mauvaise de la flétrir entièrement. Je n'en veux point aux poursuivans de Pénélope, disait le sage Mentor; c'est au péril de leur vie qu'ils entreprennent.

La piraterie faisait par-tout des esclaves, et décidait des destinées. Eumée, le fidèle Eumée, l'économe d'Ulysse, était le fils d'un prince. Un marchand de Phénicie l'avait enlevé dans son enfance; il fut esclave toute sa vie, et toute sa vie un serviteur affectionné et fidèle.

Il est touchant de considérer dans Homère la cordialité religieuse et la simplicité de l'hospitalité antique.

Un étranger se présentait : il était bien reçu, quel que fût son costume. Les hôtes, disait-on, les étrangers, les pauvres, sont sous la protection de Jupiter. On faisait manger et reposer son hôte avant de

lui adresser une seule question, et l'on devait attendre jusqu'au neuvième jour, qu'il eût de lui-même rompu le silence.

En ces temps sérieux, et l'on peut dire muets, nulle variété dans la vie ordinaire. C'est peut-être à cette raison qu'il faut attribuer l'effet prodigieux de la musique chez les anciens, effet dont l'histoire de l'art conserve de si précieuses traditions. La musique était presque le seul moyen d'exaltation qui pût agir sur des fibres tendues si fortement et si rarement ébranlées; et la poésie, qui se cadençait en des mémoires neuves et sûres, identifiait son harmonie à celle de l'existence même.

Les chantres, animés par un esprit divin, étaient par-tout l'objet de la vénération. Ils unissaient les vers avec la mélodie, et la plus naïve morale avec la haute idée des dieux. Les maximes sont précieuses chez tous les peuples simples; elles leur tiennent lieu d'expérience. Ulysse trouva un chantre aveugle, et comblé de mérite et de considération, dans le palais du roi Alcinoüs. Il chantait pendant le repas; et, quand les lettres sont peu répandues, l'histoire des héros et toute leur renommée ne se perpétuent que dans les vers.

Les chantres quelquefois aussi excitaient la gaieté commune. Ils chantaient les plaisirs aux convives des festins, et soutenaient de leurs refreins les danses bruyantes et joyeuses, qui en étaient parfois la suite. Nous voyons dans l'Odyssée*, que Télémaque, au retour d'Ulysse, se mêla aux jeunes esclaves et aux bergers qui dansèrent dans le palais, aux accens du chantre Phemius.

Les fils d'Alcinoüs avaient dansé au son de la lyre de Démadoce, qui chantait les amours de Mars et de Vénus, et peut-être une pareille danse était-elle une pantomime.

A tout moment l'invocation des dieux se trouve rappelée dans Homère; elle est encore fréquente en Orient, et Mahomet, sans doute, n'a imposé à ses disciples que des pratiques d'accord avec les usages du peuple auquel d'abord il s'adressait.

Cette idée de Dieu, de sa puissance, de sa présence, est si grande, que plus elle s'offre souvent, et plus elle doit relever l'ame; et si parmi les jouissances du monde quelques êtres paraissent l'oublier, ils sont encore, sans le savoir, entourés des reflets de sa vive lumière; c'est encore elle qui les éclaire sous les nuages qui dérobent ses feux.

Homère répand la sensibilité franche et naïve de son ame dans les tableaux domestiques qu'il nous fait. C'est dans les bras d'Ulysse que ses serviteurs se jettent en le reconnaissant. Eumée reçoit Télémaque à son retour de Pylos, comme un père recevrait son fils. Le chien d'Ulysse meurt de joie en reconnaissant son maître qu'il chérit. La gradation modeste des sentimens de Pénélope, l'émotion de la vieille Euriclée, qui avait nourri Ulysse de son lait, produisent des scènes qui vont au cœur. Ulysse, qui voulait s'introduire auprès de Pénélope, comme un misérable étranger, avait refusé de laisser laver ses pieds par les jeunes femmes du palais. Eurycléé s'offrit à son tour. Son cœur autant que ses souvenirs la disposaient à reconnaître Ulysse.

Mais, lorsqu'en approchant le bassin plein d'eau tiède, où elle voulait plonger ses pieds, elle toucha la cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue, elle ne garda plus aucun doute. Frappée de cette aventure, hors d'elle-même, dit le poète, elle laissa aller la jambe qu'elle tenait et qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé et l'eau répandue. En même-temps elle sentit dans son cœur un mélange de douleur et de joie. Ses yeux furent baignés de pleurs et sa voix arrêtée. Enfin, faisant effort sur elle-même et portant la main au menton de cet Ulysse tant attendu, elle lui dit: Ah! mon cher fils, vous êtes Ulysse, et je ne vous ai reconnu qu'après avoir touché la cicatrice de votre ancienne blessure. En prononçant ces mots, elle regardait Pénélope; elle eût voulu lui annoncer que son cher mari était devant ses yeux.

Que ne puis-je citer en entier le morceau ravissant de la reconnaissance d'Ulysse et de Laërte! C'est encore de cette manière, c'est avec ces ménagemens qu'un fils, long-temps absent, aborderait un père chéri; et heureux celui qui pourrait, comme Ulysse, retrouver les arbres plantés pendant qu'il était dans l'enfance, et rappeler en les nommant le don qu'il en aurait autrefois obtenu!

Les discours pleins de sagesse et les sentimens qui s'y mêlent, les récits qui les accompagnent et qu'amène un seul mot, une seule réflexion, enchaînent les parties du Poème, et n'en font qu'un tout.

Les ouvrages d'Homère n'étaient point divisés par

livres. Toutes ces divisions et subdivisions qu'ils ont subies, ont été combinées par la logique moderne.

Chez les anciens, les idées, les récits, se succédaient comme le courant d'un ruisseau ; les paroles que l'on écoutait se gravaient profondément au fond de la mémoire. C'était alors un plaisir d'écouter, comme parmi nous, c'en est un que de lire.

Quel charme dans les descriptions d'Homère ! quel coloris, quel pinceau, quelle nature ! L'île de Calypso, le jardin d'Alcinoüs, intéressent encore nos regards. Homère, dans son Odyssée, varie son style selon les sujets qu'il présente. Il ne voulut jamais limiter le nombre des Graces, et il en produit de tous les âges.

Le poème de l'Odyssée est un monument précieux des traditions de l'histoire grecque. On y trouve toutefois des fictions bizarres, telles que celle de Polyphème, celle même des métamorphoses de Circé, et peut-être d'autres encore ; mais le divin conteur avait autour de lui un auditoire à attacher.

Madame Dacier a traduit en français les Poèmes immortels d'Homère. Son génie ne pouvait pas atteindre son modèle ; mais l'instinct d'une ame innocente et sensible lui a fait apprécier et sentir ses beautés. Tout l'esprit du monde n'a point le sublime dans sa mesure ; et posséder en soi la faculté du bien, c'est le premier et l'indispensable caractère de la vraie grandeur.

Hommage à cette femme savante, dont les profondes connaissances ne furent jamais plus douteuses que ses excellentes vertus !

Elle a reçu dans un siècle éclairé l'encouragement

des plus grands hommes; et, à peine âgée de vingt ans, elle fut chargée des éditions difficiles et choisies, destinées à l'usage du prince, dont Bossuet et Montausier devaient présider l'éducation.

CHAPITRE VI.

Des Poèmes d'Hésiode.

Hésiode était d'Ascra en Béotie, et il est un des plus anciens des poètes nés dans la Grèce; car Orphée était de la Thrace, et Homère, de l'Ionie. Il nous reste d'Hésiode une Théogonie, un Poème, intitulé *Le Bouclier d'Hercule*, et le Poème des Travaux et des Jours.

DE LA THÉOGONIE.

Le début de la Théogonie est une invocation aux Muses.

« Commençons nos chants, dit le poète, par invoquer les divinités qui président à la musique et, qui habitent sur le mont Hélicon. Les Muses de ma patrie s'exercent à danser autour de la belle fontaine et de l'autel de Jupiter.

« Enveloppées d'un nuage léger, elles passent les nuits à célébrer, dans leurs concerts, le souvenir des dieux; la reine d'Argos, Junon, à la brillante chaussure; la fille de Jupiter, Minerve aux yeux pers;

Apollon, Phœbus, Diane la chasseresse; Neptune, qui environne et qui ébranle la terre avec ses flots; la respectable Thémis; Vénus, aux regards pleins de douceur; Hébé, couronnée d'or; la belle Diane, l'Aurore, le Soleil, la Lune, Latone, Japet, le rusé Saturne, la Terre, le vaste Océan, la Nuit ténébreuse, et toute la cour céleste des immortels. »

Les Muses inspirèrent Hésiode lorsqu'il conduisait ses moutons au pied de leur montagne sacrée. « C'est nous qui enseignons, dirent-elles, l'art de composer d'ingénieuses fictions, et de dire agréablement la vérité.

« En prononçant ces mots, elles me mirent à la main, reprend Hésiode, une branche de laurier, symbole de leur pouvoir; je me sentis animé d'un esprit divin, l'avenir et le passé se dévoilèrent à mes yeux; elles m'ordonnèrent de célébrer la naissance des heureux immortels, et de ne jamais les oublier elles-mêmes dans mes vers.

« Que les Muses soient donc mon premier objet; ce sont elles qui, par leurs concerts, réjouissent Jupiter dans l'Olympe; elles présentent à ses yeux l'ordre des destinées, le présent, le passé, l'avenir; leur voix ne s'affaiblit jamais, et leur douce harmonie répand la joie dans le séjour du tonnerre.

« C'est de Jupiter même que les Muses ont reçu la naissance; ce fut dans la Piérie qu'il leur donna le jour, afin de faire oublier aux malheureux mortels tous les chagrins qui les dévorent. »

« Heureux le favori des Muses! les graces et la per-

suasion naissent de sa bouche. Qu'un malheureux soit plongé dans la plus amère tristesse, dès qu'un poète, inspiré par les Muses, commence à chanter les exploits des héros et les louanges des habitans de l'Olympe, l'homme affligé oublie ses peines, la sérénité renaît dans son ame : il cède au pouvoir enchanteur des déesses qui l'entraînent. Venez, filles de Jupiter, mettez dans ma bouche des chants dignes des immortels que je vais célébrer. »

C'est après cette invocation que le poète commence la généalogie des dieux. Le fragment qui nous reste, n'est sûrement pas complet, puisque ses derniers vers invitent les Muses à chanter les femmes dignes de l'immortalité.

Ce Poème et les deux suivans, sont la base de toute la mythologie grecque, et ils prouvent combien elle a d'antiquité. Les anciens mettaient beaucoup de prix aux origines, parce qu'ils en étaient plus près; ils partent tous du commencement. Nos origines modernes supposent un monde plus vieux. Il nous suffit de dater d'une époque; et la nuit des temps est pour nous à la distance de quelques siècles.

L'antique tradition du monde, celle qu'on retrouve sous toutes les formes, est celle de la création, de la multitude des esprits, et de la guerre des dieux contre quelques-uns de ces esprits, de ces divinités secondaires. La guerre des Titans est peinte par Hésiode avec les traits de la plus belle poésie; et le tableau que fait Milton de la guerre des anges rebelles, n'en est que le développement.

DU BOUCLIER D'HERCULE.

Le Bouclier d'Hercule n'est sûrement pas venu tout entier jusqu'à nous. « Telle était Alcmène, dit le poète en débutant, telle était Alcmène, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie et sa famille pour suivre à Thèbes Amphitryon. »

La naissance d'Hercule est racontée en peu de mots; mais quand ce héros s'arme avec Iolas, fils d'Iphicus, son frère, pour combattre le dieu Mars et Cycnus, fils de ce dieu, son bouclier divin est décrit par Hésiode avec toutes les richesses d'une magnifique poésie. C'est une occasion pour Hésiode de rappeler des traits mythologiques. On voyait sur le bouclier la représentation du combat des Lapithes; on y voyait Persée et les Gorgones; on y voyait des scènes meurtrières, des courses de chars et de chevaux, enfin les fêtes d'un hymen et celles de la vendange.

« A quelque distance, dit le poète, on voyait une ville superbement bâtie, avec sept portes dorées, où les habitans paraissaient livrés à la joie et au plaisir. Les uns conduisaient une nouvelle épouse dans un char magnifique, et célébraient le dieu de l'Hyménée à la lueur des flambeaux que portait une troupe d'esclaves; des femmes superbement parées étaient à la tête du cortége, d'autres les suivaient en dansant; un chœur de musiciens les accompagnait, faisait retentir les échos du son des instrumens, et animait les danseurs par une vive harmonie. D'autre côté, des jeunes gens

étaient rassemblés à un festin et se réjouissaient au son de la flûte. Le jeu, le chant, la danse, la gaieté, régnaient de toute part, toute la ville était plongée dans la joie. D'autres étaient occupés à la vendange, et, la serpe à la main, dépouillaient la vigne de ses fruits; les uns remplissaient de raisins les paniers couronnés de feuilles et de pampres; d'autres les portaient sous le pressoir, et le son de la flûte animait au travail ceux qui foulaient le raisin dans les cuves, et ceux qui y puisaient le divin jus de Bacchus.

DES TRAVAUX ET DES JOURS.

Les Travaux et les Jours comprennent des préceptes d'agriculture dont la simple sagesse appartient à tous les temps : ils renferment une foule de maximes bien simples, et qui respirent la plus pure morale ou la plus saine raison; ce sont comme autant de proverbes. C'est dans ce Poème qu'on a trouvé la tradition de Prométhée, de Pandore et des Quatre Ages. Le poète l'adresse à Persès, son parent, et le commence sous l'invocation des Muses Piérides, qui donnent l'immortalité aux vers.

Les ouvrages des anciens ont en général une douce teinte de philosophie qui verse du calme dans l'ame, et laisse une douce impression. Qu'est-ce en effet que cette philosophie? c'est la raison, c'est la vérité, c'est la vertu, présentées sous le charme des sentimens doux et des images consolantes. On se plaît à retrouver ces préceptes moraux consacrés par le temps, et

si bien assortis avec notre nature, puisque par-tout ils furent inventés ou reconnus. La confiance dans les dieux, l'adoration qui leur est due, leur clémence sans bornes, leur amour pour l'équité, faisaient, il y a trente siècles, les délices des cœurs purs. Alors aussi il y avait un printemps, alors aussi s'épanouissaient les fleurs.

Les ouvrages de l'antiquité ont en ce genre un avantage qui ajoute à tous leurs attraits : leurs auteurs, au sein de la nature, sous l'influence d'une vie agreste, n'ont pas pu faire usage d'ornemens de convention; ils ont peint ce qu'ils voyaient, ce qu'ils sentaient, ce qui appartient à tous les âges. La vérité est toujours de bon goût, et le poète antique n'exclut rien.

Hésiode se lit avec intérêt et plaisir ; sa Théogonie est un monument précieux. Ses Travaux et ses Jours n'ont pas moins d'importance ; c'est, comme je l'ai dit, un recueil de morale et de sagesse dont les anciens citent continuellement les sentences ; c'est un hommage rendu à la culture, dans un siècle où la poésie n'avait encore célébré que les héros, la vertu et les dieux.

Le poète a joint avec d'immuables préceptes une note aujourd'hui curieuse sur les jours heureux et malheureux. Il a réuni également des conseils sur la conduite des vaisseaux, qui constatent le faible état de la timide navigation de l'Archipel. « Ce n'est pas, au reste, dit le poète, que j'aie été navigateur ; je n'ai jamais monté sur un vaisseau que pour aller en Eubée, depuis Aulide, où autrefois nos pères rassemblèrent toutes les forces de la Grèce, et attendirent un vent favorable afin de voguer à Troie. J'allai à Chalcos pour un

concours de poètes publié par Amphidamus. L'on avait proposé des prix considérables : j'y gagnai un trépied d'une extrême magnificence, et je le consacrai aux Muses de l'Hélicon.

CHAPITRE VII.

De Carthage, et de sa fondation.

La fondation de Carthage est un grand événement de l'antiquité : les uns la placent huit cent quatre-vingt-deux ans avant l'ère chrétienne, c'est-à dire vers le temps de Lycurgue, les autres environ soixante années plus tôt, et par conséquent à une époque très-voisine de celle qu'illustra Salomon.

La fondation de cette ville, monument du courage d'une femme, suppose que le commerce et la marine des Tyriens étaient déjà portés à une grande perfection. Utique, à six lieues de Carthage, était une colonie tyrienne fondée long-temps auparavant. Ce fut là que débarqua Didon avec ceux qui avaient suivi et sa fortune et ses destins.

Les traditions qui concernent l'établissement de Carthage portent l'empreinte singulière d'une extrême simplicité. On a dit que Didon avait acheté des peuplades voisines d'Utique l'étendue de terrein qu'enfermerait un cuir de bœuf, et qu'ayant partagé ce cuir en lanières d'une finesse extrême, Didon avait abusé du traité

pour enclore un très-grand espace. Le nom de Byrsa, que reçut la citadelle, signifiait un *cuir de bœuf*.

Les parties septentrionales de l'Afrique n'ont, au reste, été habitées que par des tribus pastorales, ou par des colonies entièrement étrangères. Cyrène, au sein de la Lybie, et dans le voisinage de l'Oasis d'Ammon, fut une colonie grecque; et l'immense Mauritanie, couverte de sables et sans fleuves, a été certainement vouée par la nature aux familles errantes et aux troupeaux nombreux qui n'ont cessé de la parcourir.

L'esprit de Sidon passa tout entier dans Carthage, et la prospérité de cet essaim vigoureux ne parut pas avoir d'époque. Les relations de Carthage avec sa métropole attirèrent dans son sein une source de richesses; et, plus près de l'Espagne, de la Sicile, de la Sardaigne, des îles Baléares enfin, elle ne tarda pas à y former de très-utiles établissemens.

C'est en Sardaigne que, selon toute apparence, les Carthaginois pénétrèrent d'abord, et les naturels de cette île fertile, mais peu peuplée, se retirèrent alors dans les montagnes.

Bientôt Carthage et son commerce atteignirent l'Espagne elle-même; des secours portés à Cadix ou Gadès, colonie de leur métropole, ouvrirent cette riche contrée aux spéculations empressées des avides Carthaginois. Les Espagnols ne formaient point alors un corps unique de nation, et les ressources industrielles du monde ne pouvaient comporter encore des sociétés si étendues.

Cette ville, qui n'eut point d'enfance, eut sans doute

un gouvernement approprié à sa situation; car il n'éprouva guère de révolutions remarquables; mais l'essor de Carthage se portait au dehors : le commerce y offrait tant de routes, que l'ambition et la cupidité ne pouvaient même les mesurer dans leurs rêves. Il ne fallait que maintenir l'ordre et la paix dans l'intérieur de la cité, et chacun en sentait le goût et le besoin.

Deux magistrats annuels nommés suffètes avaient le rang de chefs suprêmes.

Le sénat formait le conseil, et le peuple intervenait quand il y avait division de suffrages; mais cette intervention était par là même assez rare.

Lorsque la république eut reculé ses conquêtes, et qu'elle fut devenue l'un des grands arbitres du monde, on forma à Carthage un conseil de cent personnes destinées à veiller sur les généraux des armées, et à leur faire rendre compte de l'emploi de leur autorité; mais une pareille institution eut des conséquences funestes, et toute famille jalouse de ses enfans décline avec rapidité.

Carthage avait reçu des Tyriens ses dieux, son esprit, son langage. Ce langage punique ressemblait à l'hébreu, et les noms propres, à Carthage, avaient, comme dans tout l'Orient, un sens plus ou moins expressif.

Céleste, Uranie, ou la Lune, la reine du ciel, en un mot, la grande déesse de Syrie, sous quelque nom qu'on la désigne, passa de Phénicie à Carthage. Saturne, ou, si l'on veut, Moloch, était la deuxième divinité, et recevait des victimes humaines.

Cette barbarie religieuse devait répandre une teinte féroce sur les sentimens et les mœurs de ceux qui s'y étaient soumis, et nous verrons jusqu'à quel point en fut porté le fanatisme.

Au reste, tous les ans Carthage envoyait à Tyr un vaisseau chargé de présens somptueux, et faisait offrir un sacrifice aux autels des dieux tutélaires. Annibal, en partant pour la guerre d'Italie, voulut s'arrêter à Cadix, y acquitter ses vœux et en engager de nouveaux à l'Hercule que Tyr y faisait adorer.

L'union de Tyr et de Carthage ne fut pas une fois troublée; et pendant le siége de Tyr, au temps d'Alexandre le Grand, Carthage, quoique épuisée par ses propres malheurs, reçut et accueillit avec amour, avec magnificence, les familles infortunées que lui confièrent les Tyriens.

Carthage ne fut pas étrangère au savoir : ses citoyens ne manquèrent pas détudes; mais toutes leurs facultés furent en tous les temps si fortement tournées vers le négoce, qu'à peine en sept cents ans ils ont fourni trois écrivains.

On trouva dans Carthage, à sa destruction, les monumens des arts enlevés aux villes vaincues, ou acquis dans les cités grecques; c'était pour elle autant d'objets de luxe. Elle n'eut point d'artistes distingués; le peuple qui peut tout acheter est assez rarement créateur.

CHAPITRE VIII.

De Rome, et de sa fondation.

C'est environ sept cent cinquante-trois ans avant l'ère chrétienne que nous plaçons la fondation de Rome. Le jour où le berger Romulus traça une enceinte de ville avec le soc d'une charrue fit, pour trente siècles et plus peut-être, le destin de l'univers entier.

L'Italie, à cette grande époque, se divisait, comme le reste du monde, en un nombre infini d'états et de nations.

Les mœurs de ces nations étaient douces et simples; elles s'adonnaient en général à la culture; et les plus anciens noms que Rome puissante ait jamais comptés dans sa noblesse, tiraient leur étymologie de quelque végétal auquel certaines familles avaient donné jadis des soins particuliers. Tels furent les noms de Pinarius, de Fabius et de Lentulus.

L'Italie, rapprochée de la Grèce, reçut de bonne heure l'influence de ses arts; elle vit de bonne heure des colonies grecques orner et vivifier ses rives.

Mais les Etrusques, ou Toscans, s'y étaient établis deux siècles tout au moins avant la guerre de Troie. On ne sait précisément d'où ces peuples étaient partis. Le savant Barthélemy leur assigne dans ses Recherches une origine égyptienne : leurs arts et le caractère qui les a toujours distingués, leurs superstitions mysté-

rieuses, leur amour pour la paix, leur longue supériorité, tout justifie sa conjecture.

L'architecture étrusque, dont Rome après deux mille cinq cents ans nous garde encore les vestiges précieux, était simple, vaste et solide. Les Toscans excellaient dans l'art de la poterie, et leurs vases de terre conservés de nos jours, sont de nos jours encore inimitables. Leur légèreté, leur solidité, l'élégance de leurs formes, sont dignes de notre admiration. On retrouve, en les contemplant, l'art du dessin dans son enfance, mais avec un caractère déterminé; et le vernis et la nuance des peintures supposent des efforts en rapport avec ses succès.

L'Étrurie fut célèbre dans la science des augures; et ce fut aux Toscans que Rome rapporta toujours ses institutions religieuses, et sur-tout sa divination : cette science semblait chez eux comme une science de famille, et elle se transmettait des pères aux enfans.

Les Toscans composaient encore douze dynasties, ou royaumes puissans, au temps de l'invasion des Gaulois. Les Romains furent dix ans au fameux siége de Veies. Au cinquième siècle de Rome, la langue étrusque, dont il ne reste rien, était encore la langue savante qu'on enseignait à Rome. Les villes d'Etrurie avaient des écoles pour les garçons et pour les filles, et Rome prit d'eux ce salutaire usage.

On peut conjecturer que les Etrusques, en abondant en Italie, n'eurent pas de peine à s'y établir. Les colonies, pendant long-temps, y trouvèrent toujours de l'espace. Les Sabins disaient être une colonie de

Spartiates qui, n'ayant pu souffrir la puissance de Lycurgue, étaient venus chercher une terre étrangère; et la facilité de se fixer et de s'étendre suppose toujours dans un pays une population peu nombreuse.

Plutarque s'est efforcé d'éclaircir la naissance de Romulus, ou de rapporter du moins les diverses traditions reçues à ce sujet. Elles sont toutes obscures, et tout à la fois surnaturelles et grossières. L'intervention de Mars, et l'enfantement d'Ilie au milieu des forêts; le figuier sauvage sous lequel reposèrent les deux jumeaux; la louve qui les allaita : tout concourt à envelopper de merveilles un événement dont les suites en ont tant fait éclore.

Ce qui paraît constant, c'est que l'éducation des neveux du roi d'Albe fut l'ouvrage du hasard, et que le génie et le courage qui les firent distinguer entre les compagnons de leur vie rustique et champêtre, conduisirent à chercher et à découvrir leur naissance. Les grands caractères se dessinent dans toutes les situations, et les esprits qui n'ont qu'un cercle doivent céder à ceux qui se distinguent dans tout.

C'est aux illustres descendans d'Enée que les traditions romaines ont rapporté l'origine de Romulus. Numitor, père d'Ilie ou de Rhéa Sylvia, mère de Romulus, était frère d'Amulius, roi d'Albe.

Quelle que fût la douceur des mœurs pastorales d'Italie, il devait survenir souvent des différens entre les bergers. Rémus et Romulus, toujours plus audacieux, combattirent les bergers de Numitor lui-même. Rémus fut pris, et mené à son aïeul. Il en fut reconnu

au moment que Romulus, à la tête d'une bande armée, accourait à sa délivrance.

Ces deux braves pasteurs eurent à peine connu leur aïeul, que, renversant leur oncle, auteur de tous leurs maux, ils mirent Numitor sur le trône dans Albe; mais leur génie impétueux ne leur permit pas de s'y fixer. On sait que le bois et le temple d'Asile furent ouverts par Romulus à tout homme qui voudrait le joindre; et que la fondation de la ville, dont le nom en grec signifie *force*, fut consacrée par Romulus.

J'use du mot *consacré*, parce que Romulus, profond dans la science augurale des Etrusques, prépara le jour solennel de sa ville, par l'observation des signes célestes. Rémus et Romulus, qui observaient ensemble et qui cherchaient à se tromper, eurent à ce sujet une querelle si terrible, que Rémus fut tué par son frère.

Le 21 avril fut le jour des sacrifices, le jour de naissance pour Rome; et, pendant une suite de siècles, Rome ne cessa de le célébrer, en s'abstenant d'immoler des victimes.

Le patriciat et le sénat, ainsi que le patronage, furent institués par Romulus lui-même, et peut-être les circonstances éclairèrent-elles seules son génie. La réunion qu'il avait faite ne supposait d'avance, dans son peuple nouveau, l'existence d'aucun lien. Il en créa dans l'ordre indiqué par les âges : les sénateurs reçurent le nom de pères, et la démarcation fut dès ce moment reconnue.

Les paroles d'un grand seul deviennent des pro-

verbes; les circonstances d'un grand événement deviennent des usages, ou plutôt en sont le principe. Le cri poussé par les Romains à l'enlèvement des Sabines, devint à Rome le cri d'hymen : c'était le mot *Thalassius*.

L'enlèvement des Sabines est un événement qui caractérise le siècle. Les nouveaux Romains n'avaient pu obtenir d'alliances dans leur voisinage, ils ne jouissaient encore d'aucune espèce de considération. Romulus indiqua une fête religieuse; car les anciens n'en avaient aucune autre, ou du moins n'en avaient aucune qu'un acte religieux ne précédât. Les filles des Sabins vinrent en foule, avec cette liberté qui appartient aux mœurs agrestes. Cinq ou six cents d'entre elles furent enlevées, et devinrent épouses.

On sait comment la guerre s'étant allumée aussitôt, les femmes des Romains se précipitèrent entre les combattans, et ne firent qu'une nation de ceux dont elles n'avaient fait qu'une famille. De tels faits nous semblent des fables, tant la nature y a de part.

Les Sabins se réunirent avec Rome naissante. Cent de leurs vieillards entrèrent dans le sénat. Tatius, l'un de leurs chefs, partagea le nom de roi avec Romulus même, et la puissance romaine fut dominante en s'annonçant.

Un si brillant succès fut suivi de plusieurs avantages. Romulus combattit Acron, à la tête des Cinéens ses sujets. Il le tua de sa main; et, ayant promis par avance l'honneur de ses dépouilles à Jupiter-Sauveur, il en revêtit un tronc d'arbre, et il rentra dans Rome

couronné de feuillage, en portant lui-même ce trophée. Ce fut le premier triomphe.

Les Cinéens, contraints d'abattre leurs demeures, vinrent se réunir à Rome : ils furent traités en Romains; et cette mesure politique devint la base d'un immense accroissement.

Les anciens ne doutèrent jamais que les dieux n'eussent présidé d'une manière particulière à la préparation des destinées de Rome.

On s'occupa d'accorder des honneurs aux femmes courageuses qui avaient arrêté la guerre. Il fut ordonné de leur céder le côté le plus honorable dans les chemins; de ne rien dire de malhonnête en leur présence; de ne point se montrer nu devant elles. On les exempta de paraître devant les juges qui connaissaient d'un meurtre commis; et l'on permit à leurs enfans de porter la bulle d'or, espèce d'ornement qu'on suspendait au cou, et qui distinguait les Etrusques; l'on établit enfin les fêtes matronales.

Tatius fut tué, dit-on, après quelques années de règne, par deux de ses compatriotes offensés. Romulus régna seul, et périt à son tour. On attribua aux sénateurs eux-mêmes la disparition subite de Romulus; et le peuple ne s'appaisa qu'en apprenant qu'il était devenu dieu, et qu'un des hommes vertueux de la ville l'avait vu dans sa splendeur.

Tout ce qui tient au grand homme dont le peuple croit l'apothéose, est ou devient l'objet de la superstition. Le bâton augural du superstitieux et savant Romulus fut gardé soigneusement à Rome, et préservé des

flammes pendant l'incendie des Gaulois; on le retrouva intact au milieu des décombres. Un javelot de bois de cormier, lancé du Capitole, de la main de Romulus, prit racine, et devint un arbre; et, pendant une suite de siècles, le peuple et les plus grands de Rome se firent honneur de cultiver cet arbre et de l'entretenir. Plus les symboles ont de simplicité, et plus leur empire est durable. Mais il n'appartient pas à tous les caractères de laisser sur tous les esprits cette empreinte indéfinissable, dont la magie a tant de puissance.

Romulus fut toujours adoré des Romains sous le nom fameux de Quirinus.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Du milieu du huitième siècle environ au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, ou de l'époque de la fondation de Rome à celle de l'abolition de la royauté à Rome; du commencement de l'empire des Mèdes au règne de Darius Hystaspès; des premières olympiades comptées au commencement de la guerre des Perses, et de la captivité des tribus d'Israël au rétablissement du temple de Jérusalem.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des royaumes de l'Asie et de l'Egypte, depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au cinquième avant l'ere chrétienne environ.

A l'époque à peu près de la fondation de Rome, le centre de l'Asie était encore couvert de tribus pastorales dans un état d'indépendance agreste. Déjocès, le premier roi des Mèdes, ne bâtit Ecbatane et ne consolida sa puissance que sept cent dix ans avant l'ère chrétienne environ. Les Mèdes, jusque là divisés en six tribus, selon la forme primordiale de l'espèce hu-

maine, avaient mené une vie simple au milieu de leurs troupeaux. Déjocès remplit parmi eux le rôle de juge ou d'arbitre, comme nous avons vu, quelques siècles plus tôt, les sages des Hébreux juger le peuple. Les lumières de Déjocès furent le principe de son élévation; mais, pour maintenir l'autorité acquise par l'ascendant de ses vertus, il bâtit une ville ou une forteresse, et se déroba dès-lors à la vue de son peuple.

Les Perses, au temps de Cyrus, étaient encore divisés en douze tribus. Ils n'habitaient point dans les villes. L'éducation des enfans, si l'on doit croire Xénophon, ne roulait que sur les vertus, la justice et la vérité. L'éducation se trouve toujours dans un rapport nécessaire avec l'état des mœurs. Les Scythes, les Sarmates au Nord, les Arabes au Midi, et tant d'autres peuples d'Asie, n'ont point quitté encore les tentes héréditaires que leurs tribus promenaient en ce temps-là; et pourtant, dès les premiers âges, Ninive et Babylone avaient élevé sur les bords de l'Euphrate les épaisses murailles de brique qui recélèrent de si riches trésors. La haute antiquité des royaumes d'Assyrie, et les temps qu'ils ont subsisté n'ont point de mesure fixe dans l'histoire.

La durée qu'on suppose aux plus anciens empires dépend uniquement de la date qu'on assigne à leur fondation, et l'on peut indifféremment retrancher ou ajouter des siècles quand la tradition n'y rattache aucun événement.

On a deux guides pour démêler cette antique chronologie :

Le texte hébreu des livres hébraïques, et le texte grec des Septante, qui, sous les Ptolémées, composèrent à Alexandrie une version des livres hébreux.

L'hébreu, selon qu'on évalue les suppositions de la Bible, compte quatre mille quatre ans de la création à l'ère chrétienne : les Septante, cinq mille huit cent soixante-douze : ainsi, le calcul des Septante donne dix-huit cent soixante-huit années à répartir sur les antiquités du monde.

L'hébreu place le déluge seize cent cinquante-six ans après la création ; les Septante, dix siècles plus tard.

Les Septante comptent trois cents ans de plus que l'hébreu entre le déluge et Abraham ; ils comptent près d'un siècle de plus que l'hébreu entre Abraham et Moïse, et trois siècles de plus entre la sortie de l'Egypte et la fondation du temple de Salomon, mille ans avant l'ère chrétienne ; la différence alors n'est plus que d'environ quarante-cinq ans ; et de cette époque, en effet, la concordance de toutes les dates devient facile et peu douteuse.

J'ai fait ce rapprochement pour donner une plus grande latitude à ceux qui s'enorgueillissent des antiquités de notre histoire, et qui desirent cependant en conserver le fil.

Il est sûr qu'en comptant trois cents ans de plus que l'hébreu, c'est-à-dire environ treize cents ans du déluge au temps d'Abraham, on peut accorder aux empires la plus étonnante durée, sur-tout si on leur donne le chasseur Nemrod pour fondateur, et si sa cabane, réunie à celles des audacieux que rassem-

bla sa propre audace, prend le nom de Ninive ou de Babylone.

Ctésias, historien grec qui écrivait sous Artaxercès Mnémon, dont il fut médecin quatre siècles environ avant l'ère chrétienne, accordait mille ans d'existence à l'empire des Assyriens dès l'époque du siége de Troie, et le calcul de Ctésias serait encore au-dessous de celui que permettent les Septante, en regardant Nemrod comme le fondateur de l'empire.

Nemrod, aux regards de plusieurs savans, est le Bélus des Babyloniens, et le premier roi déifié pour prix de ses grandes actions.

Ils lui donnent Ninus pour fils, et reculent ainsi Sémiramis dans la nuit des temps. Mais je doute qu'on soit contraint de considérer, sur la foi même des traditions, Ninus et Sémiramis comme les successeurs immédiats de Nemrod ou Bélus.

Les rois de Ninive, quoi qu'il en soit, vécurent en tous temps au milieu des délices que comporte le luxe oriental; le climat de l'Asie et la nature de son commerce n'ont jamais admis de variété dans les objets de ce luxe éternel.

Sardanapale, dernier roi du premier empire d'Assyrie, vivait retiré au fond de son palais, entre ses femmes et ses eunuques, livré à la parure, aux plaisirs de la table, jouissant enfin de tout ce que les richesses ont de matériel et de positif.

Il avait demandé, dit-on, que l'on mît sur son épitaphe, « qu'il emportait ce qu'il avait mangé, les plaisirs qu'il avait sentis, et qu'il laissait tout le reste. »

Mais l'épicuréisme grossier du célèbre Sardanapale n'avait pas étouffé en lui toute étincelle d'originalité; il allia même quelque courage à sa méprisable insouciance. Attaqué de toutes parts, il se brûla lui-même dans son palais, avec ses esclaves et ses trésors.

On lui érigea une statue dans l'attitude d'un homme qui danse; et l'on mit pour inscription : *Mange, bois, amuse-toi, le reste n'est rien.*

Nabonassar ou Bélésis, ou autrement encore Arbacès, ou, selon l'hébreu, Baladan, gouvernait Babylone au temps de Sardanapale. Je ne m'attache nulle part à chercher l'orthographe plus pure ou la prononciation plus régulière des noms consacrés par le temps. L'usage immémorial des nations a été de défigurer les noms propres; et, dans le dessein d'interpréter une signification prétendue, on les change parfois tout à fait. Nabonassar, ou Baladan, ou Bélésis, ou Arbacès, fut témoin des excès du roi de l'Assyrie. Il conspira et régna en sa place l'an 748 avant l'ère chrétienne. C'est de cette époque importante que date l'ère astronomique des Babyloniens, connue sous le nom d'ère de Nabonassar.

C'est également de cette époque que commence le deuxième empire des Assyriens.

Ninive, tour à tour séparée de Babylone ou soumise à son ascendant, fut détruite par les armes de Nabopolassar, six cent vingt ans avant l'ère chrétienne.

Les tribus d'Israël étaient déjà captives; celles de Benjamin et de Juda tombèrent en esclavage six cent

six ans avant l'ère chrétienne. Nabuchodonosor II fit au même temps le siége de Tyr, et la prit; mais les habitans, réfugiés dans une île près du rivage, y créèrent une Tyr nouvelle.

Babylone, à son tour, fut prise par Cyrus l'an 538 avant l'ère chrétienne, l'an 210 de celle de Nabonassar. Labynit, ou, selon l'hébreu, Balthazar, régnait alors à Babylone.

Cette ville, au temps de Cyrus, avait cinquante rues bordées de maisons non contiguës, qui toutes avaient plusieurs étages. Il y avait un pont magnifique sur l'Euphrate; et, pour construire ce pont, on avait détourné le fleuve. Les murailles étaient d'une épaisseur et d'une étendue prodigieuses. Les jardins suspendus s'élevaient au-dessus de plusieurs rangs d'arcades, entre lesquels se trouvait une salle éclairée par le haut. Ce gigantesque ouvrage était orné de sculptures, et une pompe y montait l'eau nécessaire aux arrosemens. L'hydraulique est un art ancien; les Egyptiens de bonne heure en conçurent quelques idées, et Archimède avait emprunté d'eux les pompes qu'il fit employer en Espagne dans les mines dont les travaux étaient sujets à quelque inondation. La Chine a conservé la mémoire de l'empereur Yu, qui, n'étant encore que ministre de l'empereur Zun, trouva moyen de conduire et de diriger les eaux, si abondantes en ce vaste empire.

Babylone renfermait une tour qui tenait au riche temple de Bel, et qui servait d'observatoire. On a dit que cette tour avait été celle de Babel. Xercès la dé-

molit, moins d'un siècle après Cyrus; et il ne paraît pas qu'Alexandre l'ait rebâtie, quoiqu'on suppose qu'il en eut le projet.

Vaste entrepôt du commerce de l'Inde et de l'Egypte, Babylone, au temps de Cyrus, possédait un amas de richesses entassées sans circulation depuis des siècles. C'était le séjour d'un luxe somptueux; et les Mèdes, réunis en corps de nation, avaient trop aisément goûté de sa mollesse, et pris de ses rafinemens. Dès le temps de Cyrus, c'est-à-dire un siècle et demi environ après la fondation d'Ecbatane par Déjocès, les Mèdes avaient l'usage des plus riches vêtemens. Ils se fardaient le visage, ils se peignaient les yeux, comme il est dit de Jésabel, princesse de Tyr, et comme le font encore les fameuses *almes* de l'Egypte et les *baladières* de l'Inde. Mais, au milieu des monumens de la grandeur et des jouissances de la richesse, les arts appelés libéraux ne furent considérés à Babylone que comme d'autres objets de luxe, et furent laissés aux esclaves. On peut inférer d'un des cantiques de Jérémie, inséré parmi les Pseaumes sous le n° 136, que les Babyloniens demandaient aux Israélites captifs de faire entendre les chants de leur pays. Cyrus, dans ses conquêtes, fit prisonnières deux musiciennes, et il les réserva pour Cyaxares, son oncle.

La médecine était peu connue; on exposait les malades dans les places publiques, et l'on interrogeait les passans sur leur état.

La médecine, en Asie, a été presque constamment exercée par les étrangers. Les monarques, appelés

grands rois, eurent toujours des médecins grecs. Les noms de Franc, ou d'Européen et de médecin, sont encore synonymes dans tout l'Orient : je ne connais rien de plus intéressant que de suivre de nos jours, dans les moindres détails, les conséquences multipliées de la simplicité primitive.

Je ne découvre à Babylone la trace d'aucun monument littéraire. L'étude des astres cependant y était religieusement cultivée. Mais, à l'exception de la suite d'observations qu'Alexandre trouva inscrite sur des briques, la science concentrée parmi les prêtres Chaldéens n'a jamais eu de mémoire écrit. Les livres de Zoroastre, tels que de nos jours on les lui attribue, ne sont qu'une longue liturgie; et les annales historiques, que les rois faisaient écrire chaque jour, n'ont même pas fourni de fragmens aux citations des plus anciens auteurs.

L'Asie fut partagée, de temps immémorial, entre deux systèmes religieux principaux. Le premier, et le plus ancien, fut le sabéisme des pasteurs; le deuxième fut le magisme, et le sabéisme en fut la source.

Le sabéisme consistait à adorer les étoiles, les milices du ciel, comme s'exprime David. Son origine sans doute avait été très-pure; le Sabéen reconnaissait un Dieu, et regardait les astres comme des êtres intermédiaires et médiateurs entre l'homme et Dieu même.

Le sentiment d'une médiation nécessaire entre la créature et la toute-puissance s'est retrouvé dans toutes

les religions; les Mages révérèrent Mithras, comme la deuxième puissance après celle d'Oromase; les Indous révérèrent Brama, et le font naître d'une fleur qui flottait sur l'abyme avant la création.

L'état d'innocence et de bonheur, dont l'impression ineffaçable a fait rêver l'âge d'or aux premiers peuples, est demeuré en Orient comme un vague souvenir. Les Indous y croyaient, et le gymnosophiste Calamus en entretint Alexandre le Grand. Les Chinois en ont fait cette description : « Une amitié, une harmonie universelle, régnaient, disent-ils, dans toute la nature; le cœur se réjouissait dans la vérité. Mais l'homme, ajoute le livre, méprisa le souverain empire; il voulut disputer et du vrai et du faux, et ces disputes bannirent la raison éternelle. »

Les nations orientales ont, en général, supposé un état primitif supérieur à l'état où nous sommes; nos ames en sont déchues, mais elles doivent s'y retrouver un jour, et le système de la métempsycose, qui repose tout entier sur la nécessité d'une expiation graduelle, est dérivé de cette idée première.

Les anciens non seulement ont cru à la déchéance de notre nature; ils ont cru avant tout à la révolte des génies, ou des démons, dont l'orgueil s'était élevé contre la puissance de Dieu même : et, sans parler de la guerre des Titans, et de cette ancienne mythologie de la Grèce, qui se lie à toutes les autres, il me suffira de rappeler qu'Empédocles, disciple de Pythagore, enseignait la chûte des démons, ou comme un dogme, ou comme un fait, et que la fable compliquée d'Isis et d'Osiris, d'Orus et de

Typhon, a reçu de plusieurs philosophes une interprétation qui se rapporte aux mêmes opinions.

Sans doute il est dangereux de suivre absolument le sens systématique que Platon, et sur tout Plutarque bien plus tard, ont pu donner aux fables et aux allégories; ils ont certainement ajouté les idées de leur siècle à celles que leurs expressions mêmes modifiaient déjà sans qu'ils s'en aperçussent, mais les notions qu'ils ont recueillies ne peuvent être suppléées. Il est d'ailleurs curieux d'observer de quelle manière les opinions s'enchaînent, et combien une théorie, qui se perd dans le nuage, où tout ce qui tient à la terre et à nous se confond, a pu créer d'opinions qui règnent encore sur le monde et dont le principe est oublié. Celle des génies, en Orient, a formé la conception bizarre et des fées et des enchanteurs, qui remplissent les Contes arabes, et qui ont amusé notre enfance à nous-mêmes.

De l'observation des astres et de la supposition de leur influence intermédiaire, a découlé cette magie qui préoccupe encore les plus solides esprits, qui charge le Musulman d'amulettes de tout genre, et qui, sans nous frapper d'une conviction raisonnée, nous fait mettre du prix à certains talismans. Je ne doute pas que la science augurale n'ait pris sa source en Orient. Elle remplit l'Italie sans traverser la Grèce, et les Etrusques tracèrent dans l'espace le cercle imaginaire où la puissance romaine vint s'annoncer.

Quoi qu'il en soit, l'idée de Dieu, celle de la création du monde et celle de l'immortalité de l'ame, ont

éclairé l'antiquité; plus on s'y enfonce et plus on les y retrouve et brillantes et pures.

Les Braclimanes, selon Strabon, enseignaient, dès les premiers temps, que la mort est une naissance à la vraie vie, que le monde a commencé et finira, et que Dieu, qui l'a produit, le gouverne en toutes choses et est présent par-tout.

Le sabéisme a certainement été l'une des premières altérations de cette doctrine, simple et sublime.

Le sabéisme porte l'empreinte d'une nature encore champêtre, encore agreste et toute naïve. L'homme adora les astres; il respecta les bois sacrés, révéra de vains simulacres, et laissa fortifier cette superstition qui fut le germe et le commencement de toute espèce d'idolâtrie. Le caractère distinctif du magisme, formé plus tard, fut au contraire la haine des simulacres. Les Mages conservant aux astres l'hommage rendu par leurs pères, regardèrent spécialement le feu comme l'ame de la nature et comme l'emblème de la Divinité; et, reconnaissant distinctement dans le monde l'influence de deux principes contraires, ils admirent deux génies qui devaient y présider, Arimane, auteur du mal, Ormusd ou Oromase, auteur du bien.

Le culte pur du feu, notion très-ancienne comme on voit, fut apporté de Troie en Italie, quand Enée vint s'y réfugier, et Albe eut des vestales long-temps avant que Rome existât.

Les conquérans de l'Amérique, si l'on peut en croire leurs rapports, trouvèrent au Pérou le culte du Soleil,

et ils nous ont transmis l'image intéressante des vierges vouées à son culte.

Un Mage, à la mort de Cambyse, s'empara, sous un nom supposé, de l'héritage de Cyrus. La conspiration qui lui ôta la vie, fut suivie du massacre et de la dispersion des Mages. L'empire de Cyrus était encore récent; les nations qui le composaient n'avaient pas encore perdu leurs notions particulières, les vainqueurs n'avaient point encore adopté les préjugés des vaincus, et la société des Mages n'avait point obtenu des Perses la considération dont elle jouissait à Babylone.

Trente-six année saprès, Zoroastre, ou Zerdust, en réunit les débris malheureux. Nous parlerons bientôt de Zoroastre, et nous examinerons l'ouvrage que les Parsis lui attribuent.

Les Sabiens ou Mandaites, ou, comme on les appelle en Asie, les chrétiens de Saint-Jean, gardent le souvenir du sabéisme, et l'on en retrouve les vestiges parmi eux.

Les Guèbres ou Parsis, comme on les nomme aux Indes, gardent les vestiges du magisme, et en sont toujours sectateurs. Pauvres, simples et charitables, ils adorent le feu, cultivent la terre, n'immolent point d'animaux domestiques, et ne s'allient jamais qu'entre eux. Ils admettent des intelligences qui protègent les hommes et même qui protègent les arbres. Cette notion consolante n'a point de date parmi les hommes.

La Chine, dans tous les temps, a reconnu deux génies domestiques, l'un tutélaire de la famille, l'autre protecteur du foyer.

Les lares et les pénates, les nymphes et les naïades, ont été consacrés chez tous les peuples de la terre : les chrétiens se confient à leur ange gardien, et ils donnent des saints pour patrons aux lieux même qu'ils affectionnent.

Quelques divinités, que j'appellerai profanes, semblent toutefois, en quelques circonstances, avoir partagé en Asie l'adoration des astres et celle du feu pur. Le temple de Bélus subsistait à Babylone quand Cyrus en fit la conquête. Le temple de Vénus Millyta, et les prostitutions dont il était, à ce qu'on dit, le théâtre, y étaient également célèbres. Mais on ne peut essayer de comprendre et d'expliquer des pratiques mal connues et trop étrangères à nos mœurs. L'allégorie mise en action a trop souvent produit les plus bizarres résultats, et ses fantômes, destinés à donner du corps aux pensées, sont informes comme des ombres.

Cyrus, héritier de Cyaxares, roi des Mèdes, divisa tout l'empire en cent vingt provinces ou satrapies, qui devinrent comme des royaumes. Il institua des postes pour l'usage du gouvernement, et ce moyen rapide de communication, inventé il y a si long-temps, ne paraît avoir été établi en Europe qu'à une époque assez récente.

Cambyse, successeur farouche du grand Cyrus, porta ses armes dans l'Egypte, et en fit la conquête vers l'an cinq cent vingt-sept avant l'ère chrétienne. Il y mourut des suites d'une blessure qu'il se fit lui-même en tombant.

L'Egypte, depuis les temps de Cécrops et de Moïse,

était demeurée comme étrangère aux études qui nous occupent.

A l'époque cependant où Roboam, fils de Salomon, régnait à Jérusalem, un puissant roi d'Égypte, Sésac dans la Judée, parut comme l'instrument des vengeances célestes. Les plus savans commentateurs ont reconnu Sésostris dans Sésac, et ont rapporté à cette période les triomphes passagers dont son nom est pour nous la seule garantie.

Vers les temps à peu près de la fondation de Rome, Sabacus ou Sua, roi d'Éthiopie, profita de la faiblesse d'Anysis, roi d'Égypte, et s'empara de sa couronne. Séthon son fils lui succéda. On a prétendu que ce roi s'était fait prêtre de Vulcain, et lui avait consacré sa statue en mémoire d'une victoire qu'il croyait devoir à son secours. Une multitude de rats avaient dévasté le camp des ennemis et rongé leurs armes même. Séthon voulut que sa statue, accompagnée de l'image d'un rat, portât cette inscription religieuse : *Apprenez, en me voyant, à respecter les dieux.* Le sentiment que ce mot exprime convient à la haute sagesse dont l'Égypte faisait profession. Le nom de Vulcain, placé dans cette circonstance, ne rappelle en lui-même que le génie qui préside au feu, et les Grecs, organes presque uniques de l'histoire de tous les temps, ont mis les noms connus dans leur pays au bas de toutes les images.

Les prêtres de l'Égypte, au rapport d'Hérodote, comptaient jusqu'au temps de Séthon trois cent quarante-une générations, ou de leurs prêtres ou de leurs

rois. Ils lui montrèrent à lui-même trois cent quarante-un colosses de bois, rangés et conservés sous le nom de *piromis*, mot égyptien qui signifie bon et honnête.

Tharace, successeur immédiat de Séthon, est le dernier des rois que l'Ethiopie ait donnés à l'Egypte.

Elle tomba après lui dans l'anarchie la plus complète. Douze des principaux personnages de l'empire s'emparèrent à la fin de l'autorité; tous ensemble ils se promirent une éternelle union. Ils firent construire le fameux labyrinthe comme un monument de cet accord. Cet édifice comprenait douze palais et de très-vastes souterrains, et il a disparu au pied des pyramides qui avaient vu poser ses fondemens. Après quinze ans de règne, Psammitique, l'un des rois, n'ayant point trouvé de vase pour offrir les libations, prit son casque d'airain et s'en servit à cet usage. L'oracle avait promis l'empire à celui que désignerait une circonstance de cette nature. Psammitique, devenu l'objet de la jalousie des onze princes, fut obligé de fuir loin d'eux. Mais quelques soldats grecs ayant été jetés sur la côte par un naufrage, Psammitique les réunit; il rassembla avec eux d'autres troupes, et il fut maître de l'Egypte six cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne environ. Ce fut ce prince qui ouvrit l'Egypte aux étrangers. Il y établit les Grecs auxquels il devait sa puissance; il y répandit leur langage. Des relations plus suivies s'établirent entre les deux peuples, et l'histoire de l'Egypte commence à s'éclaircir.

On a écrit que Psammitique avait cru déterminer

le droit d'aînesse des peuples en faisant élever deux enfans dans la retraite la plus profonde et en saisissant avec art le premier mot qu'ils vinrent à prononcer. Psammitique supposait que la langue à laquelle appartiendrait ce mot serait nécessairement la langue primitive. Je rapporte ce fait bizarre, comme un témoignage nouveau des idées de l'antiquité sur les antiquités du monde. On ne doutait ni d'un commencement, ni de l'existence d'un premier peuple, et on ne pensait pas que ce peuple pût exister sans un langage.

Néchao, fils et successeur de Psammitique, conçut l'entreprise colossale d'unir la Méditerranée à la mer Rouge, par un canal direct, et de percer l'isthme qui les sépare; mais l'ouvrage fut abandonné, l'oracle prononça qu'il serait dangereux de le poursuivre, et la tentative prouve seulement que les Egyptiens eurent toujours des idées vastes, et donnèrent en tous temps un grand caractère à leurs travaux.

Néchao ne borna pas les prétentions de son génie à la jonction des deux mers, il fit partir des bords de la mer Rouge d'habiles mariniers Phéniciens, et ces navigateurs revinrent, selon son vœu, par le détroit de Gadès ou Gibraltar, après avoir achevé le tour entier de l'Afrique.

Une si grande découverte est bien digne d'observations, et des essais, renouvelés même depuis ce temps, n'ont pourtant acquis d'importance que vingt-un siècles plus tard. Vasco de Gama est le premier qui ait ouvert utilement à l'Europe la route maritime des Indes. La population, les arts, l'industrie de l'Europe, lui ren-

daient, au temps de Gama, ce nouvel essor nécessaire. Les contemporains de Néchao n'éprouvaient pas les mêmes besoins; les rapports des nations n'étaient pas ce qu'ils sont devenus, et il faut une proportion entre l'intérêt et l'effort. La nature, toujours sage, n'a guère permis à ses enfans que de s'avancer pas à pas dans toute espèce de carrière, et l'oubli dans lequel tomba le grand dessein de Néchao, est un des traits qui peuvent caractériser son siècle.

Sous Psammis son successeur, six cents ans avant l'ère chrétienne, les peuples de l'Elide envoyèrent une ambassade en Egypte pour soumettre au plus sage des peuples, à celui dont ils avaient reçu leurs premières instructions, les réglemens des Olympiades: Psammis fit assembler les anciens de l'Egypte, et l'on entendit le beau rapport qui réunit tous les suffrages.

Apriés, successeur de Psammis, se distingua par ses exploits guerriers; il attaqua l'île de Chypre et Tyr: c'est à lui qu'Ezéchiel attribuait ces paroles d'orgueil: La rivière est à moi, et c'est moi qui l'ai faite.

Cependant Amasis, l'un de ses officiers, voyant ce prince haï d'un peuple qu'il traitait cruellement, profita d'une guerre malheureuse, pour se faire proclamer roi; et, après une lutte assez longue, Amasis de Saïs, demeura seul roi de l'Egypte cinq cent soixante-neuf ans avant l'ère chrétienne.

Ce prince bâtit de beaux temples, sur-tout à Saïs, sa patrie. Hérodote cite dans ce temple une chapelle d'une seule pierre, qui avait en dehors vingt-une coudées de longueur sur quinze de largeur, et huit de

hauteur. Elle était venue d'Eléphantine; deux mille hommes pendant trois mois avaient été uniquement occupés de la voiturer sur le Nil. L'ancienne architecture a toujours supposé de profondes idées en mécanique, et l'on assure qu'aujourd'hui même on ignore par quel moyen les obélisques de l'Egypte ont été transportés à Rome.

C'est à peu près à cette époque que Pythagore vint s'instruire en Egypte. Les prêtres de ce pays, de temps immémorial, étudiaient la sagesse et créaient les sciences; aucun de leurs travaux pourtant n'est en ce genre parvenu jusqu'à nous, et aucun ne se trouve cité dans les ouvrages des anciens. Amasis accueillit les Grecs dans son empire, et il fournit à la ville de Delphes une somme considérable pour la reconstruction du temple.

Il conquit l'île de Chypre; il s'allia aux Cyrénéens, et il contracta amitié avec Polycrate de Samos, le protecteur d'Anacréon.

Psammenit, fils d'Amasis, montait à peine sur le trône, quand le fils de Cyrus, Cambyse, fondit tout à coup sur l'Egypte, et s'en rendit maître absolu. Ce monarque fougueux poursuivant ses conquêtes, prétendit pénétrer en Ethiopie par les déserts. On a conjecturé que pour gagner l'alliance des pasteurs à qui le culte des Egyptiens faisait horreur, Cambyse avait commis les odieuses profanations qui révoltèrent sa conquête. Cet insensé parvint jusque dans l'Atbara, dans cette île célèbre, qu'il nomma Méroe, du nom de sa sœur qu'il y perdit.

L'île fameuse de Méroe n'a laissé que des souvenirs, et la science antique des Cushites, qui l'a rendue jadis illustre, n'inspire plus que le respect qu'on porte à une cendre inconnue. Les débris de Méroe se nomment aujourd'hui Gerri. La cavalerie du Sennaar s'y rassemble toutes les années, et Bruce y vit, dans un même camp, quatre mille chevaux de race d'une incomparable beauté.

Les sables, la disette, épuisèrent et engloutirent l'innombrable armée de Cambyse, et, forcé de reprendre sa route, il périt avant de l'achever.

Je ne rapporterai point l'histoire trop connue de Smerdis, le Mage, successeur du cruel Cambyse : le jeune fils de Cyrus, dont Smerdis prit le nom, avait été victime des emportemens de son frère, et de l'effroi qu'il avait eu d'un songe. Les conjurés qui tuèrent le Mage ne se disputèrent point l'empire immense qu'ils avaient conquis. Exemple inoui dans l'histoire, ils convinrent de sortir de la ville au lever du soleil, et de saluer roi, celui dont le cheval hennirait le premier. Ces adorateurs du grand astre pouvaient bien regarder ce signe comme un oracle ; mais il est beau de soumettre son cœur aux notions de son esprit, avec un désintéressement aussi sincère. L'écuyer de Darius, fils d'Hystaspès, usa de ruse pour couronner son maître. Le cheval de Darius fut le premier qui hennit, et le nouveau roi ne craignit point, dit-on, de faire inscrire sur sa statue qu'il devait le trône à son cheval, et aussi à son écuyer.

Combien de tels exemples de simplicité sont tou-

chans, quand ils s'unissent à la possession du plus vaste empire, qui eut jamais existé, et qu'ils isolent si complètement ceux qui les donnent, des petites passions dont, avant et depuis, l'histoire ne peut suffire à énumérer les ravages!

Babylone, la Médie, l'Arménie, l'Asie mineure, la Perse, l'Egypte, et tant d'autres contrées, passèrent en un moment sous la loi de Darius Hystaspès, cinq cent vingt ans avant l'ère chrétienne environ.

CHAPITRE II.

De Zoroastre et de ses Livres.

Les événemens de la vie de Zoroastre, et les réformes qu'il a faites, se rattachent, en Asie, au règne de Darius Hystaspès. Les guerres que ce prince commença, et qui remplirent les deux siècles suivans, n'éclatèrent qu'à la fin de son règne. Et la révolution philosophique et religieuse que Zoroastre opéra en Asie, ne tranche point, dans l'histoire, parmi les événemens qui ont changé la face des empires.

Nous devons au savant Anquetil du Perron la traduction des livres de Zoroastre, tels que les conservent encore les Parsis établis dans l'Inde.

Un Anglais, Georges Bourchier, avait, dès 1718, rapporté en Europe trois de ces livres originaux; mais, quoique l'alphabet de la langue dans laquelle ils sont écrits, se trouvât dans les ouvrages de Hyde, il ne fut

pas possible de les interpréter; et l'Ecossais Frazer, qui augmenta par ses acquisitions la collection de ces livres, ne put déterminer les prêtres des Parsis à l'instruire de leur langue sacrée.

La vue de quelques feuillets calqués inspira à l'ardent Anquetil le noble projet d'aller dans l'Inde conquérir ces livres pour son pays, et en apprendre aussi la langue.

Il n'avait que vingt-deux ans; il était presque sans fortune. Dévoré par son zèle, il s'engagea comme soldat parmi les recrues de la compagnie des Indes. Un ordre du roi le tira de cet état. La compagnie lui accorda le passage gratuit sur un de ses bâtimens. Le roi lui fit une pension de 500 livres, et Anquetil partit en 1755.

Son premier soin fut de se faire enseigner le persan moderne et le malabare. Il eut occasion d'observer que des cinq langues, sans les jargons que l'on parle à la côte Malabare, quatre dérivent plus ou moins du samskretan. La langue maure, qui est la cinquième, tient du persan, du tartare mongol et de l'indou.

Peut-être on ne s'étonne pas assez du changement successif qu'éprouvent les langues dans un même pays, et l'on n'a pas assez observé cette faculté indéfinie que possède l'homme de créer un langage régulier par le seul concours des relations sociales.

On ne peut exprimer tout ce qu'Anquetil eut à souffrir dans un temps où une guerre cruelle entre la France et l'Angleterre ensanglantait les Indes, qu'il parcourait. Le climat aussi lui fit sentir son influence; les

maladies l'accablèrent, l'argent lui manqua le plus souvent. Il se vit pendant ses voyages, contraint d'abandonner jusqu'à son journal. Il s'était rendu au Bengale. Il y apprit que ce serait à Surate qu'il trouverait les livres de Zoroastre, et des *destours* ou prêtres Parsis, qui pourraient les lui expliquer; il résolut de s'y rendre. Il traversa toute l'Inde à pied, et presque seul. Il recueillit enfin le prix de ses travaux.

Zoroastre, selon tous les monumens qu'Anquetil a pu réunir, naquit à Urmi, ville de l'Aderbedjan, environ cinq cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à peu près aux mêmes époques que Confucius à la Chine et Pythagore dans la Grèce; et aucun de ces trois sages n'eut connaissance des deux autres. On a dit que Zoroastre descendait des rois de Perse; on a cru également qu'il avait servi ou suivi le prophète Daniel à Babylone, et qu'il avait eu de lui la connaissance des livres hébreux. Anquetil doute de cette circonstance; l'ordre des temps permet toutefois que Zoroastre ait connu Daniel, et qu'il ait recueilli à Babylone quelques-unes des notions que le séjour des Hébreux avait dû y répandre.

Quelques savans ont supposé que Zoroastre avait paru sur la terre dès la plus haute antiquité; mais, comme les institutions et les réformes qui lui appartiennent sont d'une époque beaucoup plus moderne, d'autres savans ont décidé qu'il y avait eu deux Zoroastres; d'autres, et leur opinion paraît être mieux appuyée, d'autres ont cru que le premier Zoroastre, ou le personnage célèbre et très-ancien auquel on donne

ce nom, était Boudda ou Budda, fondateur de la secte des Samanéens et des Gymnosophistes de l'Inde, et le même que l'on croit adoré sous le nom de Fo ou celui de Gaudma dans différentes parties de l'Asie.

La Perse avait peu à peu confondu les attributs de l'auteur du bien avec ceux du principe du mal, et substitué le culte des astres et des Dews, ou mauvais génies, au culte pur du Créateur.

Zoroastre fit connaître à la Perse le temps sans bornes, ou l'Eternel, et les principes secondaires auxquels il a remis le gouvernement du monde. Il enseigna l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps. Ses lois furent reçues depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus; et le Brame Tchangri-Ghatcha, secondé de ses disciples, les répandit jusqu'aux extrémités de l'Inde.

Dogdo, mére de Zoroastre, eut pendant sa grossesse les songes les plus extraordinaires. L'enfant parla dans son sein. Des prodiges de tout genre accompagnèrent son enfance, contre laquelle les Dews, les Génies d'Arimane et les Magiciens, conspirèrent.

Il paraît que, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, Zoroastre étudia la sagesse en Chaldée.

A trente ans il partit pour l'Iran. Ce pays comprenait alors toute la Perse depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus. Le premier miracle de Zoroastre fut de marcher sur les eaux de l'Araxe, avec les femmes qui le suivaient.

La vie de Zoroastre est tout allégorique. Il se retira dans les montagnes. Ce fut là qu'il reçut l'*Avesta*, avec ordre de le prononcer devant le roi Gustasp,

autrement Darius Hystaspès, afin que ce prince protégeât cette loi. Zoroastre, ou Zerdust, eut plusieurs conférences avec Ormusd, ou Oromase. Il lui demanda une fois quel était le meilleur de tous ses serviteurs. C'est, répondit Ormusd, celui dont le cœur est droit, celui qui est libéral à l'égard du juste et de tous les hommes, et dont les yeux ne sont point tournés vers les richesses; celui dont le cœur fait du bien à tout ce qui est dans le monde, par exemple, au feu et à l'eau, et à tous les animaux purs. Cet homme, dit Ormusd, sera éternellement heureux; mais je n'approuve pas, reprit-il, que l'on chagrine ce qui est bon: celui qui afflige mes serviteurs, et qui marche hors de mes préceptes, a pour toujours sa place dans l'enfer.

Zoroastre adressa plusieurs questions à Ormusd sur les Amschaspands, qui sont les six premiers esprits célestes après Ormusd, et sur l'impur Arimane. C'est moi, lui dit Ormusd, qui montre le bien. Arimane est l'auteur du mal. Mon intention n'est pas que les peuples soient dans l'affliction. Le mal vient d'Arimane, ainsi que les mauvaises actions et les mauvaises pensées.

Zoroastre demanda d'obtenir l'immortalité. Ormusd lui répondit: Si je vous accordais l'immortalité, vous-même vous demanderiez la mort. Et Ormusd lui ayant en effet dévoilé tout ce qui devait arriver sur la terre, Zoroastre consentit à ne pas être immortel.

Ormusd apprit à Zoroastre tout ce qui concernait les révolutions du ciel, l'influence bonne ou mauvaise des astres, les secrets de la nature, la grandeur des

Amschaspands, et le bonheur égal dont tous les êtres doivent jouir dans le ciel.

Les six Amschaspands vinrent et parlèrent à Zoroastre. Bahman, qui veille sur les animaux, voulut les lui recommander, afin qu'on ne tuât ni les jeunes animaux, ni ceux qui sont encore utiles. Ardibehescht lui recommanda le feu, afin qu'il y eût dans chaque ville un lieu qui lui fût destiné; qu'on ne l'éteignît ni dans l'eau, ni dans la boue, et que l'on célébrât des fêtes en son honneur. « L'éclat du feu vient de celui de Dieu. Le feu ne demande pour briller qu'un peu de bois et des odeurs. » Schahriver demanda que l'on donnât des soins à l'entretien des armes. Espendarmed annonça que l'ordre de celui qui bénit les hommes était qu'on préservât la terre du sang, des immondices et des morts. Portez tout cela, dit-il, où la terre n'est pas labourée, où l'eau et les hommes ne passent pas. « Des fruits sans nombre seront la récompense du travail, et le meilleur roi est celui qui rend la terre plus fertile. » Korded recommanda l'eau, qui donne la force aux êtres animés, et qui fait tout verdir. Amerdad recommanda les fruits et les arbres, qui font le bonheur de l'homme et des animaux.

Enfin tous les esprits recommandèrent qu'il y eût en tout lieu un docteur pour enseigner la loi et la justice, réciter l'*Avesta*, et prier le Créateur. Ils recommandèrent le kosti, espèce d'écharpe que portent les Parsis, comme le signe des disciples. Ils recommandèrent tous que l'on conservât pures les quatre

choses qui composent le corps de l'homme, le vent, l'eau, le feu et la terre.

Les anciens auteurs prétendaient que Zoroastre avait consacré dans les montagnes une caverne à Mithra, père de tout ce qui existe, et qu'il y avait représenté la figure du monde créé par Mithra. Mais les livres zends prouvent que Zoroastre ne regardait Mithra que comme l'ange ou le ferouer du Soleil.

Celse a dit que, dans les cérémonies de Mithra, les Perses représentaient le mouvement des corps célestes et le passage des ames dans ces corps, et qu'ils portaient alors une échelle symbolique, avec sept portes de différent métal, selon les diverses planètes. Les Perses croient encore que différens cieux sont la demeure des ames jusqu'à la résurrection, et que la demeure d'Ormusd est au-dessus de tous les cieux.

Zoroastre eut un plein succès dans sa mission auprès de Gustasp : il accompagna cette mission de prodiges, et déjoua les philosophes et les sages qui s'étaient montrés ses rivaux. « Le monde, disait-il, n'est que néant aux yeux de celui qui l'a créé. Ces dômes ronds (le ciel et les sanctuaires du feu) réunissent sans distinction les rois et les sujets, les maîtres et les serviteurs. Gustasp établit en tous lieux, et des *destours* et des *mobeds*, ministres du culte du Feu, et ce fut l'occasion des guerres les plus sanglantes.

Le Brame Tchangreghatchah vint à la cour de Gustasp, il se réunit à son ministre Djemasp, qu'il avait autrefois formé aux sciences, et s'efforça de confondre Zoroastre. Il fut lui-même confondu ; il reconnut

l'*Avesta*, ou la parole; il adora Ormusd, et plus de quatre-vingt mille sages de l'Inde en firent autant.

Il paraît que la nouvelle doctrine excita une guerre terrible entre Gustasp et le roi du Touran. Les Mages, disciples de Zoroastre, furent massacrés à Balk, et le feu sacré fut éteint dans leur sang. Quelques auteurs ont cru que Zoroastre avait péri dans cette catastrophe, d'autres ont affirmé qu'il était mort avant qu'elle arrivât.

Ce ne fut néanmoins qu'à l'extinction de la dynastie des Sassanides, détrônée par le calife Omar, que la religion de Zoroastre cessa d'être la dominante en Perse. La première année du règne de Jesdedjerd, dernier prince des Sassanides, est devenu l'ère des Parses ou Parsis, et correspond à l'an 632 de l'ère chrétienne. Les sectateurs de Zoroastre se retirèrent de différens côtés. Les uns tournèrent vers les rivages de la mer Caspienne, où on les trouve encore autour du feu sacré qu'ils ont soigneusement entretenu. D'autres en plus grand nombre gagnèrent le Korestan, et y demeurèrent pendant un siècle, puis ils passèrent quinze années à Ormus, et enfin débarquèrent dans l'Inde, à Din. Ils y traitèrent avec le rajah de Guzarate, et furent reçus aux conditions suivantes: la première, qu'ils dévoileraient les mystères de leur foi; la deuxième, qu'ils quitteraient leurs armes; la troisième, qu'ils parleraient la langue du pays; la quatrième, que leurs femmes iraient à visage découvert comme dans l'Inde; la cinquième, qu'ils célébreraient leurs mariages à l'entrée de la nuit.

Les Parses présentèrent la profession suivante : « Nous servons Dieu, et l'amour de notre loi nous fait fuir les ministres de l'enfer ; nous avons tout abandonné pour elle ; descendus de Djemschid, nous adorons Dieu, et tout ce qu'il a créé ; nous honorons le soleil, la lune, le feu ; nous ceignons le kosti, qui est composé de soixante-douze fils ; nous croyons que les femmes, en certains temps, doivent être séparées du monde, et après leurs couches, pendant quarante jours sans voir le soleil. »

Les Parses bâtirent Sandjan, et élevèrent un sanctuaire au feu Behram. Mais environ cinq cents ans après cet établissement, les Musulmans détruisirent la puissance du rajah, et ensemble la ville des Parses ; ceux-ci portèrent le feu Behram, à Bansdah, près d'Aurengabad.

Ce fut à cette époque que le destour Ardeschir vint du Sistan, et donna aux Parses une copie du Vendidad, livre sacré ; celle que les Parses avaient apportée dans l'Inde s'était perdue avec le temps ; et celle du destour Ardeschir a servi de modèle à tous les exemplaires que possèdent maintenant les Parses de Guzarate.

Les Parses dans les Indes mettent une extrême importance aux formalités de leur culte, qui les séparent du reste des hommes, et leur rappellent sans cesse qu'ils sont les seuls serviteurs d'Ormusd.

Le saderé, le kosti et le penom, sont trois parties d'habillemens particuliers aux Parses.

Le saderé est une sorte de chemise avec une poche devant.

Le kosti est une sorte de ceinture, composée de plus ou moins de fils, et qu'on ne porte qu'à un certain âge.

Le penom est un linge double de six à sept pouces en carré, que l'on noue derrière la tête avec un cordon, et qui se met sur le nez; les prêtres ne peuvent remplir aucune fonction sans le penom. Les Parses doivent le porter quand ils prient, ou qu'ils mangent. Strabon rapporte que, de son temps, les Mages de Cappadoce avaient à leurs bonnets des bandelettes qui leur couvraient les lèvres et les joues.

Les fleurs, et sur-tout les grenades, sont prodiguées dans les cérémonies des Parses. On y emploie aussi du lait, des fruits et des parfums. Le barsom est un faisceau de branches d'arbres liées d'une certaine manière, dont l'usage y est très-fréquent; on y emploie aussi un anneau de métal, entouré de crins pris de la queue d'un bœuf ou d'un cheval.

Le hom, dont les Parses boivent le jus, est un arbre mystérieux qu'on ne peut caractériser; il donne, selon eux, l'immortalité; mais il ne croît pas dans l'Inde. Il paraît que le hom ressemble à la bruyère; ses feuilles pourtant sont celles du jasmin; il ne porte point de fruits, il ne se gâte jamais. Deux Parses vont en députation, quand il le faut, chercher des branches de hom, au Kirman.

Le miezd est une offrande de pain, de viande et d'autres nourritures que les Parses font à Ormusd. On le prépare convenablement, on récite les prières marquées dans la Liturgie, puis on mange les alimens

offerts. Cette espèce de repas commun, sous les regards du père universel, se retrouve dans toutes les religions et dans toutes les sociétés; et le pain béni dans nos temples en donne tous les jours la touchante représentation.

Les Parses dans leurs fêtes, et quelquefois dans leurs cérémonies, se servent d'instrumens semblables à ceux des Persans mahométans.

Le senai est leur flûte, et la crainte de l'impureté que l'haleine communique à ce qu'elle touche, fait que les Parses ne se servent que de flûtes de métal; le son en est perçant, et, au rapport d'Anquetil, les airs qu'ils exécutent ressemblent fort aux musettes des Bretons.

Le dohl est un tambour; le plus petit est en terre cuite: la caisse du plus grand est en bois; on le frappe des deux côtés avec la main.

Le tal est une espèce de cymbale.

Le nagaret est une tymbale d'airain, que les souverains dans l'Inde ont seuls le droit de faire frapper. Bruce nous apprend que le nagaret est aussi en Abyssinie la marque de l'autorité.

L'eau, la terre et l'urine de bœuf, s'emploient aux purifications des Parses; on bénit l'eau avec différentes solennités.

Le bœuf ou le taureau, selon les Parses, est le père de la nature.

Les Parses se distinguent, non en castes, mais en classes marquées; le prêtre, le militaire, le laboureur et l'ouvrier.

Les Parses fiancent leurs enfans presque dès leur

naissance ; la cérémonie du mariage est accompagnée chez eux de bénédictions religieuses et de pompes, où les amis, les parens, les domestiques des époux, superbement vêtus, se réunissent quelquefois au nombre de deux mille personnes. C'est un malheur aux yeux des Parses de mourir dans le célibat. Le mérite des enfans retombe, dans leur opinion, sur les parens, leur fait passer le pont Tchinavad, et les conduit au ciel. Quand un homme meurt avant son mariage, on marie une femme avec certaines formalités ; l'enfant qu'elle met au monde est censé appartenir au mort, et quand cet enfant a quinze ans, la femme se marie avec des formalités différentes. Cet usage rappelle celui qu'avaient les Hébreux d'épouser la veuve de leur frère, pour susciter des enfans à leur frère.

Les Parses ont des prières pour tous les instans du jour, et leurs prêtres se lèvent à minuit pour prier.

Le dérimher est le temple des Parses. Il en existe un à Surate, et Anquetil l'a visité : on y garde le feu sacré, plusieurs Mobeds y logent. L'emplacement du dérimher comprend une pépinière, un treillis garni de pampres, un jardin d'arbres fleuris et de fleurs, avec des tables de pierre pour l'usage des Parses qui s'y reposent en conversant.

Les Parses croient que pendant les dix derniers jours de l'année les ames des bienheureux approchent de la terre, et que dans les cinq derniers ces ames et celles des damnés viennent visiter leurs parens ; on orne alors toutes les maisons, on fait des festins que précèdent des prières, et l'on ne sort pas de chez soi.

Le chien joue un grand rôle dans les pratiques des Parses. On montre un chien au moribond, et il faut faire en sorte que le chien le regarde. Les Parses ne sont pas moins obligés aux purifications, après avoir rencontré le corps d'un chien mort, qu'après avoir rencontré le corps d'un homme.

On ensevelit les morts chez les Parses, mais on ne les enterre point; la terre serait souillée. On ne peut s'empêcher de remarquer ici que Tobie, captif en Asie, était obligé d'user du plus profond secret, pour confier à la terre la dépouille de ses frères. Les Grecs eux-mêmes crurent l'île sainte de Délos profanée par la sépulture qu'on y avait donnée aux morts; et dans un temps de calamités, ils crurent appaiser le courroux des dieux, en faisant exhumer les cadavres de cette île. Les anciens semblaient attacher à la mort plus d'idées que les modernes, et ils y paraissaient moins familiarisés.

Les parens du mort, chez les Parses, donnent des habits à ceux qui lui ont rendu les derniers devoirs, et l'on met quelque argent à part pour cet usage, le jour même que l'on se marie.

On célèbre des solennités, et des offices à l'intention du mort.

Anquetil a essayé de résumer le système théologique des Parses, d'après leurs livres.

Le temps sans bornes, ou l'Eternel, est l'Être des êtres. Ormusd et Arimane produits par lui, sont les principes secondaires.

Les férouers sont les premiers modèles des êtres qu'Ormusd crée pour combattre Arimane. Ils sont comme les génies des êtres qui doivent exister sur la terre. Le férouer de Zoroastre est célèbre parmi les Parses. Les férouers sont mâles et femelles.

L'univers est partagé entre une foule de génies qui forment une chaîne d'agens jusqu'au temps sans bornes. C'est du premier taureau que le genre humain, les animaux et les végétaux sont sortis. L'ame a été formée pure et immortelle; l'homme a été fait juste et libre. Le péché de Meschia et de Meschiané, père et mère du genre humain, a produit le mélange de bien et de mal qui paraît sur la terre.

A la mort, le sort du juste et celui du méchant diffèrent essentiellement; mais la résurrection finale des corps doit être précédée de la conversion de toute la terre à la loi de Zoroastre. L'enfer sera détruit; Ormusd triomphera; Arimane et les Dews offriront un sacrifice de louanges au premier Être. La nature sera renouvelée; le bonheur sera par-tout.

Il faut adorer Ormusd suivant le culte qu'il a prescrit. La loi est le corps sous lequel s'est manifestée la parole primitive qui a créé le monde. Il faut prier sans cesse, et prier pour tous. Hérodote a remarqué que c'était la coutume chez les Parses. La prière doit être précédée de l'aveu des fautes; elle doit ensuite s'adresser à l'Eternel, à Ormusd, à tout le peuple nombreux créé depuis le commencement, c'est-à-dire aux amschaspands et aux esprits célestes. On doit prier le Soleil pendant le jour, la Lune lorsqu'elle paraît. Mithra est

le génie qui accompagne le Soleil. On doit adorer la nature et les élémens. Le feu originel est celui qui anime tous les êtres; le feu matériel le représente. Le feu, symbole de la Divinité, doit donc être adoré le premier, et avant toute autre divinité. Souffler le feu avec la bouche, c'est le souiller et se rendre digne de mort. Le culte du feu cependant est subordonné à celui d'Ormusd.

La pureté de cœur et de corps est nécessaire pour prier; mais le jeûne ne se trouve pas au nombre des pratiques des Parses.

Les bêtes féroces et venimeuses passent parmi les Parses pour l'ouvrage d'Arimane. Le disciple de Zoroastre est encouragé à les détruire; mais il doit faire en sorte de conserver chez lui un bœuf, un coq et un chien. L'usage habituel de l'urine de bœuf exige le soin de cet animal. On ne mange point de bœuf dans toute l'Inde.

Les docteurs parses enseignent qu'il ne faut jamais remettre une bonne action au lendemain. Zoroastre demande aux chefs des peuples la science, les bonnes œuvres, l'élévation des sentimens, la vérité dans les paroles.

Le chef de la religion des Parses a le titre de *destouren* ou *destour*, et l'archi-mage, au temps des rois de Perse, avait d'immenses prérogatives.

Les lois civiles des Parses sont liées à leurs lois religieuses, et se rattachent comme elles à la plus haute antiquité : elles supposent une hiérarchie de chefs, depuis celui de l'Etat jusqu'à celui de chaque maison.

c'est l'amschaspand Bahman, Ised, ou ange de la paix, qui a institué cet ordre. Les femmes même ont des chefs de leur sexe. C'est sans doute cette hiérarchie de subordination absolue qui éteint le génie en Orient. Sous l'autorité mahométane même, les Parses ont leur chef ou davar : on retrouve cet enchaînement terrible d'autorités graduées au Japon, et généralement dans toute l'Asie; c'est un vestige du gouvernement des familles.

Zoroastre, comme tous les anciens législateurs, avait si étroitement réglé les relations sociales, qu'Hérodote signala chez les Parses une échelle de considération marquée dans ses moindres degrés.

Cultiver et soigner les arbres, est, selon Zoroastre, accomplir la loi. C'est aussi la remplir que de bien traiter les animaux, et l'on peut expier ses fautes en donnant à un homme juste un terrain bien arrosé; en tuant les couleuvres, symbole de l'envie; en donnant une jeune fille en mariage à un saint homme.

Les mariages dans les familles et entre les cousins germains sont regardés chez les Parses comme une œuvre sainte; et toute action immorale, menacée dans leur loi des plus sévères châtimens, est punie parmi eux d'une manière cruelle. Quelques années seulement avant le voyage d'Anquetil, une jeune fille qui avait été séduite fut conduite à l'assemblée du peuple par sa propre mère, pour ce crime : elle y fut condamnée, lapidée sur-le-champ, et sa mère porta le premier coup. Les chefs des Musulmans souffrent, pour quelque argent, ces actes de fanatisme et de juridiction.

Les disciples de Zoroastre prennent le nom de mazdeïsnans ou d'échedins.

Le mot Zend-Avesta, sous lequel sont compris les Livres de Zoroastre, veut dire *parole vivante*. Le mot *avesta* signifie *la parole ;* le mot *zend*, qui signifie *vivant*, désigne proprement la langue dans laquelle l'Avesta est écrit, et par suite les lettres de cette langue.

Le zend, avant l'ère chrétienne, était la langue familière de la Géorgie, de l'Iran proprement dit, et de l'Aderbedjano. Cette langue a peu de règles, comme toutes celles de l'Orient. Le zend s'étendait vers le Nord, et l'on a un travail fait au cinquième siècle de notre ère, sur les caractères géorgiens et arméniens, qui atteste leurs nombreux rapports avec les caractères zends.

Le pehlvi, dont le nom se tire de *pehlon*, qui signifie *force*, a de grands rapports avec le zend. Il paraît qu'avant Zoroastre le pehlvi était la langue du pays situé entre le Dilem, le Mazendran et le Fansistan. Les ouvrages qui restent en pehlvi sont des traductions des liturgies zendes, ou des ouvrages de Zoroastre.

Le parsi, depuis deux mille ans, remplace ces deux langues anciennes. L'ancien parsi venait du zend, et s'était mêlé au pehlvi ; le persan moderne, mélangé avec l'arabe, s'écrit avec les caractères arabes et quatre caractères qui se trouvent inscrits dans les alphabets zend et pehlvi.

Le zend était la langue première de l'empire des Parses ; il produisit le pehlvi, et même le parsi, qui

devint la langue de la cour et des rois dès le temps de Balhman Espandiar, ou Artaxercès Longuemain, plus de quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Le pehlvi cessa tout à fait, environ huit siècles après, d'être la langue de la Perse. Les disciples de Zoroastre, en continuent cependant l'étude, pour l'intérêt des ouvrages de leur maître.

Cette langue et quelques autres ont concouru à former le guébri, espèce de jargon particulier aux Parses du Kirman et à ceux qui habitent les environs de la mer Caspienne.

L'Avesta, selon les docteurs, était divisé en vingt-un nosk, dont on n'a plus qu'une partie : sept traitaient du premier principe, de l'origine des êtres, de l'histoire du genre humain; sept de la morale, des devoirs civils, et de la religion; sept de la médecine et de la morale.

Nous allons parcourir ceux de ces livres sacrés qui nous restent; ils sont l'ouvrage de Zoroastre, et comme tels, respectés religieusement par ses disciples.

Le Vendidad Sade contient trois livres : l'Jzeschné, le Vispered, et le Vendidad Sade proprement dit. L'Izeschné est composé de soixante-douze *hâs* : c'est un recueil de prières qu'on prononce au gah hàven, c'est à dire au lever du soleil. On appelle *gahs* certains instans de la nuit et du jour. Zoroastre a reconnu tous les génies qui y président, et les Parses ont des prières pour les différens gahs.

Il existe une traduction samskretane de l'Jzeschné, faite il y a environ trois cents ans.

Le Visperod est divisé en vingt-sept cardés.

Les trois ouvrages que je viens de citer, liés ensemble par les Parses, doivent être récités par les mobeds entre le gah oschen, ou minuit, et le gah haven, ou lever du soleil.

Cette récitation, accompagnée autrefois d'instrumens, ne se fait aujourd'hui que sur deux ou trois notes, comme une psalmodie.

C'est de la célébration de cet office que dépendent toutes les solennités de la loi.

Ces prières, dans lesquelles se retrouvent la morale, les préceptes et la théologie des Parses, sont continuellement interrompues par des refrains, comme celles qu'on récite dans nos églises; et je ne doute pas que les litanies n'aient une origine orientale.

Ces deux refrains reviennent sans cesse:

« L'abondance et le behescht, c'est-à-dire ce qui est excellent, sont pour celui qui est pur, qui est saint, qui fait des œuvres célestes et pures.

« C'est le desir d'Ormusd que le chef fasse des œuvres pures et saintes. Bahman donne à celui qui agit saintement dans le monde. Vous établissez roi, ô Ormusd, celui qui soulage et qui nourrit le pauvre. »

Voici le début de l'Jzeschné:

« Au nom de Dieu, au nom de Dieu, juste juge.

« Je prie avec étendue, avec pureté de pensée, de parole, d'action; je me livre à toute bonne pensée, a toute bonne action. Je renonce à toute mauvaise pensée, parole, action. Je me donne aux Amschaspands; je les célèbre, je les prie de toutes mes paroles, pen-

sées, actions; je leur consacre, dans ce monde, mon corps et mon ame; je les invoque avec étendue. »

On trouve dans ces prières, comme dans les Pseaumes et dans les livres des Hébreux, beaucoup de mots parasites répétés à l'excès. Il s'y rencontre aussi des transitions que rien ne prépare, et des lacunes que rien ne supplée.

La morale de ces livres est pure; la mythologie sur laquelle ils reposent y est assez bien indiquée. On y distingue peut-être aussi un petit nombre d'allusions aux circonstances du temps dans lequel vivait Zoroastre. Mais rien n'y annonce d'ailleurs aucune connaissance historique, et il ne s'y mêle pas une idée étrangère au siècle ou au pays de l'auteur.

Au premier Hâ de l'Jzeschné, le Parse invoque tous les gahs, et tous les esprits par leurs noms, avec leurs attributs. Il invoque Mithra qui rend fertiles les terres incultes, qui a mille oreilles et dix mille yeux. Il invoque le feu, il invoque les farouers, qu'on peut regarder, selon Zoroastre, comme l'expression la plus parfaite de la pensée du créateur appliquée à tel objet. Les farouers préexistent à l'objet, et font ensuite partie de son ame, quand ils s'y trouvent réunis. On ne suppose de farouers qu'aux êtres raisonnables; le Parse invoque d'ailleurs les mois saints, et la lune dans toutes ses phases.

Le Parse célèbre les hommes et les femmes dont les pensées sont élevées et pures. Il célèbre Zoroastre; il célèbre le taureau élevé qui fait croître l'herbe en abondance, qui a donné l'être à l'homme pur.

Les Destours n'entendent pas bien clairement tous leurs dogmes, et il faut consentir, en étudiant des livres aussi anciens, à trouver plusieurs pensées entre lesquelles on ne découvre aucun rapport, et dont plusieurs sont devenues absolument inintelligibles. La langue dans laquelle nous les exprimons, les idées mêmes d'après lesquelles nous leurs cherchons une interprétation, les délaient sans les éclaircir. Les anciens manquèrent de mots pour rendre les nuances innombrables que l'analyse a séparées dans les opérations de l'esprit. Leurs écrits sont obscurs, quand l'imitation de la nature n'en fait pas l'objet et le charme. Nous savons que les plus anciens philosophes consumaient leur existence sur les ouvrages de leurs maîtres, et le célèbre Héraclite fut appelé le Ténébreux.

Les philosolophes indous, qui, plus que tous les autres, ont travaillé d'imagination sur l'origine des choses, ont créé des conceptions bizarres, et sans aucun attrait. Ils s'efforçaient de sortir de la nature, mais ils avaient d'ailleurs un but. Leurs subtiles allégories avaient un sens déterminé, et nous ne les comprenons plus.

Si l'on retranchait toutes les répétitions qui se trouvent dans le livre de Zoroastre, et au moins celles des mêmes invocations, on le réduirait à peu de pages. Les invocations à l'eau, aux arbres, aux montagnes, au feu, au soleil, aux esprits, reviennent à tous les instans.

On remarque cependant au milieu de ces vaines formules, quelques idées vraiment grandes et pures. Voici une prière que je prends entre quelques autres: «Si

l'homme vous irrite, entraîné ou non par ses passions; et s'il s'humilie ensuite profondément devant vous, et vous invoque, soyez dès-lors ami de celui qui vous fera ainsi Izeschné et Neaesch. O vous grand, plus excellent que tout, saint, pur et grand! de même si l'homme m'irrite, entraîné ou non, et s'il s'humilie ensuite devant moi, et m'adresse sa prière, je suis dès-lors ami de celui qui m'a fait Izeschné et Neaesch. »

Le Parse, dans ses prières, bénit, en les nommant, toutes les créatures pures. Il leur fait Izeschné, c'est-à-dire, qu'il leur rend adoration et hommage. Il maudit les magiciens, les dews, ou dives et les peris.

Plusieurs Hâs contiennent des conversations entre Zoroastre et Ormusd, ou quelque autre esprit céleste; ces entretiens sont longs, et offrent peu de substance et d'agrément. J'y trouve quelques comparaisons tirées des parties de la nature; mais en général il y a de la sécheresse, c'est un amas de paroles inutiles, parce qu'elles ne nous présentent aucun sens. On y chercherait presque vainement quelques traits de ce style qu'on appelle oriental. Cet ouvrage, en un mot, est une froide liturgie, dans laquelle se trouvent quelques préceptes de morale, dispersés entre des formules fatigantes, et des allusions fantastiques; l'on n'y rencontre ni figures, ni récits, ni aucune trace de sentiment.

Il n'y a aucun ordre dans l'Izeschné et dans le Vispered, ce sont des prières et des invocations; et s'il s'y rencontre quelque vision, c'est toujours sans aucune description.

Ormusd promet à celui qui récitera le pur honover,

ou sa parole, de faire aller librement son ame aux demeures célestes ; de rendre le pont trois fois plus large pour lui; de venir du Bechescht au-devant de son ame, à une distance de la largeur de la terre. Le texte ajoute. « Le céleste Ormusd prononça l'honover. Moi, céleste, j'opérai, et le chef du mal ne fut plus. Il dit au milieu des darvands (les créatures d'Arimane), il dit dans le douzakh (l'enfer ou les ténèbres), je ne penserai pas le bien, je ne le dirai pas, je ne serai pas intelligent, je ne veux ni me soumettre, ni parler, ni agir. Je renonce à la loi, et mon ame, qui existe, ne reconnaît pas cette parole. »

Les Livres de Zoroastre contiennent, comme l'on voit, une théorie détaillée des intelligences angéliques, et c'est en effet de l'Orient qu'elle s'est répandue sur la terre.

Une tradition orientale supposait, selon d'Herbelot, que les géans, génies, ou esprits, occupaient et gouvernaient la terre, avant qu'Adam même y parût, et que ce fut la révolte des esprits qui porta Dieu à créer l'homme.

Au trente-huitième Hâ, un des esprits répète ces paroles, qui sont comme le refrain et l'abrégé de tout l'ouvrage. « J'ai dit au ciel, dans le commencement, lorsqu'il n'y avait pas de nuit, qu'il fallait être pur de pensée, de parole et d'action, qu'il fallait s'appliquer au bien, être saint, parler selon la vérité, et ne pas faire de mal. »

Le même esprit ajoute plus loin : « Lorsque la fin du monde sera arrivée, le plus méchant des darvands

sera pur, excellent, céleste, et l'appui d'Ormusd est toujours promis à l'homme pur. »

Voici une des manières dont le Parse s'adresse au Feu, je tire ces paroles du trente-sixième Hâ. « O vous, Feu agissant dès le commencement, je m'approche de vous; vous principe d'union entre Ormusd et l'être absorbé dans l'excellence, ce que j'ai la discrétion de ne pas expliquer; je vous adresse ma prière soutenue de bonnes œuvres, je me présente devant vous, ô Ormusd, avec pureté de pensée, de parole et d'action; je vous invoque, je vous célèbre, corps des corps, Ormusd, lumière élevée au-dessus de tout, principe continuel du soleil. »

Mais si le feu est appelé fils d'Ormusd, l'eau est nommée aussi la reine, fille d'Ormusd, et elle est invoquée, ou honorée sous ce nom.

Les continuels hommages, ou Izeschnés des Parses, s'adressent et à l'humidité qui fait tout grandir, et aux terrains très-fertiles, et aux chemins fréquentés, et aux oiseaux qui volent rapidement et en grand nombre, et aux ames de ceux qui ne sont pas encore nés, et qui de loin desirent le bien des provinces, et aux hommes et aux femmes pures.

Si Zoroastre questionne Ormusd sur les ouvrages de la nature, c'est uniquement une réponse morale qu'il en reçoit. On trouve au quarante-troisième Hâ une suite d'interrogations qui ne manqueraient pas de noblesse si l'expression en était plus concise; et Zoroastre répète à chaque verset : Répondez, Ormusd, avec vérité à ce que je vous demande. « Quel est, dit-

il, le premier père pur qui a engendré? Qui a donné de soi-même les astres qui ne sont pas à deux faces? Comment avez-vous fait cette lune, qui croît et décroît? Qui a fait la terre qui est près de l'homme, et qui sera après lui? Qui a fait et l'eau et les arbres? Qui a créé, ô Ormusd! le peuple de Bahman (les animaux)? Qui a donné aux ténèbres la lumière pour protectrice? Qui a donné à la terre le sommeil pour protecteur? » Ormusd, pour toute réponse, recommande la loi, et promet l'immortalité à celui qui l'aura pratiquée. Et au soixante-douzième Hâ, Zoroastre prononce des bénédictions sur celui qui fait le bien, sur celui qui est pur et qui se rend encore plus pur, et sur l'ami enfin dont l'amitié est vive.

Le Vendidad, proprement dit, est divisé en fargards, et commence comme les autres livres, au nom de Dieu, juste juge. Il existe une traduction samskretane des six premiers fargards.

Le Vendidad commence par un récit confus et inintelligible d'une espèce de création. Dans ce livre d'ailleurs, comme dans tous les autres, Zoroastre interroge Ormusd. Il lui demande à qui sur la terre il a d'abord confié sa loi. Ormusd nomme le roi Djemschid. Ce roi est présenté dans les livres de Zoroastre comme un Triptolême créateur. Il fend la terre avec un poignard d'or, il la couvre d'animaux et de fruits. On a rapporté à Djemschid le *neurus*, ou l'ère célèbre de la fondation de Persépolis, qui fut réformée sous le règne des califes, et qui sûrement était la même que celle de Nabonassar. On regarde le roi Djemschid comme

le fondateur du pont de pierre qu'Alexandre le Grand trouva construit sur le Tigre, et qu'il fut forcé d'admirer; enfin on rapproche la chûte et les malheurs du roi Djemschid des malheurs et de la chûte du roi Nabuchodonosor.

Ce qui résulte le plus clairement des fargards qui composent le Vendidad, c'est qu'Ormusd a créé le bien au commencement; c'est qu'Arimane a introduit dans le monde le mal physique et moral; que Feridoun et Djemschid ont lutté contre Arimane, en introduisant la parole ou la loi que Zoroastre renouvelle et perfectionne après eux.

En effet, au vingt-deuxième et dernier fargard, Ormusd dit à Sapetman Zoroastre : « Moi, qui suis le juste juge pur, après avoir fait ce lieu pur, dont la lumière se montrait au loin, je marchais dans ma grandeur. Alors la couleuvre m'aperçut, alors cette couleuvre, cet Arimane plein de mort, produisit abondamment contre moi neuf, neuf, neuf cents, neuf mille, quatre-vingt-dix mille envies; mais vous me rendrez mon éclat. Je vous donnerai sur-le-champ mille chevaux forts, grands et prompts; rendez hommage au bien pur et saint que vous fait Ormusd. Je vous donnerai mille chameaux à large poitrail; mille bœufs bien gras, dont les corps vous serviront de pont dans vos voyages; mille lièvres pleins et jeunes. Les grains seront en abondance, les ruisseaux couleront à pleines rives; et si ceux qui vous aident sont malades, je leur rendrai la santé. »

On comprend sous le nom de lièvres, dans l'*A-*

vesta, les quadrupèdes inférieurs qui ne sont pas des productions d'Arimane. Et l'énumération des richesses que je viens de citer en détail se trouve dans les livres zends, comme l'expression absolue de la plus grande magnificence.

Le livre intitulé les *Jeschts sadés* contient un grand nombre d'oraisons pour les différentes actions de la vie, depuis l'instant du réveil. On n'y trouve point d'onction, mais elles respirent une morale pure.

Les *Patets* sont des actes de repentir; ils contiennent une sorte d'examen, ou le détail des péchés qu'un homme peut commettre. Le pardon y est imploré, et celui qui les récite, demande que, si après sa mort un de ses parens les récite pour lui, son ame en recueille les fruits.

Les *Afrius* ou *Afergans* sont aussi des prières relatives à divers sujets, et qu'on récite souvent au milieu des fleurs et des parfums; mais, à force de répétitions, de formules toujours les mêmes, et de citations de noms avec lesquels nous ne sommes pas familiarisés, et qui ne présentent pas tout à coup une idée claire à l'esprit, ces prières ne nous offrent qu'un intérêt très-faible, et le sens en est très-embrouillé. En général, ces productions ont un but prononcé, mais elles sont rédigées sans logique et sans plan.

Le *Boun Dehesch*, en pehlvi, est, selon toute apparence, un recueil ou un extrait de quelques anciens

livres zends, et l'on ne peut au juste en assigner la date; mais les ouvrages sur lesquels cette compilation a été faite, sont sûrement très-anciens.

Le Boun Dehesch paraît d'abord offrir un sens plus clair et plus suivi que les livres précédens. Il commence au nom de Dieu, et explique comment l'être a d'abord été donné à Ormusd et à Arimane, et comment l'un habite la lumière première et l'autre les ténèbres premières. Arimane, est-il dit, se leva à l'approche de la lumière d'Ormusd. Il courut dedans pour la gâter; mais, voyant sa beauté, son éclat, sa grandeur, il retourna de lui-même en fuyant dans ses ténèbres épaisses, et fit les Dews et les Darondjs. Ormusd, qui le vit, lui offrit la paix. Arimane la refusa; Ormusd le terrassa par sa parole, et Arimane fut lié pour trois mille ans. C'est pendant le temps qu'Arimane fut sans forces qu'Ormusd produisit des êtres. Il fit les Amschaspands; il fit ensuite le ciel, puis l'eau, la terre, les arbres, les animaux, et l'homme. Ormusd forma la lumière entre le ciel et la terre. Il fit les étoiles qui paraissent toujours, et celles qui ne paraissent pas toujours; puis la lune, puis le soleil. Il arrangea les étoiles en douze signes, comme autant de Meres; savoir : l'agneau, le taureau, les gémeaux, le cancer, le lion, l'épi, la balance, le scorpion, l'arc, le capricorne, le sceau, les poissons. Il fit aussi vingt-huit constellations, dont les noms sont écrits, dans le texte, en caractères zends. Les Chinois ont vingt-huit constellations; les Parses n'en ont que vingt-sept. Le texte ajoute à ces astres divers, et comme autant de soldats prêts à faire la

guerre aux ennemis de la nature, six millions quarante-huit mille petites étoiles, etc.

Au bout de trois mille ans, le Darvand-Djé délia Arimane.

Arimane se présenta à la lumière avec tous les Dews, et il vit le ciel. Arimane seul pénétra dans le ciel; et, sous la forme d'une couleuvre, il sauta du ciel sur la terre. Il vit le ciel, mais il fut saisi de frayeur, comme la brebis devant le loup. Il parcourut toute la terre, et la couvrit de ses fléaux. Arimane et les Dews se mêlèrent aux planètes et aux étoiles. Les Jseds célestes combattirent pendant quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits, et précipitèrent Arimane et les Dews dans le Douzackh; mais Arimane perça la terre, et y reparut.

On ne peut lire un exposé plus précis des antiques traditions orientales sur les esprits et les intelligences. Je ne puis m'empêcher d'observer que cette croyance, qui a rempli le monde sous tant de formes, qui le remplit encore, et qui, dans tous les temps, a animé jusqu'au langage, ne s'est perpétuée que par tradition. Moïse l'a supposée admise; les philosophes l'ont méditée sans en faire l'exposition; le peuple se l'est communiquée, et la trace s'en est conservée dans presque toutes les opinions religieuses.

Le Boun Dehesch traite de l'homme. Ormusd, selon ce livre, fit d'abord l'ame, et ensuite le corps. Le ciel était destiné à l'homme à condition qu'il serait humble de cœur, qu'il ferait avec humilité l'œuvre de la loi, qu'il serait pur dans ses pensées, dans ses paroles,

dans ses actions, et qu'il n'invoquerait pas les Dews. L'homme et la femme, dans cette disposition, devaient faire le bonheur l'un de l'autre.

D'abord ils dirent : C'est Ormusd qui a donné l'eau, la terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le soleil, et tous les biens qui viennent d'une racine pure et d'un fruit pur. Ensuite Arimane courut sur leurs pensées, et leur dit : C'est Arimane qui a donné l'eau et la terre, etc. Et, ajoutant foi à ce mensonge, ils devinrent Darvands comme lui.

Chaque fleur, selon le Boun Dehesch, est consacrée à un Amschespand. Le lis blanc est consacré à Baliman, le jasmin à Ormusd lui-même. Il est bon, lorsque l'on prie, d'être entouré de ces espèces de fleurs. Mais le myrte et le dattier passent expressément pour l'ouvrage excellent d'Ormusd. Le Boun Dehesch prédit la destruction du monde et la résurrection des corps. Les ames alors se reconnaîtront; chacun verra le bien et le mal qu'il aura fait; et Sofiosch, par l'ordre d'Ormusd, donnera à tous une récompense proportionnée à leurs actions.

CHAPITRE III.

Des Scythes et des Sarmates.

Les Scythes et les Sarmates, dont les tribus tartares tirent leur origine, ont été des tribus errantes et belliqueuses, qui ont habité anciennement vers le nord de l'Asie, et sont graduellement redescendues vers des climats plus tempérés.

La tradition conserve le souvenir confus des héroïnes Sarmates. Les Amazones étaient fixées, dit-on, vers l'embouchure du Thermodon, et sur les bords du Pont-Euxin; et si l'idée que les Grecs ont donnée de cette république guerrière est un jeu de leur imagination, ce n'est point au moins une chose douteuse que le goût et l'aptitude des femmes des Sarmates pour les exploits guerriers. L'esprit de chevalerie, né plus tard, chez les descendans de ces tribus si fières et si vaillantes, a, de tout temps, appelé les femmes, en Europe, à couronner les exploits éclatans; il excita de nobles aventurières à se signaler elles-mêmes. On vit des femmes au milieu des croisades; et depuis la comtesse de Montfort jusqu'à la grande Marie-Thérèse, saluée roi par les Hongrois armés, la gloire militaire, qui ravit toutes les femmes, a fait revivre les Amazones.

Moins guerriers que les Sarmates, et consacrés au soin de leurs troupeaux, les Scythes ont été nommés

par les anciens, la nation juste ; et les principes de la loi naturelle ne sont jamais plus fortement empreints, que dans les ames plus étrangères aux appâts de la cupidité.

Anacharsis fut un Scythe contemporain de Solon, et des sages de Grèce entre lesquels on l'a compté.

L'Hiperboréen Abaris avait été, quelque temps avant lui, connu et distingué également dans la Grèce. On dit qu'Anacharsis arrivant à Athènes vint chez Solon, et dit qu'il venait faire amitié avec lui. Il vaut mieux, répondit Solon, faire amitié chez soi, et ne pas courir si loin. Eh bien, reprit Anacharsis, tu es chez toi, fais amitié. Anacharsis ne pouvait concevoir qu'on espérât de réformer l'injustice et l'avarice des citoyens par quelques lignes de lois écrites, et il les comparait aux fils des araignées qui ne prennent que de faibles insectes.

Les Tartares, sur la trace des tribus paternelles, occupent encore cette immense étendue, qui fait le nord de l'Asie. Les savans ont pensé que c'était de la Tartarie qu'était parti le déluge d'hommes dont les torrens, en s'absorbant successivement, ont inondé enfin l'Europe entière. Des peuples sans culture sont toujours à l'étroit ; roulés durant une suite de siècles jusqu'aux limites des états fixés, leurs flots amoncelés surmontèrent toutes les digues. Les peuples policés combattent par députés, mais les Barbares fondent par peuplades.

Les mœurs chez les Tartares ont fort peu varié. On ne s'approcherait pas sans respect de ces charriots et

de ces tentes, qui remontent à tant de siècles. Habiter sous des tentes, vivre de chair mortifiée et cuite par la transpiration des chevaux, s'enivrer du lait des jumens, être à soi-même le garant de ses succès, tels sont les traits les plus frappans des habitudes et du caractère d'un Tartare. La physionomie presque uniforme de ces peuples guerriers a quelque chose de terrible ; et il doit en effet exister quelque accord entre les idées habituelles et la disposition des organes qui les reçoivent et qui les expriment. Les hordes sauvages ont chacune leur modèle, et généralement n'en ont qu'un ; et les peuples d'Europe portent sur leurs visages la preuve animée et sensible de leurs mobiles affections.

Les antiques idées religieuses des peuples du nord de l'Asie sont assez obscures maintenant ; mais on en ressaisit la trace dans les vestiges qui subsistent encore. Ces peuples révéraient tous les esprits du ciel, ils cherchaient à deviner l'avenir par les sorts. Toutes ces notions se retrouvent sous le pôle, et font les dogmes des Lapons.

Une sorte de théocratie gouverne de nos jours le Bontan et le Thibet. Le dépositaire respecté de cette autorité religieuse est un Lama, une sorte de divinité qui ne meurt point, et qui seulement disparaît pour renaître en la personne de quelque enfant, reconnu à certains caractères. C'est une étrange modification de cette idée primitive et dominante, qui place toujours une puissance médiatrice entre la toute-puissance de Dieu et la faiblesse de l'homme. L'Inde, à qui le

Thibet à dû ses opinions, suppose que Visnou s'est incarné neuf fois; je ne saurais assigner une première époque à l'existence du Lama, dans les contrées où il réside, et dans celles où son influence s'étend. Je la crois ancienne, parce qu'elle est étrange, et qu'elle repose toutefois sur une grande et noble idée, celle d'une providence qui veille sur les hommes, et qui se revêt de leur nature, pour les conduire ou pour les éclairer.

On soupçonne que les Huns, l'une des principales nations Tartares, furent réunis sous l'autorité militaire d'un Tanjou, environ douze siècles avant l'ère chrétienne; mais on ne sait rien de leur histoire. Ces farouches Tanjoux, dont le titre veut dire fils du ciel, s'allièrent fréquemment à des princesses de Chine, dont les manières polies et le savoir leur plaisaient. Nous avons la complainte d'une de ces victimes; elle est un monument des mœurs de tous ces peuples, et elle date d'un siècle avant l'ère chrétienne. « Ma famille m'a donné un époux, et m'a forcée de demeurer dans un pays éloigné : là, de misérables tentes sont mes palais, des pieux en forment les murailles; la chair crue fait ma nourriture, le lait caillé est ma boisson. Ah! chère patrie, je pense continuellement à vous; mon cœur est mortellement blessé. Que ne suis-je oiseau pour aller vous rejoindre? »

On a retrouvé de nos jours au Thibet l'usage antique des cycles de douze ans, et les Tartares n'ont point d'ère certaine.

CHAPITRE IV.

De la Chine, des Livres chinois, de Confucius et des Livres qu'il a écrits.

Les traditions chinoises reconnaissent des temps fabuleux. Trois empereurs alors se partageaient le monde créé. Le ciel, la terre, la mer, avaient chacun leur maître, et une foule de générations et de familles impériales se succédèrent. Fohi parut, autant qu'on peut le calculer, trois mille ans environ avant l'ère chrétienne. Il était étranger; sa naissance fut enveloppée de prodiges, et ce personnage presque allégorique enseigna aux Chinois la science des sacrifices.

Il fit un livre, et c'est le plus ancien des livres de la Chine. Mais Fohi ne connaissait point l'écriture, qui, selon toute apparence, n'était point en usage à une si haute antiquité. Il traça des lignes en forme de tables. Les princes et les sages ont toujours mis leur gloire à leur donner une interprétation.

L'empereur Yao, dont le nom s'est conservé à la Chine, n'est que le septième depuis Fohi; Xun, ou Qun, ou plutôt Chun, vint après lui, et enfin Yu, ministre de l'empereur Chun, fonda la dynastie des Hia, deux mille cent quatre-vingt-dix-huit ans avant l'ère chrétienne, selon les approximations tentées par le savant de Guignes, c'est-à-dire, vers le temps d'Abraham.

La dynastie des Chang fut fondée par Tchin-Tang, mille sept cent cinquante-sept ans avant l'ère chrétienne; celle des Tcheou, six cent trente-deux ans plus tard, ou mille cent seize ans avant l'ère chrétienne; Vou-Vam, fils de Ven-Vam, en fut le fondateur.

La dynastie des Tsin, ou des Ta-Tsin, succéda à celle des Tcheou, deux cent cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne, à peu près vers le temps de la splendeur des Ptolémée en Égypte. La dynastie des Han remplaça celle des Tsin, deux cent six ans avant l'ère chrétienne; et, sous leurs nouveaux souverains, les Chinois portèrent leurs armes vers la Bactriane et l'Indus. Ils eurent la connaissance des Grecs et même celle des Romains. Mais ce fut seulement vers l'année cent vingt-cinq avant l'ère chrétienne que la vigne fut portée à la Chine. La plupart des arts, dans ce pays, datent seulement du temps des Han, et par conséquent de l'époque où leurs relations s'étendirent.

Quelques savans ont cru trouver dans les monogrames chinois, des rapports assez prononcés avec les lettres de la Phénicie et les caractères de l'Égypte. Ils ont été tentés de leur attribuer une origine commune; et les dynasties de l'antique Égypte ont été transportées jusqu'à l'extrémité de l'Asie. Ce qu'il y a de plus constant, c'est la conformité des prétentions que l'orgueil suggère à de si grandes distances. Ces peuples ont reculé les temps, pour reculer aussi leur origine, comme si un stratagême pouvait leur assurer un droit d'aînesse entre les nations. La perpétuité des tribus, la conservation des races, pouvaient au reste agrandir, en Orient,

l'objet d'un préjugé dont les nuances n'ont cessé de se faire sentir. Nos puériles vanités se contentent de quelques siècles, et nous isolent entre nos frères. Pour un Chinois, pour un Egyptien, l'orgueil de sa famille, celui de sa nation, étaient une même chose, et c'était avec le monde même qu'il se flattait de les faire commencer.

Il passe pour assez constant qu'une éclipse a été calculée à la Chine, deux mille cent cinquante-cinq ans avant l'ère chrétienne. La première des observations recueillies à Babylone, par Callisthènes, est à peu près de la même date. Les Egyptiens qui, vraisemblablement ont précédé tous les peuples dans cette étude, ont calculé, à Thèbes, au rapport de Ptolémée, l'ascension héliaque de Syrius, l'étoile du chien, deux mille deux cent cinquante ans avant l'époque de notre ère.

Le savant de Guignes a consacré d'immenses travaux à l'éclaircissement de l'histoire des Chinois et à celui de leurs connaissances. Il a trouvé que les notes modernes, intercalées dans les livres des anciens Chinois, avaient fait illusion sur l'état ancien de leur savoir. Différens caractères distinguent dans les originaux le texte des notes ajoutées; mais trop souvent les missionnaires ont traduit tout ensemble et le texte et les notes; et leur travail, qui devait répandre la lumière, est devenu une source d'erreurs.

De Guignes cite pour exemple ce passage de Meng-Tsée ou Mencius, auteur chinois, qui vivait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Voici le passage traduit :

« La distance qui nous sépare des astres est presque infinie. L'étendue du ciel dans laquelle ils font leur cours, est immense; cependant, si nous examinons attentivement les mouvemens célestes, et que nous recherchions avec soin les différens lieux où se sont trouvés les astres, quoiqu'il se soit écoulé plusieurs milliers d'années depuis le solstice d'hiver dans lequel on établit le calendrier, solstice qui se trouve joint avec la sizigie de la lune, à minuit d'un jour kio-tse, il sera facile de déterminer cette époque. »

Les circonstances astronomiques rapportées dans ce passage se réunissent le 11 janvier 2450 ans avant l'ère chrétienne.

Voici le texte littéral. « Quoique le ciel soit très-élevé, et que les astres soient très-éloignés, on peut cependant connaître ce qui les concerne; quoique dans un millier d'années il y ait bien des jours, on peut cependant les connaître aisément. »

Le sens de ces deux passages n'est assurément pas le même, et quoi qu'on ait dit, en effet, des observations astronomiques dont les Chinois étayent leur histoire, il est certain que jusqu'à sept cent vingt-deux ans avant l'ère chrétienne, on ne trouve de leur part que deux indications d'éclipses, l'une, sept cent soixante-seize ans avant l'ère chrétienne, l'autre, très-incertaine, puisque le père Gaubil l'a placée deux mille cent cinquante-quatre ans avant notre ère, et Fréret, deux mille sept ans. On trouve trente-six éclipses marquées dans un ouvrage de Confucius, commenté par un

de ses disciples, mais toutes sont arrivées entre les ans sept cent soixante-seize et quatre cent quatre-vingt avant l'ère chrétienne.

Le huitième siècle avant l'ère chrétienne est celui qui offre de toute part le plus de certitude à l'histoire. La première éclipse marquée par Confucius est du 22 février 720. L'ère de Nabonassar a dû commencer le 26 février 747. La première olympiade date de l'an sept cent soixante-seize, et Rome fut fondée l'an sept cent cinquante-trois avant l'ère chrétienne.

Le cycle des Chinois a été de soixante jours, avant d'être de soixante ans. Au temps de Confucius, on ne comptait point encore par cycles d'années. Plusieurs nations chinoises n'avaient même, à cette époque, aucune idée de l'année; on trouve dans un ouvrage de Confucius, commenté par un de ses disciples, qu'un vieillard interrogé sur son âge, répondit qu'il ne savait pas compter par années, mais qu'il comptait par cycles de jours, et qu'il en avait vu quatre cent quarante-cinq et un tiers.

Les anciens Egyptiens, au rapport d'Hérodote, connurent, dès le commencement, l'année solaire de trois cent soixante jours; ils y ajoutèrent cinq jours vers mil trois cent vingt deux ans avant l'ère chrétienne; le quart de jour ne fut de nouveau ajouté que long-temps après. Thalès est le premier qui ait donné aux Grecs, l'année de trois cent soixante-cinq jours; et ce fut, selon Strabon, des sages d'Héliopolis que Platon et le savant Eudoxe reçurent la connaissance du quart de jour, si nécessaire pour le complément de l'année.

Neuf livres, encore aujourd'hui, sont ce que les Chinois regardent comme une collection sainte. Ils distinguent les cinq livres et les quatre livres.

Les cinq livres sont appelés Kings, le premier est celui des plus anciens réglemens de la Chine, et de ses plus anciennes maximes morales. Il y est parlé de l'empereur Yao, septième successeur de Fohi, de Xun ou Chun, et de Yu, successeurs de Yao. On croit ce livre écrit antérieurement à ceux de Moïse. Il est appelé Li-ki.

Le deuxième comprend les réglemens de douze règnes, et une collection de petits poèmes moraux et lyriques déjà connus, faite par les soins de Confucius.

La morale des trois cents poèmes se réduit à ceci, dit Confucius, « qu'il faut fuir les mauvaises pensées. » Ce livre se nomme Chi-King.

Le troisième King est l'ouvrage de Fohi, composé de lignes énigmatiques. Ce livre est sûrement le plus ancien, puisque même il n'est pas écrit. Il est intitulé Ly-King, et il sert aux Chinois à consulter les sorts.

Le quatrième est un recueil historique, composé par Confucius, et intitulé par lui Tchun-Tsiu, ou le printemps et l'automne, attendu, dit le texte, « que le bonheur ou le malheur des peuples dépend uniquement du caractère des princes. »

Le cinquième est encore une compilation de Confucius, qui recueillit les chapitres qui le composent; c'est le Chou-King. On le comprit dans la proscription des livres, deux cent treize ans avant l'ère

chrétienne. Quelques lettrés de la famille de Confucius en cachèrent des copies, et néanmoins, quand l'empereur Venti voulut retrouver le Chou-King, il fallut récourir à la mémoire d'un vieillard nonagénaire, nommé Tou-Chang, qui présidait à la littérature à l'époque de l'incendie.

Les quatre livres, ou Sée-Chu, contiennent les trois ouvrages moraux de Confucius; le quatrième n'est pas de lui.

Les mandarins doivent savoir, à choix, un des cinq livres par cœur, et posséder entièrement les quatre livres de mémoire.

Les livres chinois que j'ai vus ont presque tous le même caractère : ils ressemblent aux tableaux de la Chine, ils manquent d'effet et d'ensemble, et n'ont presque point de variété. La politique des Chinois a toujours reposé sur le respect filial, et sur les égards respectifs des membres des familles et de l'Etat. Ce respect, ces égards, sont perpétués par des rites et des formules dont l'étude et dont la pratique absorbent toute la chaleur de l'esprit, et tuent l'imagination. Le commerce de la Chine, même aujourd'hui, n'est rien en proportion de son étendue. Le bétail, dont l'homme se nourrit ailleurs, n'existe à la Chine qu'en petite quantité; la culture du millet et du riz ne laisse point de place aux prairies. Les Chinois sont dans un état de jeûne habituel qui affaiblit leurs facultés. Leur subsistance n'est jamais assurée; ils éprouvent souvent des famines, et leurs anciens écrits attestent qu'il en fut de même autrefois.

Les Chinois n'ont jamais connu de relations suivies avec les nations étrangères, et dans chacun de leurs ouvrages il n'est question que d'eux-mêmes; mais le peuple le plus soumis est peut-être celui dont les ouvrages moraux sont le plus remplis de maximes sur le gouvernement. Ces ouvrages instruisent le prince de ses devoirs paternels, le peuple du respect filial, dont pour lui la hiérarchie est immense. La morale de ce peuple est fondée sur les devoirs du respect filial; la politique n'a pas d'autre base, et la justice du monarque suffit pour maintenir l'ordre dans un pays, à tant d'égards, sans lois, et gouverné par des rites, des devoirs et une autorité sans limites. Les livres des Chinois reviennent toujours sur l'antiquité; c'est une suite du respect filial; et comme la sagesse est *une*, et que les premiers livres qui en ont parlé subsistent, leurs textes sont toujours cités. Ces ouvrages portent l'empreinte grave d'un temps où les plaisirs de la société étaient inconnus, mais ils ne respirent pas la fraîcheur de la nature. Les Sages qui les écrivaient étaient déjà pénétrés de considération pour les rites et les entraves de la société; ils les regardaient comme une conception admirable, et ne songeaient qu'à en soutenir les utiles applications. Toutes les pages de leurs écrits se ressemblent, quoiqu'elles ne disent pas la même chose: on y trouve de belles pensées et des maximes bien exprimées; mais on retrancherait, on ajouterait, sans déranger aucun ordre.

Les entretiens des anciens Sages de la Chine s'adressent ordinairement à des ministres ou à des rois,

et sont remplis de conseils. La partie de la Chine qui composait l'empire au temps de ces Sages, était tellement divisée, que presque tous les personnages remarquables par leur mérite avaient un rang, et ceux dont les anciens écrits ont conservé les noms, paraissent presque toujours chargés de fonctions publiques.

Le gouvernement de la Chine me paraît une des dernières branches de l'arbre antique planté avec le monde. Si les mœurs des Arabes nous montrent dans un mélange de soumission et d'indépendance, de violence et de droiture, les mœurs premières des patriarches, les institutions chinoises nous offrent le premier résultat des notions primitives absolues d'ordre, de vertus et de sagesse. Les Arabes errent en tribus. Les Chinois, resserrés en familles, ont pratiqué de plus près un respect qui a dégénéré en obéissance passive. Les deux idées fondamentales des sociétés primitives, le droit et le devoir, se sont divisées entre deux peuples, dont l'esprit de famille forme toujours le lien sacré.

Rien n'annonce que la Chine ait été un vaste empire pendant les anciennes dynasties des Hia et des Chang, c'est-à dire pendant mille ans et plus. Les noms des neuf provinces, rapportés au commencement du Chou-King, sont mêlés d'un nombre infini de détails étrangers au temps auquel on les place. Il paraît d'ailleurs, par le Chou-King même, que le fondateur de la dynastie des Chang avait des possessions indépendantes avant de remplacer la dynastie des Hia. Le fondateur des Tchéou sortit aussi de son petit royaume

pour déposséder les Hia; il y rentra ensuite, et distribua ses conquêtes.

Fi-Tse, à qui le chef de la dynastie des Tchéou avait, dans l'origine, accordé un canton propre à nourrir des chevaux, parce qu'il en avait le talent, donna le jour à une postérité qui s'agrandit successivement, et dont le domaine devint le royaume de Tsin. Un roi de Tsin devint maître de l'empire deux cent cinquante-huit ans avant l'ère chrétienne, et prit le premier le titre d'empereur. Ses prédécesseurs dès long-temps s'étaient donné le privilége d'offrir les sacrifices au ciel et à la terre. Ce droit, aujourd'hui même, n'appartient qu'à l'empereur. Le calendrier des Hia, différent de celui des Tchéou, était en usage à la Chine; et ce ne fut que long-temps après que les Tsin admirent les intercalations. Ce seul exemple suffirait pour indiquer que les connaissances astronomiques des Chinois ne faisaient point un corps de science suffisant pour répandre la lumière autour d'eux; et ce sont encore les missionnaires européens qui font, de nos jours, les almanachs de la Chine.

La province de Set-Chuen fut habitée par des Nomades jusqu'au temps des Tsin et à celui des Han, qui commencèrent leur règne deux cent six ans avant l'ère chrétienne. Il en fut de même de la province de Hon-Kouang, qui, au temps de Mengt-Sée, environ trois siècles avant l'ère chrétienne, n'était pas chinoise, et s'appelait Tsou.

Les habitans du Kouang-Si ont été les ancêtres des Miao-Se, qui sont encore indépendans dans les mon-

tagnes. Le plat pays ne fut conquis dans cette province qu'après la conquête de la province des Tsou par les Tsin.

Un grand nombre d'autres cantons, dont se compose aujourd'hui la Chine, n'y ont été réunis que successivement depuis les huitième et septième siècles avant l'ère chrétienne, mais sur-tout sous la dynastie des Tsin.

Vers l'an 800 avant l'ère chrétienne, la Chine ne comprenait guère que le Nonan, une partie du Chantong, du Petcheli, du Chan-Si, et une très-petite partie du Chen-Si. La Chine fut, comme le reste de la terre, divisée, pendant bien des siècles, en de très-petits territoires.

Le Li-Ki, l'un des livres, s'exprime ainsi sur les Barbares qui occupaient la plus grande partie de la Chine dans le neuvième siècle avant l'ère chrétienne: « Ceux de l'Orient portaient leurs cheveux longs, se peignaient le corps, et ne faisaient point cuire leurs alimens. Ceux du Midi se faisaient des ouvertures sur le front, et ne faisaient point non plus cuire leurs alimens. Ceux de l'Occident avaient des habits de peaux, portaient leurs cheveux longs, et ne faisaient point usage de grains pour se nourrir. Ceux du Nord enfin avaient des habits de plumes, demeuraient dans des cavernes, et ne faisaient point non plus usage de grains. »

Ces vestiges d'antiquité nous présentent le type des usages qu'on retrouve encore chez les peuples errans des forêts d'Amérique, ou chez les habitans plus heureux des riantes îles de la mer du Sud; et ces usages nés des temps où l'industrie n'atteignait pas

encore au-delà des premiers besoins, ont plus ou moins appartenu à presque toutes les nations. Celui de se tatouer le corps, et qui vint peut-être de l'instinct qui oblige l'homme à se couvrir, est encore général chez les peuples que je viens de nommer; il a été connu et modifié par-tout. Les Mèdes, en Asie, se peignaient le visage, et c'est des peuplades du Nord que les contrées européennes tiennent l'usage constant du fard.

Presque toutes les villes de la Chine sont postérieures au règne des Tsin.

Les noms de famille des Chinois ne montent qu'à quatre cent trente-huit, selon de Guignes, et même à cent seulement, selon la relation de l'ambassade anglaise de 1795. Le rédacteur de cette relation ajoute même que les cent noms sont une espèce de nom collectif par lequel, à la Chine, on désigne tout l'empire. Quoi qu'il en soit de cette différence de nombre, ceux qui portent le même nom ne peuvent, à la Chine, s'unir par le mariage. C'est comme un souvenir des premières familles qui, dans le principe, ont habité cette contrée. Les noms de famille n'ont été perpétués que très-tardivement en Europe; et peut-être le sentiment d'une origine commune, conservé entre les descendans des vainqueurs, ne rendait nécessaire entre eux que les désignations individuelles.

Le Chou-King, dont Confucius composa les chapitres sur les fragmens laissés par les historiens des premières dynasties, est un monument historique très-précieux. Il commence au règne de l'empereur Yao. Deux chronologistes chinois ont différé d'opinion sur

cette époque de leur histoire; l'un d'eux la place deux mille trois cent cinquante-sept ans avant l'ère chrétienne; l'autre la détermine deux mille deux cent cinq ans avant la même époque. Les calculs des deux savans se rapprochent à l'année 770 avant l'ère chrétienne, mais le Chou-King ne marque aucune date.

Les cinquante-huit chapitres du Chouk supposent bien des lacunes, et les faits historiques n'y sont point proprement racontés ni suivis.

Les anciens auteurs chinois ne se sont guère occupés que de la sagesse; et leurs écrits ne conservent pas plus de proportion dans leurs parties que leurs tableaux n'en donnent aux figures. Dans les premiers chapitres du Chou-King, il s'agit presque toujours des conseils que demande l'empereur au ministre qu'il appelle. Il reçoit ces conseils, et donne des ordres dont la base est presque toujours un adage. Les révérences réciproques marquées dans les premiers chapitres indiquent l'antique civilité. Le culte des Esprits est exprimé dans ces chapitres, ainsi que les sacrifices dus au Chang-Ti, ou souverain maître.

Tous les anciens écrits ont quelque chose de vague, et donnent peu de renseignemens précis. On ne trouve dans le Chouk aucune date d'année; on y indique, il est vrai, pour les événemens, le jour du cycle où ils sont arrivés, mais le cycle n'est pas désigné. On y énumère les vertus, les lois, les préceptes, et tout ce qui peut être nombré; c'est le sceau de l'antiquité. L'avenir, plus épaissi devant elle, ne lui laissait d'attention que pour les objets rapprochés. Il n'y a point

d'optique dans les ouvrages des anciens, tout ce qui est près d'eux est grand, tout ce qui s'en éloigne est petit.

Le Chouk, quoi qu'il en soit, est un monument important, et je ne puis m'empêcher de suivre le développement de quelques-uns de ses chapitres.

Il est dit, au premier, qu'Yao chargea Hi et Ho « de suivre exactement, et avec attention, les règles pour la supputation de tous les mouvemens des astres, du soleil et de la lune; de regarder le ciel suprême, et de faire connaître au peuple le temps et les saisons. Hi-Tchong eut ordre d'aller à l'agréable vallée Yu-y, et d'y observer le lever du soleil, afin de régler ce qui se fait au printemps.

« L'égalité du jour et de la nuit, et l'observation de l'astre Mi-a-o, font juger, dit le Chouk, du milieu du printemps. C'est alors que les peuples sortent de leurs demeures, et que les oiseaux et les autres animaux sont occupés à faire leurs petits. »

Hi-Chou fut chargé d'aller à Nan-King, et «d'y régler les changemens qu'on voit en été; la longueur du jour, et l'observation de l'astre Ho, font juger du milieu de l'été; c'est alors, dit le Chouk, que les peuples se séparent davantage les uns des autres, que les oiseaux changent de plumage, et les animaux de poil. »

Ho Tchong, par l'ordre d'Yao, alla « dans la vallée obscure de l'Occident, pour observer avec respect le coucher du soleil, et régler ce qui s'achève en automne; l'égalité du jour et de la nuit, l'observation de l'astre Hiu, font juger du milieu de l'automne; alors, dit le

Chouk, le peuple est tranquille, le plumage des oiseaux et le poil des animaux donnent un agréable spectacle. »

Ho-Chou, se rendit suivant l'ordre d'Yao, au Nord, à Yeou-Tou, « pour disposer ce qui regarde les changemens produits par l'hiver. La brièveté du jour, et l'observation de l'astre Meo, font juger du milieu de l'hiver. Les hommes alors, dit le Chouk, se retirent pour éviter le froid; le plumage des oiseaux et le poil des animaux se resserrent. »

L'empereur ensuite appela Hi et Ho, et leur dit : « Remarquez une période de trois cent soixante-six jours, l'intercalation d'une lune, et la détermination des quatre saisons, servant à la disposition parfaite de l'année; quand cela sera également réglé, chacun s'acquittera de son emploi, dans le temps et dans la saison, et tout sera dans le bon ordre. »

On a trouvé que ce dernier passage supposait des connaissances astronomiques plus complètes que ne comporte le peu de progrès qu'a faits la science à la Chine, dans les quatre mille ans qui ont suivi cette époque. Mais le texte du Chouk, dont on ignore la date, a été recueilli, et peut être suppléé par Confucius, environ quinze siècles après celui que ce texte rappelle, s'il n'y a pas d'erreur dans les approximations qu'on a faites; et le Livre de Confucius écrit de mémoire un demi-siècle après le brûlement total des livres, et plus de deux siècles après avoir été composé, peut bien avoir été en même temps éclairci.

Les anciens Sages de la Chine, comme ceux de toutes

les nations, ont attaché une extrême importance à la poésie, ainsi qu'à la musique.

Koueï, dit l'empereur Yu, au surintendant de la musique : « Je veux que vous enseigniez la musique aux enfans des petits et des grands ; faites en sorte qu'ils soient sincères et affables, indulgens, complaisans et graves ; apprenez-leur à être fermes, sans être durs ni cruels ; donnez leur le discernement, mais qu'ils ne soient point orgueilleux ; expliquez-leur vos pensées, dans des vers ; composez des chansons entremêlées de divers tons et de divers sons ; accordez-les aux instrumens de musique : si les huit modulations sont gardées, et s'il n'y a aucune confusion dans les différens accords, les esprits et les hommes seront unis. Koueï répondit : Quand je frappe ma pierre, soit fortement, soit doucement, les animaux les plus féroces sautent de joie. »

Ce passage nous offre la preuve que les Orphée de la Chine furent, comme ceux de la Grèce, les chantres de la religion et de la sagesse, et firent tressaillir jusqu'aux habitans des forêts. Yu, dans ce passage, parle de la musique, comme Aristote en a parlé dans son Livre des Politiques ; et le mot de musique, dans toute l'antiquité, a toujours exprimé tout ce qui tient à l'harmonie.

Le Chouk nous donne un exemple de l'emploi de la poésie dans les momens les plus critiques d'un règne.

Taï-Kang, successeur de Ki, était sur le trône, comme un chi (un enfant) ; l'amour du plaisir lui

avait fait abandonner le chemin de la vertu; et, malgré l'aversion que les peuples avaient conçue contre lui, il ne pensait qu'à contenter ses passions sans mesure; il était à la chasse au-delà du Lo, et cent jours s'étaient écoulés sans qu'il fût revenu.

Y, seigneur de Kioug, profitant de l'indignation des peuples, fit garder les passages de la rivière; alors les cinq frères du roi, suivirent leur mère, et allèrent attendre le roi à l'embouchure même du Lo; dans le chagrin où ils étaient, ils firent chacun une chanson qui contenait les avis et les préceptes du grand Yu.

Le premier dit: « Voici ce qui est dans les documens de notre auguste aïeul. Ayez de la tendresse pour le peuple, ne le méprisez pas, il est le fondement de l'état; si ce fondement est ferme, l'empire est paisible. Les gens les plus grossiers peuvent être au-dessus de moi: si un homme tombe souvent dans des fautes, attendra-t-il que les plaintes soient publiques pour se corriger? avant que cela soit, il faut être sur ses gardes. Quand je suis chargé des peuples, je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées pour atteler six chevaux. Celui qui commande aux autres ne doit-il pas toujours veiller? »

Les quatre autres chansons sont dans le même esprit et dans le même genre; mais quelle que soit la respectable simplicité du Chouk, ce Livre n'a pas la naïveté enchanteresse de la Genèse; il nous présente l'homme en société contraint par d'austères maximes et de minutieuses formalités, et sous l'autorité d'un chef dont la gravité doit distinguer le caractère. On y trouve

des entretiens entre des rois et des ministres. Dans la Genèse, c'est de l'homme qu'il s'agit, et de l'homme indépendant, sous la seule autorité de Dieu. Le Chouk, d'ailleurs, contient peu de faits, et les faits intéressent toujours.

Après une lacune assez longue, le Chou-King rapporte la chûte de la dynastie des Hia, renversée par celle des Tang, vers 1758, ou, selon la deuxieme supputation, 1558 avant l'ère chrétienne : cette dernière époque est celle de Cécrops et de Moïse.

Cet événement est raconté plutôt comme une leçon de morale que comme un fait purement historique.

« Le roi dit à ses troupes : Venez, écoutez-moi, je suis peu de chose, et comment oserais-je mettre le trouble dans l'empire ? Mais les Hia ont commis de grandes fautes ; le ciel a résolu leur perte. Aujourd'hui vous dites : Notre maître n'a pour nous aucune compassion, nous abandonnons nos moissons pour aller punir Hia. J'ai entendu ces discours, Hia est coupable, je crains le souverain maître, et je ne puis m'empêcher de punir Hia. »

Tching-Tang ayant en effet exilé Kie, le dernier roi, à Nan-Tchao, et craignant de n'avoir pas suivi les régles de la vertu, dit : « J'appréhende que dans les temps à venir on ne parle mal de ce que j'ai fait. » Alors Tchong-Hoaï lui tint ce discours : « Le ciel, en donnant la naissance aux hommes, leur a laissé leurs passions. Si les hommes sont sans maître, ils sont dans le trouble ; c'est pourquoi le même ciel a fait naître un homme, souverainement intelligent, auquel

il a confié le gouvernement. Hia a fait tomber les peuples sur des charbons ardens, parce que les passions ont mis le trouble dans son cœur. Le ciel a doué le roi d'une grande prudence, il le donne à tous les pays, comme un modèle qu'on doit suivre; il veut que ce prince gouverne les peuples, et continue ce qu'Yu a fait anciennement : suivre ses lois, c'est suivre celles du ciel. » C'est de cette manière que le Chouk rend compte d'un changement de dynastie, et c'est ainsi généralement que les Chinois écrivent l'histoire.

Le Chouk peut se considérer comme un traité de belle morale, mise essentiellement à l'usage des princes, et dirigé sur-tout vers le gouvernement des peuples; mais il peut être utile à tous. J'en donnerai pour preuve ce seul adage. « Mépriser les hommes, c'est ruiner la vertu ; convoiter les choses, c'est perdre son cœur. »

Il paraît que dès le temps de Hia et de Chang, il y avait à la cour un historien de la gauche et un historien de la droite; l'un écrivait les paroles des princes, l'autre écrivait leurs actions. On en ajouta deux vers le temps des Tcheoux, l'un pour l'intérieur, l'autre pour l'extérieur; leur ministère était sacré, et l'on a cru qu'ils remplissaient parfois des fonctions sacerdotales.

Au reste, il est bien remarquable que jusqu'au temps de l'historien Hérodote, qui illustra la fin du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, les historiens des peuples n'avaient traité que d'eux-mêmes. L'intérêt que les Chinois avaient donné à leur histoire, s'affaiblit toutefois par degrés vers les sixième et cinquième siècles avant l'ère chrétienne. Le brûlement des livres acheva de

tout désorganiser à cet égard, et la charge de grand historien ne fut rétablie qu'un siècle avant l'ère chrétienne. Sematsieu en fut revêtu. Il réunit tous les fragmens qui restaient de l'ancienne histoire, mais il ne crut y trouver de certitude que vers le neuvième siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, vers le temps où Homère, dans la Grèce, composait ses chants immortels. Sematsieu fit un système chronologique sur lequel on a disputé. Son ouvrage est d'ailleurs la première histoire chinoise complète qui existe. On a, depuis Sematsieu, publié, de siècle en siècle, l'histoire des dynasties. Ce recueil immense, connu sous le nom des Vingt-un Historiens, forme un corps d'histoire unique.

Les trois livres, purement moraux, de Confucius n'ont pas été publiés de son vivant.

Le premier est intitulé *La grande science*, ou *Science des adultes*.

Confucius y traite de ce qu'il faut faire pour régler son esprit et ses mœurs, pour se conduire avec les autres, et se reposer enfin dans le souverain bien. Expression tout à fait admirable.

Confucius recommande de tendre sans cesse vers le bien, de diriger vers le bien ses constantes résolutions, de dégager sa raison, et de purifier sa conscience.

Les anciens ont rarement cherché à définir ce qui est juste et ce qui est bien : quand ils en ont recommandé la pratique, ils savaient que chaque homme en a le type dans son cœur.

Confucius écrit avec une simplicité et une gravité

qui ne souffrent point d'ornement ou de figure. On assure que les livres écrits avant les siens ont moins de parure encore ; et l'on ne trouve jamais l'empreinte du sourire sur la bouche d'un Sage de la Chine.

A défaut d'apologues, dont le génie de Confucius a dédaigné de se servir, on trouve dans ses ouvrages les exemples réels ou supposés des rois anciens.

Tsem-Tsée, disciple de Confucius, a ajouté diverses citations à celles de Confucius même, et ces récits sont d'un style aussi froid, aussi peu animé que celui de son maître.

Il y joint des conseils pour les princes. Il les exhorte à diminuer le nombre des ministres et des salariés de l'état. Il leur recommande la modération ; cette vertu qui, selon un Sage célèbre, peut tenir lieu aux princes de toutes les autres. Il leur dit que pour être servis, pour être aimés, il faut que leurs sujets soient convaincus qu'ils ne desirent que leur bonheur ; et ils n'inspireront cette confiance qu'en la méritant en effet.

Xénophon met la même instruction dans la bouche de Cambyse, père du grand Cyrus. C'est l'opinion, dit-il, qu'on donne de son mérite, qui concilie l'obéissance, et on ne l'obtient que lorsqu'on en est digne

Tsem-Tsée a réuni de sages et sublimes maximes à celles de Confucius.

« Les méprises, les erreurs, dit-il, les illusions de l'homme sur lui-même, ont leur source dans le déguisement et dans l'imposture de la volonté, comme la paix et la satisfaction intérieure ont leur principe

dans la droiture et dans la sincérité de la volonté. Or, cette fausseté ou cette sincérité intérieure, d'où naît le discernement du vrai bien et du vrai mal, ne sont connues que de celui en qui elles sont.

« La vertu est l'effet de l'amour constant de la volonté pour le bien, et de son aversion pour le mal.

« Un ministre qui n'a pas de grands talens, mais qui a le cœur droit et tranquille, reconnaît les talens qu'il voit dans les autres ; quand il voit des sages, non seulement il les loue, mais il les aime, il les produit. »

Les anciens Orientaux ont mis leur dignité dans la morale, et les anciens Chinois chargeaient de moralités jusqu'à leurs vases domestiques.

La contemplation habituelle de quelques vérités natives répand sur les manières une extrême gravité, et ne laisse, en quelque sorte, aucun mouvement à l'esprit.

C'est pourtant la nature, ce sont pourtant ses charmes, dont l'étude et dont l'examen produisent en nous le goût et le sentiment du beau.

Le deuxième livre de Confucius, est intitulé *Le milieu perpétuel*, ou *Le juste milieu*. Il a été publié par Cusu, petit-fils de Confucius.

« L'homme parfait, dit Confucius, garde toujours le juste milieu. La droite raison, venue du ciel, la lui montre ; par elle l'homme distingue, sans étude et sans contention d'esprit, ce qui est honnête, il le pratique sans répugnance et sans effort ; il veille sur les plus secrets mouvemens de son cœur.

« L'homme parfait, toujours occupé de se vaincre et de s'accommoder à l'esprit des autres, reste maître de son cœur et de ses actions. Il examine avant d'obéir, et ne change point de mœurs avec les dignités.

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, dit Confucius. Rendre à son père ce qu'on exige de son fils, à son aîné ce qu'on exige de son cadet, à son prince ce qu'on exige de ses subordonnés, à ses amis, la délicatesse et la fidélité qu'on exige d'eux, voilà le principe de l'harmonie politique, et le fondement de toute société humaine.

« L'homme parfait, ajoute Cusu, se conduit selon son état présent, et ne souhaite rien au-delà.

Confucius a donné cinq règles principales. La justice entre le roi et les sujets ; l'attachement entre le père et les enfans; l'amour entre les époux ; la subordination entre les frères, et l'union entre les amis. Trois vertus sont nécessaires à la pratique de ces règles, la prudence, l'amour universel et la fermeté.

Confucius, dans ce livre, n'a point épargné les conseils aux monarques. Il veut les voir ornés de toutes les vertus; il veut qu'ils honorent leurs parens et les magistrats, qu'ils chérissent leurs sujets en pères, qu'ils prennent part à leurs motifs de tristesse et de joie; qu'ils attirent les arts utiles ; qu'ils accueillent les étrangers, et aiment en amis les grands de leur empire.

Confucius s'appuie toujours des exemples de l'antiquité ; mais il déplore les excès et la dégénération de son siècle.

Lorsque l'on considère la profonde morale dont l'an-

tiquité faisait ses délices, on éprouve ce sentiment de joie pure qu'il appartient au sublime de produire.

Le troisième livre de Confucius est différent des deux premiers. C'est une suite de sentences ou de maximes recueillies de Confucius et de ses entretiens avec ses disciples. Il est intitulé *Le Livre des Sentences*.

Confucius recommande la douceur et la bonté, fondées, dit-il, sur l'amour universel. Quel est l'homme pieux, lui demandait-on? Celui, dit Confucius, celui qui aime les autres.

Il recommande aux princes et la douceur et la bonté; car la concorde et la paix doivent produire l'abondance.

Confucius veut que l'on s'examine sévèrement sur trois choses : si l'on s'est comporté envers les autres comme on voudrait qu'ils l'eussent fait; si l'on a servi ses amis; si l'on a médité la saine doctrine.

Il dit aux chefs des Etats : « Soyez vertueux, faites enseigner la vertu, et ne croyez pas que les vices de l'esprit se guérissent par la mort. La vertu des supérieurs est comme le vent, celle des inférieurs comme les herbes; le vent souffle, les herbes fleurissent. »

Les maximes de Confucius sont exprimées avec précision et simplicité.

« Le sage, dit-il, suit la voie ordinaire que le ciel et la terre lui montrent.

« L'homme déréglé combat contre toutes sortes d'états, il se dégoûte de tout.

« La lumière naturelle est une perpétuelle conformité de notre ame avec les lois du ciel.

« Travaille pour les autres comme pour toi-même. Pense que tu es homme, et que tu peux toujours tomber. Relève-toi, si tu tombes. Tiens ta parole. Sois sobre. Purifie tes pensées; si elles ne sont point mauvaises, tes actions ne le seront pas.

« Les richesses, les honneurs, sont des biens, mais la vertu leur est préférable. Évite l'orgueil, sois humain. Le sage doit être grave, et non farouche. Celui qui vit sans envie et sans convoitise peut aspirer à tout. Reconnais un bienfait par d'autres, et ne te venge point.

« Le sage respecte les lois du ciel et les paroles des gens de bien. Il parle peu, et se défie des flatteurs. Le ciel parle, mais quel est son langage pour annoncer le souverain principe dont tout dépend? son mouvement est son langage; il ramène les saisons, il émeut la nature, et la fait produire.

« Une femme, dit Confucius, une femme qui aime la paix remplira sa famille de satisfaction et de bonheur. » Il avait parlé, dans son premier livre, de l'attachement extrême que plusieurs femmes avaient montré pour la vertu; et la vertu, selon ses paroles, embellissait l'extérieur même.

Confucius ne veut point qu'on admire dans la musique le plaisir que l'oreille en reçoit, mais la beauté de la convenance et de l'accord. Cette idée se rapproche de celles que se formaient les Grecs sur la musique.

Il ne paraît pas néanmoins que la Chine ait perfec-

tionné, plus que l'Inde, les arts qui tiennent à l'imitation. La dorure, le vernis, les couleurs, tout ce qui résulte de l'adresse des mains est parfait à la Chine; le reste n'est point senti. L'artiste qui ne voit pas et ne sent pas la nature n'est réellement qu'un ouvrier. Nous apprenons de Platon que les Egyptiens avaient prescrit des bornes légales au génie des artistes, et qu'ils avaient pour leurs ouvrages des modèles dont ils ne pouvaient s'écarter. La loi des Hébreux leur défendait l'imitation des figures, à cause du danger de l'idolâtrie; et Mahomet, en ajoutant à cette défense, a achevé la proscription des arts dans l'Orient.

Le recueil lumineux des ouvrages de Confucius, plein des dictées de la plus saine raison, n'a jamais été connu des Sages de la Grèce et de Rome. Confucius a éclairé sa nation; il fut comblé d'honneurs pendant sa vie; après sa mort il en reçut davantage. Un de ses disciples fut six ans sans s'éloigner de son tombeau; constance tout à fait orientale, et comparable à celle des bonzes.

On a dédié à Confucius les écoles et les lieux d'instruction dans les villes; son nom s'y trouve gravé en lettres d'or, et tous les magistrats, quittant leurs palanquins, passent à pied devant ces édifices.

CHAPITRE V.

Des Hébreux, et de leurs livres historiques, depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au cinquième siècle avant l'ère chrétienne environ.

Le quatrième Livre des Rois, et celui des Paralipomènes, terminent l'histoire d'Israël et de Juda à l'époque de la captivité de ce dernier peuple, emmené à Babylone avec son roi, environ six cents ans avant l'ère chrétienne.

Les extraits contenus dans ces Livres nous offrent le tableau d'une extrême agitation et d'une triste décadence. Les Rois, si l'on excepte Ezéchias, et Josias, en Juda, abandonnèrent aussi le culte de leurs pères : livrés au sabéisme, ils élevèrent des statues sous tous les arbres chargés de feuillages ; ils adorèrent les arbres, plantèrent des bois sur les plus hautes collines, s'entourèrent de divinations, et firent enfin passer leurs enfans par le feu, espèce de superstition qui tenait de celles des Phéniciens, et peut-être de celles des Mages. Plusieurs allèrent jusqu'à placer dans le temple même les nouveaux objets de leur culte.

Le royaume d'Israël fut détruit le premier, environ sept cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne. Salmanasar, roi des Assyriens, prit la ville de Samarie, à laquelle déjà il avait imposé tribut. Il transporta son peuple, avec Osée, son roi, au fond de son empire,

et envoya des colonies pour habiter ce pays dépeuplé, et s'unir aux débris des tribus qui pouvaient s'y trouver encore.

Le rédacteur du Livre suspend le récit succinct de ces malheurs par des réflexions sur les crimes qui les avaient attirés. C'était une punition de cette idolâtrie constante dont il expose le détail; il rappelle les avis que le Seigneur n'ayait cessé de transmettre par les prophètes et les *voyans*, jusqu'à ce qu'enfin, irrité contre Israël coupable, il l'eût rejeté de devant sa face.

Cette manière de considérer les événemens ne fut pas particulière aux Hébreux; nous la retrouvons chez les Romains et chez d'autres peuples anciens, et cette opinion donne à l'histoire un caractère théocratique qui souvent a de la grandeur.

Les colonies envoyées par les Assyriens eurent à redouter les lions qui dévastaient leurs nouveaux établissemens. Ils crurent le dieu du pays offensé, et demandèrent à leur roi un prêtre de ce dieu, pour qu'il leur enseignât son culte. Cette circonstance offre un vestige précieux des antiques opinions, qui, supposant par-tout la présence d'un dieu protecteur, portaient les hommes à l'honorer selon que lui-même l'avait prescrit, ou témoignait l'avoir pour agréable. Ces exemples se trouvent à toutes les pages de l'histoire: les Carthaginois, après leur défaite en Sicile, bâtirent des temples aux déesses d'Enna, Cérès et Proserpine, et leur vouèrent un culte magnifique dans l'espoir de les appaiser.

Le prêtre d'Israël, qui fut envoyé de l'Assyrie, s'établit

à Béthel, et y donna ses instructions, et chacune des peuplades réunies en ce pays joignit à ces nouvelles pratiques le culte qu'elle avait elle-même apporté.

Ezéchias régnait en Juda : il avait mis son espérance dans le Seigneur, et le Seigneur était avec lui. Un roi de l'Assyrie, que le Livre nomme Sennachérib, vint l'attaquer jusqu'à Jérusalem. Ezéchias vainement essaya de l'éloigner à force de présens. Il fit dire par un héraut : « Voici ce que dit le grand roi, le roi des Assyriens : Quelle est cette confiance où vous êtes ? sur quoi vous appuyez-vous ? est-ce que vous espérez quelques secours du roi d'Égypte ? ce n'est qu'un roseau cassé, et si un homme s'appuie dessus, il se brisera et percera sa main ; voilà ce que fera Pharaon, roi d'Égypte, pour ceux qui mettent leur confiance en lui.

« Que si vous me dites : Nous mettons notre espérance au Seigneur notre Dieu.... Mais n'est-ce pas la volonté du Seigneur que je sois venu en ce pays pour le détruire ? Le Seigneur m'a dit : Entre dans cette terre, et ravage tout.

« Or voici ce que dit le roi : Qu'Ezéchias ne vous séduise pas, car il ne pourra vous délivrer de ma main. Les dieux des nations ont-ils délivré leurs terres de la main du roi des Assyriens ? »

Ezéchias déchira ses vêtemens, signe de douleur ou d'indignation, dont l'Orient a gardé l'usage ; il se couvrit de sacs et de cendres. Les Romains, au temps de Cicéron, ne rougissaient point de prendre le deuil quand ils avaient des juges à fléchir.

Tharaca, roi d'Ethiopie et tout ensemble de l'E-

Digitized by Google

gypte, vint attaquer Sennachérib, qui écrivit à Ezechias une lettre pleine des insultes et des blasphèmes qui avaient déjà éclaté dans sa première sommation.

Le roi Ezéchias se prosterna dans le temple; il y déploya cette lettre orgueilleuse. « Seigneur, Dieu d'Israël, dit-il, qui êtes assis sur les Chérubins, c'est vous seul qui êtes le Dieu de tous les rois du monde, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre. Prêtez l'oreille et écoutez; ouvrez les yeux, Seigneur, et considérez; écoutez toutes les paroles de Sennachérib, qui a envoyé ses ambassadeurs pour blasphémer devant nous le Dieu vivant. Il est vrai, Seigneur, que les rois des Assyriens ont détruit les nations, qu'ils ont ravagé toutes leurs terres, et qu'ils ont jeté leurs dieux dans le feu, et les ont exterminés; mais ce n'était point des dieux, c'était des images de bois et de pierre, faites par la main des hommes. Sauvez-nous donc maintenant des mains de ce roi, Seigneur notre Dieu, afin que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur Dieu. »

Isaïe, fils d'Amos, fit dire à Ezéchias : « J'ai entendu votre prière. Voici ce que le Seigneur a dit de Sennacherib : O vierge, fille de Sion! il vous a méprisée, il vous a insultée; il a secoué la tête derrière vous, ô fille de Jérusalem!

« A qui donc penses-tu que tu as insulté? qui crois-tu avoir blasphémé? contre qui as-tu haussé la voix et élevé tes yeux insolens? C'est contre le Saint d'Israël. Vous avez dit : Je suis monté sur le haut des montagnes du Liban avec la multitude de mes char-

riots. J'ai abattu les cèdres qui y croissent, et les plus grands sapins. J'ai bu les eaux étrangères, et mes pieds ont séché toutes celles qu'on avait enfermées.

« N'avez-vous donc point ouï dire ce que j'ai fait dès le commencement? Depuis les jours anciens je l'ai projeté, et maintenant je l'exécute. Les villes fortes, soutenues de leurs combattans, seront en ruine comme des collines. Ceux qui les habitent sont devenus comme le foin des champs, et comme l'herbe des toits, qui se dessèche avant de venir à maturité. J'ai prévu votre demeure, votre venue, votre sortie. Je vous mettrai un cercle au nez et un mords à la bouche, et je vous ferai retourner par le même chemin par lequel vous êtes venu. » En effet, l'ange du Seigneur frappa en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens; Sennacherib revint en ses états, et y fut assassiné.

Ezéchias tomba malade, et, menacé d'une prompte mort, il conjura le Seigneur, avec une abondance de larmes, de vouloir prolonger sa vie. Le Seigneur lui fit dire par la bouche d'Isaïe : « J'ai entendu votre prière, j'ai vu vos larmes, et vous serez guéri; dans trois jours vous irez au temple. » Ainsi, toujours sous la main de Dieu, les anciens n'attendaient rien que de lui, et ne désespéraient pas plus de sa bonté que de sa puissance. C'est Dieu qui frappe, qui sauve et qui guérit. Il donne la victoire, le salut, la santé, selon la ferveur des vœux qu'on lui adresse.

Le Livre des Rois porte que l'ombre du cadran retourna en arrière de dix degrés dans l'horloge d'A-

chaz. Le roi Achaz était père d'Ezéchias; et ce cadran solaire est un beau monument de la science astronomique de ces temps et de ces contrées. Ce règne semble avoir été une époque de splendeur pour Jérusalem et Juda. On s'occupa de réunir les Proverbes et les écrits, ainsi que les Maximes de Salomon, et le roi fit de plus construire une piscine ainsi qu'un aqueduc.

Manassé fut le successeur et non l'imitateur d'Ezéchias. « Il dressa des autels à tous les astres du ciel et à toute sa milice, jusque dans le parvis du Seigneur, et fit ruisseler le sang dans Jérusalem. » Aussi tous les prophètes crièrent de la part du Seigneur : « J'effacerai Jérusalem comme on efface des tablettes. Je passerai et repasserai le stylet par-dessus, pour qu'il n'en reste rien. »

Josias, fils d'Ammon et successeur de Manassé, essaya de ramener le peuple au culte de ses pères. Les Livres de Moïse se retrouvèrent dans le temple, et Josias en fit faire une lecture publique. Il extermina les ministres du culte de Baal, du Soleil, de la Lune, des Douze Signes, et des Milices célestes. Il enleva les chevaux que ses prédécesseurs avaient voués au Soleil, à l'entrée même du temple, et brûla les chars du Soleil.

Cependant la faiblesse, l'agitation, les désordres du peuple de Juda, hâtaient chaque jour sa ruine. Néchar, Pharaon d'Egypte, ainsi nommé au Livre quatrième des Rois, combattit Josias, qui périt dans le combat. Il fit prisonnier Joachaz, son successeur, mit le pays

à contribution, et lui donna pour roi Joakim, second fils de Josias.

Jérusalem fut assaillie de tous côtés, et par les peuplades mêmes qui entouraient son territoire. Joachin, fils et successeur de Joakim, fut enfin assiégé par Nabuchodonosor II. Il se rendit, et le roi de Babylone, enlevant ou détruisant tous les trésors, emmena à sa suite tout ce que l'armée avait de braves, ainsi que les artisans et les lapidaires. Sédécias, qu'il établit roi sur les restes de ce peuple infortuné, essaya de secouer le joug, et en fut cruellement puni. Jérusalem fut reprise, et mise en cendres. Sédécias, privé de la vue, fut emmené captif. Ses enfans furent tués. Le peuple fut transporté tout entier en Chaldée, et le général babylonien laissa à peine quelques cultivateurs pour labourer les vignes et semer les champs.

C'est de la prise de Joachin, cinq cent quatre-vingt-dix-neuf ou six cents ans avant l'ère chrétienne, que date la captivité de Babylone. Nous n'avons plus d'annales pendant les soixante-dix ans qu'elle dura. Le quatrième Livre des Rois dit seulement qu'à la trente-septième année de la captivité de Joachin, le roi de Babylone, successeur de Nabuchodonosor, fut touché de pitié pour ce prince, qu'il le tira de sa prison, lui fit donner d'autres vêtemens, et le fit manger à sa table.

Cyrus, vainqueur à son tour du royaume de Babylone cinq cent trente-huit ans avant l'ère chrétienne, fut frappé de trouver son nom et ses conquêtes dans les prophéties des Hébreux, et, le Seigneur ayant ins-

piré son cœur, ainsi qu'il est dit au dernier verset des Paralipomènes, il fit proclamer dans tout son empire, et même publier par écrit : « Voici ce que dit Cyrus, roi des Perses : Le Seigneur Dieu du ciel m'a mis tous les royaumes de la terre entre les mains ; il m'a aussi commandé de lui bâtir une maison dans Jérusalem, qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son peuple? Que le Seigneur son Dieu l'accompagne, et qu'il parte. »

Ce modèle si simple d'édit est un des monumens précieux conservés au Livre que je cite.

Le rétablissement des Hébreux éprouva toutefois de longs obstacles, et ne fut réellement effectué qu'au temps d'Esdras, sous le règne de Darius Hystaspès, environ soixante ans plus tard.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur le sort des enfans de Juda pendant les longues années de leur captivité. Ceux d'Israël, emmenés en Assyrie plus de cent soixante-quinze ans avant eux, s'y étaient dispersés sans doute, et ils ne reparurent plus en corps de nation.

Ceux de Juda, répandus à Babylone et aux bords de l'Euphrate, servaient les rois selon qu'il leur était prescrit, ou exerçaient leur industrie particulière ; et il paraît qu'ils étaient regardés comme des captifs publics, réunis d'ailleurs d'affection comme une famille, tournant leurs regards vers leur patrie et ses solennités, leur cœur, vers leur Dieu qu'ils avaient offensé, et qui les punissait. Ils ne perdaient point l'espérance

de le fléchir, et attendaient dans le deuil et dans les larmes l'accomplissement de leurs vœux ardens.

Ces transplantations d'un peuple entier se retrouvent assez fréquemment dans les histoires anciennes, et l'on a toujours vu, qu'au signal bienfaisant du retour, les familles originaires du pays qu'on leur restituait, quittaient tout pour s'y établir. Après trois siècles d'éloignement, on vit les Messéniens rebâtir Messène, à la voix d'Epaminondas victorieux.

Nous trouvons dans le recueil des Pseaumes qui porte le nom de David, plusieurs des cantiques et des invocations composées pendant la captivité.

Voici l'une de ces prières :

« Seigneur, écoutez mes accens, que mes cris parviennent jusqu'à vous. Ne détournez point de moi votre visage; en quelque instant que je sois affligé, abaissez votre oreille vers moi; en quelque instant que je vous invoque, exaucez-moi.

« Mes jours se sont évanouis, comme la fumée; mes os se sont desséchés, comme une matière combustible.

« J'ai été frappé comme l'herbe des prairies; mon cœur a été flétri; j'ai oublié de manger mon pain.

« Mes cris et mes gémissemens ont attaché ma langue à mon gosier.

« Je suis devenu semblable au pélican du désert; je suis devenu comme l'oiseau de nuit au fond d'un bâtiment; j'ai veillé, et je suis devenu comme le passereau solitaire sur un toit.

« Tout le jour mes ennemis me chargeaient d'opprobres; ceux qui m'avaient comblé de louanges m'accablaient de leurs imprécations.

« Car je mangeais la cendre au lieu de pain, et je mêlais ma boisson de mes larmes.

« Mes jours ont décliné comme l'ombre; j'ai séché comme l'herbe des prés.

« Mais vous, Seigneur, vous demeurez dans l'éternité; votre nom s'étend d'âge en âge.

« Vous vous lèverez, et vous aurez pitié de Sion, car le temps est venu de prendre pitié d'elle; le temps, Seigneur, en est venu; les pierres de ses murailles sont chères à vos serviteurs, ils plaignent son sol et sa terre.

« Les nations craindront votre nom, Seigneur; tous les rois de la terre redouteront votre gloire; car le Seigneur a relevé Sion, et paraîtra dans toute sa gloire.

« Il a considéré la prière des humbles; il n'a point méprisé leur invocation; que ces choses soient écrites pour les âges suivans : le peuple qui sera créé louera le Seigneur.

« Il a regardé de son sanctuaire sublime, le Seigneur a jeté ses regards du ciel sur la terre, pour entendre les gémissemens des captifs, et délivrer les enfans de ceux qui ont péri.

« Au commencement, Seigneur, vous avez fondé la terre; les cieux sont les ouvrages de vos mains; ils périront; vous, vous demeurerez : toutes choses vieilliront comme un vêtement; vous les changerez comme

un manteau, et elles seront changées; vous, vous êtes le même, les années ne vous manqueront pas; les enfans de vos serviteurs seront établis, et leur semence se prolongera dans tous les siècles à venir. »

J'ai cité presque entier ce morceau rempli de vives images, et qui porte si bien l'empreinte d'un sentiment profond. J'aime à y trouver la pressante familiarité d'une prière, qui suppose que le malheur est un titre sacré auprès du Tout-Puissant.

Le caractère de vétusté que donnent à cette prière quelques phrases transposées, quelques lacunes, peut-être enfin une marche d'idées plus hardie, ajoute à l'impression de respect et de vénération qu'elle me cause. Un temple ne paraît jamais plus auguste à notre faiblesse, que quand la main du temps y a empreint dans ses ruines quelque apparence de durée, et notre existence fugitive croit y rencontrer un appui.

Le Pseaume 136 est un poème de Jérémie, destiné à être chanté sur les instrumens mêmes, que la douleur forçait les Hébreux de détendre; et le saule de l'Euphrate, témoin de ces tristes concerts, est justement le saule pleureur, dont Tournefort a ombragé nos urnes.

« Assis au bord des fleuves de Babylone, nous pleurons en nous rappelant le cher souvenir de Sion.

« Nous suspendons nos instrumens aux saules qui nous environnent; car ici ceux qui nous ont fait captifs, nous ont demandé les paroles de nos chants: ceux-là mêmes qui nous ont arrachés de notre patrie, nous

ont dit : Chantez-nous un hymne des cantiques de Sion.

« Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur dans un terre étrangère ?

« Si jamais je t'oubliais, ô Jérusalem, que ma droite me devienne inutile; que ma langue se dessèche dans ma bouche, si je cessais de me souvenir de toi, si je ne me proposais Jérusalem, comme le premier sujet de ma joie et de mon amour !

« Souvenez-vous, ô Seigneur ! des enfans d'Edom au jour de Jérusalem. Ils disent : Détruisez, détruisez en elle jusqu'à ses fondemens.

« Fille de Babylone, malheureuse ! heureux qui te rendra cette récompense, que toi-même tu nous as donnée !

« Heureux qui pourra tenir, et qui pourra briser tes jeunes enfans contre la pierre ! »

Ce cantique est l'imprécation d'un peuple mis au désespoir.

Il exprime la vengeance, et nous transporte au théâtre qu'il peint, et où l'on se persuade qu'il retentit encore. On aime à sentir cette poésie originale, qui n'emprunte rien à la mémoire, et qui doit tout aux mouvemens de l'ame; c'est un morceau tout historique, et qui présente comme en tableau la situation des captifs.

CHAPITRE VI.

Des Livres de Tobie, et de Judith.

Nous devons rapporter à la période qui nous occupe l'histoire de Tobie et celle de Judith.

Elles forment deux Livres à part; et, quoique les Juifs ne les aient pas comprises dans leur Canon, elles ont été traduites par les Septante, ce qui assure leur authenticité.

Ces morceaux ont été écrits en chaldéen. Tobie, de la tribu de Nephtali, fut emmené à Ninive, par les Assyriens, au temps que les dix tribus d'Israël furent dispersées dans toute l'Asie, vers 728 ans avant l'ère chrétienne. La langue de ce pays lui devint familière, et son histoire composée dans cette langue par lui-même et par son fils, est un mémoire de famille plein d'intérêt et de simplicité.

L'histoire de Judith est également écrite en chaldéen. Les savans se sont partagés sur l'époque précise de l'événement qu'elle retrace. Plusieurs le placent dans la période qui s'écoula entre la captivité d'Israël et celle de Juda; d'autres, dans les années qui précédèrent la captivité d'Israël.

On ne décide pas non plus en quelle année cette histoire fut écrite; mais on suppose que ce fut ou pendant la captivité de Babylone, pour soutenir le courage

des Hébreux, ou peu de temps après que l'ordre eut été donné pour le retour.

A compter de cette époque de la captivité, les caractères des Chaldéens furent adoptés par les Hébreux, et le texte samaritain du Pentateuque, est, je crois, le seul monument qui nous soit resté des anciens caractères.

DE L'HISTOIRE DE TOBIE.

L'histoire de Tobie est écrite avec cette naïveté aimable et attachante, qui, huit siècles plus tôt, distingue les ouvrages de Moïse. Mais n'ayant à rappeler que des événemens familiers, cette histoire ne s'élève point au sublime, et elle n'offre que les charmes de l'innocente vérité.

« Tobie, de la tribu et de la ville de Neplitali, qui est dans la haute Galilée, au-dessus de Naasson, derrière le chemin qui mène vers l'Occident, ayant à sa gauche la ville Sepher, fut emmené captif du temps de Salmanasar, roi des Assyriens, et dans sa captivité même il n'abandonna point la voie de la vérité. »

Avant cette époque fatale, Tobie allait régulièrement adorer à Jérusalem. Il donnait, chaque année, et distribuait, selon la loi, la dixième partie de ses biens.

Captif, il s'abstint des viandes des Gentils, qui étaient des victimes immolées aux idoles; il partageait ce qu'il possédait avec ses frères captifs comme lui. Et ayant trouvé grace devant le roi Salmanasar, parce

qu'il se souvenait de Dieu de tout son cœur, il eut la liberté d'aller où il voudrait et de faire ce qu'il voudrait.

La persécution toutefois devenant plus cruelle contre ses frères, il arriva que plusieurs furent tués, sans qu'on osât les ensevelir.

Tobie se livra à ce devoir pénible aussi secrètement qu'il le put; et il perdit la vue pour s'être endormi de fatigue au-dessous d'un nid d'hirondelles, dont les ordures obscurcirent ses yeux.

Nous aurions peine à expliquer, en ne considérant que nos mœurs, la barbarie de ce refus de sépulture; mais nous en comprendrons le motif, en nous rappelant que la religion des Mages, telle que les Parsis la pratiquent encore, interdisait de profaner la terre en y déposant un cadavre. Cette souillure semblait un crime; et les Guèbres, dans l'Inde, placent leurs morts à découvert dans une enceinte murée, où les oiseaux de proie les dévorent.

Tobie, soumis à une épreuve que l'écrivain compare à celle de Job, garda son courage tout entier, et soutint celui de ses amis et de sa femme, qui gagnait, à faire de la toile, de quoi les faire subsister.

« Seigneur, disait Tobie, traitez-moi selon votre volonté, mais commandez du moins que mon ame soit reçue en paix, car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. »

Ainsi résigné à la mort, Tobie appela son fils unique. « Mon fils, dit-il, écoutez les paroles de ma bouche, et fondez-les dans votre cœur.

« Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie, car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée lorsqu'elle vous portait dans son sein.

« Et quand elle aura aussi achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la près de moi.

« Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché, et de violer les préceptes du Seigneur votre Dieu!

« Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre, car, de cette sorte, le Seigneur ne détournera pas non plus son visage de dessus vous.

« Soyez charitable en la manière que vous le pourrez.

« Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup, si vous en avez peu, ayez soin de donner de ce peu même, de bon cœur.

« Car vous amasserez une grande récompense et un grand trésor, pour le jour de la nécessité.

« Parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'ame dans les ténèbres.

« L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême, pour ceux qui l'auront faite.

« Ne souffrez jamais que l'orgueil domine ou dans vos pensées ou dans vos paroles, car c'est par l'orgueil que tous les maux ont commencé.

« Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussi-tôt ce qui lui est dû pour son travail, et que

la récompense du mercenaire ne demeure jamais chez vous.

« Prenez garde de ne faire jamais à un autre ce que vous seriez fâché qu'on vous fît.

« Mangez votre pain avec les pauvres, et avec ceux qui ont faim ; couvrez de vos vêtemens ceux qui sont nus.

« Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, et gardez vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs !

« Demandez toujours conseil à un homme sage.

« Bénissez Dieu en tout temps, demandez-lui qu'il vous conduise et qu'il rende droites vos voies, et que tous vos desseins demeurent fermes en lui. »

Tobie, après avoir donné de si sages conseils à son fils, lui fit connaître qu'il avait prêté autrefois une somme à Gabelus, qui demeurait en Médie ; il l'invita à aller chercher cette somme, et lui remit l'obligation qu'avait souscrite Gabelus. Les affaires particulières se traitaient déjà par écrit.

Nous avons admiré la sagesse grave et froidement méditée des maximes de Confucius. Nous trouvons dans Tobie les mêmes vérités empreintes du sentiment paternel, et présentées avec plus d'abandon et plus de persuasion encore.

Ce qui grandit, ce qui ennoblit l'espèce humaine à mes yeux, ce qui identifie le cœur et les sensations de l'inconnu même avec mes sensations et mon cœur, c'est la pensée que le plus simple, que le moins lettré des villageois peut, si son ame est pure, laisser à sa

famille un testament moral aussi beau, aussi complet que celui dont l'antiquité a sauvé pour nous le modèle.

Le jeune Tobie ignorait le chemin d'Ecbatane; les routes n'étaient pas en Asie ce qu'elles sont devenues en Europe. Il lui fallait un guide: il trouva un jeune homme de sa propre nation. Tous deux partirent, et le chien de la maison suivit le jeune Tobie. Mais sa mère, ne le voyant plus, fondit en larmes, et dit au père : « Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse; vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu que cet argent n'eût jamais existé! Notre pauvreté nous suffisait, et c'était pour nous une richesse, puisque alors nous voyions notre fils. »

Le guide du jeune Tobie était un ange. Le jeune Tobie, charmé de sa sagesse, se livra à tous ses conseils, et se laissa introduire chez Raguel, son parent, et de la même tribu que lui, pour épouser Sara, sa fille unique.

Sara, déjà mariée sept fois, avait vu, dit l'histoire, périr subitement ses époux; le démon Asmodée les avait privés de la vie. Mais le mariage était le seul état dans lequel une femme pût vivre; veuve ou répudiée, elle devait presque aussitôt appartenir à un autre homme. Les alliances, réglées d'avance par la loi, devenaient forcées et nécessaires dès qu'il y avait une parenté.

Aussi le jeune Tobie, accueilli par Raguel, dit avant tout : « Je ne mangerai point et ne boirai point ici

que vous ne m'ayez accordé ma demande et que vous ne m'ayez promis de me donner Sara, votre fille. »

Rien de plus simple que ces noces, si ce n'est le tableau fidèle qui nous est fait. Raguel, encouragé par l'ange, prit la main de sa fille, la mit dans celle de Tobie, et dit : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, soit avec vous ; que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous. » Ils firent l'écrit du mariage, et firent ensuite le festin, ne cessant pas de bénir Dieu.

Raphaël se rendit lui-même chez Gabelus, et l'amena chez Raguel, aux noces de Tobie, son parent.

« Cependant le temps s'écoulait ; et le vieux Tobie étant saisi d'une profonde tristesse, et Anne, sa femme, avec lui, ils se mirent tous deux à pleurer de ce que leur fils n'était point revenu au jour marqué ; et, rien ne pouvant consoler Anne, elle sortait tous les jours de sa maison, elle regardait de tous côtés, et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de le découvrir de loin quand il viendrait. »

On croit lire la Genèse et les histoires des Patriarches ; et, ce qui prouve à quel point les sentimens ont du rapport, qui de nous, en notre siècle encore, ne s'attendrit pas à cette lecture, par la pensée de celle qui éleva son enfance, et dont il est chéri, avec cette naïveté maternelle qui nous pénètre ici dans la mère du jeune voyageur ?

« Le jeune Tobie dit enfin à Raguel : Je sais que maintenant mon père et ma mère comptent les jours,

et qu'ils sont accablés de chagrin et d'inquiétude. Raguel mit donc entre ses mains Sara, sa fille, et la moitié de ce qu'il possédait en serviteurs et en servantes, en troupeaux, en chameaux et en vaches, et une grande quantité d'argent.

« Et le père et la mère, prenant leur fille, la baisèrent, et la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison, et de se conserver irrépréhensible en toutes choses. »

Le jeune Tobie prit les devans avec l'ange.

« Anne allait chaque jour s'asseoir proche du chemin, sur le haut d'une montagne d'où elle pouvait découvrir de loin. Et, comme elle regardait de là si son fils ne revenait point, elle l'aperçut de bien loin; elle le reconnut aussitôt, et elle courut en porter la nouvelle à son mari, et lui dit : Voilà votre fils qui vient.

« Alors le chien, qui les avait suivis durant le chemin, courut devant eux, et, comme s'il eût porté la nouvelle, il témoignait sa joie par les mouvemens de sa queue et par toutes ses caresses.

« Le père de Tobie, se levant quoique aveugle, se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas; et, donnant la main à un serviteur, il alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa, et sa mère ensuite, et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis, ayant adoré Dieu, et lui ayant rendu graces, ils s'assirent. »

C'est alors que le jeune Tobie, usant du remède

qu'avait indiqué l'ange, rendit à son père l'usage de la vue. « Achior et Nabath, ses parens, vinrent ensuite pleins d'alégresse pour se réjouir avec lui, à cause de tous les biens que Dieu lui avait faits. Et tous firent festin durant sept jours entiers, avec de grandes réjouissances. »

Le jeune Tobie, plein de gratitude, voulut partager tous ses biens avec son guide et son bienfaiteur; mais l'ange lui déclara qu'il était Raphaël, et il dit au vieillard : « Lorsque vous priez avec larmes, lorsque vous ensevelissiez les morts, et que vous quittiez pour cela vos repas, j'ai présenté vos prières au Seigneur.

« Tobie ouvrit la bouche, il bénit le Seigneur, et dit : Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, votre règne s'étend dans tous les siècles. Vous punissez et vous sauvez; vous conduisez jusqu'au tombeau, et vous en ramenez, et nul ne peut se soustraire à votre main. Vous donc, pécheurs, convertissez-vous; faites des œuvres de justice devant Dieu, et il vous fera miséricorde. Pour moi, je me réjouirai en lui, et il sera la joie de mon ame. »

Puis, s'élançant comme par inspiration dans l'avenir, Tobie vit par avance le rétablissement glorieux de Jérusalem. Il vit ses places publiques pavées de pierres toutes blanches; il entendit les cantiques retentir dans les rues. « Je serai heureux, dit-il, s'il reste quelqu'un de ma race pour goûter la splendeur et les clartés de Jérusalem. »

Cet élan patriotique, cette exaltation de confiance dans la bonté divine, ce mélange d'actions de graces

et de prières, qui se prêtent un appui mutuel, sont un heureux effet de l'enthousiasme le plus pur.

Sans doute c'était une sorte d'usage que de prononcer solennellement une action de graces au Seigneur, après avoir reçu les témoignages de sa bonté. Les peuples, qui ne peuvent exprimer leurs transports unanimes qu'en chantant, ont conservé cet usage sacré. Les individus le négligent, et pourtant la reconnaissance ajoute et aux vertus et au bonheur.

Tobie, après une longue vieillesse, mourut au sein de sa famille. Il répéta ses instructions salutaires avant que de fermer les yeux; et, les regards ainsi que le cœur tournés toujours vers sa patrie, il annonça de nouveau sa délivrance.

« Après que Tobie eut aussi perdu Anne, sa mère, il retourna près de Raguel et de sa belle-mère, et prit soin d'eux. Et, après avoir vécu quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte du Seigneur, il mourut, et ses enfans l'ensevelirent, dit le texte, avec joie. » Mais on ne peut prendre le change sur cette naïve expression. Elle indique la paix d'une longue et heureuse vie, couronnée d'une mort paisible : c'est vraiment le soir d'un beau jour.

« Les enfans de Tobie persévérèrent dans la bonne vie, et dans une conduite sainte. Ils furent aimés de Dieu, des hommes et de tous ceux qui étaient dans le pays. »

Cette histoire touchante réunit le merveilleux à la simplicité; toutes les peintures qu'elle offre sont vraies et prises dans la nature, et toutefois c'est un ange

qui vient lui-même récompenser les vertus d'une famille respectable. Mais les histoires anciennes sont remplies d'événemens de ce genre. Ceux qui les ont transmis n'ont pas cru transmettre des fables; la plus haute antiquité n'a jamais rien cru impossible. La doctrine des anges, des esprits, des démons ou génies, se perd en Orient dans la nuit des âges; et c'est peut-être un souvenir antérieur au déluge que celui du séjour des enfans des dieux avec les enfans des hommes. Moïse a mis des anges en action dans ses récits; mais, toujours soigneux d'éviter à son peuple les méprises qui pouvaient détourner de l'adoration d'un seul Dieu, il n'a point exposé la théorie de leur existence. Au reste, si l'intervention de l'ange conducteur de Tobie n'est qu'une allégorie dans l'histoire qui nous occupe, nous avouerons que le sentiment est le foyer de l'imagination, que lui seul il peut la nourrir, soutenir ses élans, et donner à ses créations et la consistance et la vie.

DE L'HISTOIRE DE JUDITH.

Le Livre de Judith, écrit, comme je l'ai dit, en langue chaldéenne, n'a point le caractère de l'histoire de Tobie.

L'écrivain de cette histoire, étranger à l'événement, le retrace long-temps après, et il le reprend d'un peu haut pour l'intelligence du lecteur.

« L'an treizième du règne de Nabuchodonosor, le vingt-deuxième du premier mois, on tint conseil

dans la demeure de Nabuchodonosor, roi des Assyriens. »

Tel est le début de l'historien, et telle est la date de l'histoire. Cette manière antique est la source de mille erreurs. On croit au reste que ce roi Nabuchodonosor est le premier de ceux à qui les livres hébreux donnent ce nom, et celui que les autres livres ont appelé Saosduchin, en défigurant également le nom oriental que ce roi a porté.

Le commencement du Livre est écrit avec cette exagération, cette enflure, qui se remarquent dans les ouvrages où l'imagination supplée aux détails qu'une exacte tradition refuse.

Ainsi Nabuchodonosor dit aux anciens et aux guerriers qui l'entourent, que sa pensée est d'assujettir toute la terre. Sur leur approbation, il fait venir Holopherne, général de ses troupes, et lui dit : « Allez attaquer tous les royaumes d'Occident. Votre œil n'épargnera aucun royaume; vous me soumettrez toutes les villes fortes. »

Holophierne assembla une armée; il réunit les immenses troupeaux de chameaux, de bœufs, de moutons, qui lui étaient nécessaires. Il fit d'énormes provisions de grains; il prit de la maison du roi beaucoup d'argent et beaucoup d'or. Ses troupes, ses charriots, sa cavalerie, ses archers, couvrirent la face de la terre comme des sauterelles.

Alors les rois et les princes de toutes les villes et de toutes les provinces de la Syrie, de Mésopotamie, de la Syrie-Sobal, qu'on a cru être l'Arabie Pétrée,

de la Lybie et de la Cilicie, envoyèrent des ambassadeurs vers Holopherne.

Cette énumération géographique renferme à peu près tous les pays dont les Israélites avaient l'idée, depuis l'Euphrate.

Ces ambassadeurs devaient dire : « Faites cesser votre colère contre nous; nos villes, nos tours, nos montagnes, nos collines, nos champs, nos troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, nos chevaux, nos chameaux, nos richesses, nos familles, tout ce qui nous appartient est en votre pouvoir.

« Tous les peuples et les princes des villes sortaient au-devant d'Holopherne, et le recevaient avec des couronnes et des lampes, en dansant au son du tambour et des flûtes ; mais, quoiqu'ils fissent toutes ces choses, ils ne purent adoucir la fierté de son cœur.

« Les enfans d'Israël qui demeuraient dans la terre de Juda furent saisis de crainte, et redoutèrent pour Jérusalem et pour le temple du Seigneur ce qu'Holopherne avait fait aux autres villes et aux autres temples. »

Le grand-prêtre les exhorta ; il les avertit de prier le Seigneur, et de s'unir tous d'un même cœur et d'un même esprit. Et rien n'est plus propre en effet à exalter un peuple de frères, que de le rappeler, par des souvenirs de famille, à un même sentiment et à un même devoir.

Holopherne apprit que les enfans d'Israël formaient

le projet de lui résister, et, appelant les princes de Moab et les chefs des Ammonites, il les interrogea sur ce peuple.

Achior, chef d'Ammon, commença son histoire. « Ce peuple est, dit-il, de la race des Chaldéens. Ils habitèrent d'abord en Mésopotamie, mais ne voulant pas suivre les dieux de leurs pères, qui demeuraient dans la terre des Chaldéens, et ayant abandonné les cérémonies de leurs ancêtres, qui adoraient plusieurs dieux, ils adorent un seul Dieu, le Dieu du ciel. »

Achior raconta, en peu de mots, la captivité de l'Egypte, les prodiges de la bonté de Dieu sur son peuple, et il termina en disant : « Ils ont été heureux tant qu'ils n'ont point péché contre leur Dieu, parce que leur Dieu hait l'iniquité. Informez-vous donc si ce peuple n'a pas commis de faute contre son Dieu. S'il l'a fait, attaquons, parce que son Dieu vous le livrera; mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons lui résister, parce que son Dieu prendra sa défense, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre. »

L'opinion d'Achior sur l'influence des dieux a été celle de toute l'antiquité. Les Carthaginois crurent devoir appaiser leur Saturne en lui immolant les enfans des premiers de la ville pendant qu'Agathocle l'assiégeait. Les Romains s'efforcèrent toujours de gagner les divinités des villes qu'ils voulaient conquérir. Et quel être mourant, avec l'usage de sa raison, quel être, près d'affronter, lui tout seul, le sombre abyme dans les ténèbres duquel il va se plonger, ne cherche pas

d'instinct à calmer sa conscience, et à se placer sans reproche sous la main de Dieu?

Holopherne fut irrité par les réponses d'Achior : il le fit mener aux avenues de Béthulie, afin que, partageant, à la prise de cette ville, le sort de ses habitans, il apprît que Nabuchodonosor était le dieu de la terre, et que la terre n'avait point d'autre dieu.

Cependant Holopherne, ayant coupé un aqueduc, la ville de Béthulie, sans eaux, fut forcée de songer à se rendre.

L'historien ne nomme Judith qu'à l'instant où le danger du peuple la mit enfin en action. Il rapporte avec soin la suite de ses aïeux, depuis Siméon, fils de Jacob.

Judith était demeurée veuve, mais « elle s'était fait au haut de sa maison une chambre où elle demeurait avec les filles qui la servaient; et, ayant un cilice sur les reins, elle jeûnait tous les jours de sa vie, hors les jours de sabbat, les premiers jours, et les fêtes de la maison d'Israël.

« Elle était parfaitement belle, et son mari lui avait laissé de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs, et des héritages où elle avait de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

« Elle était très-estimée de tout le monde, parce qu'elle avait une grande crainte du Seigneur; et il n'y avait personne qui dît la moindre parole à son désavantage.

« Elle prit sa résolution, et, sans la communiquer aux anciens de la ville, elle leur dit qu'elle avait un

dessein : puis, se couvrant la tête de cendres, et invoquant le Dieu de Siméon, son père, elle le conjura de manifester sa gloire et sa puissance en faisant périr le redoutable Holopherne de la main d'une femme. Donnez moi, lui dit-elle, assez de constance dans le cœur pour le mépriser, assez de force pour le perdre. Dieu des cieux, créateur des eaux, Seigneur de toute créature, exaucez-moi, ajouta-t-elle; exaucez celle qui a recours à vous dans sa misère, et qui présume de votre miséricorde.

« Judith quitta ses vêtemens de deuil, elle se baigna, se parfuma, sépara ses cheveux, mit sur sa tête une coiffure magnifique, se revêtit des habits qu'elle portait au temps de son bonheur, et prit une riche chaussure, des bracelets, des ornemens, des pendans d'oreilles, des anneaux, et tous ses bijoux précieux. »

Homère décrit avec la même complaisance la parure de ses héros. Dans le siècle d'Homère, et dans celui qui nous occupe, il n'y avait guère d'objets de luxe qui ne fussent des raretés.

« Judith, en cet état, sortit de la ville avec une suivante qui lui portait des alimens. »

Je ne suivrai point les détails d'une histoire aussi généralement connue.

Le ton de l'historien change en la racontant; et des hauteurs de son récit hyperbolique il descend à tous les détails des entretiens, des conversations, des entrevues dont Judith est l'occasion ou la principale partie, depuis que la garde avancée du camp s'est saisie d'elle,

jusqu'à la catastrophe d'Holopherne, et tout est exprimé avec une grande naïveté.

Le cantique chanté par Judith nous a été conservé.

« Chantez, dit-elle, à la gloire du Seigneur, au son des tambours, au bruit des tymbales; chantez, avec de saints accords, un nouveau cantique; invoquez, glorifiez le saint nom du Seigneur.

« Le chef de l'Assyrie est venu du côté des montagnes; il est venu du côté de l'aquilon avec une multitude et une force extraordinaires; ses troupes sans nombre ont rempli les torrens, et sa cavalerie a couvert les vallées.

« Il avait juré de brûler mes terres, de passer mes jeunes hommes au fil de l'épée, de dérober mes petits enfans, de réduire mes vierges en captivité.

« Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé, il a livré leur général entre les mains d'une femme, et c'est par elle qu'il lui a ôté la vie.

« Que vos créatures, ô Seigneur! obéissent toutes à votre voix; vous avez parlé, et elles ont été faites; vous avez envoyé votre esprit, et elles ont été créées, et nul ne résiste à votre voix. »

Le grand pontife vint lui-même à Béthulie pour voir Judith et l'honorer; l'histoire nous dit qu'elle donna la liberté à l'esclave qui l'avait suivie, et qu'elle mourut dans la maison de son mari, à l'âge de cent cinq ans.

Le peuple la pleura durant sept jours entiers.

CHAPITRE VII.

Des Prophéties.

Les Livres compris sous le nom de Prophéties, parmi ceux que les Juifs conservent encore comme sacrés, sont un recueil unique dans son genre, et digne de fixer particulièrement l'attention.

Nous avons rencontré plusieurs prophètes, ou *voyans*, dans le cours de l'histoire des Hébreux. Le détachement de toutes choses, l'habitude de la méditation, le commerce que la prière leur donnait avec Dieu, l'exaltation enfin que leur inspirait une vie austère, les rendaient propres à donner d'utiles conseils aux rois ou aux particuliers : ils prêchaient la réforme des vices, et sur-tout l'horreur de l'idolâtrie, et ils ne craignaient pas de prédire les maux qui devaient à la fin les punir.

Dix-sept prophètes ont écrit, ou du moins leurs discours recueillis par les écrivains ou scribes du temple sont parvenus jusqu'à nous.

La plupart de ces prophètes, et sur-tout de ceux qu'on nomme les grands prophètes, parce que leurs ouvrages ont le plus d'étendue, exercèrent pendant long-temps leur ministère spontané, hardi, mais souvent dangereux. Ainsi leur prédications, réunies en un petit nombre de pages, ne peuvent pas toujours former un ouvrage suivi; ce sont autant de morceaux qui

répondaient à des époques, à des circonstances différentes, que de longs intervalles avaient dû séparer.

Les Livres des Prophètes renferment l'annonce du Messie, l'annonce du Rédempteur de l'humanité toute entière; mais l'examen de ce rapport sublime est étranger à mon sujet.

Les Livres des Prophètes contiennent en général des instructions morales, pleines de force et de dignité. Leur objet principal semble être d'arracher les Israélites à l'idolâtrie et à ses désordres, et de les appeler aux vertus et aux devoirs qui leur sont prescrits; les prédictions, les inspirations terribles dont les prophètes appuient les leçons qu'ils leur donnent font retentir la foudre sur leurs têtes; et le retour à Dieu, le repentir le plus prompt, peuvent seuls en retenir l'effet.

Quand les malheurs sont arrivés, le prophète ne songe plus qu'à consoler ses frères, qu'à les encourager à la résignation et au repentir; il leur promet un retour heureux, et leur montre dans leur patrie des bénédictions à recueillir.

Les menaces des prophètes furent quelquefois regardées comme des discours séditieux; ceux qui osaient les proférer, en devinrent quelquefois les victimes.

Jérémie fut long-temps retenu en prison; ses écrits, copiés de la main de Baruch, furent une fois livrés aux flammes; et la tradition rapporte qu'Isaïe périt d'une mort cruelle par ordre de Manassé, fils du roi Ezéchias.

Les faux prophètes alors étaient communs; ils mêlaient leurs voix trop flatteuses aux accens redoutables

des vrais prophètes que le spectacle des désordres présens mettait comme hors d'eux-mêmes, et qu'une sainte fureur transportait.

Les reproches que font les prophètes aux faux prophètes qui endormaient les coupables au sein du vice, indiquent assez que le caractère des différentes missions ne se distinguait alors qu'à la manière dont elles étaient remplies. Les rois attaqués de reproches énergiques, mais sans mesure, suscitaient de nouveaux orateurs capables de rassurer le peuple, et de lui rendre la sécurité.

C'est à l'époque de toutes ces prophéties que les fameux Livres Sybillins furent apportés à Rome de l'Etrurie; et cette époque est celle aussi du triomphe des oracles grecs, et des divinations chaldéennes à Babylone.

Plusieurs des prophètes Hébreux exposent des visions allégoriques fort étranges, et sur-tout difficiles à interpréter, quand on est aussi éloigné que nous le sommes des temps, des peuples et des usages. Les plus remarquables de ces visions sont relatives à la politique, c'est-à-dire, que le prophète se représente sous diverses figures bizarres une succession de puissances et d'empires, et les jeux rapides de la fortune.

Ceux dont les visions à cet égard sont les plus frappantes, ont, à ce qu'il me semble, habité Babylone pendant les temps de la captivité. Déjà éclairés par de hautes et religieuses méditations, par l'étude des révolutions et des maux de leur patrie, ils durent sans doute de nouvelles lumières aux instructions qu'ils

recueillirent, aux récits qu'ils entendirent, au spectacle en un mot, que le monde, et l'Orient sur-tout, offrait ou préparait à ces époques. Ninive avait été renversée par les maîtres de Babylone; Tyr avait été prise; l'empire des Mèdes s'était formé; la Perse disposait ses triomphes prochains; l'Egypte avait été vaincue à plusieurs reprises par les princes d'Assur; envahie récemment par ceux d'Ethiopie, son gouvernement et ses lois avaient subi de fréquentes altérations: tant d'exemples réunis autour d'eux devaient offrir de vives images au génie ardent de ces hommes dont les regards dévoraient l'avenir, et dans une cité sur-tout où toutes les notions ne semblaient se porter que sur l'avenir. On ne s'étonnera pas que plusieurs des prophéties traitent de Tyr, de Damas, de l'Egypte, de Babylone même, et d'Assur, et que les prophètes aient toujours détourné Israël de s'appuyer sur l'alliance étrangère.

Toutes les visions des prophètes n'embrassent pourtant pas tant d'espace, plusieurs ne sont que des espèces d'apologues à l'usage des enfans de Juda.

Le zèle qui transporte ces prédicateurs exaltés ne leur permet pas de réciter, de raconter un apologue; ils le mettent en action. Le Seigneur appelle son prophète, et lui donne un ordre quelconque; il l'exécute, et demande au Seigneur même l'explication de chaque circonstance: ce sont des scènes en action.

Le style des prophètes est en général élevé, et l'enthousiasme y respire.

Les figures sont fréquentes, et les comparaisons encore plus; elles sont en général vives et grandes, et

toujours tirées des effets de la nature. Les prophètes, par le genre de leur vie et à l'époque où ils vécurent, n'étaient point toujours confinés dans les étroites murailles des villes. Ils observaient presque involontairement et continuellement la nature; ils la voyaient, la sentaient et s'agrandissaient avec elle. Elle seule peut alimenter le génie; et si le marbre antique exprime le beau idéal, c'est que l'artiste vivait sans cesse au milieu des plus beaux modèles.

Les comparaisons des prophètes appartiennent aux lieux qu'ils habitaient. Le désert, le térébinthe, le torrent qui se dessèche, le vent brûlant et la tempête, les vallées pleines de fraîcheur, l'arrosement salutaire de l'arbre que l'on plante au bord d'un ruisseau, sont des images qui reviennent sans cesse.

Il est, je crois, nécessaire de suivre les écrits de ces moralistes extraordinaires et nouveaux, pour en donner une plus convenable idée.

Jonas paraît le plus ancien. L'écrit qui nous reste de lui est un récit de sa prédication à Ninive. On conjecture que le roi qui régnait à Ninive au temps de la mission de Jonas, était Phul, père du roi Sardanapale, de sorte que l'écrit de Jonas doit être antérieur de quelques années à l'époque de la fondation de Rome et de l'ère de Nabonassar, ou Bélésis, qui détrôna Sardanapale. Mais j'ai cru qu'il convenait de réunir les observations que la lecture de Jonas peut faire naître, à l'examen des prophéties subséquentes.

Le début est simple. L'inspiration de Dieu faisait la mission du prophète. « Le Seigneur adressa la pa-

role à Jonas, fils d'Amathi, et lui dit : Allez présentement en la grande ville de Ninive et y prêchez, parce que sa malice a monté jusqu'à moi. »

Jonas craignit et voulut fuir la face du Seigneur. Il s'embarqua à Joppé; mais une tempête survint, et l'on jeta le sort pour savoir d'où ce malheur pouvait provenir. Le sort marqua Jonas. On l'interrogea, et il répondit : « Je suis Hébreu, et je sers le Seigneur, le Dieu du ciel, qui a fait la terre et la mer. » Puis, s'avouant lui-même coupable, il engagea ses compagnons à le précipiter dans les flots. Les anciens ont toujours attaché l'idée imminente du péril à la seule compagnie d'un ennemi des dieux.

Jonas, dit le texte, fut reçu par un immense poisson qui l'engloutit. Et de quelque manière qu'on entende cette expression, Jonas, délivré du danger, ne songea plus à résister à la voix pressante du Seigneur. Il alla à Ninive. C'était une grande ville qui avait trois jours de chemin; il y marcha pendant un jour, et il cria : Dans quarante jours Ninive sera détruite.

Les Ninivites frappés, ordonnèrent un jeûne et se couvrirent de cendres : que chacun se convertisse, dirent-ils, qu'il quitte sa mauvaise voie et l'iniquité dont ses mains sont souillées!

Les signes extérieurs de deuil et de pénitence ont toujours été très-marqués dans l'Orient. Elle me semble d'ailleurs conforme au silence des mœurs orientales, et sur-tout de l'antique Asie, l'impression causée dans cette ville immense, mais muette, par le cri qui retentit

sous un ciel uniforme et brûlant : Dans quarante jours Ninive sera détruite!

« Dieu vit les œuvres des Ninivites, et la compassion qu'il eut d'eux l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il était résolu de leur faire. »

Jonas fut affligé, et dit au Seigneur : « J'avais prévu ce qui arrive, c'est pour cela que j'avais fui, car je savais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de miséricorde, et qui pardonnez les péchés. Croyez-vous, dit le Seigneur, que votre colère soit raisonnable? »

Quelle douce simplicité, et que de pareilles leçons doivent avoir d'empire sur le cœur qui les entend! Combien de fois dans nos dépits, si nous descendions en nous-mêmes, le Seigneur aussi nous dirait : Croyez-vous que votre colère soit raisonnable?

Jonas sortit de Ninive; il se forma une espèce de cabane, et le Seigneur fit croître un lierre, ou une plante quelconque, pour qu'elle étendît son feuillage et garantît Jonas des pénibles ardeurs du jour. Mais à peine en eut-il joui, qu'un ver piqua la racine de la plante, et elle se dessécha; le soleil parut, un vent chaud et brûlant s'éleva, les rayons du soleil tombèrent sur la tête de Jonas. Il se trouva dans un abattement extrême. « La mort, dit-il, m'est meilleure que la vie. » Et le Seigneur lui dit alors : « Vous vous fâchez pour un bien qui ne vous avait point coûté de peine, qui avait cru sans vous, qui était né en une nuit, et qui est mort la nuit suivante; et moi je ne pardonnerai pas à la grande ville de Ninive, où il y a plus de cent vingt

mille personnes qui ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche ! »

Il me semble qu'après Jonas on peut placer Osée, Joel, Amos et Abdias, contemporains, ou du moins antérieurs de peu d'années au grand Isaie, que nous avons déjà signalé au temps du roi Ezéchias.

Le Livre d'Osée commence par une de ces paraboles étranges, où le prophète lui-même est censé en action.

Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui dit : « Allez prendre une courtisane, et vous en ferez votre épouse. Osée prit pour sa femme Gomer fille de Debelaïm, qui conçut et lui enfanta un fils. » Mais cette courtisane abandonne son époux. « Elle dit : J'irai après ceux que j'aime et dont je suis aimée, et qui me donnent mon pain, mon eau, ma laine, mon lin, mon huile, et tout ce que je bois. » Et pourtant quand elle revient, quand elle s'avoue coupable, avec douleur, l'époux la reçoit et lui pardonne. Osée achève l'allégorie, et prenant ensuite sans figures le langage du Seigneur même, il promet tous les biens, et annonce toutes les miséricordes au peuple qui veut se repentir.

Dans les autres chapitres, le prophète change d'accent. « Ecoutez, s'écrie-t-il, la parole du Seigneur, enfans d'Israël. Le Seigneur va entrer en jugement avec les habitans de la terre, parce qu'il n'y a point de vérité, point de miséricorde, point de connaissance de Dieu sur la terre.... Mon peuple a consulté un tronc de bois, un morceau de bois lui a prédit l'avenir. Ils ont

sacrifié sur le sommet des montagnes; ils ont brûlé de l'encens sur les collines, sous les chênes, les peupliers, les térébinthes, dont l'ombre leur était agréable; aussi leurs filles se prostitueront-elles, et leurs épouses seront-elles adultères. Ephraïm a pris les idoles pour son partage. Un vent impétueux l'emportera lié sur ses ailes.... Sonnez du cor, faites retentir la trompette à Rama, poussez des cris et des hurlemens à Bethaven. Ephraïm sera désolé au jour de son châtiment.

« Je serai comme une lionne à Ephraïm, j'irai moi-même prendre ma proie.

« Que vous puis-je faire, ô Ephraïm? Que vous puis-je faire, ô Juda? La miséricorde que vous avez exercée, n'a pas eu plus de durée que les nuages du matin, et que la rosée qui se sèche. C'est la miséricorde que je veux et non les sacrifices, et je préfère la connaissance de Dieu aux holocaustes.... Il ont semé du vent, ils moissonneront des tempêtes. J'avais rencontré Israël comme des raisins dans le désert; j'avais vu leurs pères, comme les figues qui paraissent les premières sur le figuier, et ils ont adoré Beelphégor.... Israël passera comme les heures du matin.

« O Israël! convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce que c'est votre iniquité qui vous a fait tomber. Je serai, à l'égard d'Israël, comme une rosée; il germera comme le lis, et ses branches s'étendront; sa gloire sera semblable à l'olivier, et son odeur sera celle de l'encens. Après cela, Ephraïm, retournerez-vous aux idoles? »

On sent bien que ces figures, aussi rapprochées qu'elles

le sont dans cet extrait, perdent de leur prix. Elles s'unissent dans le texte à des reproches, à des avis, même au souvenir des bienfaits de Dieu et de la sortie d'Égypte, cette époque si décisive pour les Hébreux. Mais comme ces images sont une expression plus vive, et non un ornement dans les idées de l'orateur, elles ne se soutiennent pas, elles n'ont pas une liaison nécessaire; et si elles n'étaient prises dans un même cercle, elles seraient plus diparates encore.

Les morceaux conservés des prédications de Joel, ont à peu près le même caractère que celles d'Osée. C'est sûrement pour nous un spectacle nouveau, que celui de ces cénobites qui s'élançaient au milieu des villes avec le ton de l'inspiration, parlant au nom de Dieu, parlant de sa part, maudissant les idoles aux autels desquelles brûlait l'encens; proscrivant les vices, l'imposture, la dureté; annonçant des maux effroyables, et offrant pourtant au repentir tous les trésors d'une miséricorde paternelle; car, malgré les menaces qu'ils répètent, le ton de l'intérêt et de l'amour tempère toujours les discours des prophètes.

A la fois orateurs, comme ceux d'Athènes ou de Rome; interprètes de Dieu, comme les ministres de Delphes ou de Dodone; moralistes, comme ces philosophes que la Grèce vit occupés de réformer ses mœurs, ils nous offrent un spectacle vraiment unique.

Ces inspirés se rencontrent dans toutes les conditions. Amos était pâtre. Menacé de la part du roi d'Israël, il répondit qu'il était pâtre, qu'il se nourris-

sait de figues sèches, et que Dieu lui avait commandé de parler à son peuple, comme un prophète.

Les expressions d'Amos me paraissent pleines d'énergie ; ses comparaisons sont ordinairement prises des troupeaux, mais souvent il s'élève à une belle dignité. « Voici, dit-il, celui qui forme les montagnes et qui crée le vent, qui annonce la parole à l'homme, qui produit les nuages du matin, et qui marche sur ce qu'il y a de plus élevé sur la terre ; son nom est le Seigneur, le Dieu des armées. » Et ailleurs : « Cherche celui qui a créé l'arcture et l'orion, qui fait succéder aux ténèbres de la nuit la clarté du matin, et la nuit au jour ; qui appele les eaux de la mer et les répand sur la face de la terre ; son nom est le Seigneur. »

Souvent, dans les livres d'Amos comme dans ceux des autres prophètes, c'est le Seigneur qui parle lui-même, et qui rappelle et détaille ses bienfaits. Amos annonce l'arrivée prochaine d'un peuple vainqueur. Il va jusqu'à annoncer la destruction ou la dévastation des contrées qui environnent la Palestine ; il rapporte enfin ses visions, qui sont autant de figures plus soutenues. « Je vis le Seigneur, dit-il, au-dessus d'une muraille crépie ; il avait à la main une truelle de maçon. Et il me dit : Que voyez-vous, Amos ? Je lui répondis : Une truelle de maçon. Il ajouta : Je ne me servirai plus à l'avenir de la truelle parmi mon peuple d'Israël, et je ne crépirai plus ses murailles. »

Ces espèces d'apologues sont dépouillées de tout ornement, et l'on ne remarque dans leur choix aucune nuance de goût ou d'art. Les idées les plus familières

sont rendues comme elles se présentent, et sans aucun travail. Telles ces antiques forêts où les fleurs, les épines et les plus grands arbres, croissent pêle-mêle, et forment tous ensemble un massif admirable. Mais, si l'art prétend élaguer une branche du grand arbre, l'épine, trop découverte, vient attrister nos regards, et le charme indicible de la nature est rompu.

L'écrit qui nous reste d'Abdias est excessivement court. C'est une menace très-instante, accompagnée des consolations de l'espérance.

Les écrits d'Isaïe auront plus d'intérêt. Cet illustre prophète, né de race royale, l'ami, le conseiller du roi Ezéchias, a exercé pendant plus d'un demi-siècle son ministère sacré. On le croit postérieur aux quatre derniers prophètes que j'ai cités, s'il ne fut leur contemporain.

On trouve dans son recueil le récit de ses relations avec Ezéchias, soit pendant sa maladie, soit pendant le siége de Jérusalem; et le quatrième Livre des Rois nous en a déjà présenté une copie presque littérale.

Rien de plus beau et de plus élevé sans doute que le premier chapitre d'Isaïe.

« Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille; car c'est le Seigneur qui a parlé. J'ai nourri des enfans, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé.

« Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans intelligence. Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes? dit le Seigneur; tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos

béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs..... Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement. Je ne puis souffrir vos renouvellemens de lune, vos sabbats, vos autres fêtes; l'iniquité règne dans vos assemblées..... Lorsque vous étendrez vos mains, je détournerai mes yeux de vous; lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien; examinez tout avant de juger. Assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, et venez et soutenez votre cause contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et, quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendraient blancs comme la cire la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous serez rassasiés des biens de la terre. Si vous ne le voulez pas, si vous m'irritez contre vous, l'épée vous dévorera, car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche. »

Le Livre d'Isaïe est le commentaire de ce beau chapitre. J'avoue que ce Livre me paraît admirable; le prophète, le poète divin, use des plus nobles comme des plus touchantes figures, des plus naïves comme des plus sublimes expressions.

Une de ses visions lui montre le Seigneur dans sa gloire; et l'un des séraphins ailés qui chantent l'hymne éternel autour du trône céleste, vole vers lui, et touche ses lèvres d'un charbon de feu pris sur

l'autel. Emblème noble et animé de l'inspiration qu'il a reçue.

« Mon bien-aimé, dit le prophète en l'un de ses discours, mon bien-aimé avait une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile. Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres, et la planta d'un plant rare et excellent; il bâtit une tour au milieu, il y fit un pressoir. Il s'attendait qu'elle porterait de bons fruits; elle n'en a porté que de sauvages. Maintenant donc, vous, habitans de Jérusalem, soyez mes juges entre moi et ma vigne. »

Ailleurs le prophète change de ton, et la menace devient terrible. « Le Seigneur des armées va enlever de Jérusalem et de Juda le courage et la vigueur, la force du pain, celle de l'eau; il leur donnera des enfans pour princes, des efféminés pour gouverneurs. Il donnera le signal à un peuple très-éloigné; il l'appellera d'un coup de sifflet des extrémités de la terre. Il accourra avec une vîtesse prodigieuse; il ne sentira ni lassitude, ni travail; il ne dormira ni ne sommeillera point. Il ne quittera point sa ceinture, un seul cordon de sa chaussure ne se rompra point dans sa marche. Ses flèches ont une pointe perçante, ses arcs sont toujours bandés; la corne du pied de ses chevaux est dure comme le caillou, la roue de ses charriots rapide comme la tempête; il rugira comme un lion; ses hurlemens seront comme ceux des lionceaux; il frémira, il se jettera sur sa proie, il l'emportera sans qu'on puisse la lui ôter. Il se lancera sur Israël avec des cris semblables au bruissement des flots de la mer. Nous regarderons sur la terre, nous ne verrons que ténèbres

et afflictions, sans qu'il paraisse aucun rayon de lumière dans une obscurité si profonde. »

Il me semble que dans Isaïe on peut toujours trouver une belle expression ou un beau sentiment, si l'on excepte quelques passages dont l'obscurité peut tenir à quelques altérations ou à des allusions que nous saisissons mal.

Isaïe ne se borne pas à prédire les maux que les déréglemens de son peuple amasseront sur lui; il annonce le sort des nations qui l'entourent : Moab sera brisé comme les pailles sous les roues d'un charriot; Tyr, la ville de commerce ouverte à toutes les nations, Tyr doit subir un long désastre; et le prophète compare cette cité marchande à une courtisane qui continue de se prostituer. « Babylone elle-même, l'effroi, le fléau de Juda, l'instrument des vengeances célestes; la fille de Babylone, la fille des Chaldéens, doit s'asseoir dans la poussière. Elle ne sera plus appelée la dominatrice des nations; mise au rang de l'esclave, elle tournera la meule et moudra la farine. L'Egypte, dans laquelle Juda mettait une vaine confiance, l'Egypte doit tomber dans les mains d'un maître cruel. L'esprit de l'Egypte s'anéantira en elle; sa prudence deviendra inutile. Les princes de Tanis ont perdu le sens; ils ont fait errer l'Egypte dans toutes ses œuvres, comme un homme ivre, qui ne va qu'en chancelant. Il ne restera d'Israël que comme il reste deux ou trois olives au bout d'une branche, ou quatre, ou cinq, au haut de l'arbre sur l'olivier que l'on dépouille.

« Le Seigneur, d'un coup de sifflet, appellera la

mouche qui est à l'extrémité des fleuves d'Egypte, et elle se reposera dans les creux des rochers, sur tous les arbrisseaux, dans tous les trous. »

Cette citation est remarquable, et la mouche appelée zimb, habite encore l'extrémité des fleuves d'Egypte. C'est un véritable fléau, dont les ravages sont affreux, mais dont la région semble expressément limitée.

« Les filles de Sion perdront leurs chaussures magnifiques, les croissans dont elles se parent, leurs colliers, leurs perles, leurs bracelets, leurs pendans d'oreille, leurs boîtes de parfum, leurs bagues, les pierreries qu'elles portent sur le front, leurs robes, leurs écharpes, leurs toiles de lin, leurs poinçons, leurs miroirs, leurs bandeaux et tous leurs ornemens. »

Cette énumération m'a paru curieuse, et il semblerait qu'en Orient le genre de luxe et la forme même des parures n'auraient changé qu'à peu d'égards.

Je ne puis m'empêcher de prolonger cet extrait, et de citer textuellement, quoique en l'abrégeant un peu, le beau morceau qui va suivre. Les anciens écrivains, et sur-tout ceux que nous présentent l'Orient et la Judée, insistent sur la même idée pour en multiplier les expressions, et y ajouter toujours quelques comparaisons nouvelles.

« Une voix m'a dit : Criez; et j'ai dit : Que crierai-je? toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs.

« L'herbe s'est séchée, sa fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle..... L'herbe se

sèche et la fleur tombe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement.

« Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux? Qui a aidé l'esprit du Seigneur, qui lui a donné conseil, qui lui a appris ce qu'il devait faire, qui lui a montré les sentiers de la justice? Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau qui tombe d'un vase, comme un petit grain qui incline à peine la balance. Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point. A qui donc ferez-vous ressembler Dieu, et quelle image en tracerez-vous? C'est lui qui s'assied sur le globe de la terre, qui suspend les cieux, comme une toile, qui les étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer. Levez les yeux en haut, et considérez qui a créé les cieux, qui fait marcher en un si grand ordre l'armée des étoiles, qui les appelle toutes par leur nom, sans qu'il manque rien à leur harmonie. Dieu est le Seigneur éternel, qui a créé toute l'étendue de la terre, qui ne se lasse point, qui ne travaille point, et dont la sagesse est impénétrable. C'est lui qui soutient ceux qui sont las, qui remplit de force et de vigueur ceux qui étaient tombés en défaillance. Ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, ils prendront des ailes comme l'aigle. »

Plus loin le prophète, parlant toujours au nom du Seigneur, exprime le néant de l'idole que le forgeron travaille avec sa lime, ou le sculpteur sur le bois qu'il façonne, et dont une partie sert à ses usages domestiques. « Y a-t-il donc un autre Dieu que moi, un

créateur que je ne connaisse pas? Moi, je dis à Cyrus: Vous êtes le pasteur de mon troupeau, et vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Je dis à Jérusalem: Vous serez rebâtie; et au temple : Tu seras rétabli. »

Il est hors de mon sujet de m'étendre sur cette étonnante prophétie, la plus précise des annonces auxquelles on a donné ce nom; mais je puis remarquer avec quelle noblesse le prophète vient à prononcer ce nom de Cyrus, et avec quelle puissante simplicité il exprime, il décide plutôt le rappel et la délivrance d'Israël.

L'un des derniers chapitres du Livre d'Isaïe est une espece de résumé moral, dont l'ame se plaît à recueillir les divines expressions.

« Ils me consultent sur les règles de la justice, ils veulent s'approcher de Dieu. Pourquoi donc avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés? pourquoi avons-nous humilié nos ames sans que vous l'ayez su? C'est parce que votre volonté se trouve au jour de votre jeûne, et que vous persécutez vos débiteurs; vous jeûnez, et vous faites des querelles et des procès; vous frappez vos frères sans pitié : ne jeûnez plus comme vous avez fait jusqu'ici pour faire retentir l'air de vos clameurs.

« Le jeûne que j'approuve n'est-ce pas celui-là? Rompez les chaînes de l'impiété, déchargez de leurs fardeaux ceux qu'ils accablent, renvoyez libres les opprimés, faites part de votre pain à celui qui a faim, faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui n'ont point d'asile; quand vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez pas votre chair; alors vous

invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez, et il vous dira : Me voici. Si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur, et si vous remplissez l'ame affligée, le Seigneur vous tiendra toujours dans le repos; vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, comme une fontaine dont les eaux ne tarissent pas. »

Je ne sais si de telles citations suffiront à donner l'idée et d'Isaïe et des autres prophètes. Je n'ai point eu la présomption de chercher dans leurs ouvrages le caractère qui doit les distinguer de tout écrit sorti de la main des hommes; ils ont annoncé le Messie. Tout ce que je puis me permettre d'ajouter, c'est que quiconque osera parler de Dieu aux hommes, devra se nourrir de ces livres, de leurs sentimens, de leurs images, et concevoir ces élans sans mesure que leur génie sans règle excite si souvent.

Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, sont quatre prophètes parmi les douze qu'on appelle *petits prophètes*, parce que les écrits qui nous restent d'eux sont fort courts. Ces quatre prédicateurs de Juda paraissent postérieurs à Isaïe, s'ils ne se sont rencontrés dans son temps. Leurs écrits ne me fournissent aucune réflexion nouvelle : les images qu'ils emploient sont toujours prises dans les objets qui les entourent, et toujours exprimées avec cette vérité parfaite qui donne du prix aux moindres tableaux.

Le nom du prophète, celui de son père, et souvent celui de sa tribu et de sa ville, se trouvent à la tête de ses écrits: cette exposition en fait le titre ou le début.

Jérémie a vécu près d'un siècle après Isaïe, il a vu les maux de sa patrie. Témoin de la prise du roi Joachin, il le vit mener à Babylone. Captif lui-même à Jérusalem à la fin du règne de Sédécias, dont il accusait les fautes et l'imprudence, il dut sa délivrance aux Chaldéens vainqueurs, et il obtint la permission de rester en Judée parmi les débris de son peuple.

Il paraît que Baruch a écrit par son ordre une partie, sinon le tout, du Livre de Jérémie, et qu'il a coopéré à ses œuvres. La vie de Jérémie fut pleine de douleurs et de travaux : ce sage, ce prophète, devint le consolateur de ses frères, qu'il avait avertis vainement au milieu des dangers que son courage lui fit plus d'une fois courir. On lui a attribué le quatrième Livre des Rois, extrait, ainsi que nous l'avons vu, de quelques livres originaux. Jérémie n'a point l'enthousiasme, l'élévation, l'inspiration d'Isaïe. Il est le chantre de la douleur; son ame en est toute pénétrée, et il l'exprime avec une touchante énergie. Avant que Jérusalem ait subi ses derniers désastres, c'est comme au passé qu'il en parle, il verse sur son sort des larmes d'amertume, son cœur en est tout inondé, et ce genre de menaces est singulièrement pathétique. Souvent il personnifie Jérusalem; elle est l'épouse du Seigneur. La rebelle Juda se prostitue comme l'avait fait Israël, sa sœur, et la vengeance du Seigneur doit amener un déluge de maux. Souvent le prophète s'interrompt par une ardente prière; il maudit le jour de sa propre naissance; il voit jusqu'aux campagnes dans un morne silence devant la colère, devant la fureur du Seigneur. Une voix s'est

élevée en haut avec des lamentations de deuil; ce sont les cris de Rachel qui pleure ses enfans, et qui ne veut point se consoler, parce qu'ils ne sont plus.

Jérémie écrivit une lettre de conseils et de consolation à ceux d'entre ses frères qui se trouvaient captifs à Babylone pendant que Sédécias régnait encore à Jérusalem. « Voici, dit-il, ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël, à tous les captifs que j'ai transférés à Babylone : Bâtissez des maisons, et habitez-les; plantez des jardins, et nourrissez-vous de leurs fruits; recherchez la paix de la ville à laquelle je vous ai tranférés, et priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne. Ne vous laissez point séduire par vos prophètes, qui sont au milieu de vous, et par vos devins, et n'ayez point d'égards aux songes que vous faites. »

La sagesse de cette épître mérite assurément un tribut d'estime et de louanges. Le prophète y recommande la résignation; il cherche à garantir ses frères des illusions prophétiques et de la vaine confiance que le séjour de la Chaldée devait augmenter parmi eux, et dont les prédications des prophètes les plus sincères devaient avoir entretenu l'attrait.

Les nations, dans ces siècles, vivaient comme sous la main, comme sous le regard immédiat des dieux. Peut-être ces traits de grandeur qui distinguent l'antiquité n'ont-ils pas eu d'autre principe.

Jérémie emploie quelquefois des paraboles dramatiques, c'est-à-dire toutes en action. Le Seigneur lui ordonne de proposer du vin aux Récabites, et les

Récabites le refusent, par respect pour l'ordre de Jonadab, leur premier père. Le prophète prend son texte de ce témoignage d'obéissance; il reproche à Israël, de la part du Seigneur, le peu de fidélité qu'il a montrée à ses commandemens. Les Récabites étaient une tribu du désert, de la race de Jéthro, beau-père de Moïse. Jonadab, leur père, fils de Récab, leur avait dit : « Vous ne boirez jamais de vin, ni vous, ni vos enfans; vous ne bâtirez point de maisons; vous ne semerez point de grains, vous ne planterez point de vignes; mais vous habiterez sous des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous viviez long-temps sur la terre dans laquelle vous êtes étrangers. »

Sans doute on trouverait encore dans la Syrie quelques-uns des enfans de Récab, et l'abstinence du vin devait être assez commune parmi les Sarrazins quand Mahomet songea à la prescrire. On est étonné, de nos jours, de la facilité avec laquelle les anciennes peuplades s'assujettissaient à des réglemens qui nous paraissent purement scolastiques; mais ces usages, ces singularités, étaient pour elles comme un signal de ralliement, et comme le nœud de la communauté.

Un des plus beaux et des plus célèbres morceaux de Jérémie, ce sont ses Lamentations; c'est cette élégie, cette complainte, dans laquelle il déplore, et décrit avec une simplicité déchirante les calamités de Jérusalem.

L'église catholique fait chanter, chaque année, ce cantique de deuil dans les jours qu'elle destine au recueillement et à la méditation. L'accent dont on les

chante porte un caractère d'antiquité qui attendrit et qui pénètre, et je doute qu'à cette solennelle époque, aux premiers instans du printemps, qui lui correspondent, on entende sans être ému, sans rentrer en soi-même, ces mots paternels et touchans dont le texte est interrompu : « Jérusalem, Jérusalem, convertissez-vous au Seigneur ! »

Il paraît que cette poésie fut destinée à être chantée par les Israélites, ainsi que le cantique rangé parmi les Pseaumes sous le n° 136 : elle est remplie d'images et de sentiment.

« Comment cette ville si pleine de peuples est-elle maintenant solitaire et désolée ? La maîtresse des nations est devenue comme une veuve ; la reine des provinces a été assujettie au tribut.

« Elle n'a point cessé de pleurer pendant la nuit, et ses joues sont trempées de ses larmes. De tous ceux qui lui étaient chers, il n'y en a pas un qui la console. Tous ses amis l'ont méprisée, et sont devenus ses ennemis. Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités. Toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir, ses vierges sont défigurées ; elle est plongée dans l'amertume.

« O vous tous qui passez par les chemins, considérez, et voyez s'il est une douleur comme la mienne ; car le Seigneur m'a traitée selon sa parole, au jour de sa fureur, comme une vigne qu'on a vendangée.

« Examinons avec soin nos voies, cherchons et retournons au Seigneur. Nous avons agi injustement,

nous nous sommes attirés votre colère; c'est pourquoi vous êtes devenu inexorable. Vous avez mis une nuée devant vous, pour que la prière ne passât pas. Vous m'avez mise au milieu des peuples comme une plante que vous avez arrachée et rejetée. J'ai invoqué votre nom, ô Seigneur, du plus profond de l'abyme. Vous vous êtes approché de moi au jour où je vous ai invoqué; vous avez dit : Ne craignez point. »

Jérémie termine son cantique par une ardente prière, où, détaillant encore les maux de Jérusalem, et les présentant au Seigneur pour le toucher et l'attendrir, il le supplie comme un protecteur, comme un ami fidèle, de tourner ses regards vers son peuple, et de renouveler ses jours.

Cet extrait ne peut donner qu'une très-imparfaite idée du morceau original dont je le tire : les tableaux, les plaintes, les images, y sont multipliés, et les gémissemens du poète retentissent encore dans nos cœurs.

Baruch, le secrétaire, le scribe, le coopérateur de Jérémie, a laissé un livre très-court, qui porte son nom : c'est une suite d'avis, d'encouragemens et de prières. Le prophète y exprime la grandeur de Dieu par ses œuvres, par la création, par l'obéissance des étoiles, qui répandent la lumière chacune dans sa place. « Elles sont, dit-il, dans la joie, et elles ont pris plaisir à luire pour celui qui les a créées. »

Baruch lut son écrit publiquement à ses frères dans l'intervalle de la première captivité à la seconde, c'est-à-dire, à l'accomplissement de la ruine totale de Jéru-

salem; mais il le lut à Babylone, où il avait suivi son peuple. Tous fondirent en larmes, et ils voulurent que cet écrit fût porté à Jérusalem.

Cet écrit est une confession des crimes dont le peuple s'avoue coupable, et une pressante supplique au Dieu de miséricorde. « Seigneur, s'écrie Baruch, exaucez mes prières et nos oraisons; délivrez nous pour l'amour de vous-mêmes et faites-nous trouver grace devant ceux qui nous ont emmenés hors de notre pays. Ouvrez vos yeux, et voyez, parce que ce ne sont point les morts qui sont sous la terre, dont l'esprit a été séparé de leurs entrailles, qui rendront l'honneur et la gloire à la justice du Seigneur; mais c'est l'ame qui est triste à cause de la grandeur du mal qu'elle a fait; qui marche toute courbée et tout abattue, dont les yeux sont dans la langueur et dans la défaillance; c'est l'ame qui est pauvre et pressée de la faim qui vous rendra la gloire de la justice. »

Baruch rappelle devant le Seigneur ses propres engagemens avec son peuple, et le pardon qu'il a promis quand, après l'avoir offensé, un sincère repentir amènera son peuple vers lui. Il invite Israël à retourner vers son Dieu et à se remplir d'espérance.

Ezéchiel fut un des captifs emmenés à Babylone avec le roi Joachin ou Jéchonias. Le livre qui reste de lui porte un caractère sombre; l'imagination, l'inspiration même de ce prophète, gardent l'empreinte des horreurs et des désastres dont il avait été le témoin ou la victime.

Il peint sans cesse la famine et tous ses fléaux; il

retrace les crimes qui les ont attirés; il voit encore, à Babylone même, les premiers d'Israël brûlant de l'encens devant des peintures qui représentaient des animaux et des reptiles.

Cependant Ezéchiel, pour encourager le repentir, répète que devant Dieu il a le mérite de l'innocence. « Le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui, l'impiété de l'impie sera également sur lui-même; et si l'impie, dit le Seigneur, fait pénitence des péchés qu'il a commis, s'il garde mes préceptes, s'il agit désormais selon l'équité et la justice, il vivra certainement, et il ne mourra point; je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises, il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie? dit le Seigneur Dieu; et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, qu'il se détourne de sa mauvaise voie, et qu'il vive? »

Aucun livre d'aucun prophète ne renferme autant de visions et d'apologues figurés. Peut-être que prêchant au milieu de Babylone, Ezéchiel essayait souvent de s'envelopper du mystère. On voit même qu'il est quelquefois forcé de traduire ses énigmes, parce que les Hébreux ne les avaient pas bien saisies. Parmi les images qu'il emploie, il en est de brutes et de grossières. Il reçoit l'ordre symbolique de mêler un pain d'orge avec des excrémens, parce que, dit le Seigneur, les enfans d'Israël mangeront un pain souillé au milieu des nations chez lesquelles je les rejetterai.

Toutes les visions d'Ezéchiel n'ont pourtant pas ce caractère, quoique leur teinte soit en général ténébreuse. Transporté un jour par l'esprit qui le maîtrise, et l'ame remplie d'amertume, il se rend dans le lieu où étaient les captifs, près d'un tas de blé qu'on venait de couper. Il se joignit à ceux qui se tenaient près du fleuve de Chobar, il s'assit où ils étaient assis, et demeura là sept jours au milieu d'eux, en versant des larmes, et alors le Seigneur lui parla.

Dans une de ses extases, Ezéchiel se crut transporté au milieu d'une campagne couverte d'ossemens; et le Seigneur lui dit : « Fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre? et il lui répondit : Seigneur Dieu, vous le savez. Ezéchiel vit ces ossemens se réunir et se couvrir de chair. A la voix du prophète, à l'ordre du Seigneur, l'esprit entra dans ces os, ils devinrent vivans et animés; ils se tinrent tous droits sur leurs pieds, et il s'en forma une grande armée. Alors le Seigneur dit : Fils de l'homme, tous ces os sont les enfans d'Israël. Nos os, dirent-ils, sont devenus tout secs, notre espérance est perdue, et nous sommes retranchés du nombre des vivans; prophétisez donc, et dites-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : O mon peuple, je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai sortir de vos sépulcres, et je vous ferai entrer dans la terre d'Israël. »

Cette vision est suivie presque immédiatement de l'image flatteuse du rétablissement de Jérusalem. Le prophète détaille, comme s'il les décrivait, les dimensions, les ornemens de la ville et du temple, et jusqu'à

la place qui appartient à chaque tribu dans le territoire : il voit un ange qui les mesure.

Le Livre d'Ezéchiel renferme de beaux morceaux, qui sont autant de prophéties ou de complaintes sur les malheurs de Tyr, de l'Egypte et de Ninive.

La chûte récente, ou prochaine et prévue, de ces puissances et de leur prospérité, ne pouvait manquer d'ébranler l'ardente imagination de ces moralistes poètes, de ces philosophes exaltés, et le tableau vivant de ces vicissitudes devait consoler Israël.

Ezéchiel compare Tyr à un magnifique vaisseau dont le mât est un cèdre.

Il décrit sa splendeur, ses relations avec l'Italie, la Grèce, Carthage, l'Inde, Saba, Cédar et l'Arabie. Il voit les vins exquis, l'huile, le miel, le froment, le baume, les parfums, les teintures, le lin, les laines, la soie, la broderie, les métaux, les vases, le bétail, les chevreaux, les esclaves enfin, couvrir son port et ses marchés.

Mais après cette énumération, le prophète exprime sa chûte et le désespoir des pilotes, des mariniers qui descendront sur ses rivages, et s'écrieront : Où trouver maintenant une ville semblable à Tyr, qui est devenue muette au milieu de la mer?

Le morceau qui regarde l'Egypte est d'une admirable éloquence. « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens à vous Pharaon, roi d'Egypte, grand dragon, qui vous couchez au milieu de vos fleuves et qui dites : Le fleuve est à moi, et c'est moi-même qui me suis fait. Je viens à Pharaon, roi d'Egypte, et j'achèverai

de briser son bras, qui a été fort, mais qui est rompu, et je lui ferai tomber l'épée de la main. J'exercerai dans l'Egypte la rigueur de mes jugemens; ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur. L'Egypte deviendra le plus faible des royaumes, elle ne s'élèvera plus au-dessus des nations, et je l'affaiblirai afin qu'elle ne domine plus sur les peuples.

« Fils de l'homme, dites à Pharaon, allez dire au peuple d'Egypte : A qui ressemblez-vous dans toute votre grandeur?

« Considérez Assur, il était comme un cèdre sur le Liban, son bois était beau, ses branches étendues, sa tige haute, et au milieu de ses branches épaisses et touffues, il en sortait une qui s'élevait au-dessus de toutes les autres.

« Les pluies l'avaient nourri, un grand nombre d'amas d'eaux l'arrosant l'avait fait pousser en hauteur; les fleuves coulaient autour de ses racines, et il avait envoyé ses ruisseaux à tous les arbres de la campagne.

« C'est pourquoi il avait surpassé tous les arbres des environs; son bois avait poussé fortement, et ses branches s'étaient élevées à cause des grandes eaux qui l'arrosaient.

« Et comme son ombre s'étendait fort loin, tous les oiseaux du ciel avaient fait leurs nids sur ses branches, toutes les bêtes des forêts avaient fait leurs petits sous ses feuilles, et un grand nombre de nations habitaient sous l'ombre de ses rameaux.

« Il était parfaitement beau dans sa grandeur et dans

l'étendue de son bois, parce que sa racine était près des grandes eaux.

« Il n'y avait point de cèdres dans le jardin de Dieu qui fussent plus beaux que celui-là; les sapins ne l'égalaient point dans sa hauteur, ni les planes dans l'étendue de ses branches. Il n'y avait point d'arbre dans le jardin de Dieu qui ressemblât à celui-là, ni qui lui fût comparable en beauté.

« Comme je l'avais fait si beau, et qu'il avait poussé tant de branches si épaisses, tous les arbres les plus délicieux, qui étaient dans le jardin de Dieu, lui portaient envie.

« Mais voici ce que dit le Seigneur Dieu : Parce que ce cèdre s'est élevé dans sa hauteur, qu'il a poussé si haut la pointe de ses rameaux verts et touffus, et que son cœur s'est élevé dans sa grandeur, je l'ai livré entre les mains du plus fort d'entre les peuples, qui le traitera comme il lui plaira. Je l'ai chassé comme son impiété le méritait.... Le Liban s'est attristé de sa chûte, et tous les arbres des champs ont tremblé de crainte.... A qui donc ressemblez-vous, vous qui êtes si grand et si élevé parmi tous les arbres de délices?.... Fils de l'homme, faites une plainte lugubre sur Pharaon, roi de l'Egypte. »

Le Livre de Daniel se trouve assez naturellement divisé en trois parties. La première est historique, et ce n'est point en son propre nom que Daniel y parle, si même c'est lui qui l'a écrite; la deuxiéme comprend ses visions, ses combinaisons, ses figures politiques, et c'est lui-même qui les exprime, en disant : Moi,

Daniel; la troisième devrait en quelque sorte précéder la première, parce qu'elle contient le récit de deux circonstances de la vie de Daniel, et l'une d'elles correspond au temps de son adolescence.

Daniel fut emmené captif à Babylone à la suite du roi Joachin ou Jéchonias, il n'avait qu'environ douze ans. Il fut choisi avec d'autres enfans Hébreux, pour apprendre la langue, l'écriture, les sciences et les arts des Chaldéens. Ils devaient tous être nourris de la table même du roi, et devenir, à force de soins, propres à son service, et dignes de demeurer toujours en sa présence.

Daniel, imbu, dès le berceau, des saines idées, des pures maximes des Hébreux et de leur morale sublime, reçut des Chaldéens la sagesse et les sciences dont ils avaient le dépôt. Il devint un des sages de Babylone même, et, sans parler du don de prophétie qu'il dut aux seuls desseins de Dieu, la divination, l'interprétation des songes furent le fruit de son savoir.

Daniel acheva, à Babylone, une longue et brillante carrière, et l'on regarde comme certain que le célèbre Zoroastre avait étudié près de lui. Il a écrit avec simplicité, sans ornemens, et sans exaltation; c'est pourtant dans son Livre que je rencontre une belle épithète pour désigner le Créateur, il l'appelle l'*Ancien des jours*.

Daniel raconte comment Nabuchodonosor, ayant fait un songe, et ne pouvant le retracer dans son souvenir, ordonna la mort de tous les interprètes, Mages, Chal-

déens et autres, parce qu'ils ne pouvaient lui dire quel était le songe qu'il avait fait. Daniel compris avec ses compagnons dans cette fatale sentence, les fit tous mettre en prière, et s'y mit lui-même avec eux. Puis s'étant fait conduire au roi, il dit : Les Sages, les Mages, les Devins, les Augures, ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine, mais il y a un Dieu au ciel qui révèle tous les mystères, et qui vous a montré, ô roi, les choses qui devaient arriver.

Après ce noble début, Daniel expliqua la statue que Nabuchodonosor avait vue dans le songe. Il en appliqua les symboles aux divers empires qui devaient se montrer et se succéder sur la terre.

Nabuchodonosor se prosterna le visage contre terre, il adora Daniel ; il commanda que l'on fît venir et des victimes et de l'encens, et il voulait qu'on lui sacrifiât.

On sera moins étonné qu'après avoir voulu traiter Daniel comme un dieu, le roi de Babylone ait prétendu faire en un jour adorer sa propre statue.

Un des plus beaux morceaux du Livre de Daniel est sans contredit celui qui nous apprend l'état de démence où tomba le puissant roi Nabuchodonosor, et dont il se releva après sept ans. Ce récit est mis dans la bouche du roi même ; rendu à son premier état, c'est à ses sujets qu'il l'adressa, et si Nabuchodonosor n'a pas en effet publié cette intéressante proclamation, Daniel a rehaussé le compte qu'il avait à rendre, en le présentant sous cette forme et d'une manière solennelle.

« Le roi Nabuchodonosor à tous les peuples, et à toutes les nations, quelque langue qu'elles parlent dans toute la terre; que la paix s'établisse en vous de plus en plus.

« Le Dieu très-haut a fait en moi des prodiges et des merveilles, et il me plaît de les publier. Moi, Nabuchodonosor, étant en paix dans ma maison, et plein de gloire dans mon palais, j'ai vu un songe qui m'a effrayé, et, étant dans mon lit, mes pensées et les images qui se présentèrent à moi m'ont glacé de crainte. »

Un grand roi, un homme célèbre, pouvait avouer, à cette époque, qu'un songe l'avait épouvanté.

Nabuchodonosor continue et rapporte le récit qu'il fit de sa vision aux Mages, aux Chaldéens et sur-tout à Daniel; il rapporte l'explication terrible que ce dernier lui en donna, et qu'il termina par ces mots : « Suivez, ô roi, le conseil que je vous propose, rachetez vos péchés par les aumônes, et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres. Peut-être que le Seigneur vous pardonnera vos offenses.

« Douze mois après, le roi Nabuchodonosor se promenait dans le palais de Babylone.

« Et il commença à dire : N'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait le siége de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire? »

A peine le roi avait prononcé cette parole, qu'on entendit cette voix du ciel : « Voici ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodonosor roi! Votre royaume pas-

sera en d'autres mains; vous serez chassé de la compagnie des hommes....

« Et après que le temps eut été accompli, moi, Nabuchodonosor, j'élevai les yeux au ciel, le sens et l'esprit me furent rendus. Je bénis le Très Haut, je louai et je glorifiai celui qui vit éternellement, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et que son royaume s'étend dans la succession de tous les siècles.

« Tous les habitans de la terre sont devant lui comme un néant. Il fait tout ce qu'il lui plaît, soit dans les vertus du ciel, soit parmi ceux qui sont sur la terre; nul ne peut résister à sa main puissante, et lui dire: Pourquoi avez-vous fait ainsi?

« Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue le roi du ciel et je publie sa grandeur et sa gloire, parce que toutes ses œuvres sont fondées dans la vérité, que toutes ses voies sont pleines de justice, et qu'il peut humilier les superbes. »

Je ne suivrai pas les visions de Daniel, presque toutes lui viennent en songe: elles indiquent en général une succession d'empires et de révolutions en Asie.

Le siècle de Daniel était effectivement celui des conquêtes et des bouleversemens.

L'histoire de Suzanne, rapportée par Daniel, peut nous aider à nous former l'idée du sort des Israélites, dans le temps de leur captivité.

Nous avons pu juger par celle de Tobie, qu'ils étaient dispersés en diverses provinces.

L'histoire de Suzanne nous prouve que dans leurs divers cantonnemens, les Israélites se choisissaient an-

nuellement des vieillards pour les juger; et la maison de Joachim, époux de Suzanne, étant accompagnée d'un jardin fruitier, c'était chez lui que se rendaient ceux qui avaient des affaires à débattre.

Ainsi, quoique captifs, quoique transplantés, et soumis arbitrairement à leur vainqueur, ceux de Juda sur-tout évitaient de se fondre avec les habitans de la Chaldée et de ses provinces, et gardaient parmi eux une communauté qui se réglait par elle-même, par ses juges et par ses lois.

Je remettrai à la période suivante l'examen des trois Livres des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie; leurs prédications correspondent avec le rétablissement du Temple.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Grecs, depuis le milieu du huitième siècle environ, jusqu'au cinquième siècle avant l'ere chrétienne.

Nous avons remarqué les institutions de Lycurgue, nous avons signalé l'époque des Olympiades. La période qui nous occupe ne sera pas moins glorieuse à la Grèce. Pythagore à Crotone enseigna la sagesse, pendant qu'aux extrémités de l'Asie Confucius en proclamait les leçons. La lyre d'Anacréon, la lyre de Sapho, firent retentir les rives de Lesbos, ou de Samos, pendant que la harpe des Hébreux résonnait sous les saules de l'Euphrate. Enfin les colonies de la Grèce peuplèrent la Sicile et l'Italie, pendant que l'Asie devenait la conquête de Cyrus, roi des Perses, et que l'Egypte, depuis long-temps désorganisée et déchue, devenait une province sous la loi de Cambyse, son fils. Cette période prépare immédiatement le siècle de Thémistocle, d'Aspasie, de Sophocle, d'Hérodote, de Socrate et de Phidias.

Il y avait plus de trois siècles qu'Athènes, ayant renoncé au gouvernement de ses rois, avait adopté

celui des archontes perpétuels, mais élus. Ce fut environ sept cent cinquante-quatre ans avant l'ère chrétienne qu'une fermentation graduelle détermina un nouveau changement dans le gouvernement d'Athènes. Elle n'eut plus que des archontes nommés pour dix années; et, environ soixante-dix ans plus tard, elle n'en eut plus que d'annuels. Ce changement vint de l'état des choses : il fut opéré sans secousse. Corinthe, vers le même temps, abolit chez elle le nom de roi.

La guerre de Messène est un des grands événemens que l'histoire grecque nous présente, depuis qu'elle a acquis l'espèce de certitude que n'offraient pas ses premières traditions.

Cette guerre vraiment héroïque, mais dépouillée de ce prestige que les hommes avaient d'abord attaché aux grandes actions, ressort glorieusement sur le fond ténébreux des premiers âges, et leur grandeur idéale s'y retrouve.

Messène était une ville avec son territoire, comme Sparte, comme Argos, comme Sycionne, et comme beaucoup d'autres, et elle jouissait de la même indépendance. Les citoyens avaient des terres, ils avaient des troupeaux nombreux, et les bergers chargés de leur conduite se livraient parfois des combats. Ceux du Spartiate Euphénus ayant enlevé les troupeaux et même les bergers de Polycharès, Messénien, Euphénus retint les troupeaux, et fit vendre tous les esclaves. Polycharès accusa les pirates; mais un des prisonniers, ayant su se dérober à sa captivité nouvelle, revint près

de son ancien maître, et lui apprit la vérité. Polycharès se vengea sur le propre fils d'Euphémus, et la ville de Sparte, prenant toute entière la cause d'un de ses citoyens, somma la ville de Messène de lui livrer Polycharès.

Deux partis se formèrent, à cette occasion, dans Messène. Les deux rois de Messène furent divisés de sentiment; mais le protecteur de Polycharès l'emporta, et la guerre fut résolue. Cette guerre, commencée sept cent quarante-trois ans avant l'ère chrétienne, dura, à plusieurs reprises, environ soixante-treize ans.

Elle fut terrible, et, dès ses commencemens, il fallut renoncer à défendre Messène. Les Messéniens se retirèrent dans Ithome, où l'armée lacédémonienne les assiégea. Les Spartiates avaient juré de ne point rentrer dans leur ville que celle d'Ithome n'eût été emportée. Un vœu alors n'était point une chose vaine, et ce lien religieux rehaussait la valeur. Mais le siége d'Ithome se prolongeait, on ne pouvait en fixer la fin. Le parti fut pris de renvoyer à la ville ceux des adolescens qui n'avaient point eu de part à un engagement téméraire; et la génération qui naquit cette année fut appelée parthénienne.

Cet étrange événement peut donner l'idée, à lui seul, de l'état des puissances dans le Péloponèse. Ceux qui le suivirent n'ont pas moins d'intérêt. Ce n'est pas le nombre des troupes, ce n'est pas l'importance relative des résultats qui impriment tant de grandeur aux circonstances de cette époque; ce sont les hommes pris à part, ce sont leurs actions, ce sont les ressources

qu'ils trouvent dans la seule énergie de leur ame. L'histoire, à cette période, nous découvre le monde comme, au matin, le soleil découvre l'horizon; les figures isolées que fait distinguer le jour naissant, sont agrandies à nos regards par l'effet même de leur ombre alongée; et le petit nombre d'actions qui contrastent si fortement alors avec le repos de la nature, laissent la plus vive impression.

Le roi de Messène succomba pendant le siége. Aristodème prit à sa place la conduite des Messéniens.

Ce grand homme mit tout en œuvre pour le salut de sa nation. L'oracle prononça que la victoire serait le prix du sang d'une vierge royale. Aristodème vit désigner sa fille. En vain l'époux futur de cette infortunée vint à l'autel pour la défendre; il attesta qu'elle n'était plus vierge, il attesta qu'elle serait bientôt mère. Aristodème, enlevé par les passions fougueuses d'un siècle jeune encore, jura plutôt que la victime était pure, et lui-même à l'instant il lui perça le sein. Le sacrifice de cette Iphigénie n'appaisa pas le courroux des dieux. Ithome fut prise après quinze années de siége. Aristodème se poignarda sur le tombeau de sa fille immolée. Quelques Messéniens allèrent fonder la ville de Rhège en Italie; le reste subit le joug de Sparte.

La mort, sur notre sphère, s'enchaîne avec la vie. L'époque d'une fatale catastrophe fut celle de plusieurs créations. Les enfans nés à Sparte pendant le siége d'Ithome, ne purent rester dans leur patrie. Phalante,

l'un d'eux, se mit à leur tête, et cette jeunesse vigoureuse, qui semblait composer une seule famille, alla fonder Tarente sur les côtes de l'Italie. Syracuse, Gela, Corcyre, Crotone, et d'autres villes encore, furent fondées à la fois par Corinthe. Calcédoine, Bysance, Sélinante, dans la Sicile, dûrent, en peu d'années aussi, leur existence aux Mégariens : essaims brillans dont l'essor plein de vie atteste le printemps de la Grèce.

Ces migrations démontrent certainement combien la terre offrait alors d'espace, et combien peu elle se trouvait peuplée. L'industrie, à ce temps, offrait peu de ressources, et moins peut-être une ville avait de puissance, plus elle avait besoin de former des colonies.

Quelques réflexions de ce genre pourraient résoudre le problème des longues migrations du Nord; elles ont inondé l'Europe; et les progrès universels du commerce les ont fait entièrement cesser.

Trente-neuf années après la prise d'Ithome, et six cent quatre-vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne environ, Aristomène, Messénien, conçut le projet d'arracher sa patrie au joug cruel des Lacédémoniens.

Les exploits d'Aristomène ont quelque chose de fabuleux. Ce héros eut l'audace de pénétrer la nuit jusque dans Sparte même, et d'y consacrer une armure dans le temple fameux de Minerve. Prisonnier deux fois pendant une guerre de dix-huit ans, il fut toujours sauvé comme par miracle. La prêtresse du temple où d'abord il fut enfermé, délivra le plus beau, comme le plus brave des guerriers. Repris par ses ennemis,

précipité au fond du noir barathre, où les Spartiates jetaient les criminels, seul il tomba sans même se blesser. Après trois jours d'attente au fond de cet affreux sépulchre, il entendit un renard qui se glissait pour se repaître de cadavres. Ranimé par l'espoir, il saisit l'animal, il rampa sur ses traces, il aperçut le jour, et laissant échapper son guide, il s'échappa lui-même après d'incroyables efforts.

Aristomène soutint onze ans la Messénie, dans la forteresse d'Ira. Cette retraite fut enfin enlevée par surprise. Aristomène enfouit dans la montagne tous les objets sacrés d'Ira. Il réussit encore à se sauver, et il acheva sa glorieuse vieillesse, en suscitant toujours des ennemis à Lacédémone.

Les Messéniens, réunis sous la conduite de son fils, se retirèrent en Sicile, et donnèrent le nom de Messine à la ville de Zancle, qui les reçut et les incorpora parmi ses citoyens.

Trois siècles justement après cet événement, Epaminondas, vainqueur de Sparte, imagina de rétablir Messène. On vit de toute part ceux à qui leur naissance permettait de se croire Messéniens, revenir à la voix d'un héros, consacrer les prodiges de leur antique patrie, et concourir à son rétablissement.

Athènes, gouvernée par ses archontes annuels, était pourtant en proie à des troubles intérieurs, dont la cause ne tenait point à la forme de son gouvernement, mais au genre de rapport des citoyens entre eux. Une masse de dettes exorbitantes en accablait une portion, et ce malheur fut une source de dangers pour les états sans

étendue, où l'esclavage domestique enlevait aux citoyens pauvres les avantages que le travail offre de nos jours à l'indigence. Le défaut d'équilibre entre les moyens et les dettes, mit Rome cent fois aux bords de sa ruine; mais la belle loi du jubilé, particulière aux seuls Hébreux, prévint chez eux les maux qui désolèrent toutes les nations.

Athènes, quoi qu'il en soit, comprenant le besoin de jouir d'un ordre plus constant, chargea Dracon de lui faire des lois.

Dracon était un magistrat d'Athènes; il était de plus un poète grave, et il passe pour assuré qu'il avait composé plusieurs milliers de vers.

On date le code de Dracon de l'an 624 avant l'ère chrétienne. Il paraît que ses soins se bornèrent à attacher des peines aux délits, mais l'excès de leur sévérité acheva d'arrêter la répression des fautes. Ce code était écrit avec le sang; et Solon fut revêtu de pouvoirs absolus pour la réforme de l'état.

Nous trouvons dans Plutarque une vie de Solon; le charme et la simplicité des récits de cet auteur, donnent à ses portraits le mouvement et l'attitude de la nature.

Solon était d'une naissance honorable, il descendait de Codrus. Il s'appliqua de bonne heure au commerce, et voyagea, puisque c'était le seul moyen de s'y livrer avec succès. Les voyages de Solon étendirent ses connaissances, et il fit profession de vieillir en apprenant toujours.

L'un des premiers actes publics avait été de déterminer ses concitoyens à renouveler contre les Mégariens la guerre pénible de Salamine. Le peuple, découragé, avait défendu qu'on osât en parler dans aucune assemblée publique.

Solon d'abord contrefit l'insensé, puis, ayant composé un beau morceau en vers, il parut tout à coup et le récita au peuple. Il réunit tous les suffrages, et, chargé de l'entreprise, il en détermina le succès.

Athènes cependant se croyait sous le poids d'une malédiction. Quelques années auparavant, Cylon, l'un de ses citoyens, interprétant à sa manière un oracle qu'il avait reçu, avait tenté de s'emparer de la citadelle. Surpris, vaincus, ses compagnons et lui s'étaient réfugiés aux autels des Euménides, et on les y avait massacrés. Les auteurs de ces crimes furent excommuniés, c'est-à-dire séparés de tous les sacrifices. On les avait bannis, mais la ville, souillée de leur forfait, était en proie aux divisions les plus cruelles et aux horreurs que le remords traîne après lui. Epiménide, sage Crétois, et distingué par ses poésies et par sa divine sagesse, fut appelé à Athènes afin de la purifier.

Le pacificateur consacra des temples nouveaux, il fit différentes expiations, il substitua des usages plus doux à des coutumes trop barbares; il sut rapprocher les esprits, il réussit à les calmer; et quand les Athéniens, ravis de sa vertu, voulurent le combler de richesses et d'honneurs, il refusa tous les présens, et ne demanda qu'une branche de l'olivier sacré, qu'il emporta dans son pays.

Accoutumés dès notre enfance à la lecture des anciennes histoires, je doute que nous soyons assez frappés de la beauté native de ces traits sans modèle et sans imitation. La malédiction encourue par une cité pour la mort d'un suppliant; l'expiation consolante, solennellement faite par un sage étranger, dont les vertus inspirent une céleste confiance; le départ modeste de l'étranger, une branche d'olivier à la main : où retrouvons-nous de pareils tableaux?

Cependant les agitations d'Athènes avaient un principe trop réel pour ne pas amener un changement dans sa situation intérieure.

Un oracle engagea Solon à s'emparer de l'autorité qui paraissait lui être offerte; ses amis lui disaient que la vertu de ceux qui l'exercent fait toujours de la tyrannie une autorité légitime. C'est un fort beau pays que celui de la royauté, répondait constamment Solon, mais je ne lui connais pas d'issue. On juge sur les fragmens de quelques-uns de ses poèmes, que long-temps encore après ce temps, on l'accusait d'avoir manqué de courage.

Solon fut fait archonte, cinq cent quatre-vingt-quinze ans avant l'ère chrétienne; il fut revêtu de tous les pouvoirs. Il avait obtenu la confiance de tous; il n'avait point pris de part à l'injustice des riches; il n'en avait point pris à la révolte des pauvres.

Solon ne partagea point les terres, mais il abolit toutes les dettes. Puis, distribuant les citoyens en classes, selon les revenus estimés en nature, de grains, d'huiles, etc., il décida que la dernière classe

ne parviendrait à aucune charge, mais qu'en dernier ressort elle déciderait toutes choses. Aussi le Scythe Anacharsis disait-il que Solon avait accordé la délibération aux sages et la décision aux foux.

Solon avait senti que la démocratie était identifiée au caractère des Athéniens; et, plein de cette salutaire maxime, qu'il fallait se borner par-tout au mieux possible, il ne songea qu'à modifier avec sagesse une démocratie nécessaire.

Solon institua des conseils pour ralentir, autant qu'il se pourrait, la marche de la démocratie. Cette partie de sa constitution éprouva plus d'un changement; mais l'aréopage demeura, selon le terme de Cicéron, comme la providence d'Athènes.

Solon donna aux Athéniens un grand nombre d'institutions morales. Il voulut que chaque citoyen pût être cité pour rendre compte de ses moyens de subsistance. Il dispensa le fils né d'une courtisane de nourrir la vieillesse de son père; il en dispensa également celui à qui son père n'aurait pas fait apprendre un métier. Il abolit les dots des filles, à moins qu'elles ne fussent héritières, afin que le mariage ne fût point un trafic; il ôta les tutelles à ceux qui pouvaient hériter; il défendit de mal parler des morts.

Solon, sous peine d'infamie, exigea que tout citoyen prît parti dans les dissentions politiques.

Il ordonna qu'un archonte qui se serait enivré fût rigoureusement puni de mort; il interdit à l'homme de mauvaises mœurs d'élever la voix dans les assemblées du peuple.

Solon ne prétendit faire des lois que pour cent ans, et cette idée suppose que ce sage connaissait combien la seule force des choses doit apporter de changemens dans les institutions.

Celles de Solon furent comme un roseau dont l'élasticité assura l'existence.

Elles furent la sauvegarde d'Athènes; et, dans toutes les révolutions, cette cité en conserva toujours la portion qui réglait les relations civiles. On y recourut, dans toutes les occasions, comme aux principes, comme au droit naturel, consacrés; et il est dit que Pisistrate même se conformait aux lois de Solon.

Ayant toutefois éprouvé qu'en de grands desseins il est difficile de plaire à tout le monde, Solon résolut de s'absenter, sous un prétexte de commerce; il voyagea pendant dix ans. Il alla en Egypte, et l'on ne peut douter qu'il ne visitât également l'Ionie, la Lydie et, en un mot, l'Asie mineure.

Nous avons vu comment cette portion de l'Asie, ornée des arts et des lumières qu'elle avait reçues de l'Orient, avait versé leurs trésors sur la Grèce, encore agreste, et même encore farouche; nous avons vu comment les circonstances de la guerre de Troie, cette fameuse croisade antique, avaient pu contribuer à polir les mœurs des Grecs; nous avons vu enfin les migrations Eoliques et Ioniennes, faire refluer vers les côtes d'Asie une population active et spirituelle, qui y multiplia des villes, qui fit fleurir dans toutes et le commerce et l'abondance, et qui porta sur ces rives heureuses, ses institutions républicaines et sa fierté indépendante.

L'époque à laquelle nous sommes était celle d'un grand mouvement imprimé à tous les esprits. Le commerce le plus étendu propageait les relations ; l'esprit d'émigration, l'établissement des colonies, exaltaient par-tout la jeunesse, et lui présentaient de toutes parts de la gloire et des avantages. Marseille fut fondée par les habitans de Phocée, ville grecque de l'Asie mineure, environ six cents ans avant l'ère chrétienne. Agrigente et Himère furent fondées vers le même temps. Déjà Rome naissante laissait aussi échapper de ses murs une population superflue, Ostie était fondée par Ancus Martius; et le monde, s'ouvrant en quelque sorte devant le génie entreprenant de ce siècle, la petite île de Thera, l'une des humbles Cyclades, alla fonder Cyrène dans la Lybie, colonie que rendirent célèbre son opulence et ses chevaux, et à laquelle Aristippe dut le jour.

Les Gaules, enfin, ces régions sauvages, entre les noires forêts desquelles ondulaient des flots de peuplades et de nations différentes, qui s'engloutissaient tour à tour; les Gaules aussi éprouvèrent un mouvement sensible à cette époque, et peut-être il est le premier qui marque leur existence dans l'histoire. Ambigat, qui régnait à Bourges, a passé pour un chef puissant. Des peuplades gauloises, conduites par Bellovèse, vinrent s'établir en Lombardie, et, resserrant peu à peu celles qui habitaient cette contrée, elles profitèrent, comme toutes les nations, de l'espace qui se trouvait alors à leur portée.

Plutarque ne veut point qu'on doute du voyage de

Solon chez Crésus, roi de Lydie. La race d'Hercule avait cessé de régner à Sardes depuis que Gygès eut détrôné Candaule, sept cent dix-huit ans environ avant l'ère chrétienne; mais la splendeur de Sardes et de la Lydie répondait à la prospérité des établissemens grecs d'Asie, et le Pactole les arrosait.

Le monarque mit son orgueil à éblouir le philosophe. Solon, tel, dit Plutarque, qu'un homme né au milieu de la terre ferme, et qui, allant pour voir la mer, prenait toutes les rivières pour elle, Solon prenait pour Crésus même tous les courtisans de son palais; et cela seul prouverait que, malgré ses arts naissans, ses concerts et ses vers sublimes, la Grèce gardait encore une simplicité fort éloignée de la magnificence orientale. Crésus s'était revêtu d'un riche habit de diverses couleurs, et rehaussé de broderies. Il fit montrer ses trésors à Solon, et il lui demanda ensuite de dire quel était l'homme qui lui paraissait le plus heureux.

J'ai été frappée, je l'avoue, de la prétention qu'ont eue presque tous les anciens de passer pour des hommes heureux. La justesse native des idées premières se retrouve jusque dans cet orgueil déplacé, et c'était du moins au bonheur qu'ils faisaient hommage de leur faste. Ezéchias, roi de Jérusalem, déploya avec joie et ses trésors et ses richesses devant les envoyés de Babylone, afin qu'ils le crussent heureux. Salomon ne fut pas seulement regardé comme sage et comme puissant, il fut proclamé *très-heureux*.

Solon, pour répondre à Crésus, nomma Tellus,

un citoyen d'Athènes : après une vie sans reproche, et à l'abri du besoin, il était mort en combattant pour son pays, et avait laissé des enfans généralement estimés. Il nomma après lui Cléobis et Biton; et, voulant enfin appaiser le courroux du monarque d'Asie, il lui dit que les Grecs ne regardaient un homme comme heureux, que lorsque Dieu avait prolongé son bonheur jusqu'au dernier moment de sa vie.

On ajoute que Crésus, vaincu depuis par Cyrus, et conduit au fatal bûcher, s'écria tant de fois : O Solon! que le prince de Perse en demanda la cause, et que Crésus obtint la vie. Solon, de retour à Athènes vers l'an 559 avant l'ère chrétienne, trouva sa patrie déchirée. Trois factions se combattaient : les montagnards, qu'excitait Pisistrate, et qui soutenaient la démocratie ; ceux de la côte, qu'appuyait Mégaclès, chef de la famille des Alcméonides, qui voulaient un gouvernement mixte; enfin, ceux de la plaine, ouvertement olygarques, et naturellement rapprochés de ces derniers.

Le parti le plus populaire l'emporta. Pisistrate d'ailleurs méritait l'avantage par les rares qualités que l'excès de l'ambition ne ternissait pas en lui; et les hommes tiennent compte à l'homme de ce qu'il doit et de ce qu'il rend à la nature.

La famille des Alcméonides conserva toutefois dans Athènes l'ascendant que donnent les richesses, et l'influence de ses opinions se soutint pendant plusieurs siècles. Elle suscita le complot ou la vengeance dont l'un des fils de Pisistrate fut la victime. Bannie, pros-

crite après cet événement, elle obtint des Amphictions la permission de rebâtir le temple de Delphes, consumé dans un incendie. Par reconnaissance, sans doute, l'oracle excita les Spartiates à renverser le tyran d'Athènes. Hyppias, avec leur secours, fut banni vers l'année 508 avant l'ère chrétienne, l'ostracisme fut établi; et ce fut aussi dans cette même année que les rois furent chassés de Rome.

Le conseil des Amphictions, dont nous voyons ici le nom pour la première fois, ne fut d'abord qu'une réunion des députés de quelques villes grecques, chargés uniquement de veiller sur le temple et l'oracle de Delphes. Les villes amphictioniques firent ensuite entre elles une sorte d'accord : elles renoncèrent, en temps de guerre, à incendier respectivement les maisons, à détruire les arbres, à détourner les eaux ; mais l'assemblée des Amphictions n'eut d'ailleurs, en aucun moment, un caractère fédératif, et elle n'acquit en Grèce une importance passagère, qu'au temps où Philippe de Macédoine essaya de colorer l'influence qu'il exerçait, de celle des Amphictions mêmes.

CHAPITRE II.

De la poésie, de la philosophie et des arts dans la Grèce, depuis le milieu du huitième siècle environ, jusqu'au cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

DE LA POÉSIE.

La guerre de Messène, si terrible et si belle, fut pour la poésie l'occasion unique sans doute d'un incomparable triomphe.

Un oracle avait annoncé aux Lacédémoniens, fatigués du siége d'Ira, qu'ils devraient la victoire au chef que leur donnerait Athènes. Ils hésitèrent long-temps à demander ce chef; et Athènes, peu disposée à ménager les succès de Lacédémone, crut éluder l'obéissance qu'elle n'osait refuser entièrement à l'oracle, en députant aux Spartiates, non un guerrier, mais un poète, un homme d'un extérieur faible, et dont l'état était de tenir une école de lettres, Tyrtée enfin.

Un tel chef, mal accueilli, fut d'abord repoussé des ennemis qu'il allait combattre; mais bientôt, recourant à la poésie, il composa des chants de guerre, des dithyrambes pleins d'un enthousiasme si beau, que les Spartiates, enflammés, devinrent tous autant de héros, et lui dûrent en effet leur complète victoire.

Ils sont beaux, les chants de Tyrtée; ils sont comme le sentiment et la vertu de tous les âges. « Le courage

est la seule vertu qui égale les hommes aux dieux. Mourir pour la patrie est un sort plein de douceur. La mort atteint le lâche qui la fuit plutôt que le vaillant qui ose l'affronter.

« Prétendre à la victoire, c'est déjà l'obtenir; et le vainqueur toujours a paru beau aux yeux des belles. » Telles sont les idées principales que Tyrtée nourrit et soutient de tous les feux de la poésie.

Mais on regrette en lisant Tyrtée, que ses accens n'aient pas secondé l'enthousiasme patriotique des infortunés Messéniens et de leur brave Aristomène. Ces transports de liberté, cette ivresse poétique qu'ils inspirent, font une impression pénible quand ils sont répétés par de barbares oppresseurs.

Quoi qu'il en soit, Tyrtée fit vaincre ses soldats. Une partie de ses vers sont venus jusqu'à nous. Léonidas, aux Thermopyles, avait les poèmes de Tyrtée, et c'est le propre des héros de se reconnaître au génie des poètes.

On croira aisément que, depuis les jours d'Homère, le rhythme poétique avait été mis en usage : Arctinus, de Milet, avait tenté le genre épique; Cynethon, de Lacédémone, avait fait un poème des aventures de Télégone.

Quelques années plus tard, Eumèles, de Corinthe, prit les abeilles pour le sujet de ses chants. Ces admirables républiques attirèrent l'attention d'un siècle en général peu disposé à l'étude suivie de la nature, et seulement avide de merveilles.

L'observation de la nature en tout genre est comme une initiation dont les premiers mystères épouvantent, et dont on ne goûte, dont on ne conçoit bien les délices que quand on y a pénétré. Aussi ce grand spectacle, destiné à la joie de tous, a-t-il un genre d'harmonie qui charme sans qu'on la détaille, et dont la prompte jouissance n'a pas besoin d'être expliquée.

Archiloque, de Paros, se place ordinairement vers le commencement du septième siècle avant l'ère chrétienne. Excité par une âpre vengeance, il inventa une mesure de vers plus convenable aux expressions de sa fureur; le vers ïambique remonte jusqu'à lui; et le désespoir de Lycambe, qui lui avait refusé sa fille, et que son ressentiment poursuivit avec elle, fut porté à ce point, que tous les deux s'ôtèrent la vie. Sparte interdit l'entrée de son territoire aux satires envenimées d'Archiloque. Il ne s'en est rien conservé, mais toute l'antiquité atteste le mérite des vers. Quelques années plus tard, Hipponax, d'Ephèse, inventa le vers scason, et suivit les traces d'Archiloque.

La période où nous sommes parvenus est celle des triomphes de la poésie lyrique.

Chaque jour le luxe et l'aisance créaient les plus riantes voluptés; ils créaient avec elles un goût idéal et nouveau, dont le plaisir était la règle; et nous allons trouver une suite de poètes qui chantent sur la lyre le vin, le plaisir et l'amour.

Les noms d'Alcman et d'Alcméon, ceux de Pisandre et de Therpandre, réveillent encore dans nos ames le sentiment des plus beaux accords.

J'ai dit en parlant de Lycurgue, que cet austère législateur avait inspiré à ses élèves le goût des vers et de la poésie, et que, le premier peut-être, il avait apporté d'Ionie les Poèmes sublimes d'Homère.

Nous avons vu combien l'enthousiasme de Tyrtée avait opéré de prodiges parmi les Spartiates. Ce fut encore à Sparte que le poète Alcman prit naissance. On dit que ce poète chanta l'amour, et que Mégalostrate, son amie, inspira ses talens et lui prêta les siens. On ignore la patrie d'Alcméon et de Pisandre. Ce dernier avait célébré la gloire et les travaux d'Hercule. Therpandre était de Lesbos. Il perfectionna la lyre; il y ajouta plusieurs cordes. Il trouva des accords nouveaux, et ce fut à Sparte qu'il porta le tribut de son art. Mais les Ephores, épouvantés par l'effet enchanteur de ses poésies voluptueuses, coupèrent solennellement deux cordes à cette lyre.

Cet exemple, d'une sévérité farouche, a été bien souvent cité; mais les âges plus anciens que celui qui nous occupe n'avaient pas cru que la musique pût trop étendre son empire, et toute leur morale fut chantée. Lycurgue introduisit les flûtes dans les combats, avec les couronnes de fleurs, et fit retentir les cadences d'Homère pendant les longues heures de repos et de loisir qu'il donnait à ses citoyens.

Il ne nous reste rien de la musique des anciens, et nous ne pouvons juger que de ses résultats. La musique, la poésie, la sagesse, la connaissance des dieux, avaient chez eux une liaison sacrée.

Quand l'abondance fit naître des jouissances nou-

velles, ce fut encore à la seule musique que la table et que la gaieté dûrent leurs mouvemens, leur variété et leurs fêtes. La musique, comme art, ne prêtait guère alors que l'accompagnement à la poésie, et la pratique de cet art devint même vulgaire, au point que Thémistocle, dans l'âge suivant, n'ayant pu à son tour prendre la lyre dans un festin, fit augurer avec peu d'avantage de sa première éducation.

La mesure propre à la musique, la mesure qu'elle conserve jusque dans ses élans, celle de la poésie qui l'accompagne, firent comprendre en Grèce, sous le nom de musique, tout ce qui n'entrait pas dans la pure gymnastique, ou dans les études littéraires que la Grammaire dut embrasser.

Arion, de Méthymne, acquit un nom célèbre. Stésychore, Sicilien de naissance, et différent d'un poète sicilien du même nom, qui fleurit deux siècles plus tard, fut en celui-ci renommé pour ses chants. Alcée, de Mithylène, les égala tous deux, ou peut-être les surpassa. Plein d'amour pour la liberté, il ne pouvait souffrir que Pittacus eût usurpé l'autorité dans sa patrie. Il soutenait de ses accords les vers que lui dictait sa haine. Le sage Pittacus pourtant n'abusa point de son pouvoir contre un enthousiasme si beau. Il ne montra que de l'estime à Alcée; et ayant, après dix années, rendu la liberté à l'île qu'il avait pacifiée et dirigée pour son bonheur, il recueillit l'hommage et l'amitié du noble chantre.

Sapho, l'infortunée, la sensible Sapho, fut contemporaine d'Alcée, et ne put être heureuse des hommages

qu'il lui rendit. Sapho, surnommée la dixième des Muses, inventa le vers saphique, et en fit le plus bel usage. Il reste d'elle deux fragmens qui justifient l'admiration de l'antiquité.

L'ode citée par Longin a été mise en vers français par Despréaux et par Delille. C'est un chef-d'œuvre de passion. L'hymne à Vénus est dicté par les Graces, et c'est le priver sûrement d'une grande part de ses charmes que de le citer, comme je vais faire, dans une prose sans harmonie.

« Grande et immortelle Vénus, qui avez des temples dans tous les lieux du monde; fille de Jupiter, qui prenez du plaisir à tromper les amans, je vous prie de n'accabler point mon cœur de peines et d'ennuis. Mais, si jamais vous m'avez été favorable, venez aujourd'hui à mon secours, et daignez écouter mes prières, comme autrefois, lorsque vous voulûtes quitter la demeure de votre père pour venir ici. Vous étiez montée sur un char que de légers passereaux tiraient avec rapidité par le milieu de l'air. Ils s'en retournèrent sitôt qu'ils vous eurent amenée; et alors, charmante déesse, vous voulûtes bien me demander, avec un visage riant, quel était le sujet de mes plaintes, et pourquoi je vous avais invoquée. Vous me demandâtes ce que mon cœur souhaitait avec le plus de passion, et quel jeune homme je desirais d'engager et de mettre dans mes filets. Qui est celui, me dites-vous, qui est celui qui te méprise, Sapho? Ah! s'il te fuit maintenant, dans peu il ne pourra vivre loin de toi; s'il refuse tes présens, le temps viendra qu'il t'en fera à son tour; s'il

a maintenant de l'indifférence, au premier jour il brûlera d'amour, et se soumettra à tes lois. Aujourd'hui, grande déesse, venez encore, je vous prie, me secourir, et me tirer des cruelles inquiétudes qui me dévorent; faites que les desirs de mon cœur soient remplis, et ne refusez pas de condescendre à mes vœux. »

Les traditions qui concernent Sapho insinuent qu'elle n'était pas belle; elle était petite, brune, animée, et faite d'ailleurs pour l'amour. Sapho, malgré ses rares talens, en fut une triste victime. Il paraît qu'elle alla jusqu'en Sicile pour y joindre l'infidèle Phaon, et que, réduite au désespoir, elle périt en franchissant le rocher de Leucade.

Leucade est un promontoire de Grèce sur lequel se trouvait un temple d'Apollon. Les anciens se persuadaient que l'amant malheureux, qui ne périssait pas en s'élançant du rocher dans la mer, revenait guéri d'une passion funeste. Il y a quelque chose de jeune, d'original, de neuf, toujours dans les idées, dans les naïves institutions des premiers âges.

Nous traitons presque de fable aujourd'hui cette épreuve religieuse, remède consacré contre une passion fatale dont les anciens connaissaient la puissance; et ces traditions sans doute étaient vieilles au temps de Sapho.

Sapho avait formé une école de filles; et plusieurs de ses jeunes élèves ont obtenu elles-mêmes une juste célébrité.

On a cité Anagore, de Milet; Gougyre, de Colophore; Eunice, de Salamine.

On place l'illustre Sapho six cents ans environ avant l'ère chrétienne.

Ce fut le temps du poète Mimnerme, chantre célèbre de l'amour, et dont le nom seul nous a été transmis. Ce fut le temps de Solon, tout ensemble sage et poète. Solon fit beaucoup de vers sur des sujets moraux, et même sur des sujets tendres. On dit qu'il voulut mettre en vers les lois qu'il avait composées; et, pendant sa vieillesse, il essaya un Poème sur l'Atlantide, d'après les renseignemens qu'il avait recueillis en Egypte. Je ne crois pas qu'aucun siècle ait jamais produit plus de vers; les oracles même de Delphes étaient tous exprimés en vers; et sans doute les vers, de quelque manière, tiennent lieu d'écriture à la pensée. Une galerie de poètes aimables nous a conduits au banquet des sept Sages. Ils ont eux-mêmes une lyre à la main. Les lumières du cœur firent des sages avant que celles de l'esprit eussent fait des philosophes. On trouve les Sages de la Grèce au milieu des poètes de leur temps, comme l'image des dieux à l'ombre d'un bocage. Solon fut compté parmi eux. Thalès le fut également; et Thalès, qui tourna toute son application sur l'astronomie et les sciences, mit en vers toutes ses leçons.

Thalès fut, à beaucoup d'égards, en Grèce, le créateur de la physique, étude dont l'antiquité ne s'occupa jamais profondément. Il suffisait à Solon même que la foudre suivît l'éclair; et, quand il essaya de régler le

Calendrier d'Athènes, dont les révolutions de la lune étaient la base, il fixa pour l'usage l'instant du mois et de la journée où la lune serait toujours regardée comme étant nouvelle.

Thalès régla l'année sur le cours du soleil; il poussa les observations et les calculs jusqu'à prédire une éclipse de soleil. Mais Thalès avait voyagé pour acquérir une si belle science. Il avait visité l'Egypte, et l'on regarde comme certain qu'au moyen de leur ombre, il mesura la hauteur totale des pyramides. On ne peut savoir s'il parvint à l'apprécier avec une rigoureuse exactitude. Les savans assurent de nos jours que cette opération n'a pas encore été bien précisément faite. Plusieurs des grands travaux exécutés dans cette Egypte, échappent aux conceptions du calculateur qui les voit, et nous ferions encore un dieu, ou un génie, de son Hermès le Trismégiste.

Thalès, sans instrumens d'optique, et par une combinaison qui, certes, doit paraître hardie, trouva la lune sept cent vingt fois plus petite que le soleil. Je ne sais si je m'égare, mais cette supposition me paraît un pas de géant dans la carrière astronomique. Thalès compara le disque du soleil à la surface du Péloponèse. En observant une éclipse de lune, il trouva que la terre était ronde. La science de Thalès ne se répandit toutefois que dans les écoles philosophiques et savantes, qui, dès-lors, commencèrent à se former en Grèce. Les sentimens des poètes, les maximes des moralistes étaient autant de vérités que toutes les ames pouvaient saisir. Mais les vérités scientifiques

n'arrivent à cette dignité de la vérité, qu'à force d'épreuves et d'observations, et quand un usage familier les a rendues presque vulgaires.

Plus d'un siècle après que Thalès eut calculé l'éclipse, Nicias l'Athénien perdit l'armée qu'il commandait en Sicile, pour avoir redouté les conséquences de celle dont le phénomène frappa tout à coup ses regards.

Peu content d'observer, et pressé de jouir, comme tous les hommes dont la vie a si peu de proportion avec la nature qu'ils étudient, Thalès essaya de deviner et d'expliquer le système de la nature. Il pensa que l'eau ou l'humide était le principe universel. Nous allons voir successivement autant de systèmes que d'aperçus sortir des anciennes écoles, et distinguer leurs chefs les plus fameux. Nous deviendrons peut-être modestes, en comparant leur génie, leur travail, leur célébrité, leurs erreurs.

Thalès, au reste, en méditant sur l'organisation du monde, avait le cœur trop pur pour ne pas remonter à son auteur, et l'on suit avec joie la sublimité de ses idées. Dieu, disait-il, est le plus ancien des êtres; il a produit l'univers, il a débrouillé le chaos, il est éternel et connaît tout. Le destin est la raison immuable, et la puissance éternelle de la Providence.

On a dit que Thalès, voué par principe au célibat, avait voulu s'en justifier devant Solon.

Il aposta un étranger et fit conter comme une simple nouvelle, la mort d'un jeune homme estimable, que l'on disait fils de Solon. Le père, cruellement abusé, se livra à la plus vive douleur, et Thalès, en le rassurant,

lui dit qu'il avait craint les chagrins trop réels attachés à la qualité d'époux et de père.

Cependant Thalès adopta le fils de sa sœur, tant il est vrai, s'écrie le bon Plutarque, qu'il y a dans notre ame de certaines semences d'amour, et qu'elle n'est pas plus faite pour sentir, pour penser, pour se souvenir, que pour aimer. Aussi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puissions placer notre affection, nous allons chercher des sujets au-dehors. Des étrangers, pour ainsi dire, des bâtards, se mettent, par leurs caresses, en possession de notre cœur, comme d'une maison, d'une terre, qui manque d'héritiers légitimes; et après s'y être établis, ils y font naître avec l'affection les soins et la crainte de les perdre.

On a joint au nombre des Sages, avec Thalès et Solon, Chilon, de Lacédémone, celui qui mourut de joie en voyant son fils vainqueur à Pise. Il dit en mourant, qu'il ne se reprochait rien, sinon d'avoir montré un peu de partialité pour un ami, dans un jugement qu'il avait rendu, et il ne savait pas si même c'était un tort.

On rapporte qu'Esope lui ayant demandé à quoi s'occupait Jupiter? Il répondit : A abaisser ceux qui s'élèvent, et à élever ceux qui s'abaissent.

Pittacus, de Mithylène, fut un des sept Sages de la Grèce. Après avoir réglé et pacifié sa ville pendant dix ans, il lui rendit la liberté.

Bias, de Prière, est cité. On ne sait guère de lui que le service qu'il rendit à sa ville en la délivrant d'un siége par le moyen d'un adroit stratagème; on lui

attribue d'avoir dit, après avoir éprouvé un naufrage, qu'il portait tout avec soi et en soi.

Cléobule, de Rhode, est le sixième des Sages. Périandre, tyran de Corinthe, et le successeur de Cypsèle, qui s'était emparé de l'autorité dans cette ville, est compté comme le septième. Quelques auteurs ont mis à la place de ces derniers, Anacharsis le Scythe; Myson, de Lacédémone, misantrope assez farouche; Epiménide, de Crète, et Phérécydes, de Scyros, qui fut maître de Pythagore.

On voit par ces variantes, que le titre de Sage fut plutôt un éloge que le signe d'une profession.

La plupart de ces Sages furent les premiers de leurs cités.

Dans un siècle d'indépendance, l'autorité passe naturellement à ceux qu'on en croit les plus dignes.

On dit que Périandre, à Corinthe, réunit une fois les sept Sages dans un banquet; on y proposa de définir le meilleur gouvernement populaire.

Solon répondit que le meilleur était celui où l'injure d'un seul était ressentie par tous les citoyens. Bias, celui où la loi est souveraine. Thalès, celui où le luxe et la misère sont étrangers. Anacharsis, celui où la vertu est en honneur et le vice détesté. Pittacus, celui où les dignités ne sont données qu'aux gens de bien.

Toutes ces réponses sont dans un sens moral. Il ne s'agissait en effet que de donner un résultat. Aucun des Sages n'indiquait et n'approfondissait le moyen de l'obtenir.

Pendant le banquet de ces Sages, qui tous étaient

chantres et poètes, Périandre reçut d'Amasis, roi d'Egypte, une consultation qu'il soumit devant eux. Le roi d'Ethiopie demandait à Amasis, par forme de jeu d'esprit, comment il boirait la mer? Et Bias conseilla de répondre qu'il faudrait avant d'y songer, que le cours des fleuves fût suspendu.

On a attribué à Esope l'invention de plusieurs énigmes et la solution de quelques autres. On a cru que c'était à lui qu'Amasis avait dû les propositions ingénieuses dont il se fit honneur à cette époque; et si Esope fit le voyage d'Egypte, il put bien y puiser la connaissance des fables de Lockman. Esope, Lockman, sont justement célèbres; l'incertitude pourtant règne autour d'eux. Quelques-uns les ont confondus, et les rapports de leurs destins en ont sans doute été la cause : Lockman fut esclave en Orient, Esope le fut en Phrygie.

Esope doit être compté plutôt parmi les Sages que parmi les poètes; mais les graces, en ce temps, s'alliaient toujours à la sagesse : timides encore, elles empruntaient d'elle leur appui. On a lieu de supposer que les fables d'Esope se répandirent sans être écrites; mais chaque siècle les a revêtues de sa poésie et de ses couleurs. Socrate dans les fers, Démétrius de Phalère, au comble des honneurs, mirent en vers les fables d'Esope; Phèdre, au temps de Tibère, leur prêta l'élégance d'un style pur et concis; La Fontaine, de nos jours, les a comme recréées, et les ornemens de sa poésie conserveront l'antique jeunesse qui fait le prix de ses moralités.

Ce fut le chant, ce fut la poésie, qui firent autant de fêtes des cérémonies de la religion.

Tous les ans les Athéniens immolaient un bouc à Bacchus : dès que l'usage et des vers et des chants se fut répandu dans la Grèce, les poètes composèrent à l'envi pour la fête joyeuse des vendanges. Le mot de tragédie signifie *chanson de bouc;* mais tout mot s'ennoblit par de belles applications.

Les fêtes de Bacchus excitèrent peu à peu l'émulation entre les chantres : on dit qu'un poète de Mégare, appelé Susarion, jeta dans ses refrains les semences d'un dialogue comique; mais Thespis, plus heureux et plus célèbre, réunissant, à la faveur de la bacchanale, plusieurs personnages qui se barbouillaient de lie, afin de se déguiser aux regards des assistans, il les promena sur un char, et mit dans leur bouche des récits que tous reprenaient à la fois.

L'origine des chœurs grecs remonte à ces rondes joyeuses qui se répétaient en dansant tout autour du bouc immolé, après que le coryphée avait chanté seul quelques vers.

Solon fut effrayé des essais de Thespis : une carrière nouvelle s'ouvrit à ses yeux étonnés, et il ne vit que le mensonge dans cette idéale création qui devait donner le change aux passions et aux sentimens.

On dit que le premier essai de Thespis fut Alceste; c'est-à-dire, sans doute, le récit de son aventure.

Quelque étrange que puisse paraître une telle représentation, le prodigieux effet qu'elle fit sur Solon, et la révolution qu'elle opéra dans les esprits, prouvent

avec quelle violence vibre la corde du plaisir quand elle n'a pas encore eu d'ébranlement. Ne rougissez-vous pas de mentir ainsi devant tant de gens ? dit Solon à l'heureux Thespis. Le poète répondit : Ce n'est qu'un jeu. Et si nous permettons ce jeu, reprit Solon en frappant la terre, nous le verrons passer dans nos affaires et nos contrats.

On ne retient pas l'élan des esprits; il s'établit après Thespis un concours de poètes aux vendanges. Le peuple y décerna des prix; et cette couronne, qui devint si glorieuse, disputée en peu de jours par d'illustres rivaux, fut, deux siècles après, l'objet des vœux et de l'ambition du maître puissant de Syracuse.

L'art dramatique n'eut qu'une courte enfance; Eschyle, Sophocle, Euripide, auront paru dans le siècle suivant. Les arts de toutes parts amènent les plaisirs, et les jouissances nouvelles développent avantageusement les esprits. Le conseil des Amphictions établit les jeux pithiens avec des prix de musique et de poésie. Pisistrate, à Athènes, posa les fondemens d'une bibliothèque publique.

Ses enfans, comme lui, amis et protecteurs des arts, firent réunir les rapsodies d'Homère, et rassemblèrent ses poèmes complets. Hipparque fit élever dans la ville d'Athènes un grand nombre de Mercures ou d'Hermès; c'est-à-dire des statues chargées de sentences morales et d'inscriptions instructives. Il eut près de lui le poète Simonides, dont je parlerai dans le siècle suivant, parce qu'il y a prolongé sa carrière; enfin, Hipparque fit chercher Anacréon dans l'île de Samos,

et il le fit arriver à Athènes sur une galère à cinquante rames.

Le nom seul d'Anacréon réveille les plus riantes idées. Le vieillard de Théos couronna de roses ses cheveux blancs, et chanta l'amour et le plaisir. Les anciens mêlaient réellement beaucoup de fleurs dans leurs fêtes, et ces objets aimables devaient fournir des jouissances et des graces nouvelles aux voluptés dont ils s'enivraient. Leur front se couvrait de feuillages et de fleurs; leurs vases, leurs coupes, étaient chargés de guirlandes, et les images les plus gracieuses se formaient d'elles-mêmes autour d'eux.

On ne peut se défendre de quelque surprise en pensant que ces chansons, remplies d'agrément et de délicatesse, que le vieillard de Théos nous a laissées, furent inspirées à Athènes, sous Hipparque, par les roses, le vin, le luxe et les amours. La philosophie, la gaieté, le plaisir même, qui inspirèrent le poète, supposent un bon goût, un genre d'aisance, de paix, de repos, qu'on a peine à se représenter quand on lit en deux lignes le règne de Pisistrate dans les compilations appelées *histoire*. Anacréon se montre, dans ses charmans écrits, ce que, dans les siècles les plus polis, on a nommé par excellence un homme de bonne compagnie; car le mot indique en lui-même un aperçu général des sentimens, des vérités, des convenances, accompagné d'une flexibilité aimable et d'un calme plein de douceur.

Si la plupart des jolis poèmes d'Anacréon ne nous fussent restés, on ne pourrait croire aujourd'hui qu'on ait été si aimable aux soupers athéniens, dans le

siècle des sept Sages. Les idées d'Anacréon n'ont point vieilli, et l'on trouve une extrême consolation à penser que les graces n'ont point d'âge.

Je me plais à considérer que dans tous les arts d'agrément le succès est près de la tentative. La nature, dans sa bonté, mit sous notre main les jouissances, et ne nous laissa que des combinaisons à découvrir.

Les ouvrages d'Anacréon sont de petites pièces qui roulent sur l'amour. Quelquefois une idée ingénieuse, fine et légère, fait le mérite et l'aisance d'un madrigal en quelques vers; quelquefois une allégorie agréable est exprimée avec une simplicité qui en augmente le prix.

On trouve aussi dans ces poésies fugitives une teinte philosophique, mélancolique même, qui semble appartenir aux chantres du plaisir. Il semble que la rose s'effeuille avec plus d'intérêt quand on l'approche du monument qui atteste une fragilité presque comparable à la sienne.

Ceux qui s'enfoncent dans les méditations jouissent uniquement de la portion de leur être que le temps ne saurait anéantir; ils sont graves sans mélancolie.

Mais le chantre du plaisir! il voit toujours ce terme dont le seul instant le sépare, et, découvrant toujours le cyprès à côté des fleurs, il y accoutume ses regards.

La liaison de ces idées est sans doute inhérente à ces idées elles-mêmes : les Orientaux du moyen âge ont, dans leurs poésies voluptueuses, des morceaux qu'on croirait ou d'Horace ou d'Anacréon, tant ils

portent cette double empreinte; et sûrement leurs auteurs ne connaissaient même pas ceux que l'on prend pour leurs modèles.

Anacréon, né à Théos, ville d'Ionie, passa plusieurs années près de Polycrate, à Samos; mais Polycrate étant devenu jaloux des succès amoureux du poète, Anacréon céda aux instances d'Hipparque, et se rendit dans la ville d'Athènes.

Anacréon sut plaire à mille jeunes beautés. Ayant une fois repoussé la nourrice qui portait un enfant au berceau, cette nourrice pria les dieux qu'un jour l'enfant pût vaincre par ses charmes l'orgueilleux qui la méprisait : le vœu s'accomplit, et les cheveux blancs d'Anacréon ne nuisirent point aux succès de son hommage.

Polycrate, chez lequel Anacréon demeura tant d'années, s'était emparé de l'autorité à Samos. Il y passait sa vie dans l'opulence et les plaisirs; mais, heureux en toutes choses, il fut effrayé de son bonheur, et il chercha vainement à se créer des chagrins. Amasis, roi d'Egypte, avec lequel il était en relation, renonça à son amitié, persuadé, comme il l'était, qu'une félicité si constante était l'annonce des plus grands maux. Polycrate, en effet, attiré dans un piége par un satrape de l'Asie mineure, fut pris et condamné à un cruel supplice.

Il est très-difficile de choisir et de citer dans les recueils d'Anacréon. Les plus agréables images dont les poètes de Rome, dont les poètes de tous les temps ont embelli leurs créations, appartiennent à l'heureux vieillard. Il veut chanter la gloire et les héros, son luth

ne lui fournit que d'amoureux accords. Il fait de sa douce colombe l'interprète de ses tendres vœux. Il songe de Bacchus, de plaisirs et de fêtes. Il porte dans son cœur comme un nid de jeunes amours : les uns viennent seulement d'éclore, d'autres ont des ailes naissantes, d'autres ont déjà toutes leurs forces. L'amour qu'il peint est couronné de roses; il ne respire que l'enjouement, et Vénus ne cesse de sourire. Voici, car il faut se borner, une des pièces d'Anacréon; la prose d'une traduction lui enlève son coloris.

« Il y a quelque temps que, sur le minuit, lorsque l'ourse tourne déjà sous la main du bootes, et que tous les hommes, fatigués du travail du jour, sont plongés dans un profond sommeil, l'Amour heurta à ma porte. Qui est là, m'écriai-je, et qui vient interrompre mon sommeil ? Ouvre, dit-il, n'appréhende point; tu verras un petit enfant qui est tout mouillé, et qui s'est perdu dans l'obscurité de la nuit. Cela me fit pitié; j'allume vîte une lampe, j'ouvre, et je vois un petit enfant; mais il avait un arc, des ailes et un carquois. Je le fais asseoir près du feu; je lui échauffe ses petites mains entre les miennes, et je lui essuie ses cheveux. Il ne fut pas plutôt réchauffé, que, se levant: Allons, voyons, me dit-il, si la pluie n'aurait pas un peu gâté la corde de cet arc : il le tend en même temps, et me blesse au milieu du cœur. Après cela, il se met à sauter, en riant de toute sa force, et il me dit : Mon hôte, partage toute ma joie; mon arc n'a point de mal, mais ton cœur s'en ressentira. »

Dans une période toute consacrée aux Muses, nous

ne serons embarrassés que de nommer tous les poètes dont le nom survit, comme une ombre légère, aux travaux qui l'ont illustré.

Nous aurons à compter, dans l'intervalle de quarante années environ, Chersias, d'Orchomène; Ybicus, Théognis, de Mégare, qui s'attacha sur-tout à mettre en vers des maximes morales; Phocylide, de Milet; Hazus, d'Hermione; Onomacrite, d'Athènes, auquel on attribue les vers qui passèrent depuis sous les augustes noms d'Orphée et de Musée; un Orphée, de Crotone, qui fit un poème sur l'expédition des Argonautes; Aristée, de Proconèse, qui fut un poète historien; Théano, femme de Pythagore, qui transporta sa philosophie dans ses vers; Chérile, Mélanippides, Phrynicus, Pratinas, qui suivirent la carrière ouverte par Thespis, et se signalèrent au moins par les succès qu'ils recueillirent aux fêtes de Bacchus.

La Poésie mettait sur la voie de l'histoire. Hérodote n'était pas né, et déjà s'ouvrait la carrière dont il devait remporter le prix; mais il n'est resté que les noms de ces premiers historiens. Celui de Cadmus, de Milet, est célèbre. Cadmus est le premier des Grecs qui ait écrit en prose. On nous cite après lui Bion, de Proconèse, qui avait fait l'histoire d'Ethiopie; Denys, de Milet; Diogène, d'Apollonie en Crète; et Acusilaüs, d'Argos. Il est dit que cet écrivain releva les généalogies gravées sur des tables d'airain. C'est au seul intérêt des généalogies, à cette espèce d'orgueil, aussi ancien que le monde, que nous devons en effet le fil primitif de l'histoire.

DE LA PHILOSOPHIE.

Cette période, que tant de succès et que tant de progrès distinguent, vit commencer parmi les Grecs l'étude et la science de la Philosophie. On comprit alors sous ce nom l'étude des sciences naturelles et celle de la pure morale. La science législative s'y trouva aussi réunie; car des états peu étendus n'avaient, à cette époque, pour lois que des réglemens moraux.

C'est généralement sous des rapports spéculatifs que les philophes anciens ont saisi les sciences naturelles. Manquant absolument des bases que les sciences purement exactes peuvent fournir; pauvres d'observations, et ne connaissant que de grands résultats, ils se plaisaient à créer des systèmes, à les appuyer de subtilités, à faire jouer leur esprit dans le vague ténébreux du chaos; en un mot, ils croyaient qu'ils avaient démontré, qu'ils avaient soumis la nature, quand, à force de conséquences, ils avaient combiné un argument.

Le respect pour les dieux s'allie à toutes les notions de sagesse, et les leçons de la sagesse ont toujours trouvé un appui dans les opinions religieuses; mais la religion, chez les Grecs, ne concourut à l'enseignement de la morale que dans le secret des initiations, et les philosophes parurent en être les dispensateurs. Les premiers âges l'avaient chantée, les nouveaux âges la raisonnèrent, et c'est toujours elle qu'on découvre dans la nature ou dans la vérité.

Les philosophes anciens ont donné l'exemple touchant d'une véritable vertu, d'un parfait désintéressement, d'une modeste frugalité; ils ont fait servir les connaissances et le savoir à l'ornement d'une sagesse religieuse; leurs erreurs même, en éclairant diverses routes fausses, ont aidé à répandre la lumière sur une région que l'esprit humain n'avait pas encore aperçue; et quelques-uns, comme Thalès, y ont fait de belles découvertes.

Ces philosophes, n'ayant point de livres, furent forcés de transmettre leur science par des instructions verbales.

Anaximandre, de Milet, fut l'élève de Thalès, et comme lui il fut poète. On lui attribua, chez les Grecs, l'invention des cartes géographiques, celle des horloges, et la découverte du zodiaque; mais ces merveilleuses connaissances, que le premier peut-être il répandit en Grèce, il avait dû les puiser en Orient. L'Egypte avait tracé, au temps de Sésostris, des cartes plus ou moins parfaites. Le zodiaque était gravé sur le tombeau d'Osymandyas, et l'histoire des Hébreux nous apprend que le roi de Juda, Achaz, avait fait construire une horloge.

On place la mort d'Anaximandre cinq cent quarante-sept ans avant l'ère chrétienne environ, et Scylax, de Carie, le premier géographe cité parmi les Grecs, parut devoir ses talens aux théories d'Anaximandre. Anaximène, de Milet, fut le disciple d'Anaximandre. Thalès avait regardé l'eau comme le principe universel des choses. Anaximandre avait conçu la formation du

monde par un concours d'atomes, Anaximène attribua tout à l'air. Les argumens de tous ces hommes se sont perdus; ils ne sont du moins qu'indiqués, et sans aucun développement, dans les compilations éparses où leurs noms ont été sauvés; et ce qui frappe maintenant dans leurs systèmes, c'est l'unité de principe qu'ils donnèrent tous à la nature.

Ce fut l'instinct qui les porta à s'occuper de l'origine des choses; ce fut le sentiment ou le souvenir qui leur apprit que ce monde, si bien établi à leurs yeux, était une création nouvelle, et n'avait pas toujours été.

On dit que Pythagore combattit le système des atomes, et trouva l'opinion d'Anaximandre, à cet égard, contraire aux sentimens qu'il convient de conserver sur la Providence. Dieu aurait pu cependant déterminer l'ordre du monde par les atomes; et c'est une défectueuse méthode que de combattre un système de physique par des scrupules religieux. Rien n'est si vrai que la religion, rien de vrai ne peut la détruire; et peut-être l'idée fondamentale des atomistes se trouve-t-elle éclaircie dans la grande loi de l'attraction.

Moraliste savant, Phérécyde, de Scyros, travailla sur l'astronomie; il s'occupa avec succès de déterminer la cause des éclipses. Mais cette science, que Thalès avait introduite en Grèce, n'y fut jamais suivie avec beaucoup de zèle. Les longues observations, les calculs rigoureux qu'elle exige, flattaient moins le goût et la vivacité des Grecs que les discussions dans lesquelles l'esprit peut briller. Phérécyde, le premier, fit un dogme pour ses disciples, de l'immortalité de l'ame. Il

ne découvrit point cette éternelle vérité; mais, le premier, il fit un point d'instruction de ce qui avait été universellement cru et reconnu. Un enseignement si tardif parmi les Sages de la Grèce nous aidera sans doute à concevoir comment, dix siècles avant eux, Moïse avait pu négliger de commander un sentiment qui vit de lui-même dans les cœurs. Et ce n'est sûrement pas à des leçons que l'homme doit ses vraies lumières.

Pythagore naquit vers la cinquantième olympiade, c'est-à-dire vers l'an 576 avant l'ère chrétienne. Il était de Samos. Ami de la sagesse dès ses plus jeunes années, il ne prétendit point au beau titre de Sage; il s'intitula philosophe, c'est-à-dire ami de la sagesse, et son exemple devint une loi.

Pythagore a laissé après lui une grande ombre, et son nom s'associe à l'idée de quelques prestiges, et surtout à celle d'une sagesse aussi mystérieuse que profonde.

Il voyagea pour acquérir les lumières qu'il sentait le besoin de recueillir et de répandre. La sagesse qui éclata en lui réfléchit sur toute la Grèce la haute sagesse de l'Orient, et Pythagore me paraît comme le témoin, le gage et le modèle des rares connaissances de la primitive antiquité.

Ce philosophe n'a point écrit; les vers dorés qu'on lui a attribués ne sont pas de lui; les savans s'accordent maintenant à les croire du fameux Lysis.

Les Symboles recueillis de lui par ses disciples, ne peuvent passer pour un ouvrage; ce sont autant

d'adages exprimés au moyen des images les plus familières ; il s'en trouve de très simples, il en est qu'on n'explique pas, et qui tiennent peut-être à quelque superstition du temps. Pythagore avait dit : « Semez la mauve, et ne la mangez point, » et ses disciples interprétèrent ce passage de la sévérité qu'on doit garder pour soi, et de l'indulgence qu'on doit prêter aux autres. Pythagore avait dit : « Ne rongez point le cœur, » c'est-à-dire, n'affligez personne jusqu'à l'excès ; « n'attisez point le feu avec le glaive ; cédez à un troupeau qui passe. »

Pythagore a donné des idées claires, très-pures, et vraiment orientales, sur l'essence divine. Dieu, selon lui, est purement intellectuel. Son corps ressemble à la lumière, et son ame à la vérité. Il est l'esprit universel qui pénètre la nature. Tout entier en soi, il voit tous les êtres qui remplissent son immensité. Principe unique, lumière du ciel, père de tout, il est la raison, la vie, le mouvement de tous les êtres.

On peut juger, par cette belle doctrine et par les plus anciens fragmens, que les sages, que les savans, furent aussi les vrais théologiens de leur siècle, et que toute étude, que toute science remontait chez eux à l'idée première de la Divinité. Si cette idée, puisée dans l'observation générale des grands effets de la nature, et dans les méditations habituelles d'une ame calme et pure, put s'obscurcir quelquefois et recevoir l'empreinte de quelques vaines traditions, elle demeura saine au fond; et le polythéisme ne s'y mêla que comme une allégorie du second ordre.

Pythagore reconnut après Dieu trois ordres d'Esprits : les dieux, les héros et les ames. Une des fonctions des héros était d'élever les ames vers la Divinité. Cette doctrine, tout orientale, se retrouve par-tout en Asie. L'Egypte aurait cru borner la puissance divine en la supposant moins féconde en Intelligences qu'en objets matériels. Les anciens ont vaguement attribué à chaque homme la protection d'un Génie, et chaque maison, chez eux, eut ses Pénates.

Pythagore reconnaissait que l'ame est immortelle, à cause de Dieu, qui est son principe. Il distinguait toutefois dans l'homme, outre l'ame pure, une sorte d'esprit vital, que les anciens ont aussi appelé un véhicule subtil. C'est là cette ombre, ce fantôme, ce sont là ces mânes enfin qui présentaient aux poètes grecs la ressemblance, le simulacre des êtres qui ne vivaient plus.

Pythagore mit en principe le dogme de la métempsycose, fondé, à ce qu'il paraît, et particulièrement, sur la nécessité d'une suite d'expiations. Il soupçonnait, avec les Sages d'Orient, une chûte primitive, à la suite de laquelle les ames avaient besoin de se relever par degrés et de souffrir diverses purifications. Mais cette idée complexe, et généralement mal saisie, ne fut jamais approfondie dans les écoles de la Grèce. Le dogme de la métempsycose subsiste encore dans l'Inde, et y est porté à ce point, qu'on s'y abstient de toute nourriture animale. Pythagore prétendait, à ce qu'on a rapporté, conserver la mémoire d'une de ses premières existences; il avait assisté au

siége de Troie sous le nom d'Euphorbe. Patæcus, historien, de la secte de Pythagore, soutenait que l'ame d'Esope avait passé en lui. Mais tous les pythagoriciens n'ont pas affecté ces souvenirs, et peut-être Pythagore lui-même ne s'en prévalut-il jamais. Sa doctrine ne peut-être à peu près connue qu'en recueillant les fragmens épars, ou des pythagoriciens mêmes, ou de ceux qui ont parlé d'eux, et l'on ne peut, à beaucoup d'égards, s'en former une idée précise.

Pythagore, dit-on, attribua aux nombres la formation de toutes choses; mais la science énigmatique des nombres, n'ayant jamais été suffisamment comprise, les conjectures les plus obscures n'ont fourni, à cet égard, que des théories sans clarté.

On peut croire toutefois que les nombres servirent aux pythagoriciens comme de symboles abrégés, comme de signes de convention, pour aider le raisonnement. L'unité, selon Pythagore, représentait ou exprimait le principe génératif. La dualité représentait ou exprimait le nombre indéterminé susceptible de toutes les combinaisons. C'était une sorte d'abstraction; mais un langage sans précision gêne l'exposition de la pensée, et en détourne le vrai sens.

Il paraît que Pythagore se rendit à Crotone, et s'y fixa, cinq cent neuf ans environ avant l'ère chrétienne. Il y fonda un institut, une société d'amis et de disciples; il en forma une sorte de communauté dont les membres, sans cesser de vaquer aux devoirs de la vie civile, se réunissaient avec leurs fa-

milles, et s'assujettissaient ensemble à des réglemens monastiques.

Pythagore exigeait un long noviciat de silence avant d'admettre de nouveaux agrégés à l'institut qu'il avait établi. La promenade, l'air pur du matin, la contemplation de la nature à son réveil, devaient disposer chaque jour le cœur et l'esprit des pythagoriciens. Pythagore voulait que le corps fût ensuite exercé, au moyen de quelque travail. Un repas frugal devait réunir les amis. Les préceptes de Pythagore sur le choix de la nourriture se rapprochaient de ceux des Brames, et on lui a supposé de plus une aversion symbolique pour les fèves. Les amis devaient enfin terminer leur journée en chantant les louanges de Dieu et en s'accompagnant de la lyre.

La société des pythagoriciens se répandit promptement en Italie et en Sicile, et quand, après la mort de Pythagore, son institut eut été cruellement détruit, il resta même en Grèce des pythagoriciens qui conservèrent, avec les sains et salutaires enseignemens de leur maître, une foule de pratiques minutieuses dont le mystère fit l'importance, et que le temps dénatura.

Rien de plus sacré que les Maximes de Pythagore sur l'amitié. C'était un lien que rien ne pouvait rompre, hors l'incurable corruption du cœur; et c'était sous le nom d'amis que ses disciples se distinguaient.

Damon et Pithias ont immortalisé l'amitié pythagoricienne, et l'ami de Pélopidas fut l'élève d'un pythagoricien.

Pythagore n'est pas très-ancien, et tout porte autour

de lui le caractère antique de la fable; et soit qu'il n'ait fait que tirer parti d'un préjugé accrédité par le hasard, soit qu'il ait travaillé à frapper les imaginations et à maîtriser les esprits par des prestiges, on lui a attribué des miracles.

Sa doctrine, sa morale, étaient sublimes et pures, mais il avait pris de l'Egypte ces enveloppes ténébreuses qui ont enseveli tant de belles vérités. En créant une société, il lui donna des signes secrets, et il régla des modes d'épreuves et d'affiliations. Ses nombres symboliques, ses idées, neuves pour les Grecs, sur le déplacement des ames, l'élégance et tout à la fois l'austérité de ses mœurs, l'opinion vague de ses prodiges, tout semble réuni pour dérober aux regards des mortels une part des destins de l'immortel Pythagore. On sait qu'il était beau. Les Grecs estimaient la beauté; et peut-être c'est à cet attrait que nous devons ce goût antique, ce goût exquis de la nature, ce sentiment du vrai, qui respire dans tout ce qui est venu des Grecs.

Pythagore cultiva l'astronomie et les mathématiques, c'est-à-dire qu'il s'efforça de suivre les vérités élémentaires qui en sont la base, et qui ne peuvent échapper à l'analyse d'un esprit parfaitement juste. On fait remonter jusqu'à lui la solution du problème relatif au doublement des surfaces carrées; et les semences qu'il a jetées sur cette route ont toutes germé graduellement.

Pythagore cultiva la science de la médecine, et l'école de Crotone avait, de son temps, quelque célébrité.

Le médecin Democède, qui vivait auprès de Polycrate, était venu de Crotone à Samos. Quoi qu'il en soit, la médecine manquait encore des renseignemens qui depuis ont servi de base à ses vacillantes conjectures; mais l'homme fait plus qu'il ne comprend, et il réussit sans savoir. Pythagore cultiva soigneusement la musique, et il trouvait à ses accords quelques rapports avec la céleste harmonie.

On croit que Pythagore mourut quatre cent quatre-vingt-dix-sept ans avant l'ère chrétienne. Quelques auteurs placent un peu plus tôt et sa mort et son existence. Ces différences chronologiques importent peu à mon sujet.

Ce serait une tâche intéressante que de comparer les trois Sages illustres dont ce siècle s'enorgueillit, et de considérer leur influence morale sur les trois parties du monde que leur réputation a embrassées.

L'accord instantané de leurs maximes est admirable. Ils ont tous trois proclamé la sagesse, ils ont proclamé la vertu et l'adoration du Dieu suprême. Tous trois ont reconnu des Intelligences dont la chaîne monte de l'homme au Créateur.

Zoroastre, plus près du berceau des Hébreux, et de la source d'où sont parties les lumières primitives du monde, a rapproché ses théories de celles de Moïse et de celles qu'une tradition éternelle nous a transmises sur les esprits, leur révolte et leur sort divers. Il a rattaché ses dogmes secondaires aux opinions que l'étude des astres et celle de la nature avaient de si bonne heure répandues en Chaldée. Il

rendit hommage à l'armée céleste, au feu, à l'eau, créés par Ormusd, et aux créatures excellentes et pures; des purs et excellens *amschaspands*.

Confucius, plus positif, a cherché à son austère sagesse un appui dans l'histoire véritable ou fictive. Il a toujours apporté des exemples; il a donné ses leçons avec une extrême gravité; il a proposé sa morale et ses règles sévères aux chefs des peuples; il a considéré d'ailleurs les hommes comme des enfans, que l'ordre de leurs supérieurs et les préceptes de leurs pères devaient maintenir dans le devoir.

Le style des écrits qu'on attribue à Zoroastre ressemble à celui des livres des Indous. A force de créer et de signaler, par leurs noms et leurs attributs, les esprits qui accompagnent tous les êtres, il fait un monde fantastique et ténébreux, dont les relations idéales échappent, et les répétitions d'une sombre liturgie tourmentent l'esprit du lecteur.

Confucius appelle l'histoire, ou plutôt les traits qu'il en tire, au secours de quelques préceptes un peu froids; il fatigue l'imagination par le désordre et le peu d'intérêt de ses citations entassées. Ses ministres, ses rois, et les noms qu'il leur donne, finissent d'ailleurs par nous paraître imaginaires, comme les esprits et les dews de Zoroastre. Pythagore a soutenu la gravité de la sagesse, des charmes de l'harmonie et des douceurs du sentiment. Il a parlé et il n'a point écrit; et la parole de l'homme va toujours droit au cœur de son frère et de son ami.

Pythagore, disciple de l'Orient, en avait retenu le

système primitif des sublimes intelligences, que la mythologie des Grecs avait tout à la fois embelli et défiguré. Il en avait retenu les opinions relatives aux expiations graduelles ; il avait aperçu des pratiques mystérieuses, que la routine des siècles avait privées de toute espèce de sens ; il avait entendu les répétitions régulières que l'Orient prescrivait dans les cérémonies. Il proposa des dogmes difficiles ; il fit des réglemens précis, et, composant des symboles et des nombres, il affecta, par imitation, de jeter un voile mystique sur ce qu'il n'avait pas compris. Mais combien d'ailleurs Pythagore sut ajouter de graces à l'enseignement de la sagesse ! La musique dans ses accords, la poésie dans ses accens, la science même dans sa hauteur, dans les vérités qu'elle maîtrise, tout lui en devint l'expression. On peut dire que dans une région où l'esprit semble avoir à parcourir une carrière indépendante de la conduite effective, et de l'emploi uniforme de la vie, Zoroastre mit son application à diriger les opinions des hommes, et à conduire leur imagination entre les légions d'intelligences de tout ordre, parmi lesquelles elle s'égarait. Dans un pays où la soumission filiale était le nœud de la société, Confucius ne songea, dans ses leçons, qu'à régler l'homme et toutes ses actions, selon les lois de la sagesse. Pythagore, qui vivait entre des cités libres, indépendantes et concentrées, tendit à appliquer la sagesse aux relations sociales, à former des vertus publiques, et à faire de la morale un lien et un code commun.

DES ARTS.

Nous avons vu dans cette période, la poésie et la musique cultivées avec intérêt. Nous avons vu naître l'art dramatique. La peinture, la sculpture, ainsi que l'architecture, firent, à la même époque, les plus rapides progrès; et, chez les Grecs, les essais en tout genre touchèrent presque toujours aux chefs-d'œuvres de l'art.

La peinture cependant, le plus idéal des arts, est celui dont l'antiquité a le moins aisément et le plus rarement saisi toute la perfection; mais la correction du trait, indépendante, à quelques égards, des illusions de la peinture, distingua toujours ses ouvrages. Les hiéroglyphes égyptiens taillés sur le granit sont d'une exécution que les connaisseurs admirent. Le travail des pierres dures est un de ces arts antiques, dont nous n'approchons pas. Le travail des métaux ne fut pas moins parfait, et la justesse des anciens est demeurée inimitable en tout ce qui ne demande ni optique ni perspective. Nous possédons plusieurs des monnaies de Sybaris, et même quelques médailles des anciens rois de Lydie.

On a regardé Bularchus comme l'inventeur de la peinture, et il paraît qu'il combina d'une manière plus heureuse et plus neuve le mélange divers des couleurs. Candaule, roi de Lydie, et prédécesseur de Gygès, acheta, dit-on, au poids de l'or, un des tableaux de Bularchus. Mais l'art devint vulgaire avant le siècle

accompli, et le célèbre Anacréon faisait peindre sa belle maîtresse.

Le marbre qui respire doit sans doute son ame au génie; mais l'imitation matérielle que se propose d'abord la sculpture, tient moins en elle-même de la création que la figure fraîche et parlante qui semble sortir de la toile. Par-tout on a dégrossi des statues, et l'Egypte nous montre encore, comme à l'extrémité des siècles, les colosses qu'elle a élevés.

Les statues, pendant cette période, se multiplièrent dans la Grèce. Dipœnus et Scyllis, de Crète, firent les premiers servir le marbre à leurs ouvrages; et, moins d'un demi-siècle après, ceux d'Athénis et de Bupalus acquirent une telle perfection, que, lorsqu'ils eurent été portés à Rome, on en égala le mérite à celui des plus célèbres productions.

Les succès de l'architecture eurent la même rapidité. La Grèce, transformant ses matériaux et ses ressources d'après la règle infaillible du goût, fit, dans cette période reculée, des modèles pour tous les âges; et nous croyons, de nos jours, avoir imaginé quand nous copions un de ses débris.

Le temple de Junon, dans l'île de Samos, fut un des premiers édifices dont s'honora l'architecture grecque. Il fut attribué à Rhœcus et à Théodore, et on en place la construction six cent cinquante-quatre ans avant l'ère chrétienne environ.

Le temple de Delphes, rebâti, comme nous l'avons vu, aux frais de la famille Alcméonide, fut l'ouvrage

de Spintharus, de Corinthe, qui le fit revêtir de marbre extérieurement.

L'architecte Ctésiphon donna à cette même époque les dessins du temple d'Ephèse, qui passa depuis pour une des merveilles du monde.

Enfin, le Corinthien Callimaque inventa l'élégant chapiteau corinthien, vers cinq cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne. Il vit une belle acanthe entourer de ses festons l'urne d'une jeune fille; et l'on a cru que l'amour avait éclairé son génie.

Les temples des dieux, à ce temps, excitaient le concours des plus nobles des arts; c'était dans leur enceinte, c'était près de leur sanctuaire que se consacraient les fêtes mythologiques, dont le souvenir éveille de si riantes et de si touchantes idées. Tous les ans les filles d'Athènes se rendaient en pompe à Eleusis. Des vierges pures et sans reproches portaient des corbeilles sacrées, qu'un œil profane eût craint de découvrir. Les costumes, les chants, la nature dans son triomphe, le sentiment religieux qui animait un peuple entier, tout se retrace encore à notre esprit, et des images de ce genre gardent une éternelle fraîcheur.

Le sénat de Rome, après la mort de Romulus, lui décerna la couronne, et il hésita à l'accepter.

J'ai pensé bien souvent que ce serait une étude intéressante de rechercher par quels moyens les hommes justement célèbres ont acquis la puissance dont ils sont devenus les arbitres. Numa dut tout à sa vertu, à sa piété, au besoin de justice et de repos que tous ressentaient quand il parut. On peut le considérer comme le second fondateur de Rome. Il consolida la colonne qui devait recevoir en trophées les dépouilles du monde connu.

Les inspirations d'Egérie éclairèrent, dit-on, le génie de Numa. Egérie, selon la tradition, fut métamorphosée en une fontaine limpide, et son disciple consacra aux Muses le bocage mystérieux où il avait goûté ses salutaires entretiens. C'est une idée gracieuse que celle des inspirations solitaires offertes par une nymphe, et méditées par un sage au sein paisible de la nature; et je voudrais penser que la céleste Egérie a été réellement l'amie du roi Numa.

Plutarque discute avec soin le degré de confiance qu'il convient d'accorder aux apparitions corporelles des dieux; il se résume à n'y trouver que l'expression figurée d'une protection plus spéciale, il s'étonne que l'opinion commune ait plus souvent attribué cette faveur aux poètes qu'aux philosophes. Mais le poète ajoute aux charmes de la sagesse l'exaltation de l'enthousiasme et l'attrait divin du plaisir:

Vesta, ou le Feu, ou la Terre, dont le feu émane,

a été, sous différens noms, l'objet d'un culte universel, et l'on en trouve par-tout les énigmatiques vestiges.

Les traditions un peu confuses dont ce culte a été l'objet, sont toutes venues de l'Orient. Le soin du feu sacré a toujours occupé les sociétés anciennes. Athènes l'avait confié à des veuves déjà sur l'âge; Romulus l'avait remis aux prêtres des curies; mais Albe, colonie phrygienne autrefois fondée par Enée, avait, au temps de Romulus, des vestales jeunes et vierges, et Numa fit à Rome le même établissement.

On crut long-temps à Rome que les vestales avaient reçu le dépôt de quelque objet mystérieux. Les historiens du siècle d'Auguste n'ont osé ou n'ont pu s'expliquer sur ce point. On disait qu'un des palladium apportés jadis par Enée, avait été remis dans leurs mains, et l'on citait à l'appui de cette opinion le dévouement du pontife Métellus, personnage consulaire, qui, dans les temps de la première guerre punique, sauva d'un incendie le dépôt confié aux vestales, et reçut du sénat des honneurs signalés.

Les vestales, au nombre de quatre, et portées au nombre de six sous le règne de Tarquin l'Ancien, étaient reçues dans le temple avant l'âge de dix ans, et n'étaient engagées que pour trente. Leurs prérogatives étaient immenses; et les honneurs qui leur furent accordés s'accrurent avec la splendeur de Rome. On les vit se mêler des affaires de famille, à l'effet de les concilier. Elles recevaient le dépôt des testamens; elles avaient le droit d'accorder la grace du condamné qu'elles rencontraient sur leur passage, pourvu que ce fût sans

dessein. Les magistrats baissaient leurs faisceaux devant elles; et le sénat rendit un insigne honneur à Livie, en lui accordant une place aux spectacles dans le banc que depuis peu on avait réservé aux vestales.

L'histoire a conservé les noms des victimes infortunées qui périrent d'un supplice horrible après un instant de faiblesse; elle a aussi gardé les noms de celles qu'un miracle de Vesta sauva des suites de l'accusation, et dont la fervente prière fut récompensée par des prodiges.

Virgile a rapporté qu'Enée, en fuyant Ilion, avait recueilli le feu sacré sur les autels.

L'extinction du feu sacré passa toujours à Rome pour un présage affreux.

Numa institua les Saliens. C'était une réunion de jeunes hommes des premières familles de Rome. Danseurs et musiciens, ils devaient célébrer les louanges des dieux protecteurs des armes et de la guerre. Leurs fêtes étaient nombreuses. Ils dansaient, tout armés, au son des flûtes; et les vers qu'ils chantèrent à leur institution furent conservés dans leurs cérémonies.

Numa institua des héraults d'armes chargés des déclarations et des préliminaires de la guerre. Leurs fonctions étaient sacrées. On regarda la prise de Rome par les Gaulois comme la punition du sacrilége que l'on avait commis en négligeant leur ministère. Les peuples agrestes du Latium avaient des notions d'équité qui ne leur permettaient pas de commencer les hostilités sans alléguer les sujets de leurs plainte; et la modération de Rome à l'égard des ambassadeurs

de Tarquin, qui conspirèrent dans son sein même, prouva le saint respect que les Romains portaient au droit des gens.

Dans un temps où les territoires se déclaraient la guerre pour l'enlèvement de quelques récoltes ou de quelques troupeaux, Numa imagina de consacrer le dieu Terme, et d'instituer des fêtes Terminales. On couronnait de fleurs les bornes dans les champs, on y portait des offrandes non sanglantes. Numa créa aussi des fêtes pour les hameaux, dont les habitans se vouaient à l'agriculture : il y eut des magistrats chargés d'y présider. Ces joyeuses paganales ornèrent la campagne de Rome pendant les quarante-trois ans de paix qui illustrèrent le règne de Numa, et laissèrent goûter le repos, non seulement à Rome, mais aux nations de son voisinage.

Numa déifia la foi publique, et lui éleva un temple. La religion du Serment acquit chez les Romains toute la force du préjugé, et l'on vit naître à Rome l'honorable coutume de prendre les parties contendantes à serment.

On ne peut lire les institutions de Numa sans croire qu'on admire une belle et sage allégorie plutôt qu'une véritable histoire. L'Italie parvint tard au degré d'importance qui appartenait depuis long-temps aux nations de l'Orient et à celles de la Grèce. Mais les colonies primitives qui avaient occupé son sol étaient sorties de pays déjà civilisés, tels que la Dardanie, la Grèce, l'Egypte même. Une terre féconde, un espace sans bornes, avaient offert aux colons, dès l'abord,

toutes les douceurs d'une heureuse abondance. Ils avaient gardé leurs lumières; et leurs mœurs, devenues plus agrestes, n'en étaient devenues que plus pures.

Lorsque Romulus rassembla des bergers et des fugitifs, il consacra entre eux les principes de religion et de sociabilité, qui n'étaient étrangers déjà à aucun d'eux. Il les unit aux filles vertueuses des Sabins, qu'ils ne cessèrent point de respecter; et les lois de Romulus mirent pour toujours les époux en communauté de biens ainsi que de sacrifices.

Dégagée de plusieurs des superstitions locales de la Grèce, et long-temps étrangère aux fables de ses poètes, la religion romaine saisit sous des rapports plus vrais les beautés idéales, que l'imagination exprimait ailleurs sous tant de formes, et le culte des vertus s'allia comme de lui-même à toutes les institutions des Romains.

Numa fit une réforme au calendrier en usage; il voulut que les mois, comptés arbitrairement et sans règle pendant le temps du règne de Romulus, fussent calculés d'après le cours de la lune.

L'ancien Tarquin ajouta une correction à celle que Numa avait faite, et l'intercalation d'un mois complémentaire de vingt-deux jours fut gravée sur des colonnes d'airain trente-sept ans après que les rois eurent été chassés de Rome.

Numa, pour faire cesser à Rome la distinction des Sabins et des Romains, proprement dits, divisa tout le peuple en neuf classes, d'après le nombre des professions. On compta les trompettes, les orfèvres,

les forgerons, les teinturiers, les cordonniers, les corroyeurs, les fondeurs, les potiers. Cette énumération donne l'idée des arts de Rome au temps du règne de Numa, et elle annonce une industrie inconnue aux villes de la Grèce, à l'époque du siége de Troie.

Numa voulut que les pontifes cessassent de regarder les cérémonies des funérailles comme une souillure. Il régla le culte des dieux infernaux. On a pensé que la déesse Lybitine était à Rome la même que Vénus, et afin que la divinité qui présidait à la naissance des hommes, présidât aussi à leur mort, c'était autour du temple de Vénus Lybitine qu'on vendait effectivement les objets employés à toutes les sépultures.

Numa écrivit ses institutions, et il en instruisit les prêtres, mais il commanda que ses livres fussent mis avec lui dans le tombeau, ne trouvant pas convenable, disait-il, qu'une lettre morte annonçât des choses si saintes et si graves.

Cette opinion s'est retrouvée dans les écoles philosophiques. Les pythagoriciens ont couvert d'emblèmes et de mystères une partie de leur doctrine. Platon alla plus loin encore, et il parut penser qu'il était bon de céler la science et la vérité au vulgaire. L'idée que l'on avait conçue des mystères Egyptiens put accréditer ce préjugé.

Ce ne fut toutefois que dans les républiques qu'on vit les philosophes affecter d'envelopper sous des termes obscurs les principes qu'ils professaient. Ils craignirent moins d'éclairer le peuple, que de blesser ses opinions, et ce furent des esclaves qui redoutaient leur maître.

Quatre cents ans après la mort du roi Numa, les pluies et les torrens entraînèrent de la terre, et découvrirent son tombeau. Le prêteur Pétilius trouva les livres qu'on y avait placés; il les lut, et jura devant le sénat assemblé, que ce serait une iniquité de les répandre. On brûla publiquement ces livres sur sa foi; mais s'il était prouvé que Numa les eût faits, on ne pourrait expliquer la défiance du sénat que par son respect même pour la volonté du grand homme, ou peut-être par le danger des interprétations que pouvait recevoir un texte antique devenu nécessairement obscur.

Le temple de Janus existait au temps de Numa, il fut fermé pendant son règne. Plutarque hésite à décider si Janus fut un dieu, ou seulement un roi qui civilisa les premiers habitans de l'Italie. Quelques auteurs ont regardé le nom même de Janus comme un surnom de Jupiter; et ils ont pris ses deux visages pour un emblème de la connaissance actuelle du passé et du futur.

Le règne de Tullius Hostilius fit ressortir une formidable valeur du mélange de courage farouche et d'exaltation religieuse que Numa avait provoquée. La victoire des Horaces soumit la ville d'Albe à la nouvelle puissance. Albe, selon Tite-Live, fut détruite en deux heures de temps, à l'exception de ses temples. Il y avait quatre siècles que cette ville existait, et tous ses habitans furent transportés à Rome.

Le combat des Horaces est un gage important de la simplicité antique. Les deux partis prêtèrent ser-

ment avant le combat, les mains étendues sur le feu; et les frères Horaces embrassèrent tendrement leurs adversaires dont ils étaient parens, avant que de commencer leur lutte singulière.

La victoire d'Horace, ses fureurs, l'emportement avec lequel il poignarda sa sœur, qui regrettait l'amant dont il rapportait la dépouille; le plaidoyer du vieil Horace, qui défendit son fils devant le peuple; l'expiation à laquelle on soumit le vainqueur, après l'avoir absous, tout caractérise les mœurs de l'empire qui commençait à peine à s'élever.

Tullius Hostilius, grand guerrier, fut toujours en armes tout le temps de son règne, contre les peuples de son voisinage. Mais il bâtit des temples et institua des sacrifices à la suite des vœux qu'il avait faits aux dieux dans les combats.

Ancus Martius succéda à Tullius. Il fut élu par le sénat, l'an 638 avant l'ère chrétienne. Ce roi bâtit la ville d'Ostie; il agrandit l'enceinte de Rome, et y comprit le mont Aventin, couvert encore d'un bois de lauriers. Il fit une citadelle sur le mont Janicule, pour protéger la navigation du Tibre contre les brigandages des marchands d'Etrurie; il construisit enfin sur le fleuve un pont de bois dont il confia l'entretien aux pontifes, et ce pont fut conservé et regardé comme sacré jusqu'aux derniers instans de la république.

Le peuple de Rome, à la mort d'Ancus Martius, laissa le sénat maître de changer le gouvernement; mais ce corps, déjà respectable, continua de nommer un roi, et ce roi fut Tarquin l'Ancien.

Tarquin était d'origine grecque ; Demarate, son père, était né à Corinthe, et avait fait long-temps le commerce avec l'Etrurie. Il vint enfin se fixer à Tarquinium, et l'on prétend que Cléophante, peintre de Corinthe, le suivit chez les Tyrrhéniens.

Tarquin, fils du grec Demarate, n'ayant pu être admis dans les charges publiques à Tarquinium, alla à Rome pour s'établir, et sa femme Tanaquille, habile dans la science étrusque, lui prédit une grande dignité, selon les présages qu'elle observa.

Tarquin porta dans Rome les lumières que son origine grecque et son séjour parmi les Etrusques lui avaient permis d'acquérir. Il embellit la ville de Rome et y introduisit un sculpteur étrusque, appelé Turianus. Il bâtit des boutiques autour de la place publique, qui servait successivement au ministère de la justice, au négoce et aux assemblées du peuple. Il fit de larges égoûts, dont les vestiges subsistent de nos jours. Il fit construire un cirque, qui devint par la suite un édifice immense, et capable de contenir cent cinquante mille personnes. Il conçut enfin le projet d'élever le fameux Capitole; les Augures déterminèrent la place qui devait convenir à ce temple. Il fallut déplacer les dieux qui déjà y avaient des autels, et obtenir d'abord leur consentement. Tous l'accordèrent, excepté le dieu Terme et la déesse de la Jeunesse; ces lieux demeurèrent dans l'enceinte, et ce fut un brillant pronostic.

L'histoire a conservé le nom de l'Augure le plus célèbre en ce temps. Il s'appelait Névius. Fils d'un paysan pauvre, on dit qu'encore dans l'enfance, il égara les

troupeaux qu'il gardait. Mais les héros avaient une chapelle dans une vigne du voisinage : il les pria avec ferveur ; il leur promit, en reconnaissance du bienfait qu'il attendait d'eux, la plus belle grape de toute la vigne, et il retrouva ses troupeaux. Névius, prenant de lui-même les auspices, découvrit la plus belle grape. Son père, frappé d'une telle disposition, le fit élever par un docteur étrusque, et Rome eut bien longtemps l'usage de faire instruire dans la science des Etrusques quelques jeunes gens des plus nobles familles.

Tarquin augmenta de deux le nombre des vestales, et de cent celui des sénateurs : il prit ces nouveaux magistrats dans autant de familles plébéiennes qui, par là cessèrent de l'être.

Tarquin périt assassiné par les enfans d'Ancus Martius. Mais Tanaquille, sa femme, ayant su dérober le secret de sa mort, confia ses petits-fils à Servius Tullius, son gendre, et l'exhorta à prendre, au nom de Tarquin même, l'autorité dont il avait joui. Servius, sous son nom, fit bannir les coupables ; et il se déclara roi de Rome, sans attendre que le sénat eût décidé son élection. Assuré du mécontentement que ce corps devait conserver, il voulut le braver davantage, et il se fit proclamer roi par l'assemblée même du peuple.

Servius était fils d'un citoyen de Cornicolon, ville conquise par les Romains ; le père de Servius avait péri dans le combat. Sa veuve, enceinte, échut en partage à Tarquin, et Tanaquille tira les plus frap-

pans augures de quelques signes qu'elle remarqua sur le berceau de l'enfant qui vint au monde.

Servius, roi, se souvint qu'il était né esclave, et il donna aux affranchis le droit de bourgeoisie dans Rome.

Les rois, jusqu'à ce règne, magistrats nés d'une cité circonscrite, avaient été les seuls juges du peuple. Servius établit des magistrats particuliers, pour décider dans les causes civiles, et il ne se réserva que les affaires criminelles. Ainsi l'on vit, presque dès cette époque, des jurisconsultes célèbres éclairer Rome de leurs lumières, et les décisions de Papirius datent du règne de Tarquin le Superbe.

Ce fut encore Servius qui, voulant à la fois soulager le peuple appauvri, et modifier son influence directe, imagina de le diviser en centuries, selon le cens, c'est-à-dire selon le revenu que chacun avait déclaré. Sans doute, en recueillant les suffrages par centuries, la multitude perdait quelques-uns de ses droits; mais le peuple avait gagné un avantage très-important, car les contributions, jusque là réparties par têtes, ne le furent plus que par centuries.

Servius, le premier, établit une confédération entre la ville de Rome et les villes du Latium. Il fut convenu que, chaque année, les peuples de chaque ville se rendraient en un même endroit, pour y offrir des sacrifices, y faire le commerce, et terminer à l'amiable les différens particuliers. On bâtit un temple au lieu qui fut choisi, et on le consacra comme un asile inviolable. Ce temple, voué à Diane, fut bâti sur le mont Aven-

tin. Toutes les villes comprises dans le traité envoyèrent l'argent nécessaire; Tullus écrivit lui-même les lois de ce traité, et celles du sacrifice, et il les fit graver sur une colonne d'airain avec le nom des villes contractantes. Ce monument de concorde, intéressant à tant d'égards, fut élevé environ cinq cent soixante-seize ans avant l'ère chrétienne. Servius édifia depuis deux temples à la fortune virile.

Tarquin le Superbe, petit-fils du premier Tarquin, et gendre de Servius Tullus, ne put attendre à l'âge d'environ cinquante ans, que son beau-père, octogénaire, eût achevé de vivre et de régner. Epoux de sa belle-sœur par le double empoisonnement de sa propre femme et de son frère, il suivit les suggestions de cette furie détestable, et se livra aux excès de la plus odieuse ambition.

Les patriciens furent les premiers objets de sa tyrannie, et le peuple ne le vit pas sans une secrète complaisance. Mais le peuple, à son tour, eut bientôt à gémir : Tarquin imposa de nouveau l'ancienne capitation qu'avait supprimée Tullus; il supprima les paganales, fêtes instituées par Numa, et dont les rassemblemens lui faisaient ombrage ; il fit continuer les canaux souterrains; il fit élever les murailles du Cirque et commencer la fondation du Capitole, et le peuple fut contraint de travailler à ces ouvrages.

Tarquin d'ailleurs fit une alliance avec quarante-sept peuples voisins de Rome, et institua des fêtes annuelles, afin de les réunir par l'attrait du plaisir, l'intérêt du commerce et la religion des sacrifices : on

donna à ces fêtes le nom de *féries latines*, et elles se sont perpétuées jusqu'aux derniers instans de la république romaine.

Tarquin fonda deux colonies; et, comme ses prédécesseurs, il fut heureux dans toutes ses guerres.

Enfin Tarquin, selon l'expression de Denys, d'Halycarnasse, fit, « par la faveur des dieux ou la protection des génies, une heureuse découverte qui ne fut point pour la république une félicité passagère; mais qui, dans plusieurs rencontres très-périlleuses, devint la cause de son salut. » Une femme étrangère apporta neuf volumes d'oracles sibyllins, et en demanda un prix énorme. Refusée, elle en brûla six, et elle ne céda les trois autres que pour le prix qu'elle avait exigé.

Ces livres devinrent les oracles de Rome; ils furent gardés mystérieusement. Il n'était permis de les consulter que dans les cas extraordinaires; mais comme si les destins de Rome eussent alors été accomplis, ces livres furent consumés dans l'incendie du Capitole, environ quatre-vingt-dix ans avant l'ère chrétienne, au temps de Marius et de Sylla.

Ce fut sur-tout en Italie que les sibylles obtinrent de la célébrité. Virgile, à cet égard, a consacré les traditions, et la Sibylle de Cumes avait été favorisée par Apollon lui-même.

Les Grecs aussi ont vanté leurs sibylles : la sibylle de Delphes, la sibylle Erythrée, ont laissé un renom vague et toutefois imposant; mais l'histoire, mais l'opinion même des anciens à leur sujet, n'ont jamais été

bien certaines; et ce qu'il y a de mieux constaté, c'est l'importance que Numa donna toujours à la consultation des livres sibyllins.

L'attentat de Sextus contre Lucrèce fut le signal du soulèvement qui bannit à jamais les Tarquins et les rois. La mort tragique de Lucrèce fit une révolution dans Rome; celle de Virginie en causa une seconde, et le genre du crime qui donna lieu à ces terribles catastrophes, n'avait sans doute ni place ni excuse dans les idées des citoyens romains.

L'histoire de l'expulsion des Tarquins est connue dans tous ses détails. Junius Brutus, qui dirigea le premier élan, avait long-temps contrefait l'insensé, pour conserver sa vie dans la proscription de sa famille. Il avait suivi jusqu'à Delphes deux des enfans de Tarquin, chargés d'y porter une offrande. Pour tout hommage, il avait offert une baguette; mais il avait en secret fait couler un brin d'or.

Porsenna, *Hars* d'Etrurie, c'est-à-dire magistrat suprême, et élu de toutes les villes libres d'Etrurie, embrassa la cause des Tarquins.

Rome fit d'incroyables efforts. Horatius Coclès, Scévola, Clélie même, illustrèrent cette guerre par des traits personnels de courage qu'on se plaît toujours à distinguer dans le mouvement aveugle des masses.

La courageuse Clélie partagea avec Horatius l'honneur d'une statue d'airain. Horatius reçut, de plus, la quantité de terre qu'une charrue pourrait labourer en un jour. Les citoyens, pendant le siége de Rome, prirent sur leur nécessaire absolu pour fournir à sa

subsistance; mais les difformités causées par ses blessures le firent exclure du consulat.

Porsenna se retira, et renonça à la guerre, plein d'estime pour le peuple romain. Le sénat lui députa ses personnages principaux, et le combla d'égards et d'honneurs; la paix se fit entre eux aux dépens des Tarquins; et l'on a toujours vu, quand il s'agit de puissance, que celui qui perd son point d'appui naturel et propre, perd tout.

Ce fut le consul Valérius, surnommé depuis Publicola, qui eut l'honneur de terminer la guerre. Brutus avait péri dans la première action, et avait reçu la mort en la donnant lui-même à l'un des enfans de Tarquin.

Valérius était d'une illustre naissance, il avait des richesses, il était éloquent. Il défendait la justice avec droiture et avec liberté; il secourut tous ceux qui étaient dans le besoin; et quand l'état passait en république, Valérius, nous dit Plutarque, devait y tenir le premier rang.

Valérius sentit que la force réelle d'un état est dans le peuple qui le compose; il ne voulut pas traiter ce peuple comme l'ennemi naturel de ceux qui n'ont de puissance réelle qu'en dirigeant la sienne. Il fit ôter la hache des faisceaux consulaires; il institua l'appel au peuple; ses dignités et ses services enfin ne l'empêchèrent jamais de chercher à lui complaire, et il démolit sa maison, dont la grandeur lui faisait ombrage.

Valérius, consul quatre fois, et presque consécutivement, repeupla le sénat, que Tarquin et la guerre

avaient presque détruit, et il y introduisit jusqu'à cent-soixante-quatre familles nouvelles.

Valérius est le premier Romain qui ait triomphé sur un char attelé de quatre chevaux. Il est le premier qui ait introduit dans Rome l'usage de prononcer des oraisons funèbres, et il fit celle de Brutus. Les dames romaines prirent son deuil, à sa mort, comme elles avaient fait pour Brutus. Le Capitole, qu'avait bâti Tarquin, fut consacré par le consul Horatius, collègue de Publicola. Tarquin avait eu le projet d'y placer un char tout attelé, et modelé en terre cuite, comme on les faisait à Veies, en Etrurie. Les Etruriens ne voulurent pas d'abord livrer aux magistrats de Rome le char commandé par Tarquin ; ils se flattèrent d'éluder le présage qui semblait attaché à sa consécration ; mais un charriot de course fut emporté par les chevaux pendant les jeux qu'on célébrait à Veies, il vint se briser à la porte de Rome, et les Véiens cédèrent à cet ordre des dieux.

Rome eut, dès son principe, des registres publics, et Tite-Live a fait mention des antiques registres de toile ; mais les triomphes des consuls n'en furent pas moins exactement inscrits sur des pierres appelées triomphales.

Ces pierres triomphales sont un dernier vestige des livres séculaires, dont les feuillets indestructibles sont les murs mêmes des antiques monumens.

L'époque du règne de Tarquin est celle même où le sage Confucius donna ses leçons à la Chine ; Cyrus alors opérait en Asie la grande révolution qui en chan-

gea la face; l'Egypte devenait une province, et le peuple hébreu reprenait le rang d'un peuple libre. Alors les sages d'Ionie se disputaient sur la nature, et devinaient ses principes; Anacréon chantait, et à Athènes et à Samos; Pythagore, à Crotone, fondait son institut; et Carthage, maîtresse de la Sardaigne, continuait son opulent négoce.

Ces circonstances, ces événemens contemporains et disparates, n'exerçaient pourtant l'un sur l'autre aucune espèce d'influence; et leurs acteurs, pour la plupart absolument étrangers l'un à l'autre, étaient l'un à l'autre inconnus.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Biblioteca Nazionale Napoli
643528

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis les premiers temps connus jusqu'au quinzième siècle environ avant l'ère chrétienne, ou jusqu'aux temps de Moïse et de Cécrops.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier Des premiers temps connus, jusqu'au vingtième siècle environ avant l'ère chrétienne, ou des temps antérieurs à celui d'Abraham. Page 1

CHAP. II. Du Livre de Job. 23

CHAP. III. Du vingtième siècle environ au quinzième siècle avant l'ère chrétienne, ou des temps d'Abraham à ceux de Moïse et de Josué, de Cécrops et de Danaüs. 33

CHAP. IV. Des Livres de Moïse. 46

CHAP. V. Du Livre de Josué. 77

SECONDE ÉPOQUE.

Du quinzième siècle au dixième avant l'ère chrétienne environ, ou des temps de Josué et de Cécrops à ceux de Salomon et de l'émigration ionienne.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE Ier Des Grecs, et des peuples connus, excepté les Hébreux, depuis le quinzième jusqu'au dixième siècle avant l'ère chrétienne environ. Page 81

CHAP. II. Des Hébreux, et de leurs livres historiques, depuis le quinzième jusqu'au dixième siècle avant l'ère chrétienne environ. 103

CHAP. III. Des Pseaumes de David. 158

TROISIÈME ÉPOQUE.

Du dixième siècle au milieu du huitième avant l'ère chrétienne environ, ou des temps de Salomon et de l'émigration ionienne à l'époque de la fondation de Rome.

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. Ier Des Hébreux et de leurs livres historiques depuis le dixième siècle jusqu'au milieu du huitième avant l'ère chrétienne environ. 165

CHAP. II. Des Livres de Salomon. 187

CHAP. III. De Lockman et de Sanchoniathon. 211

CHAP. IV. Des Grecs, depuis le dixième siècle jusqu'au milieu du huitième avant l'ère chrétienne environ. 214

CHAP. V. Des Poèmes d'Homère. Page 223
CHAP. VI. Des Poèmes d'Hésiode. 244
CHAP. VII. De Carthage, et de sa fondation. 250
CHAP. VIII. De Rome, et de sa fondation. 254

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Du milieu du huitième siècle environ au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, ou de l'époque de la fondation de Rome à celle de l'abolition de la royauté à Rome; du commencement de l'empire des Mèdes au règne de Darius Hystaspès; des premières olympiades comptées au commencement de la guerre des Perses, et de la captivité des tribus d'Israël au rétablissement du temple de Jérusalem.

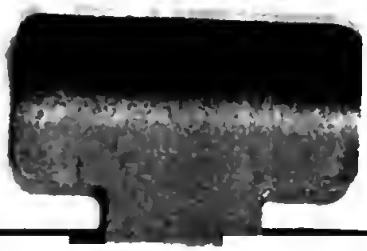
LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. Ier Des royaumes de l'Asie et de l'Egypte, depuis le milieu du huitième siècle, jusqu'au cinquième avant l'ère chrétienne environ. 261
CHAP. II. De Zoroastre et de ses Livres. 280
CHAP. III. Des Scythes et des Sarmates. 310
CHAP. IV. De la Chine, des Livres chinois, de Confucius et des Livres qu'il a écrits. 314
CHAP. V. Des Hébreux, et de leurs livres historiques, depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au cinquième siècle avant l'ère chrétienne environ. 340
CHAP. VI. Des Livres de Tobie, et de Judith. 352
CHAP. VII. Des Prophéties. 369

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. Ier Des Grecs, depuis le milieu du huitième siècle environ, jusqu'au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Page 404

CHAP. II. De la poésie, de la philosophie et des arts, dans la Grèce, depuis le milieu du huitième siècle environ, jusqu'au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. 419

CHAP. III. De Rome, depuis le milieu du huitième siècle, jusqu'au cinquième avant l'ère chrétienne environ. 454

FIN DE LA TABLE.